PADMAVATI

RÉCIT DE LA COTE DE COROMANDEL.

I. — LES KOURAVARS.

Les poètes de l'Occident sont tous d'accord pour célébrer la mélancolique beauté des soirs d'automne sous nos latitudes tempérées. La douce lumière du crépuscule éclairant la cime des arbres rougis par les premières gelées leur inspire ces chants plaintifs qui nous émeuvent, parce qu'ils répondent aux intimes douleurs de chacun de nous. Le spectacle de la nature silencieuse et calme, qui s'assoupit après avoir livré à l'homme le trésor de ses moissons, n'est-il pas en effet le symbole de la vie humaine si pleine de labeurs et si vite arrivée à son déclin? En Orient, sous le climat brûlant de l'Inde, loin de se tourner avec attendrissement vers les dernières lueurs du jour, loin d'adresser un adieu mêlé de soupirs à l'année qui finit, c'est le soleil levant, c'est leur été sans fin que les poètes et les brahmanes saluent avec espérance. Là point de ces heures incertaines où les ténèbres reculent lentement devant le jour. Les étoiles pâlissent tout à coup comme des feux qui s'éteignent, et l'astre enflammé s'élance à l'horizon; la nature surprise s'éveille instantanément à cette immense clarté. A peine le chacal a-t-il cessé de faire entendre ses aboiemens lugubres, que le coucou noir (*kokila*) lance dans les airs son cri sonore pareil à la voix humaine. A travers l'espace, des myriades d'insectes aux antennes diaprées, des volées de petits oiseaux nuancés des plus vives couleurs, brillent comme des étincelles : la nuit est vaincue, le jour triomphe. Le brahmane, qui

se regarde comme le premier né de la création, se rend aux étangs consacrés pour y faire ses ablutions. Plongé jusqu'à la ceinture au milieu des eaux, il en prend quelques gouttes dans le creux de sa main et les jette dans l'espace, en adressant à ses dieux des hymnes de louange et de reconnaissance. Il ne s'humilie point devant la divinité. Placé au-dessus des autres hommes par la dignité de sa caste, il aspire à franchir l'espace qui le sépare des immortels, pour s'absorber enfin dans le sein du grand être en qui tout vit et se résume.

Par une de ces matinées si belles pour l'homme contemplatif, mais assurément très fatigantes pour qui se meut et travaille, deux voyageurs, un Hindou et sa femme, marchaient d'un pas rapide dans la plaine sablonneuse qui s'étend au bord de la mer, depuis Pondichéry jusqu'à Madras. La femme pouvait avoir dix-huit ans; une pièce d'étoffe à raies roses et blanches, souple et transparente, entourait la partie inférieure de son corps et retombait en écharpe sur sa poitrine. De la main droite, elle soutenait sur sa hanche nue un tout petit enfant, dont un collier de graines aussi brillantes que le corail composait à la fois la parure et le vêtement. Quant à l'Hindou, il avait les jambes entièrement découvertes, ce qui ne l'empêchait pas de porter avec fierté un habit militaire rehaussé d'épaulettes de laine rouge. Ses cheveux nattés flottaient sur son dos; un mouchoir de Madras roulé en turban protégeait le sommet de sa tête. Le shako de carton verni et le pantalon de drap bleu liés ensemble formaient un paquet qu'il avait suspendu sur son épaule en le fixant au bout de son sabre. Certes, un soldat de nos armées aurait eu peine à reconnaître, dans cet indigène de la côte de Coromandel, un camarade, un frère d'armes : c'était pourtant un grenadier des bataillons de cipayes de Pondichéry en tenue de route.

Les deux voyageurs se trouvaient à une dizaine de lieues de la ville de Madras. Le jour les avait surpris au moment où ils débouchaient sur une grève au milieu de laquelle s'avance un bras de mer peu profond : des dunes élevées empêchent de voir le point par où cette nappe d'eau communique avec l'océan; on la prendrait pour un lac. Bien loin devant eux, au-delà de la baie dont ils suivaient les bords, s'étendait, comme une zone verdoyante, comme une oasis en plein désert, une masse compacte de plantations sous lesquelles se cachait un village. Autour d'eux, le paysage était monotone et triste : des sables et de l'eau. Leurs pieds s'enfonçaient dans un sol léger et brûlant, et le soleil leur lançait à la face ses rayons acérés, — ses flèches aiguës, comme disent les poètes de l'Orient. De loin en loin, ils passaient près d'un arbre aux rameaux dépouillés, au grêle feuillage; de gros vautours chauves, couverts de plumes hérissées, sales et maigres, comme s'ils se fussent échappés la veille des cages d'une ménagerie, s'éveillaient à leur approche et s'envolaient avec un piaulement plaintif.

— Padmavati, dit le cipaye à sa femme, tu te fatigues à porter l'enfant; donne-le-moi.

— Oh! non, répliqua Padmavati, qui commençait à rester en arrière, et dont la lassitude se trahissait par le mouvement de sa gorge haletante; il ne pèse guère, le pauvre petit! Est-ce qu'une mère est jamais lasse de porter son enfant? Regarde, je ne fais que le soutenir avec ma main.

— Donne-le-moi, reprit le cipaye; nous avons de la route à faire avant d'arriver au prochain village. J'ai hâte de me reposer sous les grands arbres qui nous attendent là-bas.

— Eh bien! prends-le, dit Padmavati, mais à la condition que tu me le rendras quand nous atteindrons les premières maisons. Que diraient les femmes du hameau, si elles me voyaient marcher à tes côtés les bras pendans et les mains vides?

La jeune mère embrassa son enfant et le présenta au cipaye. — Il ne pèse pas autant qu'un mousquet, le bambin, ajouta celui-ci en l'enlevant à hauteur de bras; allons, petit, n'aie pas peur: une, deux, trois, à califourchon sur mon épaule.

Effrayé d'abord de se sentir élever dans les airs par un mouvement si rapide, l'enfant s'accrocha de ses mains débiles aux cheveux de son père; il lui tirait la moustache et lui pinçait les oreilles. Patient et débonnaire, le soldat ne laissait échapper aucune plainte.

— Il te fait du mal? disait Padmavati.

— Non, non, au contraire, répondait le cipaye; il a la poignée forte, ce petit homme-là. Il fera un fameux militaire, quand il sera grand!

Et Padmavati souriait. Ils cheminèrent ainsi pendant plus de deux heures sous un soleil de feu. Pour ne pas rester en arrière, Padmavati était obligée de courir ou plutôt de trotter à la manière des porteurs de palanquin, en sautant alternativement sur un pied et sur l'autre, car son mari faisait de grandes enjambées et soutenait héroïquement son pas accéléré. Si quelque brahmane avait aperçu ce père complaisant qui voyageait son enfant sur l'épaule, il l'eût comparé au saint personnage Vasoudéva emportant dans son ermitage le petit dieu Krichna. Nous pourrions dire, dans un langage chrétien, qu'il rappelait le saint Christophe des légendes du moyen-âge chargeant sur son dos l'enfant Jésus pour lui faire passer un ruisseau.

Dès que les deux voyageurs furent près du village, la jeune mère réclama son fardeau. Ils ne purent résister au désir de s'asseoir au bord du chemin sous les premiers arbres qui s'offrirent à eux; accablés de lassitude, ils avaient besoin l'un et l'autre de prendre haleine. Autour d'eux régnait le silence le plus absolu; qui eût osé travailler aux champs par une chaleur aussi suffocante? Le seul bruit qui frappât leurs oreilles était celui d'une grande roue d'irrigation cachée au milieu d'une touffe de bambous. De petits bœufs bossus, aux cornes

effilées, imprimaient un mouvement continu à cette roue qui répandait à travers les rizières une eau vivifiante. Incessamment humectée par ces arrosemens et fécondée par l'ardeur du soleil, la terre faisait germer les moissons que le laboureur lui avait confiées; mais, hors des espaces cultivés, le *jungle* reparaissait bientôt, montrant dans toute sa force cette végétation sauvage et luxuriante dont un sol généreux se revêt et s'enveloppe comme de sa parure naturelle. Il y avait donc là, entre les rizières et la route, un bois de palmiers de la plus belle venue, hérissés du haut en bas de feuilles larges comme des parasols, les unes séchées par le vent d'été et découpées en lanières, les autres vertes encore, et jetant sur la tête du passant une ombre abondante. Le cipaye et sa femme se reposaient sous ces palmiers. A quelques centaines de pas derrière eux, cinq ou six cabanes étaient dressées, pauvres huttes, formées de nattes en lambeaux, autour desquelles gambadaient et se roulaient dans la poussière des bambins malpropres qui n'avaient pour tout vêtement que la couleur sombre de leur peau. Des chiens maigres au pelage gris moucheté de noir rôdaient aux abords de ce camp. Dans les huttes, si basses qu'il eût été difficile de s'y tenir debout, des hommes et des femmes presque nus, accroupis sur les talons, s'occupaient à tresser des paniers. On voyait, suspendus au soleil à l'entrée des cabanes, des restes d'animaux fraîchement dépouillés, que l'œil le moins exercé eût reconnus pour des carcasses de chats, de chiens et de rats musqués. A peine les deux voyageurs avaient-ils pris place sous les palmiers, qu'une vieille mégère, se glissant parmi les buissons, s'approcha d'eux, et s'inclina devant Padmavati : — Vous êtes une heureuse mère, lui dit-elle; les dieux vous ont donné un bel enfant. Faites-moi l'aumône d'un *païça*, et que la route vous soit douce!

— Viens, dit tout bas le cipaye à sa femme, marchons!

— Il a bien deux ans, votre petit? reprit la vieille d'une voix doucereuse.

— Il n'a pas encore dix-huit mois, répondit la mère avec orgueil; n'est-ce pas qu'il a profité pour son âge?

— Marchons, interrompit le cipaye avec impatience en poussant sa femme devant lui. Tu ne vois donc pas que cette femme est de la tribu des *Kouravars?* Ce sont des vagabonds qui n'appartiennent à aucune caste, des gens sans aveu, sans asile, qui vivent de rapine et se nourrissent de viandes immondes. Fi des Kouravars! leur contact souille même les parias.

— Elle ne m'a pas touchée, reprit vivement Padmavati, ni le petit non plus.

— C'est égal; qui sait si elle n'a pas cherché à jeter un sort sur notre enfant? dit le cipaye avec inquiétude. Ces gens-là ont tant de manières de faire le mal!

En parlant ainsi, ils avançaient toujours, suivis de loin par la vieille

femme, qui semblait les menacer de ses deux bras décharnés. Ses cheveux gris flottaient en désordre sur ses épaules ridées; l'âge et la misère donnaient un aspect hideux à son torse amaigri. Elle représentait dignement la race maudite à laquelle elle appartenait, celle des bohémiens de l'Inde, que la police du pays condamne à camper toujours en rase campagne, à distance respectueuse des villages. Les Kouravars mènent une vie indépendante, mais ils végètent toujours dans la plus profonde misère. Bateleurs, saltimbanques, marchands de paniers, mendians, charlatans et vendeurs de drogues, ils se font admirer et craindre des autres castes; on les redoute partout, nulle part on ne les aime: peu leur importe, ils se vengent du mépris et du dégoût qu'ils inspirent en faisant autour d'eux le plus de mal possible. Errans sur la terre, ils fixent leurs demeures temporaires aux abords des lieux habités, afin d'être à portée de piller quand ils le veulent, et se tiennent toujours prêts à disparaître dès qu'ils le jugent convenable.

II. — LE CHEF DE VILLAGE.

Dans l'Inde, les hôtelleries sont inconnues; tout voyageur trop pauvre pour prendre des domestiques à son service doit acheter lui-même au bazar les provisions dont il a besoin. Arrivé dans le village, le cipaye se mit à en parcourir le marché; les jambes nues et l'habit militaire boutonné sur la poitrine, il allait d'une boutique à l'autre, entassant dans son mouchoir les fruits, les légumes, le piment et le riz, qui forment la base d'un *carry* (1) indien. Padmavati, sa femme, s'était établie sous un figuier de la famille des multiplians qui couvrait de son ombre comme d'un immense parasol tout le centre du village. Les habitans du lieu, pour témoigner leur vénération à cet arbre gigantesque, sous lequel s'étaient abritées plusieurs générations, l'avaient entouré d'une enceinte de pierres, espèce de plate-forme ou d'autel dressé autour de l'arbre-dieu. Les racines chevelues qui tombaient de chaque branche s'implantaient dans le sol; ces ramifications nombreuses avaient produit autant de nouveaux figuiers qui tenaient par leurs tiges au tronc principal et grossissaient de haut en bas. Les passans se logeaient sous ces voûtes de feuillage, simple hôtellerie, dont une végétation puissante faisait tous les frais. En attendant le retour de son mari, la femme du cipaye s'y était choisi une place. Après avoir allaité son enfant, elle lui fit une couchette avec quelques feuilles vertes, l'y déposa et le regarda dormir. Penchée sur lui avec sollicitude, elle écartait les mouches de son front et l'admirait de toute son ame. Il n'était pas beau, le pauvre petit! Ses parens, issus de basse caste, lui avaient transmis la couleur noire de leur peau nuancée de ces reflets bleuâtres que les

(1) Le mot *carry* ou *kurry* signifie proprement sauce, ragoût.

poètes hindous comparent avec admiration au luisant éclat de l'aile du corbeau frappée par le soleil. Cette image est poétique et vraie; mais, en Europe, nous serions peu sensibles à ce genre de beauté. Jamais nous ne nous sommes avisés de peindre en noir les anges qui sont pour nous le symbole du premier âge dans son innocence et sa pureté. Transporté dans un village de France, cet échantillon de la race hindoue avec sa grosse tête noire, ses lèvres rouges, ses yeux larges comme des amandes, eût mis en fuite toutes les commères. Dans son pays, on l'appelait un bel enfant, parce qu'il était plein de vie et de santé. Sa mère l'aimait et le trouvait charmant; son père était fier de la progéniture que le ciel lui avait accordée.

Cependant le cipaye s'attardait dans le bazar. Tandis que son riz cuisait dans une cabane voisine, il conversait avec d'anciens camarades qu'il n'avait pas vus depuis long-temps, et qui allaient en pèlerinage à la pagode de Chillambaram : les Hindous sont le peuple du monde qui voyage le plus volontiers et le plus facilement. De son côté, Padmavati cédait à la fatigue. Incapable de lutter plus long-temps contre le sommeil, elle étendit un mouchoir sur son enfant pour le préserver de la piqûre des insectes et s'appuya contre l'un des troncs du figuier, décidée à dormir. Bien qu'elle fût, nous l'avons dit, aussi noire que l'ombre sous laquelle elle s'abritait, la jeune femme était pourtant belle dans l'attitude du repos. Ce qui lui manquait du côté de la couleur était racheté par la délicatesse des formes et la grace de la pose. En statuaire, le bronze vaut le marbre. Comme elle venait de fermer les yeux, la vieille aux cheveux gris qui l'avait abordée quelques instans auparavant s'approcha d'elle à pas comptés. On eût dit un chacal flairant une gazelle, un vautour guettant une palombe. Les bras et les épaules chargés de paniers, la vieille kouravar se pencha sur la jeune mère comme pour s'assurer qu'elle était bien réellement endormie. Padmavati sommeillait, et si profondément, qu'elle ne s'aperçut pas de la présence de l'étrangère. Celle-ci, prenant de ses deux mains l'enfant assoupi, le glissa dans un de ses paniers, puis, par un mouvement rapide, elle en mit un autre à sa place. Après avoir exécuté cet escamotage avec autant de précision que de dextérité, la vieille se glissa furtivement sous les voûtes de feuillage qui la protégeaient de leur ombre, et disparut. Un quart d'heure après, les Kouravars campés aux abords du hameau avaient plié bagage. Ils poussaient devant eux vers l'intérieur des terres les bœufs efflanqués qui portaient leurs nattes, leurs ustensiles de ménage, leurs paniers et l'enfant du cipaye.

Celui-ci rejoignit enfin sa femme; il lui frappa doucement sur l'épaule pour l'éveiller. — Tiens, dit-il avec joie, voilà de quoi faire un bon repas. Buvons d'abord le lait de ce coco, je meurs de soif!... Et le petit?

— Il dort, répondit Padmavati; ne le touche pas, tu le ferais pleurer.

— J'aurais pourtant aimé le voir dormir, répliqua le cipaye en versant dans son écuelle de bois le riz fumant et blanc comme la neige. Et la vieille kouravar, tu ne l'as pas revue? Il m'a semblé qu'elle rôdait tout à l'heure sous ces arbres.

— La vieille?... je ne l'ai ni vue ni entendue, dit Padmavati. Ce n'est pas elle que tu as aperçue; elle m'aurait bien éveillée pour me demander l'aumône. Pauvre femme! on dirait qu'elle jeûne depuis qu'elle est en âge de marcher.

Tout en causant, les deux époux absorbaient avec un appétit dévorant le *carry* et les fruits, dont une centaine de corneilles, hôtes du figuier séculaire, leur disputaient avidement les restes. Tout à coup un petit cri fit dresser l'oreille à la jeune mère; elle leva précipitamment le mouchoir qui recouvrait l'enfant, et poussa une exclamation de surprise.

— Eh bien, qu'a-t-il? demanda le cipaye.

Padmavati ne répondait pas : elle avait pris l'enfant dans ses bras et cherchait à calmer ses cris; mais la pauvre petite créature se tordait dans des convulsions horribles. — Le soleil de ce matin lui a fait mal, dit enfin Padmavati; la douleur le rend méconnaissable..... Il n'est plus le même! — Et elle le berçait en le pressant sur son sein.

— Femme, répliqua le cipaye, qui contemplait avec tristesse le visage contracté de l'enfant, la vieille a passé par ici.... elle a jeté un sort sur le petit.... c'est bien elle que j'ai vue. Laisse-moi courir au campement des Kouravars; je l'amènerai ici de force, et il faudra bien qu'elle guérisse la maladie qu'elle lui a donnée, ou je lui tords le cou, foi de cipaye!

Il ne tarda pas à se convaincre que les Kouravars avaient décampé. Abandonner sa femme dans un pareil moment et poursuivre ces vagabonds par monts et par vaux était chose impossible. Il revint donc au pas de course, inquiet, agité de mille pensées contradictoires. — Ils sont partis! s'écria-t-il, ils sont partis, preuve qu'ils ont commis quelque méchante action dans le voisinage! Et toi, Padmavati, qui plaignais cette vieille sorcière! Vois dans quel état elle a mis notre enfant!

La pauvre femme pleurait; en vain essayait-elle d'apaiser les cris du petit être qu'elle couvrait de baisers, et qui la repoussait avec ses mains crispées. Accablé de chagrin, le cipaye s'arrachait les cheveux, s'emportait en imprécations contre les Kouravars, puis retombait dans un morne abattement. — Vois-tu, Padmavati, dit-il enfin avec l'accent d'une profonde tristesse, nous étions trop heureux; les dieux ont été jaloux! Depuis six mois, je demandais à mon capitaine un congé pour aller voir ma vieille mère, qui ne te connaît pas encore. Je lui annonce que nous arrivons tous les deux, joyeux et alertes, avec le plus joli marmot... Et puis voilà qu'un spectre hideux survient à la traverse...

Oh! la vieille sorcière! la vieille sorcière! Que faisait-elle là, sur le bord de la route?...

Comme il se lamentait ainsi, un grand mouvement se fit remarquer dans le bazar. Des habitans de la campagne, hommes, femmes et enfans, des marchands de fruits et des blanchisseurs, parlaient tous à la fois : les Asiatiques sont en général peu causeurs; mais, quand ils sortent de leur long silence, ils deviennent tout à coup bruyans et criards. Dans cette foule subitement accourue et dont l'animation allait croissant, on entendait les plus hardis appeler distinctement le *patel* (chef du village). Celui-ci parut enfin : c'était un Hindou de haute taille, au teint moins foncé que ses administrés, un *banyan* de la caste assez respectée des *Vaïcyas*. Le front ceint d'un turban de mousseline blanche, le corps enveloppé de la longue tunique de coton, il affronta la multitude sans s'émouvoir, et la multitude se tut.

— Eh bien! mes enfans, dit le chef du village, de quoi vous plaignez-vous?

— Des Kouravars, répondirent en chœur les mécontens; ils nous ont volé des poules, des fruits, du riz, des nattes, etc. — La nomenclature des larcins se composait d'autant d'objets divers qu'il y avait de métiers et de professions représentés dans ces groupes tumultueux.

— Mes amis, il fallait vous tenir sur vos gardes; vous savez bien que la corneille et le Kouravar prennent le bien d'autrui partout où ils le trouvent : que voulez-vous que j'y fasse?

Ces paroles semblèrent avoir calmé un instant la tempête; cependant l'orage grondait sourdement encore, et la foule s'agitait comme un homme qui hésite à dire quelque chose dont la hardiesse l'effraie. Parmi ceux qui criaient le plus haut, il y en avait plus de la moitié qui n'avaient pas été volés d'un grain de riz. Le cipaye, animé par le mécontentement général auquel il s'associait de toute la violence de son chagrin, s'avança résolûment vers le chef du village. — Ces pauvres gens-là n'osent pas parler clairement, dit-il en tenant la tête haute; ce sont des laboureurs, des petits marchands qui ont peur de s'attirer des vexations de la part de ceux qui les gouvernent. Eh bien! je dirai en leur nom qu'il y a par la côte de Coromandel des chefs de village qui s'entendent avec les Kouravars et partagent avec eux le fruit de leurs rapines. Si la *Bahadour company* (1) le savait!... Mais ce n'est pas à moi de le lui apprendre; je n'ai rien à démêler avec elle, attendu que, moi, Pérumal, fils de Seshnag le forgeron, je suis cipaye de sa hautesse le roi de France.

Une bruyante acclamation accueillit ces paroles, qui exprimaient la pensée de chacun. Tandis que l'alcade indien manifestait son indigna-

(1) L'honorable compagnie des Indes.

tion par les injures dont il accablait le cipaye en lui lançant à la face des expressions empruntées au vocabulaire du bazar, celui-ci s'esquivait modestement au milieu de son triomphe. Replaçant sur son épaule son paquet de voyage, il sortit de la bourgade, accompagné de Padmavati qui le suivait tristement, en proie à un serrement de cœur inexprimable. A peine débarrassé du seul homme qui osât lui tenir tête, le chef du village recouvra tout son sang-froid. D'une main ferme, il saisit par sa longue boucle d'oreilles le premier mécontent qui se trouva à sa portée : c'était un marchand de fruits petit et grêle, à la voix flûtée, assez madré pour voler ses voisins, mais trop fin pour se laisser dévaliser, même par un Kouravar.

— Voyons, lui dit le *patel*, tu oses dire qu'on t'a pillé?

— Il ne m'a rien été pris, à moi, répondit l'Hindou en balbutiant; ce changeur que voilà réclame une poignée de *païças* qui lui ont été enlevés comme il dormait à côté de sa cassette.

— Je ne réclame rien, s'écria vivement le changeur, qui devait lui-même quelque argent au *patel*, et je n'ai chargé personne de porter plainte en mon nom. C'est cette femme de laboureur qui est là, devant vous, qui fait tout ce bruit pour trois œufs qui auraient disparu de son panier.

— Non, non, interrompit la marchande; j'avais mon panier à mon bras : c'est dans celui de ma sœur que le vol a été commis.

— Vous êtes tous des menteurs! dit le *patel;* vous êtes tous des pillards! et, quand ces pauvres diables de Kouravars paraissent dans le pays, vous leur mettez sur le dos tous les larcins que vous avez commis vous-mêmes dans le courant de l'année. Si je faisais pendre comme rebelles une demi-douzaine d'entre vous au choix, je n'aurais pas à me reprocher la mort d'un seul homme honnête. Retirez-vous, ou je fais un exemple!

Il n'eut pas la peine de le dire deux fois; la foule se dispersait d'elle-même. On eût dit d'une de ces nuées de corbeaux qu'on voit s'abattre autour d'un oiseau de proie, le harcelant de leurs cris et l'étourdissant de leurs clameurs, mais qui prennent leur vol dès que l'oiseau aux serres crochues hérisse seulement ses plumes. Le *patel* n'avait pas tout-à-fait renoncé à sévir contre ses administrés; pour imposer silence aux mauvaises langues, il fit mettre en prison le petit marchand de fruits, et ne l'en laissa sortir que moyennant finance. Cette émeute, si vite calmée, ne fut donc pas pour lui sans profit, et il s'en consola en répétant le proverbe indien qui dit : « D'une bonne vache à lait, on peut bien souffrir quelques coups de pied. »

III. — LE DOMBEN.

La vieille mère du cipaye habitait un village éloigné de quelques lieues de la route qui conduit de Pondichéry à Madras. Les deux voyageurs devaient y arriver à l'entrée de la nuit; ils marchaient aussi vite, mais moins gaiement que le matin. Padmavati trouvait un peu pesant à son bras l'enfant malade qui ne cessait de pleurer et de pousser des cris.

— Pauvre petit! disait le cipaye, il dépérit à vue d'œil. — Et la jeune mère résignée jetait sur le marmot des regards inquiets. Tout en cheminant, elle le berçait et roulait entre ses doigts le collier de graines rouges suspendu à son cou. C'était de sa part un mouvement habituel et machinal. Tout à coup elle s'arrêta avec effroi et soutint l'enfant en l'air pour le mieux considérer. Un affreux soupçon venait de traverser son esprit... Le collier n'avait pas le nombre de graines accoutumé; cet enfant n'était pas le sien! Ce terrible secret qui se dévoilait subitement à ses yeux, elle eut la force de le faire rentrer dans son cœur. Elle se prit à haïr cet enfant inconnu de toute la violence des regrets que lui causait la perte de l'autre; mais comment eût-elle osé déclarer à son mari la vérité tout entière? Elle seule pouvait se reprocher un instant de fatigue et de négligence, puisque c'était son rôle de mère de veiller sur son enfant endormi. Ce mystérieux secret, elle sut le contenir, mais il la déchirait comme un remords. Le cipaye, qui surprenait sur le visage de sa femme les marques d'un profond chagrin, l'attribuait à sa tendresse alarmée. Il cherchait à son tour à lui donner du courage, et ses consolations ne servaient qu'à redoubler les tourmens de Padmavati.

L'entrée dans la cabane de leur mère ne fut ni joyeuse ni triomphale, comme les deux époux l'avaient espéré. Accablée de tristesse, Padmavati gardait un morne silence; dans toutes ses allures se trahissait un air de contrainte qui choquait son mari, et dont la mère du cipaye se montrait froissée. Durant la nuit, l'enfant malade poussait des cris qui troublaient le sommeil de toute la maison. Au matin, l'aïeule prenait le marmot sur ses genoux et essayait de l'endormir à son tour, puis elle le rendait à Padmavati en disant : — Garde-le, ton petit, je n'en veux plus; il est né sous une mauvaise étoile, et tu auras bien de la peine à l'élever. Il ne ressemble pas à son père. C'était, lui, un beau et vigoureux enfant, toujours riant, toujours de bonne humeur! — Alors, sous prétexte d'aller chercher de l'eau à la fontaine ou des fruits au jardin, Padmavati sortait pour pleurer. Son orgueil de mère était humilié. Pareille à la fleur qu'un insecte a flétrie de sa piqûre et qui s'incline sur sa tige, elle baissait la tête et semblait craindre de rencontrer les regards de son mari. Elle avait toujours devant les yeux la méchante

femme qui lui avait adressé la parole sur le bord du chemin. A force d'y penser, elle évoquait une vision qui la suivait partout. En proie à cette obsession, elle tombait dans une langueur maladive, et le cipaye, voyant se ternir chez sa femme cet éclat de l'adolescence et cet épanouissement de la vie qui le charmaient, commençait à ne plus ressentir pour elle la même affection.

Une vingtaine de jours se passèrent ainsi pendant lesquels il n'y eut, pour ces trois êtres unis entre eux par les liens les plus chers, ni bonheur ni consolation. La vieille marchande de paniers avait laissé parmi eux le germe de cette douloureuse tristesse et emporté dans sa course le seul objet sur qui reposaient leur joie et leur espérance. Un soir, le cipaye Pérumal, armé de la bêche, cherchait à se distraire en plantant des fleurs dans le petit jardin de sa mère; celle-ci déroulait des fils de coton sur un dévidoir fait de quelques planchettes de bambou mal ajustées, et Padmavati pilait du riz dans un mortier de bois. La porte de la chaumière étant ouverte, les rayons obliques du soleil y pénétraient, pareils aux barres de fer rougi que le forgeron tire de sa fournaise. Cette lumineuse clarté s'éclipsa tout à coup, et les deux femmes tournèrent la tête. Un grand homme à la figure effrontée se tenait debout dans l'étroite ouverture en faisant entendre un son strident qui ressemblait moins à la voix humaine qu'au sifflement d'un oiseau.

— Salut à vous, dit l'étranger; voulez-vous voir des tours de passe-passe, des jeux d'adresse? Je suis le *domben* (1); j'avale des sabres, j'escamote des boules grosses comme la tête, je fais danser des serpens et parler des poupées magiques; je marche pieds nus sur des lames de couteau... Je suis le *domben*, le *domben*, le *domben!* — Et il accompagnait cette rapide énumération du sifflement accoutumé, qu'un Européen eût pu prendre pour la *pratique* de Polichinelle.

— Nous sommes de pauvres gens, répondit la mère du cipaye; passez votre chemin, *domben!*

— Pauvres gens ont bon cœur, répliqua le jongleur en franchissant le seuil. Je n'ai rien fait d'aujourd'hui; donnez-moi un peu de riz, et je vous le paierai en tours d'adresse.

Il déposa aussitôt à ses pieds les sabres, les couteaux, les gobelets qu'il portait dans un grand sac suspendu à ses épaules, et, après avoir fait claquer ses doigts, il se mit à lancer autour de sa tête une demi-douzaine de boules de cuivre qui étincelaient au soleil et ceignaient son front d'une auréole lumineuse. Tout en se livrant à ses exercices, il prononçait à voix basse des formules d'incantation. Son regard était fixe; on eût dit que par le prestige de sa prunelle ardente il dirigeait les boules dans leurs évolutions successives et les empêchait de tomber;

(1) Jongleur.

puis il les reprit l'une après l'autre et les fit jaillir de ses deux mains comme une double cascade. Le cipaye, qui venait de rentrer dans la chaumière, le regardait avec une satisfaction naïve; de son côté, Padmavati s'approchait d'un pas timide, et épiait l'occasion de lui adresser la parole en particulier.

— *Domben*, lui dit-elle avec hésitation, connaissez-vous l'art de guérir?

— L'art de guérir? répliqua le charlatan, c'est mon affaire; je connais aussi celui de conjurer les maladies à venir, de se venger d'un ennemi, d'éloigner les maléfices: je sais les incantations, les évocations, les secrets de la magie,... et pour un peu d'argent je suis au service de tout le monde.

— Tenez, ajouta la jeune femme en lui présentant une pièce d'argent, dites-moi s'il y a moyen de guérir ce petit être? — Et elle lui montrait l'enfant malade. Le cipaye et sa femme s'avancèrent en même temps vers le *domben*, qui répondit avec le plus grand sang-froid : *H'hom, h'rhum, sh'hrum, sho'hrim, ramaya, namaha* (1); puis, prenant une attitude suppliante, il adressa aux dieux une longue prière. La pauvre petite créature sur laquelle le jongleur opérait ne paraissait pas éprouver un soulagement bien visible.

— La maladie sera-t-elle longue? demanda Padmavati.

— Cela dépendra des soins que vous donnerez à l'enfant, répondit le jongleur; il est né sous une mauvaise étoile!

— C'est ce que je dis tous les jours, s'écria l'aïeule.

— A moins qu'on ne lui ait jeté un sort, ce qui rendrait la cure plus difficile, ajouta le *domben*.

— C'est ce que je crois, ce dont je suis même certain, interrompit le cipaye.

Tout en parlant ainsi, le *domben* regardait furtivement Padmavati. Sans être sorcier, comme il le disait, comme il le croyait sans nul doute, le jongleur avait assez de tact et de perspicacité pour lire dans le cœur de ceux qui le consultaient. L'accent de résignation et de froide douleur avec lequel Padmavati venait de l'interroger éveilla sa curiosité. Il pensa que cette jeune femme cachait en elle-même un secret dont la révélation, adroitement amenée, pourrait lui rapporter quelque bénéfice, et il se promit d'en faire son profit. Dès qu'il eut achevé le frugal repas qui lui était dû pour prix de ses tours d'adresse, il ramassa lentement les ustensiles épars sur le sol et dit à voix basse en se tournant vers Padmavati : — N'avez-vous rien à me demander? Je vous attends derrière le jardin, au bord du puits.

Parler à un étranger, seul à seul, en un lieu écarté, c'est un grand

(1) Ce sont les mots consacrés.

crime pour une femme indienne. Padmavati, troublée, n'osa rien répondre; elle feignit même de n'avoir pas entendu. En partant, le jongleur jeta sur elle un regard perçant qui la fit trembler; il lui semblait que cet homme allait la trahir, qu'il lui avait ravi son secret. Dès qu'il fut parti, elle s'esquiva par la porte du jardin, fit semblant d'arroser les fleurs que son mari avait plantées quelques instans auparavant, et, comme entraînée par un mouvement irrésistible, elle marcha vers le lieu indiqué. Le *domben* l'y attendait.

— Le petit est bien mal, dit Padmavati se réfugiant dans son rôle de mère pour inspirer plus de respect au jongleur, il est bien mal, n'est-ce pas? De retour à Pondichéry, je le ferai voir au chirurgien du bataillon de cipayes.

— Vos médecins *firinguis* (1) guérissent-ils au nom des dieux ou au nom des *boutams* (2)? demanda ironiquement le jongleur; ils ne prononcent jamais sur les malades de formules magiques. Qu'est-ce que leur science? Aussi bien la santé de cet enfant ne vous intéresse guère.

Padmavati baissait les yeux; le *domben* continua : — Votre mari croit que cet enfant lui appartient, n'est-ce pas?

— Que voulez-vous dire? s'écria Padmavati.

— Pas si haut, reprit le jongleur, ou bien il va vous entendre. Je dis que votre mari se croit le père de cet enfant, et vous, vous savez qu'il se trompe. Vous n'êtes pas sa mère non plus.

— C'est vrai, c'est vrai, interrompit la jeune femme avec exaltation; on m'a volé le mien; où est-il? qu'en a-t-elle fait?

— J'ai un moyen de vous venger; mais ça coûterait un peu cher. Pour faire un maléfice complet, il me faudrait les os de soixante-quatre animaux d'espèces différentes, y compris l'os du pied d'un paria, d'un savetier, d'un mahométan et d'un Européen. Ce sont là des ingrédiens qu'on n'a pas toujours sous la main, tout ignobles qu'ils sont, et puis l'incantation serait trop longue. C'est dommage pourtant, car, après avoir mêlé ensemble ces ossemens divers, après les avoir consacrés par des formules et des sacrifices, nous aurions pu choisir une nuit propice et les enterrer devant la maison de votre ennemie, qui aurait péri infailliblement.

— Mon ennemie n'a pas de maison, répondit Padmavati; mon ennemie mène la vie errante des Kouravars, et je ne veux pas tuer celle qui m'a volé mon enfant. Que m'importe qu'elle vive ou qu'elle meure? Je veux la retrouver, jeter à ses pieds l'odieux petit être qu'elle a glissé entre mes bras et lui reprendre le trésor qu'elle m'a dérobé.

— Très bien, dit le jongleur, très bien. J'ai au fond de mon sac tout

(1) Européens.

(2) Mauvais génies, esprits ennemis de l'homme que les Hindous combattent par des incantations.

ce qu'il vous faut. Laissez-moi chercher... Tenez; vous voyez ce morceau d'argile, il est formé de fragmens de terre recueillis dans soixante-quatre endroits sales et immondes : ces fragmens ont été pétris avec des poils de rat, des cheveux humains, des rognures d'ongles, des débris de cornes de buffle, etc. Les formules d'incantation ont été répétées sur le tout; pour que le charme opère, il suffit de façonner avec cette masse informe l'image de votre ennemie. Elle souffrira tous les maux qu'il vous conviendra de lui infliger.

— Oh! qu'elle souffre toutes les douleurs du *naraca* (1), je le veux bien, interrompit Padmavati; mais que je la retrouve!

— Attendez donc, répliqua le jongleur. Maintenant que la petite statue est achevée, — elle a en vérité forme humaine, — voici une épine, enfoncez-la dans la jambe de la statuette; votre ennemie deviendra boiteuse. Comme elle courra moins vite, vous l'atteindrez plus facilement, et, quand elle passera devant vos yeux, vous n'aurez pas de peine à la reconnaître.

Padmavati saisit avidement l'image de terre, et, d'une main que la haine et le désir de la vengeance rendaient tremblante, elle lacéra à coups d'épine la jambe de cette grossière statuette; puis, craignant d'être aperçue, elle se retira précipitamment en jetant au jongleur quelque menue monnaie qu'elle tenait en réserve dans un pan de son vêtement. L'aveu qu'elle venait de faire soulageait son ame après une si longue contrainte; un vague espoir la ranimait. De son côté, le *domben* se remit en route, assez satisfait d'avoir pu exercer dans un humble village sa triple profession de jongleur, de médecin et de magicien. — Chercher un Kouravar sur la côte de Coromandel, se disait-il à demi-voix, autant vaudrait poursuivre l'hirondelle dans les airs... A tout prendre pourtant, j'aurais bien du malheur si la vieille qui a volé l'enfant ne se faisait pas mordre la patte par un chien dans quelque expédition nocturne!

Tandis qu'il se parlait ainsi, il s'enfonçait à travers les halliers, et coupait au plus court pour gagner la grand'route. Son sac sur l'épaule, le turban incliné sur l'oreille, il marchait à grands pas et chantait à demi-voix. Habitué à vivre au jour le jour, et à dormir sur le seuil des pagodes, l'insouciant *domben* ne s'inquiétait ni de l'approche de la nuit, ni de l'aspect désert de la campagne. Tantôt il arrachait aux buissons de petites graines qu'il faisait sauter d'une main dans l'autre; tantôt il faisait pirouetter son bâton sur l'extrémité de ses doigts; il charmait ainsi les ennuis de la route, en se livrant à ses exercices de jongleur.

(1) L'enfer des Hindous.

IV. — LA PAGODE ET L'ÉGLISE.

Quelques jours après, un groupe composé d'une demi-douzaine d'Indiens de basse caste sortait de Pondichéry par les sentiers qui conduisent dans la campagne du côté du sud. La brise du soir commençait à rafraîchir l'atmosphère embrasée; les touffes de bambous balançaient leurs tiges flexibles avec un doux murmure. Le long des haies bordées de bananiers et de *vacouas*, sous les manguiers gigantesques dont les feuilles épaisses frémissaient au vent, de jeunes filles marchaient d'un pas rapide; la cruche de terre rouge posée sur la tête, la main sur la hanche nue, elles se dirigeaient vers les fontaines pour y puiser de l'eau. Les anneaux de cuivre suspendus à leurs pieds rendaient un bruit métallique, entendu des laboureurs, qui, du haut des cocotiers dont ils cueillaient les fruits, semblaient y répondre par de joyeuses chansons. A la molle langueur d'une journée brûlante succédait la fraîcheur vivifiante qui annonce le réveil de tous les êtres; les oiseaux eux-mêmes, sortant de l'ombre où ils s'étaient tenus cachés, voltigaient en plein soleil et gazouillaient d'une voix plus hardie. Tout renaissait dans la nature, tout revêtait un air de fête; cependant le petit groupe qui traversait cette riante campagne paraissait morne et attristé. En tête du cortége marchaient deux parias coiffés du turban blanc; ils portaient sur leurs épaules une tige de bambou à laquelle était attachée une pièce de toile nouée aux quatre coins. Ce qu'enveloppait cette toile, disposée comme un hamac, c'était le corps de l'enfant chétif substitué par la vieille kouravar à celui du cipaye, et qu'ils allaient enterrer. A trois reprises les porteurs s'arrêtèrent, et le cipaye Pérumal, qui les suivait, fit glisser dans la bouche de l'enfant mort quelques grains de riz et quelques gouttes d'eau; touchante et inutile cérémonie qui prouvait aux assistans que la vie avait pour toujours abandonné cette pauvre petite créature! Enfin, quand le cortége fut arrivé au lieu désigné pour la sépulture, un sonneur de trompe, portant à ses lèvres une grande corne de terre cuite, en tira un son éclatant et terrible; mais ce dernier appel ne put faire tressaillir l'enfant, qui dormait du sommeil dont on ne s'éveille plus.

La fosse fut bientôt creusée; on y déposa le petit corps; puis les parias piétinèrent le sol dont ils l'avaient recouvert, afin d'empêcher les chacals de l'exhumer. Sur sa tombe, le cipaye plaça une noix de coco brisée, dont le lait lui servit à faire une libation, et y jeta aussi une fleur comme un symbole de cette frêle existence, de cette tige naissante fauchée presque au berceau. Cette petite scène se passait à une certaine distance de la ville, au-delà de la plaine rendue fertile par les irrigations, à l'ombre d'un de ces bois de palmiers qui poussent

spontanément parmi les sables de la côte de Coromandel. Quand les gens qui composaient le convoi se furent retirés et que le silence régna de nouveau dans cette savane solitaire, la vieille kouravar sortit du milieu des broussailles. Sa tribu campait à un mille de là, près du bord de la mer. Au moment où le cipaye accomplissait la cérémonie funèbre que nous venons de décrire, la méchante femme, qui cueillait furtivement des branches de palmiers, l'avait reconnu. Cachée près de là, elle avait suivi d'un œil attentif tous ses mouvemens, et restait convaincue que le secret de son larcin demeurait à jamais enfoui sous la terre. Elle aurait pu d'un mot changer en joie les larmes de ce pauvre homme, dont elle avait détruit le bonheur et brisé l'espérance. Insensible à tout sentiment de pitié, elle s'applaudit du succès de sa ruse et haussa les épaules en regardant le cipaye qui s'éloignait les yeux cachés dans ses mains. Déjà les corneilles s'abattaient sur la tombe et fouillaient le sable à grands coups de bec; les milans affamés rasaient le sol de leurs longues ailes en poussant des cris aigus. La vieille s'avança au milieu de ces oiseaux criards et voraces qui se mirent à voltiger tumultueusement au-dessus de sa tête. Ils s'approchèrent d'elle familièrement; on eût dit qu'elle savait charmer les habitans de l'air. Avec quelques grains de riz et des parcelles d'un gâteau qu'elle émiettait dans le creux de sa main décharnée, elle faisait tourbillonner autour de son front le noir essaim, excitait ses clameurs ou les apaisait tout à coup. Il semblait que ces oiseaux pillards rendissent hommage à la supériorité de cet être dégradé, mais intelligent, qui vivait comme eux de vols et de rapine. Quand le jour baissa, cédant à leur instinct, les milans gagnèrent les forêts, et les corneilles se perchèrent au hasard sur le sommet des palmiers. Restée seule, la vieille s'achemina vers le bord de la mer; la brise qui soufflait avec plus de force faisait bondir et écumer la vague sur le sable avec un bruit retentissant. A genoux sur leurs *catimarans* (1), les pêcheurs, pareils à des points noirs, ramaient vigoureusement pour atteindre le rivage. Il n'y avait plus à l'horizon sur la haute mer que les voiles gonflées d'un grand navire qui passait au loin, faisant route vers le golfe du Bengale. La voix de la mer dominait tout autre bruit; à la lueur des étoiles qu'aucun nuage n'éclipsait, la vieille hindoue, les cheveux épars, demi-nue, le dos chargé de branches d'arbres, se mit à marcher lentement, le front au vent, les pieds baignés par l'écume des flots.

Pendant toute cette soirée, Padmavati était restée au logis, la loi hindoue ne permettant point aux femmes d'assister aux cérémonies funèbres. Ses voisines n'avaient pas manqué de lui faire leurs visites

(1) Radeaux composés de trois pièces de bois liées ensemble et relevées aux deux extrémités.

de condoléance, et elle avait fait retentir l'air de ses gémissemens selon la coutume; sa douleur était sincère cependant, car elle pleurait l'enfant qu'on lui avait volé. Délivrée de celui à qui elle était contrainte, pour ne pas se trahir, d'accorder des soins incessans, elle ressentait plus douloureusement le vide qui s'était fait autour d'elle. Lorsque son mari rentra, il jeta sur elle un regard plein d'angoisse, mais ne lui adressa pas une seule parole. Padmavati n'osait lever les yeux sur cet homme au front haut et fier, que le chagrin avait vaincu et qui pleurait comme une femme. Il se passa ainsi une demi-heure d'un morne silence; peu à peu, le cipaye Pérumal maîtrisa ses larmes, mais ce fut pour donner un libre cours aux sentimens tumultueux qui l'obsédaient :

— Tu ne l'aimais pas, cet enfant! s'écria-t-il; tu l'as mal soigné!... On lui a jeté un sort entre tes bras, et tu n'en as rien su! Plus de joie pour moi, ni dans ce monde, ni dans l'autre! L'homme qui meurt sans postérité n'a personne qui célèbre après lui des sacrifices pour le faire entrer dans le séjour des félicités éternelles!...

A ces reproches, à ces paroles de désespoir qui s'appuyaient sur l'un des points fondamentaux de la doctrine brahmanique, Padmavati ne répondait rien; elle courbait la tête avec résignation, car elle connaissait aussi ce texte de la loi hindoue : « Il n'y a pas d'autre dieu sur la terre pour une femme que son mari... Si son mari se met en colère, la menace, la bat même injustement, elle ne lui répondra qu'avec douceur, lui saisira les mains, les lui baisera, et lui demandera pardon, au lieu de jeter les hauts cris et de s'enfuir hors de la maison. » Et puis un espoir lui restait toujours, et elle s'y livrait presque malgré elle : c'était de retrouver la vieille kouravar. Que de fois elle avait contemplé avec rage la statuette informe façonnée par le jongleur! que de fois elle avait piqué avec une épingle et mordu à belles dents cette image de son ennemie! Un jour, elle crut la voir passer devant la porte de sa cabane : elle sortit précipitamment dans la rue, courut jusqu'au carrefour, où il lui semblait que la vieille avait tourné; mais, arrivée là, une de ses amies l'arrêta tout à coup pour lui demander où elle allait si vite. Padmavati se troubla; on répéta dans le voisinage qu'elle devenait folle, et son mari, dont l'affection diminuait graduellement, ne savait plus que penser de sa femme, qui paraissait chaque jour plus absorbée dans une idée fixe.

Cependant les obligations du service militaire retenaient souvent le cipaye hors de chez lui. Tant qu'il avait le fusil au bras,—qu'il fît l'exercice sur l'esplanade ou qu'il montât la garde à la porte du gouverneur, — il oubliait en partie ses peines de cœur; mais ses tourmens renaissaient plus poignans encore quand il se retrouvait seul avec Padmavati. Celle-ci n'avait d'autres distractions que les soins du ménage, fonctions

monotones qui ont leur charme sans doute, surtout chez les peuples aux mœurs simples et primitives, mais à la condition d'être récompensées par des témoignages d'affection. Privée désormais de l'amour de son mari, Padmavati n'avait plus à jouer chez elle que le triste rôle d'esclave, tel que le lui imposaient les lois sévères de son pays. Chaque fois qu'elle le pouvait, elle s'élançait hors de sa demeure, traversait les bazars et courait dans la foule, cherchant partout celle qui l'avait réduite à cette humiliante condition de femme oubliée et méprisée. Si un groupe se formait sur les places publiques autour d'une troupe de sauteurs, de baladins, de tous ces vagabonds qui se recrutent en partie chez les Kouravars, elle se glissait au plus épais de la cohue, au risque de passer pour une femme effrontée, et son regard ardent plongeait à travers les rangs pressés des spectateurs. « Qui sait? se disait-elle avec un battement de cœur inexprimable, elle est peut-être là? Ces bateleurs ont toujours une vieille qui tient le sac aux gobelets. » Quand un coup d'œil jeté sur la troupe lui apprenait qu'elle s'était trompée, elle ne se rebutait pas. « Pendant que les plus vigoureux et les plus agiles éblouissent le public par leurs tours d'adresse, pensait-elle encore, les autres profitent du moment pour enlever au spectateur attentif ses anneaux et ses bracelets. » Et elle recommençait, toujours sans succès, à examiner de la tête aux pieds ceux qui l'approchaient, à épier les mouvemens de quiconque se mouvait dans son voisinage.

Le mois de *tchaït* (mars-avril), le premier de l'année solaire des Hindous, arriva bientôt. Depuis plus de huit mois, il n'était pas tombé une seule goutte d'eau; sur le ciel embrasé ne paraissait pas encore le plus petit nuage qui pût faire présager, même de loin, la saison des pluies; les étangs, complétement desséchés, ne pouvaient plus alimenter les canaux des rizières; partout la terre se fendait, les moissons commençaient à se flétrir, et les épidémies se répandaient parmi la population découragée. Pour conjurer tous ces fléaux, les brahmanes promenaient les idoles en grande pompe à travers les rues de Pondichéry. Dès que la nuit avait fait rentrer dans leurs maisons les Hindous travailleurs de toutes les castes et de toutes les professions, à l'heure où tous les quartiers fourmillent de peuple, où les vendeurs de bracelets, de fleurs, de gâteaux, offrent leurs marchandises aux gens plus aisés qui prennent le frais devant leurs portes, couchés sur des bancs de pierre, dans le simple appareil de baigneurs sortant de l'eau, la conque retentissait dans l'enceinte de la grande pagode. Bientôt s'ouvrait la porte principale surmontée de bas-reliefs mythologiques : ce sont des groupes repoussans ou gracieux, pleins de naturel, de mouvement et de naïveté, que des artistes anonymes, comme chez nous ceux du moyen-âge, exécutent avec un sentiment exquis de la légende et une connaissance parfaite de la tradition. A travers ce portail béant, on

voyait l'idole parée de ses habits de fête, ruisselante d'huile parfumée, le front oint de poudre de sandal, s'élever du fond du sanctuaire sur un brancard porté par une troupe de brahmanes desservans. Aux acclamations de la foule, elle se mettait en mouvement et franchissait le seuil que semblent garder de grandes statues de pierre au visage grave et doux; ces gardiens de la porte (*dwara-pala*), comme on les nomme, subitement éclairés par les mille lumières allumées autour de l'idole, devenaient si vivans dans leur attitude souriante et sévère, qu'on eût dit, — et la foule le répétait, — qu'ils changeaient de posture et modifiaient leurs gestes chaque soir. Une fois hors de l'enceinte, le cortége se déroulait avec une certaine solennité; les chandelles romaines, croisant dans les airs leurs feux bleus et rouges, formaient au-dessus de l'idole un berceau lumineux dont l'éclat se reflétait dans les feuilles des cocotiers plantés devant la plupart des maisons. Au jeu de ces fantastiques lumières se joignait le bruit assourdissant des gros tambours, des trompettes de cuivre, musique désordonnée qui arrache aux chiens des hurlemens plaintifs, déchire l'oreille des hommes et met en fuite les rats palmistes. Le chef d'orchestre, *natouva*, réglait la mesure de cette effroyable symphonie, et les bayadères de la pagode, excitées par le bruit, par les lumières, par les regards de la foule, par les sourires triomphans des brahmanes, et aussi par quelque boisson enivrante, exécutaient avec une verve prodigieuse et une révoltante effronterie les danses les plus extravagantes. Pour ces peuples païens, il s'agit de fléchir un dieu comme on désarmerait la colère d'un nabab, par des offrandes d'argent, de fleurs, de fruits, ou en déridant son front par le spectacle grossier d'un ballet. La foule a peur et ne prie pas; les brahmanes se posent en familiers du dieu ou de la déesse; ils ont dans le regard autant de charité et de douceur que le *cawas* qui, marchant devant un pacha, écarte les passans à coups de bâton. L'idole que l'on promenait ainsi à travers la ville émue, tremblante, l'effigie devant laquelle chacun courbait la tête, était celle de Dourga ou Bhawâni, la terrible déesse aux huit bras, qui tous portent une arme ou font un geste menaçant, et dont pas un ne se lève pour bénir ou rassurer. On doit rendre cette justice aux bayadères, qu'elles s'acquittaient de leur rôle avec une conscience digne d'éloges; attachées dès leur enfance, bon gré mal gré, au service de la pagode, considérées comme les esclaves de la divinité dont elles composent la cour, elles faisaient tourner cette fête religieuse à leur propre glorification. Tous les regards se fixaient sur elles, excepté ceux des musulmans, qui se détournaient avec horreur de ces symboles polythéistes en répétant à demi-voix : « Il n'y a de Dieu que Dieu... Dieu est grand! *Allah akbar!* »

Les Kouravars, campés à quelques milles de Pondichéry, n'avaient pas manqué une si belle occasion *de pêcher en eau trouble*. Dès le pre-

mier jour de la procession, ils se glissèrent dans la foule et firent une assez abondante moisson de boucles arrachées aux oreilles des enfans, — les Hindous les traînent partout avec eux, — de menues monnaies et de mouchoirs de soie. On ne songeait guère à les surveiller ni à se prémunir contre leurs tentatives hardies. A ce moment-là, les péons de la police n'étaient plus que de fervens Hindous inclinés sous le regard hautain de l'idole. Une seule personne pensait à ces bohémiens : c'était Padmavati. Au milieu d'un groupe où l'on se poussait, où des enfans foulés aux pieds criaient comme des chats dont on écrase la patte, elle vit distinctement la vieille kouravar son ennemie se glisser tête baissée et faire une trouée; elle s'élança pour la saisir en appelant au voleur, mais la rusée bohémienne coula dans la foule comme une couleuvre entre les pierres; puis il se fit une violente poussée, et Padmavati se trouva au milieu d'un cercle de gens ébahis qui la montraient au doigt et s'éloignaient d'elle en l'accusant de jeter le désordre dans les groupes pour commettre quelque méchante action.

Honteuse de ces imputations déshonorantes, Padmavati se promit bien de ne plus se risquer seule parmi ces rassemblemens tumultueux. Pendant plusieurs jours, elle eut la force de résister au désir qui la portait presque invinciblement à chercher son ennemie dans la ville. N'avait-elle pas acquis la certitude que la Kouravar était dans les environs? Son enfant était donc là, près d'elle, à sa portée, et ne savait-elle pas aussi qu'un matin la tribu errante se remettrait en route pour ne plus revenir peut-être? Ces diverses pensées la tourmentaient nuit et jour; elle était dans un état d'agitation et d'inquiétude qui n'échappait point à son mari. Quand elle tombait dans ses rêveries, quand, en proie à des distractions qui lui faisaient oublier les soins du ménage, elle laissait passer l'heure du repas sans préparer le riz, Pérumal la regardait tristement et disait avec plus de chagrin encore que de colère : — Les voisins ont raison, elle a perdu la tête! — Et il s'asseyait dans un coin, attendant avec patience que sa femme eût achevé la besogne attardée. Un incident assez étrange qui eut lieu peu de temps après le confirma dans l'idée que l'intelligence de Padmavati s'affaiblissait par degrés.

Tandis que les païens se livraient aux manifestations extravagantes de leur culte, les chrétiens se préparaient par le jeûne et la prière aux solennités de Pâques. Le grand jour du vendredi saint arriva. Partout où le catholicisme est établi dans l'Inde, on le célèbre avec une pompe particulière, et il devient ainsi comme une fête immense à laquelle tous les indigènes prennent part, quelle que soit d'ailleurs la religion qu'ils professent. Dès que l'office du matin est terminé, le tabernacle restant vide et ouvert, on laisse la foule assiéger les abords de l'église. La grande place plantée de tulipiers à fleurs jaunes qui conduit au couvent

des missions se remplit de curieux avides de pénétrer dans l'enceinte au milieu de laquelle est bâti le temple chrétien. Dans ce préau sont représentées toutes les scènes de la passion, non pas en tableaux, — la peinture ne parlerait pas assez aux yeux de ces peuples naïfs, — mais au moyen de personnages sculptés, de grandeur naturelle, disposés par groupes dans une douzaine de cabanes qui leur servent d'encadrement. Il faut voir avec quelle curiosité, avec quel intérêt même les Hindous considèrent et étudient ces illustrations du grand drame chrétien. Ici des musulmans, reconnaissables à la calotte de coton blanc qui surmonte leur tête rasée, à la barbe pointue qui pend à leur menton, expliquent à haute voix l'histoire de *Aïssa* (Jésus) et de *bibi Mariam* (Mme Marie). Nous sommes à leurs yeux des infidèles que Dieu a frappés d'aveuglement pour avoir rejeté le Coran et refusé de reconnaître Mahomet, mais ils savent nos livres saints. Derrière eux, et comme au second plan, se tiennent les Hindous païens : ceux-là ne comprennent pas grand'chose aux mystères de notre culte; cependant ces douces images, empreintes d'onction et toutes marquées au sceau de la douleur, les touchent et les attirent. Les femmes les regardent avec émotion, les pères les montrent du doigt à leurs enfans, qu'ils élèvent dans leurs bras au-dessus de la foule. Çà et là des groupes plus sérieux s'arrêtent, s'inclinent et prient; ce sont les néophytes, les indigènes baptisés et chrétiens. Émus, attendris, ils conservent, au milieu de l'agitation qui les entoure, une attitude recueillie. L'après-midi tout entière se passe dans ces promenades, dans la contemplation des figures dressées autour de l'enceinte de l'église. Le soir arrive; la population de Pondichéry se presse en masse aux portes des missions; la place est remplie de lumières. C'est un murmure confus de voix, une ondulation immense de têtes noires, de fronts ceints de turbans rouges ou blancs. A la clarté des feux allumés par les marchands de gâteaux qui font leur cuisine en plein vent, étincellent les anneaux suspendus aux nez des femmes, les larges boucles qui oscillent à toutes les oreilles. Les mendians, les paralytiques et les lépreux, qui se traînent à genoux dans la poussière et s'appuient contre le tronc des arbres, poussent des gémissemens lamentables; les uns demandent l'aumône au nom d'Allah, les autres chantent des stances chrétiennes en langue tamoul ou télinga. Peu à peu ces flots de peuple entrent dans le préau de l'église; là tout est illuminé, la cour, les loges qui contiennent les images, les arbres, tout, excepté l'église, dont les grandes portes ouvertes permettent à peine de distinguer les voûtes pleines de ténèbres. Que veut cette multitude? pourquoi cet empressement autour du sanctuaire habité par des prêtres étrangers? Il s'agit d'entendre prêcher une passion, là, au grand air, non pas entre quatre murs, comme dans nos froids

climats, mais comme jadis au temps des apôtres, sous le ciel de l'Asie, à la face des nations infidèles.

Telle était la solennité qui poussait hors de chez eux tous les habitans de Pondichéry. Sollicitée par ses voisines, Padmavati refusa d'abord de partir; elle voulait aller seule et poursuivre à son gré ses investigations. Quand elle vit la rue déserte, elle s'esquiva furtivement et courut. Ce n'était pas la curiosité qui l'attirait; élevée dans la campagne, elle ne savait rien de la religion des chrétiens et n'avait jamais assisté à cette cérémonie. Une idée fixe l'occupait : retrouver la vieille qui rôdait depuis quelque temps dans la ville, lui sauter au visage et la forcer d'avouer ce qu'elle avait fait de son enfant. Soutenue par cette espérance, elle supportait le poids de ses douleurs avec énergie, et quand le découragement s'emparait d'elle, quand le souvenir de ses joies maternelles si vite évanouies la jetait dans la désolation, elle s'écriait en frappant la terre du talon : Je le retrouverai! il me sera rendu!

Elle marcha donc précipitamment vers la place où s'assemblait la multitude. Il était tard déjà; toutes les avenues de l'église se trouvaient encombrées. En vain Padmavati cherchait à se frayer une route. Tout à coup elle entend derrière elle des voix qui criaient : Gare! place! Le gouverneur arrivait avec son cortége, porté dans son palanquin sur les épaules de ses péons. Devant lui, les rangs s'ouvrirent, et ils ne se refermèrent pas si vite que la femme du cipaye ne pût se glisser dans le préau, comme une petite barque qui franchit un courant trop rapide en se jetant dans le sillage d'un gros navire. Un fauteuil attendait le gouverneur; il y prit place, et aussitôt un prêtre malabar monta dans la chaire dressée en face de la porte de l'église. A ce moment, les spectateurs impatiens tournèrent leurs regards vers un rideau mystérieux qui pendait derrière le prédicateur; le rideau fut tiré et laissa voir un Christ de bois, de grandeur naturelle, aux pieds duquel de jeunes Hindous vêtus en soldats romains faisaient sentinelle. On put compter dans l'auditoire autant de signes de croix qu'il y avait de chrétiens; puis tous ces visages plus ou moins noirs, représentant les nuances diverses des peuples de l'Asie orientale, se levèrent à la fois vers le prêtre qui commençait son discours. Un profond silence régna instantanément dans cette vaste enceinte; on entendait respirer la foule et souffler les curieux attardés qui grimpaient sur les cocotiers pour voir par-dessus les murs.

Padmavati faisait de grands efforts pour circuler dans cette masse compacte de gens attentifs, les uns assis à terre, les autres debout; elle avançait d'un pas, puis s'arrêtait regardant autour d'elle. Tantôt elle prêtait l'oreille aux paroles émues du prêtre, tantôt elle oubliait cette

voix retentissante pour s'exciter à ne pas se ralentir dans la recherche qui l'occupait. Peu s'en fallut qu'elle ne réussît à rencontrer la vieille kouravar qui se faufilait pendant ce temps-là au milieu des groupes; à plusieurs reprises ces deux femmes passèrent si près l'une de l'autre, que leur souffle se confondit; mais les flots humains sont comme ceux de la mer, ils changent incessamment de place et de forme. Autour des gens arrêtés qui écoutaient de toutes leurs oreilles la prédication, s'agitait une houle dans laquelle il était impossible de se joindre ou de se reconnaître. Exténuée de fatigue, Padmavati s'assit sur les marches de l'église, près d'un pilier auquel s'adossait, dans l'attitude rêveuse du premier âge, un petit enfant de chœur vêtu de la blanche robe de lin. Le prêtre haletant, suffoqué par la chaleur et la poussière qui lui montait au visage, interrompit son discours et entonna la stance : *O Crux ave!* que tous les chrétiens répétèrent avec lui. L'enfant de chœur y répondit d'une voix si pure, si harmonieuse, que Padmavati fondit en larmes. Cet enfant était un Hindou des faubourgs élevé par les missionnaires; il se pencha vers la femme étrangère qui pleurait et la regarda avec compassion. Troublée par l'expression naïve de cette physionomie si calme et si sereine, Padmavati se leva pour se plonger de nouveau dans la foule. Deux fois encore le prêtre s'arrêta et donna le signal du chant solennel : *O Crux ave!* et parmi les voix criardes et grêles qui s'élevaient pour saluer la croix, celle de l'enfant à la robe blanche, comme si elle fût venue d'en haut, vibrait à l'oreille et au cœur de Padmavati. Jamais la pauvre Hindoue n'avait rien entendu, rien ressenti qui eût fait sur elle une impression aussi extraordinaire. Quand l'enfant chantait, elle eût voulu lui mettre la main sur la bouche pour le faire taire; quand il se taisait, elle désirait l'entendre encore.

En proie à cette émotion, qui se composait de colère jalouse et d'attendrissement, Padmavati fixa enfin son regard sur la croix, et dit avec désespoir : Oh! si mon fils m'était rendu, je voudrais qu'il fût comme celui-là, élevé dans le temple de ce Dieu que je ne connais pas! — Et le Christ de bois ouvrant les yeux les leva au ciel, les promena sur la foule, puis les referma et laissa tomber sa tête sur sa poitrine. A ce moment suprême, vous eussiez vu les Hindous chrétiens tomber à genoux en se frappant la poitrine. Le prêtre venait de dire les dernières paroles de la passion : *emisit spiritum.* On entonna le *Stabat;* les jeunes gens costumés en soldats romains procédèrent à la descente de croix. D'autres clercs, représentant les disciples, Joseph d'Arimathie et Nicodème, mirent respectueusement le Christ dans le tombeau et le transportèrent à la chapelle.

Padmavati n'avait rien vu de cette dernière scène, qui produisit sur le public un effet prodigieux. Le mouvement du Christ levant les yeux vers le ciel et expirant sur la croix n'était un secret pour per-

sonne; loin de faire un mystère de ce mécanisme fort simple, les missionnaires en abandonnaient le jeu aux néophytes eux-mêmes. Cependant le regard du Christ, joint au peu de paroles qu'elle avait écoutées et comprises, foudroya la mère désolée : elle s'était précipitée à genoux comme ses voisins; comme eux, elle avait baisé la terre sans savoir ce qu'elle faisait; puis, bouleversée par les émotions de cette soirée, elle se sentit défaillir, et resta couchée sur la poussière. La multitude, qui commençait à s'écouler, bourdonna autour d'elle avec un murmure qui ne servit qu'à l'étourdir davantage. Le bruit se répandit qu'une femme venait de se trouver mal; quelques gens, mieux avisés que les autres, firent reculer ceux qui regardaient la pauvre Padmavati sans songer au moyen de la rappeler à la vie. On lui jeta de l'eau au visage, et, dès qu'elle rouvrit les yeux, on la porta dans une maison voisine. Quand elle fut assez remise pour indiquer aux charitables personnes qui l'avaient recueillie son nom et sa demeure, on l'aida à retourner chez elle. Son mari ne savait que penser de cette absence si prolongée; dès qu'elle l'aperçut, Padmavati se précipita à ses genoux, lui prit les mains en s'écriant, avec l'exaltation du délire : — Je le retrouverai; tu sauras tout, et tu me pardonneras! Tu me pardonneras, et tu m'aimeras encore!...

V. — LA VEUVE.

Les Hindous, superstitieux et crédules, attribuent toujours à l'influence immédiate d'une divinité ou d'une constellation les malheurs qui les accablent dans le courant de la vie; aussi sont-ils, plus que les peuples de l'Occident, faciles à abattre et résignés à leur sort. S'ils manquent de courage pour lutter contre un destin ennemi, au moins la foi qu'ils ont dans la métempsycose les rend-elle moins sensibles aux maux d'une existence qu'ils regardent comme une première épreuve. Le plus misérable mendiant espère renaître sous la forme d'un puissant et riche nabab; l'homme que de cruelles maladies ont rendu difforme et hideux se console en pensant que son ame entrera un jour dans un corps doué des trente-deux qualités qui constituent dans l'Inde l'idéal de la beauté et de la grace. C'est ainsi qu'en abandonnant le présent au destin, ils se réservent l'avenir; c'est pour monter d'un rang dans l'échelle des êtres qu'ils s'imposent souvent de rudes pénitences et des expiations insensées. Tout soldat qu'il était, le cipaye Pérumal prenait très au sérieux les pratiques de la religion dans laquelle on l'avait élevé. Tous les lundis, il rendait un culte spécial au *garouda*, bel oiseau de proie de la famille des aigles, qui détruit une grande quantité de reptiles, et que pour cette raison sans doute les brahmanes ont déifié en le surnommant la monture du

dieu Vichnou. Dès que le jour commençait à poindre, le cipaye partait à la recherche de l'oiseau garouda, et à peine l'avait-il aperçu, qu'il l'appelait par son nom en agitant ses bras au-dessus de sa tête. L'aigle voltigeait autour du pieux Hindou, et enlevait lestement dans ses serres les petites boulettes de viande que lui jetait son ami. Chaque semaine aussi, le cipaye portait à manger à un grand singe qui s'était installé depuis de longues années dans la principale pagode de Pondichéry et y recevait les honneurs divins; il représentait aux yeux des brahmanes et du peuple confiant le singe Hanouman, qui dirigea les armées de Rama à la conquête de Ceylan. On conçoit que le quadrumane si semblable à l'homme devait trouver place dans le panthéon hindou, ouvert à tous les êtres de la création. Cependant ces actes d'une piété puérile ne rendaient point à Pérumal l'enfant qu'il pleurait et ne lui apportaient aucune consolation. Intérieurement, il s'irritait contre les dieux ingrats qui acceptaient ses offrandes sans exaucer ses prières. Padmavati, muette et le regard fixe, semblait insensible à ce qui l'entourait. Il n'y avait plus de lien entre les deux époux : pareils à deux voyageurs qui traversent péniblement un désert, ils marchaient côte à côte, sans se rien dire, sous le poids d'une même douleur. Dans le voisinage, chacun les regardait avec pitié et aussi avec un certain effroi. — Ces gens-là, disait-on, ont commis dans une vie antérieure des fautes dont ils portent la peine. — Charitable croyance qui dispense l'homme de prendre part aux souffrances d'autrui et de chercher à y porter remède!

Cependant Padmavati roulait dans sa tête un projet qui l'absorbait depuis long temps, et dont elle n'osait confier le secret à personne, à son mari moins encore qu'à tout autre : c'était de quitter la maison conjugale et de se mettre à la poursuite de la vieille qui lui avait enlevé son enfant. Une année s'était passée depuis l'époque où elle l'avait rencontrée dans une rue de Pondichéry, un soir qu'elle assistait à la procession de l'idole. Sans aucun doute, les Kouravars ne se trouvaient plus dans les environs de la ville : devaient-ils y revenir jamais? Les chercher à travers tout le pays qui s'étend du golfe du Bengale à Ceylan, c'était une entreprise folle, mais moins folle encore que de les attendre devant le seuil de sa porte. Quand son plan fut bien arrêté, Padmavati prit le costume d'une veuve : elle se couvrit d'une seule pièce de toile blanche, coupa ses longs cheveux qu'elle se plaisait autrefois à relever en nattes sur le sommet de sa tête, et partit, n'emportant avec elle qu'une ou deux pièces d'argent et la petite image façonnée par le *domben*. Une veuve dans l'Inde, ou, pour parler le langage du pays, une femme qui n'a pas été assez fidèle à son époux pour le suivre dans l'autre monde en se brûlant avec son cadavre sur un bûcher, est vouée au mépris : on la repousse, on la chasse de partout,

comme un être dont la présence est d'un funeste augure. Sous ce costume, Padmavati pouvait voyager sans craindre d'être outragée; la répulsion qu'elle inspirerait devait lui servir de sauvegarde.

Un soir donc, Pérumal trouva sa case vide; Padmavati était partie. Il n'interrogea point ses voisins pour savoir d'eux ce qu'elle était devenue; il garda pour lui son chagrin, et répondit à ceux qui le questionnaient avec une curiosité trop pressante qu'elle était allée en pèlerinage au temple de Jaggernath. Pendant quelques semaines, il conserva l'espérance de la revoir; quand il approchait de sa cabane, son cœur battait bien fort, car l'absence faisait revivre en lui des sentimens d'affection et de tendresse assoupis depuis long-temps. « Hélas! se disait-il tristement, j'aimerais encore mieux la voir telle qu'elle était, muette comme une statue, flétrie par la souffrance, que de vivre ainsi solitaire! Peut-être ai-je été pour elle dur et injuste. Elle est partie; elle erre dans la forêt, seule, sans appui, sans soutien, poursuivie par une douleur qui l'a rendue folle, parce que j'en ai laissé retomber sur elle tout le poids! »

Ces reproches, qu'il aurait pu se faire plus tôt, le cipaye se les adressait durant ses factions de nuit, en se promenant de long en large devant sa guérite. Ses camarades, qui d'abord l'avaient raillé, comprirent bientôt qu'il était sous le coup d'un de ces malheurs réels qui commandent le respect. On le considérait d'ailleurs comme l'un des plus braves soldats de la compagnie et l'un des plus habiles du bataillon dans le maniement des armes. Il possédait à un haut degré la précision de mouvement, l'impassibilité, la patiente résignation, qui sont les qualités distinctives du cipaye : il devint plus encore que par le passé exact à remplir les devoirs de sa profession. Ses chefs, qui l'aimaient, le signalèrent comme ayant des droits à l'avancement, et il ne tarda pas à recevoir solennellement dans une revue les galons de caporal. Combien cette récompense l'eût rendu fier et heureux quelques années plus tôt!

Pendant que son mari faisait un premier pas dans la carrière des honneurs, Padmavati s'enfonçait résolûment dans les pays à moitié sauvages qui occupent le centre de la presqu'île de l'Inde. Elle ne vivait que d'aumônes; quand, après une longue marche, une maison, une chaumière s'offrait à sa vue, elle allait s'asseoir devant la porte, et attendait patiemment qu'on s'aperçût de sa présence. Quelque mère de famille, voyant une femme en habit de veuve arrêtée au seuil de sa demeure, vidait dans les mains de la mendiante une écuelle de riz, comme pour lui dire : Allez plus loin porter le malheur qui vous accompagne! et Padmavati continuait sa route. Les petites pagodes, les *mandabams* ou reposoirs élevés sur le bord des chemins et à tous les carrefours par la piété des fidèles, lui offraient pour la nuit des asiles

certains. Parfois aussi elle se glissait dans quelque coin d'un caravanseraï où personne ne prenait garde à elle, et, après le départ des voyageurs, elle disputait aux corneilles les restes du repas abandonnés par eux. Son existence était pénible; ses habits de veuve éloignaient d'elle jusqu'aux enfans. Souvent elle souffrait de la faim, mais au moins n'éprouvait-elle jamais la sensation la plus douloureuse et la plus décourageante pour l'être oublié du reste du monde, celle du froid. La fraîcheur des nuits reposait ses membres fatigués par une longue marche. Roulée dans la pièce de toile blanche qui l'enveloppait comme un linceul, elle dormait sous les grands arbres, au bord des étangs, dans les ruines des temples, où le petit lézard aimé du voyageur fait entendre son gloussement mystérieux. L'espérance la soutenait, et elle allait toujours. Les *iroulers*, habitans des bois, qui prétendent posséder l'art de charmer les bêtes sauvages, périssent souvent victimes de leur imprudence; cette pauvre femme, qui ne possédait aucune de leurs armes, ni celles du chasseur ni celles de la magie, traversait de dangereuses contrées sans que les tigres se rencontrassent jamais sur son passage. Il y a un Dieu pour les malheureux.

Depuis six mois que Padmavati voyageait, elle avait fait bien du chemin, quoiqu'elle marchât à petites journées. Il lui semblait que les Kouravars rencontrés par elle aux environs de Madras, puis à Pondichéry, devaient s'être dirigés vers le sud; ce fut donc du côté du Tandjore qu'elle s'achemina, sortant ainsi du territoire de la compagnie pour s'enfoncer dans les pays gouvernés par des princes indigènes. Les états du radja de Tandjore abondent en pagodes renommées qui toutes ont leurs légendes merveilleuses; elles sont devenues des lieux de pèlerinage célèbres dans la presqu'île de l'Inde, et à certaines époques de l'année les dévots s'y rassemblent en grand nombre. Au milieu de ces concours de peuple, dans ces foires improvisées que fréquentent aussi les vagabonds de toute espèce, Padmavati avait des chances de trouver ceux qu'elle cherchait. Cependant elle venait de parcourir sans succès une partie du Tandjore, et arrivait un soir, à demi morte de lassitude, auprès d'un vieux temple abandonné. Au pied de cette ruine, vieille de tant de siècles, s'étendait un étang comblé aux trois quarts, que dominaient de toutes parts des arbres gigantesques. Au centre de la pièce d'eau s'élevaient encore les restes d'un pavillon soutenu par de sveltes colonnes; une douzaine de petits hérons blancs comme la neige s'y reposaient, immobiles sur une patte. Parmi le feuillage des grands arbres roucoulaient des centaines de colombes à gorge bleue; dans ce lieu retiré régnait la paix profonde qui partout environne les ruines. Padmavati se coucha sur le seuil de la pagode, à laquelle conduisait un escalier de larges dalles un peu maltraitées par le temps. Bientôt, la fatigue aidant, elle s'endormit sur ce

lit de pierre, et la lune, resplendissante comme un disque argenté, monta dans le ciel. La blanche lumière, qui donnait en plein sur l'entrée du vieux temple, en illuminait les profondeurs, tandis que les arbres voisins, restés dans l'ombre, ne formaient qu'une masse compacte et ténébreuse.

Les gens accoutumés à coucher sur la dure et à camper en plein air, sous la garde des étoiles, ont d'ordinaire le sommeil assez léger. Vers le milieu de la nuit, Padmavati, qui dormait sous le péristyle de l'édifice, fut éveillée par un bruit qu'une oreille moins exercée n'eût point entendu : celui de deux pieds nus marchant sur les dalles de la pagode. Elle se releva précipitamment et voulut fuir, car elle avait eu peur. Cependant, retenue par la curiosité, elle se mit à regarder avec attention le personnage qui était venu, comme elle, demander un asile à cette ruine, et qu'elle n'avait point aperçu. Elle vit un homme de haute taille émerger du point le plus obscur de la voûte et se placer sous la lumière de la lune; là, il ouvrit un panier, et en tira un serpent à lunettes (1) qui se dressa aussitôt sur sa queue en sifflant. L'homme porta rapidement à sa bouche un instrument de musique fait en manière de calebasse, qui rendait un son aigre et criard, et le serpent, gonflant la peau de sa tête aplatie, sembla marquer la mesure par ses oscillations. Un petit miroir adapté à la partie inférieure de l'instrument, et qui reflétait l'orbe lumineux de la lune, était dirigé devant les yeux du reptile par le jongleur; celui-ci sautait d'un pied sur l'autre tout en soufflant dans son bizarre flageolet, et le serpent, fasciné par la lumière, charmé par l'étrange mélodie, obéissait au rhythme de la musique; il allongeait et comprimait tour à tour ses anneaux roulés en spirale. Il y avait bien dix minutes que le bipède et le reptile exécutaient l'un devant l'autre cette danse fantastique, lorsque Padmavati reconnut dans ce jongleur le *domben* de qui elle tenait la mystérieuse amulette qui devait lui faire retrouver son ennemie.

— *Domben!* s'écria-t-elle en s'avançant vers lui, me reconnaissez-vous?

— Non, répondit le jongleur d'une voix mal assurée; je sais bien que la divinité de cette pagode se montre quelquefois aux voyageurs qui passent ici la nuit; mais c'est la première fois que je la vois de mes yeux! — Et, jetant à terre son instrument, il se prosterna devant la femme aux vêtemens de veuve qu'il prenait pour une apparition.

— Une pauvre veuve n'a point droit à tant de salutations, reprit Padmavati. — Et comme le jongleur, à moitié remis de son émoi, s'approchait pour la considérer de plus près : — Tenez, ajouta-t-elle en lui

(1) *Cobra-capello;* il a la tête plate et large, et ses yeux sont entourés de cercles noirs semblables à des lunettes.

présentant la petite figure d'argile, voilà l'ouvrage de vos mains; vous savez qui je suis maintenant?

— Eh bien! dit le *domben* avec humeur, avez-vous encore une consultation à me demander? Attendez au moins que je rattrape mon serpent; il s'est enfui, et j'aurais du chagrin de le perdre, — un animal à moitié dressé, un sujet plein d'avenir, qui danse déjà comme une bayadère!

En parlant ainsi, il s'agenouilla au milieu de la pagode, et prononça quelques mots baroques accompagnés de sifflemens et de petits cris gutturaux. Le serpent, qui s'était glissé dans une fissure de la muraille, dressa la tête, sembla hésiter un instant à répondre à l'appel du jongleur; puis il rampa lentement sur le sol et se jeta de lui-même dans le panier ouvert pour le recevoir.

— Voyons, dit le *domben* de l'air important d'un devin qui va donner audience à un paysan; parlez!... Votre mari est mort, et vous n'avez pas voulu le suivre sur le bûcher; cela se voit quelquefois. Quand on est jeune, la vie a son prix. Le petit que vous portiez sur vos bras est mort aussi, n'est-ce pas? La pauvre créature était condamnée; aucune conjuration, aucun remède ne pouvait le rappeler à la santé. Et l'autre...

— L'autre! s'écria Padmavati, où est-il?

— Ah! c'est là le mystère, reprit le jongleur. Il a parcouru bien des pays depuis qu'on vous l'a volé, et il a été plus près de vous qu'il ne l'est maintenant. — Il prononçait ces paroles à demi-voix, d'un air distrait, et tout en faisant sauter d'une main dans l'autre ses boules de cuivre; puis, s'abandonnant peu à peu à ses instincts de jongleur, il se leva et exécuta ses exercices avec des gestes emphatiques.

— *Domben*, répondez-moi, dit Padmavati, qui écoutait avec une attention religieuse les phrases sorties de la bouche du jongleur, répondez-moi; où est-il?

— Est-ce moi qui vous l'ai pris? répliqua sèchement le *domben*. Étais-je donc payé pour le redemander à tous les Kouravars que j'ai rencontrés sur ma route? Je n'appartiens point à cette race de bateleurs, de sauteurs, de danseurs de corde, de vagabonds; moi, je suis *domben*, et je connais la science des *pambatty* qui savent charmer les serpens... Il termina sa phrase par un de ces cris vibrans et saccadés que les gens de sa caste font entendre dans les rues pour s'annoncer aux passans.

— Voilà une roupie, la dernière qui me reste, répondit Padmavati; dites-moi, avez-vous vu des Kouravars dans ce pays?

— Oui, dit le jongleur d'une voix radoucie; j'en ai vu une belle troupe, bien complète. Les enfans entrent dans les maisons pour danser et reconnaître les lieux; les femmes vendent des paniers et volent;

les hommes font des tours de force et de passe-passe... Est-ce la jambe droite ou la gauche que nous avons piquée?

— La gauche, répliqua vivement Padmavati; voyez plutôt!

— En ce cas, retournez sur vos pas; à trente milles d'ici, vous trouverez un petit village pas plus considérable que celui où je vous ai vue la première fois. Les Kouravars doivent y arriver : aujourd'hui ils n'y resteront pas long-temps; mais, en marchant vite, vous pourrez les y joindre. Cherchez..... et vous verrez si le *domben* a menti!

A ce dernier mot, Padmavati partit comme un trait; debout sur le seuil de la pagode, le jongleur la vit disparaître sous l'ombre des grands arbres. Quand elle fut hors de vue, il fit sonner la roupie sur l'ongle de son pouce, et la glissa dans un pli de son turban en se disant à lui-même : Je ne m'attendais guère à gagner une pièce aussi ronde dans cette pagode abandonnée. Courage, *domben;* en route pour Madras! Un homme de ta trempe ne doit travailler que dans les grandes villes!

Quand le soleil parut, Padmavati était déjà loin. Elle marchait vite; pour la première fois, depuis son départ, elle prêtait l'oreille au chant des oiseaux; il lui semblait que leurs voix la saluaient au passage pour lui annoncer une bonne nouvelle. L'impatience qu'elle éprouvait d'arriver au terme de ce long pèlerinage soutenait ses forces; mais, vers le soir, lorsqu'elle distingua les touffes de bambous qui signalaient à ses regards le village indiqué par le *domben*, un doute cruel traversa son esprit. Si cet homme s'était joué d'elle? si les Kouravars avaient pris une autre direction? si son enfant était mort? Toutes ces conjectures vinrent l'accabler à la fois; ses jambes tremblèrent, elle fut obligée de faire halte sur le bord du chemin; puis elle s'avança plus lentement, tant elle craignait de se heurter contre une réalité désespérante. Cependant elle allait toujours, et les derniers rayons du soleil éclairèrent les huttes des Kouravars groupées à quelque distance du village dans une savane. Cette nuit lui parut bien longue, car elle la passa sans dormir, en proie à une agitation fébrile. De la *chauderie* (1) où elle s'était retirée, elle entendait le bruit qui se faisait dans le camp des Kouravars; elle voyait briller leurs feux, devant lesquels se dessinaient vaguement des formes humaines.

VI. — LE CAPORAL DES CIPAYES.

En tout pays, la population des campagnes est de bonne heure sur pied; mais dans l'Inde, où le soleil fane si vite tout ce qu'il touche de ses rayons, le bazar s'anime avant l'aurore. Il y avait donc, dès l'aube du jour, un assez grand nombre de cultivateurs et de petits marchands

(1) Caravanserai ouvert à tous les voyageurs.

réunis sur la place du village; tous ces gens affairés ou oisifs causaient et trafiquaient, lorsqu'un roulement de tambourin fit dresser toutes les têtes. Des saltimbanques débouchaient en grande pompe sur le bazar, à la satisfaction évidente des campagnards, peu habitués à ce merveilleux spectacle. Personne dans la foule ne dirigeait sur eux des regards plus attentifs et plus perçans que Padmavati. Blottie au pied d'un arbre, cachée sous son vêtement de veuve, elle cherchait à distinguer tous les sujets de cette troupe de bateleurs qu'un cercle de spectateurs ébahis entourait de toutes parts. Se faufiler dans leurs rangs était chose impossible; on l'eût repoussée. Elle se leva cependant, et, par-dessus les têtes qui lui faisaient obstacle, elle vit s'élever une longue tige de bambou sur l'extrémité de laquelle pirouettait un enfant. La pointe inférieure du bambou reposait sur le front d'un Kouravar, qui la maintenait en équilibre et se promenait triomphalement à droite et à gauche. A un signal donné, l'enfant cessa de tourner, envoya de ses petites mains des baisers à la foule, et une secousse imprimée au bambou le fit tomber debout sur l'épaule du bateleur, qui le montra aux assistans. Le petit baladin fut vivement applaudi; chacun voulait le regarder de près. De son côté, Padmavati fixait ses yeux sur lui; il n'avait point les traits de la race maudite des Kouravars; sa peau était moins noire, sa chevelure plus fine. Emportée par un élan irrésistible, elle se jette dans la foule; une vieille marchande de paniers la heurte au passage. Cette vieille, qui faisait partie de la troupe des Kouravars, traînait une jambe malade enveloppée de guenilles.

— Je la tiens, je la tiens, s'écrie Padmavati en s'accrochant à elle, rends-le-moi! rends-moi mon enfant!

Et sa main crispée serrait comme un étau le bras de la Kouravar. Cette scène imprévue avait jeté du trouble parmi les spectateurs. — Braves gens, disait la vieille, ayez pitié d'une pauvre marchande de paniers qui n'a fait de mal à personne. Cette femme est folle, voyez-vous! Je ne sais ce qu'elle me veut.

— Elle m'a volé mon enfant pour en faire un sauteur, un Kouravar! criait Padmavati; c'est lui qu'ils font pirouetter comme une marionnette sur la pointe d'un bambou. Qu'elle me rende mon enfant, et je la lâche. Tenez, voilà son image! Regardez si cette poupée d'argile n'a pas la jambe percée de mille coups d'épingle....

— Ah! la vilaine veuve! répétait la vieille; ah! quelle honte pour une femme de survivre à son mari et de rester seule en ce monde à traîner dans le mépris quelques jours misérables!

Mais la figurine d'argile avait fait sur l'assemblée une impression profonde. Aux yeux de cette population crédule, c'était là un témoignage en faveur de la veuve et une preuve irrécusable de la culpabilité de la marchande de paniers. Pendant ces débats, les Kouravars, qui se

doutaient de quelque mésaventure et ne pouvaient continuer leur spectacle devant un parterre distrait par un accident inattendu, envoyèrent en reconnaissance le petit sauteur qui venait d'obtenir un si brillant succès. Il passa entre les jambes des spectateurs et arriva sur le lieu de la dispute le plus doucement qu'il put. Padmavati, lâchant la vieille, le saisit à deux bras, le pressa sur son cœur et fondit en larmes. Les gens qui l'entouraient se reculèrent instinctivement comme pour ne pas la gêner dans ce premier moment d'expansion.

— Ne craignez rien, dit Padmavati en levant les yeux d'un air de triomphe, je ne suis point ce que vous croyez : j'ai pris ce costume pour me garantir des outrages auxquels je m'exposais en courant seule le pays; je n'en ai plus besoin maintenant. Qui ne respecterait une mère voyageant avec son enfant dans ses bras?

Elle contemplait avec ravissement à travers ses pleurs ce fils tant regretté et s'étonnait de le trouver si vif et si robuste. Les commères accourues au bruit de l'événement entouraient de soins sympathiques la femme inconnue dont elles se détournaient quelques minutes auparavant. Chacune d'elles brûlait du désir d'entendre de sa bouche le récit de ses souffrances et de ses aventures.

Ce n'était pas sans recevoir bien des coups et des bourrades que le pauvre petit avait appris à pirouetter sur l'extrémité d'un bambou; le sourire qu'il prodiguait au public durant ce périlleux exercice était le fruit de beaucoup de larmes : il trouva donc bien douces les caresses de sa vraie mère. Quant à la vieille qui passait pour son aïeule, elle aurait encouru un châtiment sévère, si son méfait eût été constaté sur le territoire de la compagnie. Le chef du village se contenta de la mettre au piquet durant toute une journée, la laissant ainsi exposée aux railleries de la population et aux ardeurs d'un soleil dévorant. On parla de la fouetter; mais on lui fit grace de ce surcroît de peine en considération de la plaie mal fermée qu'elle portait à la jambe gauche : cette blessure provenait de la morsure d'un chien qui avait attaqué la vieille dans une de ses expéditions nocturnes.

Quinze jours après cette mémorable rencontre, Padmavati rentrait à Pondichéry : elle n'alla point directement rejoindre le père de son enfant; il lui fallait, à la suite de tant d'humiliations, un triomphe complet. Une de ses amies lui prêta des vêtemens pareils à ceux qu'elle portait dans des temps plus heureux; elle couvrit son enfant d'une tunique d'indienne, lui attacha au cou un collier de corail et le coiffa d'un bonnet de mousseline à paillettes d'or, sous lequel ses cheveux se relevaient en boucles gracieuses. Cette toilette achevée, elle gagna l'esplanade où les cipayes faisaient l'exercice. La compagnie de grenadiers à laquelle appartenait Pérumal manœuvrait entière et sur deux rangs. Padmavati la reconnut de bien loin et la montra du doigt à l'enfant, qui

battit des mains en voyant l'éclat des uniformes et le reflet du soleil sur les baïonnettes. Tournant alors derrière les arbres, l'heureuse mère dépassa le front de la compagnie; Pérumal n'occupait pas sa place accoutumée : en sa qualité de caporal, il se tenait au centre de la ligne. Il fallut donc quelque temps à Padmavati pour l'y découvrir. Quand elle fut certaine que c'était bien lui, elle dit à l'enfant : — Tu vois ce beau soldat qui a sur le bras deux barres rouges? Va droit à lui, prends-lui les mains, appelle-le ton père bien haut, pour que tous ses camarades t'entendent.

L'enfant obéit; il courut en sautant, ne s'émut point de la voix de l'officier qui lui criait : — Arrière! — et, d'un bond rapide, comme s'il se fût agi de grimper à la pointe du bambou, il s'élança au cou du cipaye.

— Caporal, dit l'officier, que veut dire cette plaisanterie?

— Ma foi, mon capitaine, je n'en sais rien, répondit naïvement le cipaye; ce petit m'a pris d'assaut avant que j'aie eu le temps de me reconnaître.

Pérumal se remettait au port d'armes; mais l'enfant, qu'il venait de déposer à terre, lui prenait les mains, l'appelait son père et s'obstinait à demeurer près de lui. Dans les rangs de la compagnie régnait un silence absolu; les cipayes regardaient avec étonnement cette petite scène, à laquelle ils ne comprenaient rien.

— Mon capitaine, reprit le caporal embarrassé et visiblement ému, je n'avais qu'un enfant.... je l'ai enterré de mes propres mains. Ma femme est devenue folle, et je ne sais où elle est... Foi de cipaye, je n'entends rien à tout ceci...

Il se tut; Padmavati, qui était là debout devant lui, découvrit son visage. La fatigue d'une longue et pénible pérégrination se peignait sur ses traits amaigris; la douleur avait terni l'éclat de sa peau brune et transparente, mais une indicible joie animait sa physionomie expressive; elle lançait sur son mari des regards rayonnans et passionnés. Cette jeune mère long-temps éprouvée, qui allait reconquérir l'affection de son mari et lui rendre un fils tant pleuré, s'épanouissait de nouveau au bonheur et à l'espérance.

— Pérumal, dit-elle enfin en s'avançant vers celui-ci, souviens-toi de mes paroles : « Je t'avouerai tout, et tu me pardonneras, parce que je te le ramènerai. » Embrasse-le donc, c'est notre enfant. Padmavati a bien souffert, mais jamais elle n'a été folle.

— Allons, mon brave, sors des rangs, dit l'officier; ton fusil s'échappe de tes mains, et tes jambes tremblent sous toi. Tu m'expliqueras ce mystère un autre jour; va! — Grenadiers, garde à vous!

Tandis que la compagnie de grenadiers reprenait le cours de ses exercices, un instant interrompu, Pérumal regagnait sa demeure. Sa

femme le suivait à quelques pas de distance par respect; le caporal donnait la main à l'enfant. Ils se regardaient l'un l'autre avec attendrissement et surprise, mais aussi avec une entière confiance. Dans le cœur du grand soldat, comme dans celui du petit bambin, parlait ce sentiment que Cervantes a si justement appelé la *fuerza de la sangre*, la force du sang.

Cet enfant venait de passer plus de deux ans en assez mauvaise compagnie; il en avait quatre. Sa mère proposa de le faire élever par les prêtres français de la mission, et Pérumal y consentit. Il était trop content de trouver une occasion de plaire à Padmavati; les Hindous, d'ailleurs, ne sont pas fâchés de jouer pièce aux divinités qu'ils ont le plus fatiguées de leurs prières, quand celles-ci ne les ont point exaucés. — Après tout, disait-il, je veux bien qu'il soit chrétien; mes dieux ne se sont point donné la peine de me le rendre, et je ne les en remercierai pas! C'est toi qui me l'as ramené.

Plus d'une fois, le petit Hindou troubla par ses espièglerie la classe où d'autres enfans de son âge écoutaient avec docilité et attention les enseignemens des prêtres catholiques: les mauvais tours que lui avaient appris les Kouravars ne pouvaient tout de suite sortir de sa mémoire. Bientôt cependant, son bon naturel reprenant le dessus, il se montra digne de ses nouveaux maîtres. Quand j'ai connu le fils de Pérumal, — il y a dix ans bientôt, — il parlait couramment le français, le tamoul, le télinga, et savait assez d'anglais pour se faire comprendre; je doute que les brahmanes lui en eussent appris davantage. Les missionnaires, en le baptisant, lui ont donné le nom de René, *Renatus*, parce que son père l'avait long-temps cru mort. Vêtu de la blanche robe de lin, comme l'enfant de chœur dont la douce voix avait si vivement impressionné sa mère, il chante aux offices et porte, les jours de grande fête, un beau chandelier d'argent devant l'évêque.

Quant au cipaye Pérumal, qui se désolait de n'avoir pas de postérité, il est parfaitement rassuré sur ce point. Outre celui que la Providence lui a rendu, il comptait, lorsque je le vis, une demi-douzaine de charmans enfans bien noirs, mais alertes, dispos et heureux de s'épanouir sous le beau ciel de l'Asie.

TH. PAVIE.

VOYAGE

DANS

LES RÉPUBLIQUES DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

LES ANTIS. — LES RUINES DE CHOQUIQUIRAO. — LE BAS-PÉROU. — LIMA.[1]

I. — L'HACIENDA DE GUATQUINIA ET LE HAMEAU DE PALOTÉQUI.

Entre Cusco et Lima se déroulent des plaines tour à tour humides et fertiles, bien différentes des hauts plateaux qui séparent Aréquipa de Cusco. A peine sorti des groupes de montagnes qui de trois côtés entourent la ville du Soleil, on voit se succéder les riches cultures et les eaux stagnantes, ces deux aspects caractéristiques de la nature dans le Bas-Pérou. On commence par traverser des gorges bien cultivées, puis on arrive dans une plaine où de nombreux conduits, avant la conquête, favorisaient l'écoulement des eaux, et que l'incurie des Espagnols a transformée en un vaste marais. Le hameau de Zurite s'élève à l'extrémité de cette plaine; au-delà, les terres productives reparaissent jusqu'à Curaguassi, et la rivière Sauceda baigne près de ce village de belles plantations de maïs et de blé.

Il m'en coûtait de dire adieu si vite aux grands paysages des Cordillères, il m'en coûtait surtout de quitter la haute région du Pérou

(1) Voyez les livraisons du 15 janvier et du 1er mars 1851.

sans avoir visité une sorte d'Herculanum péruvien sur lequel j'avais recueilli, chemin faisant, les récits les plus étranges : la ville antique de Choquiquirao, à peu près perdue dans les âpres solitudes de la *sierra* qui porte son nom. Le curé du village de Curaguassi était un antiquaire : il me parla de ces ruines d'un ton mystérieux bien fait pour redoubler ma curiosité. Je n'y tins plus, et, au lieu de me diriger vers Lima, je pris le chemin de la haute Cordillère, d'où je devais gagner les gorges où se cachent, sur les bords de l'Apurimac, les monumens de Choquiquirao. Le curé antiquaire me donna une lettre pour le maître de poste de Mollepata, village où je devais m'écarter de la grande route de Lima pour gagner les Andes. Une fois en marche vers Choquiquirao, il s'agissait d'abord de franchir les Cordillères, au-delà desquelles l'*hacienda* de Guatquinia devait terminer ma première étape. C'est dans cette *hacienda* que je comptais faire les derniers préparatifs d'une excursion qui n'était pas sans périls, et qui exigeait le concours de quinze travailleurs indiens, dirigés par un guide expérimenté. De Guatquinia jusqu'aux ruines de Choquiquirao, nous n'allions plus rencontrer d'autre abri que la voûte des bois, d'autre lieu de repos que le bord des torrens.

A celui qui voudrait, en quelques heures, admirer la nature américaine dans tous ses contrastes et dans toutes ses magnificences, je conseillerais de franchir les Cordillères entre Mollepata et Guatquinia. De Mollepata à Soraï, hutte de bergers indiens, le chemin va en montant jusqu'aux hauts pâturages qui marquent sur ce point les dernières limites de la végétation. Au-delà de ces pâturages, où errent des troupeaux de moutons et de lamas, commencent les glaciers de la grande chaîne des Cordillères. *Glaciers* n'est peut-être pas le mot propre; le mot par lequel on désigne ces pics couverts de neige, *nevaos*, n'a pas d'équivalent en français. Ce sont des réservoirs de neige; chose singulière, sur ces montagnes plus hautes que les Alpes, il ne se forme pas de véritables glaciers. On bivouaque à Soraï au milieu des poules, des puces et des petits cochons d'Inde, *couis*, pensionnaires obligés et chéris de toute cabane d'Indiens : je laisse à penser avec quelle joie on se remet en route le lendemain dès le point du jour. A l'heure où l'on quitte cette station, le brouillard qui couvre les pics neigeux commence à se dissiper, et l'on peut jouir du grand spectacle que présentent les *nevaos*. Deux de ces *nevaos*, le *Salcantay* et le *Soraï*, resserrent la route qu'on suit et qui va s'élevant encore jusqu'au versant, d'où l'on doit redescendre vers les plaines de l'est. Au bout d'une heure de marche, on a laissé derrière soi les derniers pâturages; on est dans la *région des pierres*, et le sol disparaît presque sous les blocs de granit rose que les éboulemens y ont accumulés. La montée devient de plus en plus rapide, et bientôt de la région des pierres on passe à la

région des glaciers. Ici, des tourbillons de vent et de neige forcent les mules à s'arrêter tous les dix pas pour reprendre haleine en secouant les flocons glacés qui les aveuglent. Enfin les crêtes neigeuses sont franchies; on est sur l'autre versant du col, que l'on descend à travers les entassemens de rochers qui marquent partout la transition des *nevaos* aux pâturages. Les pâturages reparaissent à leur tour; puis ce sont les bruyères, les forêts à la sombre verdure, plus bas les champs de pommes de terre, plus bas encore les blés et les maïs, les plantes à larges feuilles et les buissons en fleurs; au dernier degré de cette échelle, dont chaque gradin marque une nouvelle zone végétale, les immenses lianes, les bananiers, les grenadiers, la canne à sucre, les ananas, les cafeïers, transportent sous la zone torride le voyageur qui, quelques heures auparavant, pouvait se croire au milieu des glaces du pôle. La nature animée suit la même progression. Dans la région des *nevaos* et des pierres, le *cuntour* (condor) aux longues ailes immobiles plane seul au-dessus des neiges éternelles. Plus bas voltigent des *gallinazos* et quelques papillons jaunâtres, ensuite apparaissent des oiseaux à chétif plumage; mais descendez encore, et les beaux papillons bleus, les serpens dorés, les perruches vertes, annonceront à vos yeux ravis la région chaude avec sa splendide population d'oiseaux à la voix rauque et au plumage éclatant.

C'est à l'*hacienda* de Guatquinia que je goûtai pour la première fois quelques heures de repos complet, après avoir quitté Soraï. Si les paysages entre Soraï et Guatquinia sont d'une beauté et d'une grandeur sans pareilles, la route en revanche est détestable. Soit que l'on monte ou qu'on descende, le chemin est formé de marches inégales taillées dans le roc. Dans plusieurs endroits, cet escalier se déroule entre des parois de rochers taillés à pic et de profonds précipices. Les eaux qui suintent à travers le granit rendent ces marches d'escalier luisantes comme de la glace, et pourtant il faut y passer. Plus d'une fois, malgré l'expérience que j'avais des mauvais chemins du Pérou, je voulus mettre pied à terre; mais toujours je me vis forcé, faute de pouvoir marcher pour mon compte, de remonter sur ma mule et de me confier à son admirable instinct : deux troupes de mules ne se rencontrent jamais dans ces dangereuses passes sans que plusieurs de ces animaux ne soient précipités dans l'abîme. Aussi les *arrieros* qui entrent dans ces défilés ont-ils la précaution de pousser de grands cris pour signaler l'approche de leur *tropa* aux autres caravanes qui pourraient venir en sens contraire. Celle des deux troupes qui est la plus éloignée du passage s'arrête alors et se range au bord du chemin, attendant que l'autre *tropa* ait passé le défilé. C'est le seul moyen d'éviter les accidens dont cette partie des Cordillères est encore trop souvent le théâtre.

J'avais connu au Cusco le maître de l'*hacienda* de Guatquinia; sa

propriété comprenait trente lieues de pays, des *nevaos* de Soraï à la vallée de Santa-Anna. L'*hacendero* de Guatquinia était peut-être le seul propriétaire du monde entier qui possédât sur sa terre tous les produits des quatre parties du globe. Dans les différentes régions de ses domaines, il avait les laines, les cuirs, le crin, les pommes de terre, le blé, le maïs, le sucre, le café, le chocolat, la *coca*, sorte de thé, plusieurs mines de plomb argentifère et des *lavaderos* d'or : le tout rapporte 3,000 piastres par année, c'est-à-dire 15,000 fr. Cette *hacienda* avait appartenu aux jésuites, et les parens du nouveau propriétaire l'avaient achetée après l'expulsion de la compagnie; ils ne savaient pas plus ce qu'ils achetaient que le gouvernement ne connaissait l'étendue de terrain qu'il allait aliéner. Deux élémens essentiels de fortune manquent dans cette terre : la population et les débouchés. Toutes les deux ou trois lieues, on rencontre une cabane d'Indiens ou une maison de métis au milieu d'un champ de maïs ou de pommes de terre; les habitans sont des locataires qui paient annuellement 12 ou 15 piastres pour affermer autant de terrain qu'ils en peuvent cultiver, et c'est encore là le revenu le plus net de l'*hacienda*.

Les jésuites cultivaient à Guatquinia la canne à sucre et l'arbre qui produit la *coca*. Les propriétaires qui leur ont succédé n'ont rien changé au système de culture; seulement, au lieu de deux cents Indiens que nécessitait cette double exploitation, c'est à peine si l'*hacienda* en compte quarante. Le prix de la main-d'œuvre est extrêmement élevé, 4 réaux par jour (52 sous), et les propriétaires ne peuvent s'en tirer qu'en tenant un magasin qu'ils ont soin de fournir de tout ce qui est nécessaire à l'Indien : étoffes, quincaillerie, eau-de-vie, etc. L'Indien prend à crédit ses marchandises, dont on prélève la valeur sur ses journées de travail, et dans ce marché le vendeur gagne 100 pour 100. La canne à sucre se cultive comme dans toutes les colonies : elle est récoltée tous les dix-huit mois, portée à un moulin dont les roues cylindriques l'écrasent et en expriment tout le suc; ce suc est versé dans de larges chaudières, où il cuit un certain nombre d'heures; puis, quand il est refroidi et à l'état de sirop, on le met dans des moules coniques remplis d'une couche épaisse de terre glaise, à travers laquelle filtre la mélasse. Quand la mélasse est entièrement égouttée, on dégage le sucre, qui se trouve alors en cassonnade; puis viennent les procédés de clarification pour le sucre consommé dans le pays.

La *coca* est un arbuste naturel des vallées du Pérou. La feuille en est séchée au soleil et tient lieu aux gens de race indienne de tabac en chique. Ils y ajoutent un petit morceau d'une terre blanchâtre d'un goût acide, qu'ils appellent *manubi*. On fait par an trois récoltes de *coca*. L'arbuste atteint la hauteur de quatre à cinq pieds, la fleur est jaunâtre, et la graine enfermée dans une pulpe épaisse comme la graine

du thé. Cet arbuste est de la famille du thé, avec lequel il a les plus grands rapports, non-seulement par la forme, mais encore par le goût. Il est difficile de distinguer, quant à la saveur, la *coca* du thé de Chine. L'*arrobe* (trente livres) se vend sur place de 5 à 8 piastres. La *coca* provoque une excitation nerveuse qui soutient l'Indien dans ses travaux, et lui fait oublier les fatigues, la privation ou l'insuffisance de nourriture. Hommes et femmes, tous mâchent la *coca*, qui, avec le *manubi*, leur gâte les dents et leur noircit les lèvres, chose dont ils s'inquiètent fort peu. L'Indien ne va jamais au travail, jamais il n'entreprend un voyage sans avoir suspendu à son col un sac de cuir, avec une poche pour la *coca* et une autre pour sa provision de maïs grillé; avec cela, il peut aller loin.

Je dis à mon hôte de Guatquinia le motif de mon excursion et mon espoir de pénétrer à Choquiquirao. Il me représenta que la chose était à peu près impossible, à moins que l'on n'ouvrît un sentier dans les bois qui couvrent la pente des montagnes jusqu'à l'Apurimac, et nous convînmes que quinze travailleurs, dirigés par un Indien qui avait pénétré quatre années auparavant dans Choquiquirao, débarrasseraient la route des obstacles les plus gênans. Le propriétaire de Guatquinia eut la complaisance de se charger pour mon compte des détails de l'opération. Heureux de pouvoir disposer à mon gré des quinze jours nécessaires pour la mener à bien, je résolus de profiter de ce délai pour visiter la vallée de Santa-Anna et une mission qui est la dernière limite de la civilisation de ce côté des Cordillères, celle de Cocabambilla.

De Guatquinia à Santa-Anna, la route ou plutôt le sentier serpente sur les flancs de montagnes couvertes jusqu'à leur sommet de plantes et d'herbes épaisses : il y aurait là de quoi occuper des milliers de bras et nourrir des millions de bêtes à cornes ou à laine. Toutes les trois ou quatre heures, l'on rencontre une cabane faite de boue et de roseaux, avec son petit champ de maïs; les bords du sentier sont garnis d'ananas exquis, venus là, comme le fruit du buisson qui les abrite, par la grace de Dieu. On longe la rive droite de la Vilcanota, rivière formée par les eaux des torrens qui descendent des *nevaos* de la Cordillère. Après neuf heures de marche, on aperçoit une vallée plus large que celle que l'on a côtoyée depuis Guatquinia : c'est la vallée de Santa-Anna, la plus riche et la plus peuplée des vallées à l'est des Andes; les nombreuses *haciendas* que la vue embrasse à la fois et les cabanes d'Indiens qui s'élèvent du milieu des touffes de bananiers sont d'un joli effet. Le premier hameau que l'on rencontre est Uchumaïo; plus loin, à une lieue, est la paroisse de Santa-Anna, avec son église et ses habitations rapprochées. La vallée, dans cet endroit, est large d'une demi-lieue; les montagnes qui l'encadrent sont jusqu'à leur sommet cou-

vertes de verdure, et au sud le Salcantay, avec son pic blanc, termine bien le paysage.

Le lendemain de mon arrivée au hameau de Santa-Anna, des boîtes, des fusées et le son des cloches annonçaient aux habitans de la paroisse et aux rares voyageurs qui passent dans la vallée que l'on célébrait une fête d'église importante. On exécuta en effet une messe à grand orchestre, avec accompagnement de violons, de guitares et de harpes. Les basses étaient soutenues par une sonnerie de conques qui faisaient un *houhou* assourdissant. Les Indiens arrivèrent à la messe, portant des croix de bois; ils les déposèrent près de l'autel, où le curé les bénit. Après la messe, le curé se plaça près de la porte de l'église, dont un seul battant restait ouvert, et les Indiens se mirent en devoir de sortir, chacun sa croix à la main. Quand ils arrivaient au curé: « *Tatai* (père), disait l'Indien de son ton ordinaire de mendiant, *tatai*, ma croix est bien petite, elle ne vaut pas plus de quatre réaux. — Comment, coquin! reprenait le curé, quatre réaux une croix comme celle-là? elle vaut deux piastres. — *Tatai*, pour une piastre! — Allons, donne et passe; à un autre. » La vente des croix bénies achevée, la recette montait à près de trois cents piastres. Le curé s'avança sur le seuil de son église : « Holà, mes ouailles, cria-t-il à la foule assemblée et bénie, souvenez-vous bien que cette croix a pour cette année un grand nombre de vertus, mais qu'elle ne vaudra plus rien l'année prochaine..... » Les deux jours suivans, ces mêmes croix furent exposées en public, chacune dans une chapelle provisoire faite de toile et de branches d'arbres. Jour et nuit, les Indiens, hommes et femmes, dansèrent et chantèrent tout en buvant de la *chicha* et du rhum devant ces chapelles en l'honneur des croix. Dans notre Europe, ce genre d'hommage à la divinité serait trouvé impie; à Santa-Anna, personne n'y prenait garde.

Des nouvelles nous arrivèrent de la mission voisine, portées par un *arriero* qui conduisait au Cusco dix mules chargés de *coca :* tout ce qu'il avait pu ramasser, à 5 piastres l'arrobe, dans les vallées de Santa-Anna, d'Icharate et de Cocabambilla. Je le questionnai sur la mission, les missionnaires, les sauvages : il me répondit qu'il n'y avait plus de bonne foi à Icharate et Cocabambilla, que les *habilitadores* (prêteurs sur le gage de la récolte) étaient indignement trompés au temps du travail de la *coca;* que, lorsqu'il fallait des ouvriers pour bêcher le pied des arbres de *coca,* les arroser, enlever le ver qui les détruit, les planteurs venaient supplier les *habilitadores* de leur acheter leur future récolte à 2 piastres l'arrobe; mais une fois le marché conclu, quand les *habilitadores* venaient chercher la récolte, la *coca* était déjà vendue à 4 piastres et transportée au Cusco, où l'arrobe atteignait le prix de 14 piastres. Encore si les sauvages mâchaient de

la coca comme les chrétiens; mais non, ces païens préfèrent mâcher le tabac, et cela parce qu'il pousse de lui-même au pays qu'ils habitent! Il nous montra quelques feuilles de tabac que les sauvages avaient apportées à la mission. « Et depuis quand, lui demandai-je aussitôt, les sauvages sont-ils à la mission? — Depuis les fêtes de l'invention de la croix. — Et ils s'en retournent? — Après les fêtes. — Je pars pour Cocabambilla. »

En suivant la rive gauche de la rivière Santa-Anna et arrivé en face de l'*hacienda* de la Media-Luna, on traverse l'eau sur un radeau formé de troncs d'arbres. Le radeau est emporté par la rapidité du courant et vient, à trois cents pas plus bas, aborder sur l'autre rive. Il va sans dire que l'on quitte ce bac singulier mouillé jusqu'aux os. Sur le midi, laissant les montagnes, je descendis vers la plaine d'Icharate. Le soleil était intolérable; heureusement qu'à chaque pas l'on rencontre ici des ruisseaux qui descendent des montagnes et dans lesquels on peut se mouiller d'eau bien froide. Le village d'Icharate est un amas de maisons de boue et de roseaux. Les habitans de cette vallée cultivent la coca, le sucre et le cacao. Le cacao est excellent, seulement il se vend 18 piastres l'arrobe, ce qui fait à peu près trois francs la livre. A Icharate, je tenais ma journée pour finie et mon dîner pour dûment gagné, quand j'appris que les sauvages s'apprêtaient à retourner chez eux : je me remis aussitôt à cheval pour Cocabambilla.

Imaginez des hommes presque nus, à la peau jaune et rouge, aux yeux petits, noirs et bridés, aux pommettes saillantes, à la crinière épaisse, ayant pour tout vêtement une longue chemise d'écorce d'arbre tissée. Maintenant couvrez leurs cheveux de poussière, leurs joues de rouge et de noir, leur chemise de taches de graisse et de tabac; prêtez-leur par intervalle un gros rire enfantin et en général une contenance et une expression de physionomie empreinte de tristesse : vous aurez là devant vos yeux de vrais sauvages, tels que j'eus la bonne fortune d'en rencontrer à quatre mille lieues de Paris, à Cocabambilla. Ces sauvages venaient à la mission échanger des arcs, des flèches, des singes, des perroquets, de la poudre d'or, pour du sel, des haches, des couteaux, des verroteries. Le chef de la troupe, Tadeo, était chrétien, c'est-à-dire qu'on l'avait baptisé. Quant aux dogmes de la religion, on ne s'était pas fatigué à les lui expliquer, vu l'impossibilité de les lui faire comprendre; la morale chrétienne d'ailleurs était trop contraire à certaines coutumes sauvages enracinées pour qu'on pût espérer de la lui faire goûter. Le seigneur Tadeo avait d'ordinaire quatre ou cinq femmes qu'il cédait en toute propriété à ses amis, ou qu'il troquait contre n'importe quoi, quand il en était fatigué; ses concitoyens en faisaient tout autant. « A part cet usage de polygamie auquel ils ne veulent pas renoncer, me disait un des pères de la mission,

le père Raimond, un bon et respectable prêtre espagnol, ces sauvages sont de bonnes ames que Dieu prendra en pitié dans l'autre vie. »

Les sauvages que je rencontrai à la mission choisissent, pour y venir, le temps des fêtes principales de l'année, qu'on célèbre à Cocabambilla, comme partout ailleurs au Pérou, par des danses autour des chapelles illuminées et par une grande consommation de *chicha* et d'eau-de-vie. Ils y passent ordinairement vingt-quatre heures, puis retournent à leur hameau, distant de Cocabambilla de trois journées de marche. Tadeo et sa troupe devant partir le lendemain, je résolus de les accompagner et le dis au père Raimond. Il me fit quelques observations, insista sur le peu de sécurité que présente le caractère des sauvages et sur les fatigues du chemin; mais, comme il vit que c'était chez moi un parti pris, il eut l'extrême complaisance de se charger de la négociation auprès des sauvages. Quand le père Raimond leur expliqua que je désirais les suivre à leur hameau, ils parurent se soucier fort peu de la proposition. « Les routes sont bien mauvaises, disait Tadeo, qui parle un peu l'espagnol; le blanc sera forcé de faire une partie de la course à pied, et puis nous n'avons rien de bon à lui offrir. » Ce Tadeo craignait que mon voyage ne fût une exploration des terres de sa tribu, et comme, depuis quelques années, les sauvages commencent à planter des bananes, du maïs et des pommes de terre douces, l'idée que les blancs voulaient profiter de leurs défrichemens ne lui souriait pas du tout. Le père Raimond s'efforça de lui faire comprendre que je ne resterais pas à Cocabambilla et que j'allais partir pour l'Espagne, « pays bien loin, bien loin, où le soleil se couche, » et que j'apportais des haches, des couteaux, des colliers de verre et des piastres pour les récompenser, s'ils me traitaient bien. Ce dernier argument décida victorieusement la question, et, quand j'eus distribué à chaque Indien un *réal* sorti tout neuf de la monnaie de Cusco, il n'y eut plus qu'un gros rire joyeux et des grimaces de plaisir en mon honneur.

Escorté de mes étranges guides, je quittai Cocabambilla; les hommes marchaient devant, leur arc et leur paquet de flèches sous le bras, et sur les épaules un sac dont les cordons leur passaient sur le front. Les femmes venaient ensuite, portant sur le dos leurs enfans et les différens objets achetés dans le village de la mission. Nous continuâmes à suivre la rive droite de la rivière Santa-Anna. Les montagnes s'abaissaient sensiblement, les arbres étaient plus hauts, les lianes plus vigoureuses; de larges fleurs sauvages de toutes couleurs pendaient des buissons : c'était absolument la riche nature du Brésil. Notre première journée de marche fut courte, et nous nous arrêtâmes de bonne heure pour donner aux femmes le temps de nous rejoindre, puis nous couchâmes à la belle étoile. Le lendemain, sur les quatre heures, nous arrivâmes à Chawaris, au confluent de la rivière Santa-Anna et

de la rivière Yanatili, qui vient du sud. A soixante lieues de Chawaris se terminent ces gradins de montagnes qui montent, comme un escalier de géans, jusqu'aux *nevaos* des Andes. Là commence la pampa del Sacramento (la plaine du Saint-Sacrement), qui s'étend jusqu'au grand Para sur une longueur de huit cents lieues. A deux cents lieues de Chawaris, la rivière Santa-Anna, grossie par les nombreux torrens et les larges ruisseaux qui viennent s'y jeter, se réunit à l'Apurimac, et prend le nom de Yucayali. L'Yucayali court au nord-est sur un espace de quatre cents lieues, au milieu de la pampa du Sacramento, et alors se joint au Marañon, qui sort du lac du Serro de Pasco.

Nous trouvâmes à Chawaris une large cabane de roseaux et des champs de maïs et de *coca* en plein rapport. Don Simon, le propriétaire de ce terrain, qui n'appartient plus aux domaines de la république péruvienne, était un métis tenant le milieu entre le sauvage et l'Indien non civilisé. Il ne payait aucun impôt et n'était soumis à aucune autorité. Il avait pris pour compagne une des anciennes femmes de Tadeo. La dame, ainsi que ses enfans, se peignait la figure de rouge et de noir, et portait sur la tête le petit sac des Antis. Le logis de don Simon me parut infiniment plus comfortable que la plus riche des habitations indiennes de la sierra dans lesquelles j'étais entré. Il y avait dans tous les coins des amas d'épis de maïs et de racines de *yuca*, qui attestaient la richesse du sol et la facile existence du Crusoé péruvien.

Un acte de violence commis par un homme de mon escorte faillit faire échouer mes projets de visite au hameau de Tadeo. Voyant courir des poules, cet homme en avait conclu qu'il devait y avoir des œufs, et il avait offert à un métis de lui en acheter quelques-uns pour mon dîner; mais le métis jurait par le Christ que ses poules ne pondaient plus depuis quinze jours. Mon homme, en rôdant dans le taillis qui entourait la maison, vit un poulailler abondamment garni d'œufs; comme la porte en était fermée, il en coupa les attaches et revint au logis, apportant dans son *poncho* une douzaine d'œufs que je payai à l'instant dix fois leur valeur. Le métis parut mécontent de la liberté grande, et se mit à parler aux sauvages dans leur dialecte *antis* que pas un de nous n'entendait; seulement leurs regards et leurs gestes indiquaient clairement que nous faisions le sujet de l'entretien, qui était devenu fort animé. Les avertissemens du père Raimond me revinrent alors à l'esprit; j'avoue que, la nuit venue, je me couchai avec quelque anxiété; j'eus soin de placer mes pistolets sous la selle qui me servait d'oreiller. Précaution inutile, car je dormis d'un long somme jusqu'au lendemain bien avant dans la matinée. Les sauvages avaient disparu. Le métis nous dit que la troupe était partie de grand matin, et que Tadeo l'avait chargé pour nous des paroles suivantes : « Dites aux blancs que,

pour arriver jusque chez nous, les chemins sont si mauvais, qu'ils crèveraient de colère, et que nous n'avons pas d'œufs de poules à leur donner. Adieu. » Cet arrêt suprême du capitaine don Tadeo me chagrina mortellement. Arriver à une demi-journée de marche d'une bourgade de sauvages et ne pouvoir y pénétrer, c'était désolant. J'eus alors recours aux grands moyens; je donnai une piastre au métis, et lui dis solennellement : « Vous êtes un *caballero* qui avez de l'influence sur le capitaine Tadeo et son aimable troupe; courez après eux, et portez-leur ces chapelets et ces couteaux, qui ne sont qu'une faible partie des cadeaux qu'ils auraient reçus pour prix de l'hospitalité qu'ils m'avaient promise. » Le métis partit comme une flèche, et deux heures après revint haletant m'informer que Tadeo nous attendait de l'autre côté de la montagne, au bord du fleuve Yanatili. Après une montée rapide, nous atteignîmes la troupe, qui se reposait au bord du Rio-Yanatili. Tadeo m'assura avec aplomb qu'il n'était parti de si bon matin que pour éviter la grande chaleur, et je n'eus garde de le contredire.

Il était midi, on se remit en route. Nous marchions sur la rive gauche du Yanatili, et les montagnes qui l'encaissent des deux côtés nous renvoyaient une réverbération insoutenable. Enfin nous quittâmes les pâturages et entrâmes sous les bois. Les sauvages marchaient en avant, et à coups de haches et de longs couteaux ouvraient un chemin au milieu des broussailles qui formaient un dôme de fleurs, de fruits sauvages, et surtout d'épines. Nous traversâmes, dans une pirogue faite d'un seul tronc d'arbre, le Rio-Yanatili, et, vers quatre heures de l'après-midi, nous arrivâmes à Palotéqui, résidence des sauvages Antis. Deux longues cabanes, dont les côtés et le toit sont en roseaux, forment la demeure d'une trentaine d'individus, hommes, femmes et enfans. Des cloisons, également de roseaux, séparent les chambres des différentes familles, mais toutes font ménage ensemble.

La peuplade des Antis se compose de cinq ou six cents individus, qui occupent les bords du Rio-Yanatili et de la rivière Santa-Anna sur un espace de cent lieues. Comme la chasse est leur principale ressource, ils ont divisé les forêts de leur domaine, et chaque famille de trente à cinquante personnes forme un hameau à part, qui possède en toute propriété six ou sept lieues de forêts le long du fleuve. Tadeo me céda deux chambres de la cabine qu'il habitait, et me laissa pleinement libre de me divertir à ma fantaisie, car, une fois les blancs installés et les mules envoyées au pâturage, il recommença sa vie ordinaire et ne s'occupa plus de nous. Il croyait que nous étions assez grands garçons pour nous servir nous-mêmes, et il ne comprenait pas en quoi il pouvait nous être bon à quelque chose. La tribu reprit à son exemple ses occupations de tous les jours. Les hommes chassaient, pêchaient, se vautraient au soleil, et les femmes prenaient soin du ménage. Je m'as-

sociai à toutes leurs parties, je les accompagnai à la pêche, à la chasse, et restai confondu de leur adresse à tirer de l'arc. Ils tuaient des tourterelles et des perruches jusque sur les dernières branches des arbres les plus élevés. Un daim franchissait-il un sentier, ils l'abattaient d'un coup de flèche. Ce qu'il y avait de plus extraordinaire encore, c'était leur façon de pêcher : ils remontaient la rivière, les yeux fixés sur l'eau, leur arc et leurs flèches sous le bras gauche; en une seconde, le paquet de flèches était à terre, une flèche barbue était mise sur l'arc, qui se détendait, et vous aperceviez aussitôt un poisson qui se laissait aller au courant, une longue flèche au travers du corps. Le sauvage ôtait sa chemise, se jetait à la nage, et rapportait sa flèche avec le poisson. Tout ceci durait le temps qu'il faudrait pour tirer deux coups de fusil. Plusieurs fois je suivis Tadeo pas à pas, mon fusil armé, m'efforçant de ne quitter des yeux ni l'eau ni les mouvemens du sauvage; je voulais, pour l'honneur des armes à feu, cribler de plomb le premier poisson qui se montrerait à fleur d'eau. Ce fut chose impossible : ce diable d'homme avait décoché sa flèche et rapporté le poisson avant que j'eusse eu le temps de mettre en joue.

Les forêts voisines du hameau des Antis étaient remplies de divers animaux. Pendant les huit jours que je passai à Palotéqui, j'eus occasion de voir morts et vifs des singes, des daims, des sangliers de petite espèce, des ours, des tapirs, que les sauvages chassent au moyen d'une demi-douzaine de chiens maigres de race européenne. Il y avait aussi en grande abondance du gibier et des oiseaux, parmi lesquels je remarquai une espèce de dindon sauvage et un faisan noir d'un goût exquis. Ce que les chasseurs tuaient était apporté au hameau, préparé et ordinairement mangé en commun.

Comme les domaines des Antis bornent les terres des vallées du côté de Cocabambilla et du Yanatili, les propriétaires des *haciendas* limitrophes, afin de se ménager l'amitié de ces dangereux voisins, leur ont donné des vaches, des cochons, des poules, des canards, ce qui procure à cette peuplade un bien-être matériel que n'ont pas leurs voisins, les Chuntaquiros et autres tribus qui habitent les bords des nombreux affluens du Marañon.

Nous avons tous lu des récits de voyage dans lesquels il est parlé fort au long de l'extrême frugalité des sauvages. Les Antis, qui n'ont pas à lutter avec le froid, et qui ont des vivres en abondance, ne justifient guère cette opinion, assez généralement répandue. A une heure du matin, les femmes se lèvent, et mettent sur le feu des pots de terre remplis de légumes, dont les sauvages ont plusieurs sortes, telles que des *camottes* (pommes de terre douces), des *yuccas*, racine de la famille du manioc, qui n'a pas le suc vénéneux de celle qui croît dans nos colonies, des fèves, du maïs, des potirons, etc. Au

point du jour, les hommes sont réveillés, et font leur premier repas. Les femmes mangent à part. On prend le bouillon avec des coquilles, les légumes avec les doigts. Les hommes vont ensuite à la chasse ou à la pêche, et les femmes préparent un second déjeuner. Entre neuf et dix heures, les chasseurs reviennent et mangent; puis ils s'étendent sur le sable, ou, si le soleil est trop brûlant, ils rentrent dans les maisons et se mettent dans leur hamac, où ils fument et dorment. Les femmes, pendant ce temps-là, vont aux champs déraciner des *yucas*, que les sauvages mangent grillées, en guise de pain, et ramasser du bois mort; elles reviennent au logis et préparent un bon repas, que les hommes dévorent à midi. Jusqu'à trois ou quatre heures, moment où le soleil perd de sa force, ils s'occupent de raccommoder leurs arcs, de faire des flèches, et d'autres petits travaux qui ne demandent ni industrie ni efforts. A trois heures, nouveau repas et nouveau départ pour la chasse. Au coucher du soleil, ils rentrent, soupent et vont se coucher. Voilà bien comptés cinq repas, et cinq copieux repas, où figurent, outre les légumes, le gibier tué à la chasse et le poisson pêché dans la journée. Un matin, ils rapportèrent un grand singe femelle, avec son petit macaque, qui n'avait pas voulu quitter le corps froid de sa mère. Ils dépecèrent le grand singe, et le mirent bouillir dans une large marmite en terre. L'eau chaude dépouilla bien vite les membres velus du singe, et la peau resta blanche comme celle d'un enfant. Pendant l'ébullition, la tête, les bras et les jambes de l'animal montaient à la surface de l'eau, et me rappelaient tous les contes d'anthropophages. Malgré ma répugnance, je mangeai de la bête, dont la chair était noire et le goût absolument semblable à celui du mouton.

Les laides, les misérables femmes que les femmes sauvages! Mariées dès l'enfance, chargées des soins du ménage et des travaux des champs, elles sont à vingt ans décharnées et flétries. Leurs maris les traitent avec l'indifférence la plus dégradante, et les pauvres créatures acceptent doucement leur sort; mais on ne les voit jamais rire ou se livrer, ainsi que leurs maîtres et seigneurs, à de joyeux ébats. Leur devoir est d'écouter et de se taire; elles ont pendue au nez une plaque d'argent, ronde et large comme une piastre, qui leur couvre la bouche. Pour manger, elles sont obligées d'écarter cette plaque avec la main gauche, tandis que la main droite introduit les alimens.

Dans une des cabanes du village, au fond d'une chambre, il y avait un amas de branchages qui formait une sorte de hutte, haute de trois à quatre pieds. Curieux de savoir ce que cachaient ces branches, je m'en étais approché, quand une femme accourut et me tira par le bras, en cherchant à m'expliquer vivement une chose que je ne pouvais comprendre, vu mon ignorance de la langue antis. Tadeo, que je questionnai à ce sujet, m'apprit que, pendant quelques jours de chaque

mois, les femmes étaient séparées de la communauté et regardées comme impures. On les cachait alors sous des feuillages, car leur vue seule pouvait porter malheur au reste de la famille. Ce temps d'épreuve passé, la femme secoue son enveloppe de feuillage, traverse deux fois à la nage le Rio-Yanatili, et recommence à préparer les cinq repas de son époux.

Une pauvre femme sauvage, grosse à pleine ceinture, prenait ses repas toute seule, et paraissait un objet de mépris pour la communauté entière, hommes et femmes. Son mari était une espèce d'idiot, riant à tout propos, et passant sa vie à pincer deux ou trois cordes de laiton tendues sur un morceau de bois en forme de guitare. Il se nommait don Juan. Je fis demander à don Juan pourquoi il maltraitait ainsi sa femme. « C'est une paresseuse, dit-il, qui ne veut pas travailler. » Et il laissa retomber sa tête sur son instrument. « Veux-tu que j'emmène ta femme? lui dis-je. — Emmène, reprit don Juan. — Et ton enfant? — L'enfant aussi!... » Si l'enfant avait eu seulement sept ou huit ans, le père n'aurait pas eu le droit d'en disposer ainsi, car les Indiens ne comprennent pas qu'un homme ait le droit de dire oui ou non pour un autre avant de l'avoir consulté. Dans la chambre de Tadeo, il y avait un hamac que je désirais acheter. « Je ne puis le vendre, me dit Tadeo; il est à ma fille. Attendez qu'elle revienne du bois. » La fille revint; c'était un enfant de dix ans : je lui offris pour son hamac un couteau et deux piastres; l'enfant ne voulut pas. Le père eut beau lui expliquer que c'était un superbe marché, elle refusa et se mit à pleurer. Tadeo me dit que puisque sa fille ne voulait pas céder le hamac, il ne fallait plus y songer. Alors je pris une poignée de réaux et demi-réaux, un collier en verre rouge, un couteau, et proposai de nouveau l'affaire à la petite sauvage; cette fois elle ne put résister à tant de belles choses, et me donna le hamac au grand contentement du père. — J'avais acheté toutes les chemises (*tchagarinchi*) et tous les sacs (*chagi*) de la tribu qu'il y avait à céder. On me dit qu'il n'y en avait plus à vendre, et pourtant j'en aperçus deux ou trois encore. J'offris de les payer ce que j'avais payé les autres, mais les sauvages ne voulurent pas me les livrer. « Ils ne sont pas à nous, dirent-ils. Les gens à qui ils appartiennent sont absens, et, quoique ce soit un très bon marché qu'ils s'empresseraient de faire s'ils étaient ici, nous n'avons pas le droit d'en disposer sans leur consentement. »

Ces couteaux, ces colliers et autres objets que les Indiens viennent chercher aux missions ne sont pas uniquement pour eux; ils en font un objet de commerce avec la tribu des Chuntaquiros qui, après eux, occupent deux cents lieues sur les bords du Yanatili. Les Chuntaquiros remontent la rivière chaque année au mois de juin ou de juillet, et, en échange de haches et de couteaux, ils apportent des hamacs tissus

d'écorce d'arbre, des sacs de cacao et de la poudre d'or. A la mission, l'on n'aime pas leur visite, et l'on ne permet qu'à des délégués qu'ils choisissent parmi eux de venir jusqu'à Cocabambilla. Encore déposent-ils leurs arcs et leurs flèches avant d'entrer dans le village. Mes amis les Antis étaient mendians et intéressés, mais du reste fort honnêtes, car pendant huit jours mes richesses en couteaux et en verroterie furent jetées sur un banc de jonc, exposées à la vue de chacun, sans que personne y touchât. Tout ce que je pris chez eux fut l'objet d'un marché préalable : œufs, poules, lait, étaient offerts à tel ou tel prix, marchandés, parce qu'ils abusaient du laisser-aller, et enfin livrés à un prix inférieur au prix d'abord demandé.

Ce qui me frappa surtout, c'était la bonne harmonie qui régnait parmi eux et le respect que chacun avait pour son voisin. Tadeo était le chef de la peuplade entière, ce qui lui donnait de l'influence dans le conseil de la tribu et le faisait consulter par les autres, sans lui valoir pour manger la soupe une coquille plus large que la coquille de ses compagnons. Tadeo avait du bon sens; mais ses idées sur la Divinité étaient très confuses, et, d'après ce qu'il me dit, les autres sauvages de sa tribu ne songeaient guère à un Être suprême; ce qui ne les empêchait pas de se laisser baptiser quand ils allaient à la mission chercher du sel et du fer : il est vrai que les missionnaires commençaient presque toujours par griser leurs catéchumènes.

Après être resté huit jours avec ces bonnes gens, je leur dis adieu, et, ne voulant pas revenir à Cocabambilla par le même chemin, je me dirigeai vers la vallée Yanatili en remontant la rive droite du fleuve. Toute la tribu, hommes et femmes, vint m'accompagner jusqu'à la distance d'une lieue, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde. Tadeo et son fils me servirent de guides jusqu'au premier hameau chrétien, où nous arrivâmes bien avant dans la nuit. Sans des guides aussi exercés, il nous eût été impossible de nous tirer de ces affreux chemins. Souvent nous quittions les bois trop épais pour nous donner passage, et nous entrions dans le lit de la rivière, que nous remontions à gué. Nous arrivâmes enfin à l'*hacienda* de Chanco-Mayo, où Tadeo me laissa en me souhaitant tout ce que je pouvais désirer. Ce que je désirais surtout, c'était de ne jamais revenir à Palotéqui.

II. — LES RUINES DE CHOQUIQUIRAO.

Je regagnai l'*hacienda* de Guatquinia par la vallée Yanatili, plus étroite, plus chaude et plus humide que la vallée Santa-Anna. La *coca* y vient mieux et se vend plus cher; on y cultive aussi le tabac, qui est d'une fort bonne qualité. Mon voyage n'offrit de remarquable que les incidens d'une halte de quelques jours dans le grand village de Larès,

situé au pied de la sierra des Andes et sous la triste influence de leurs vents glacés. Mes mules, en arrivant à Larès, étaient épuisées de fatigue. Force me fut donc de passer dans ce village plusieurs jours que je mis à profit tantôt pour visiter les ruines des environs, tantôt pour observer les mœurs des habitans.

Pendant mon séjour à Larès, je vis un pauvre Indien venir se plaindre à l'alcade de l'inflexibilité du curé, qui ne voulait pas accepter 14 piastres pour enterrer sa femme morte la veille. L'Indien suppliait l'alcade de vouloir bien intercéder pour lui. L'alcade écrivit au curé, qui vint lui-même apporter sa réponse avec force injures contre le gouvernement et contre l'alcade. L'alcade objecta avec politesse que 30 piastres, c'était trop pour ces pauvres gens. — Pauvres! reprit le curé; ils ont deux vaches et cent moutons : je prends les deux vaches pour 20 piastres, et, pour les 10 autres piastres, vingt moutons, à 4 réaux pièce. — Mais la famille mourra de faim! — Bah! ces gueux-là cachent leur argent; 30 piastres, ou pas de messe de mort! » La famille et les amis de l'Indien se répandirent alors en gémissemens. « *Tatita* (petit père), enterrez la défunte pour l'amour du bon Dieu et pour 14 piastres! — La famille Yapanqui était plus pauvre que vous, et elle a payé un enterrement 30 piastres. » Comme la scène n'en finissait pas, l'alcade impatienté alla prendre dans sa maison une lettre du sous-préfet de Colca, et la montra au curé; cette lettre portait textuellement : « C'est certainement par erreur que le curé de Larès a exigé 30 piastres pour l'enterrement de l'Indienne Yapanqui; engagez-le fortement de ma part à ne pas obliger les autorités civiles à recourir au directeur ecclésiastique. » Le curé finit par rabaisser ses prétentions à 20 piastres, somme énorme, surtout si l'on considère qu'elle était extorquée à de malheureux Indiens qui ont à payer par an dîme, prémices, et 9 piastres de tribut!... Les Indiens, joyeux du bon marché, allèrent chercher la morte et la portèrent à l'église, couverts eux-mêmes de la *yacolla*, pièce d'étoffe noire qui, les jours de deuil, remplace le *poncho* de couleur. Le curé dépêcha sa messe, pendant laquelle, en guise de musique, les Indiens soufflèrent dans leurs *bocinas*, gros coquillages qui font un bruit assourdissant. Le cadavre descendu dans la fosse, les cris et les gémissemens commencèrent. Parens, amis et conviés, tous se lamentaient à haute voix : « Pourquoi nous abandonnes-tu? Que t'avons-nous fait pour t'enfuir ainsi? Ne te verrons-nous plus? Ne boiras-tu plus la *chicha* avec ta famille? » La fosse fermée, les cris cessèrent; les conviés se réunirent dans la maison du mari, et alors commença le repas des funérailles, où l'on but de la *chicha* à en mourir, le tout en l'honneur de la défunte.

Je profitai de mon séjour forcé à Larès et de la complaisance extrême de l'alcade, chez qui je demeurai, pour m'informer des rapports des

curés avec les Indiens. L'un des impôts volontaires les plus productifs pour les curés, c'est l'*alferage* des Indiens. L'Indien ne comprend pas clairement l'idée de Dieu; mais il est facilement frappé par la vue d'un saint peint en rouge et or, et il se met sous sa protection, à laquelle il a recours dans toutes les tribulations qui lui surviennent. Arrive le jour de la fête de ce saint, et, pour la célébrer dignement, le curé crée l'Indien *alferez*, c'est-à-dire porte-bannière de la fête. A ce titre, l'Indien doit payer grand'messe, sermon, procession, cire, etc., de plus faire des cadeaux au curé et à sa famille, puis traiter les assistans et les griser d'eau-de-vie et de *chicha*. Un Indien mange dans ce glorieux jour le fruit de ses économies de dix ans. Si un Indien refuse l'honneur de l'*alferage*, le curé le lui impose, et il faut qu'il accepte.

D'après les règlemens ecclésiastiques du Pérou, les curés sont tenus de faire chaque dimanche le catéchisme aux enfans de leur paroisse. Pour rester fidèle à la lettre de son devoir et se dispenser des ennuis de l'enseignement, le curé dresse quelque vieil Indien estropié à chanter sur un ton nasillard le catéchisme, arrangé par demandes et par réponses. Tous les dimanches, l'Indien s'asseoit au milieu de la petite congrégation, et commence ses lamentables interrogations, auxquelles les enfans apprennent à répondre. C'est là toute l'instruction religieuse. En échange, chaque enfant apporte au curé un œuf, une livre de laine, un fagot de broussailles, un paquet d'herbe pour ses mules. La femme du curé, car les prêtres vivent publiquement en concubinage et élèvent leurs enfans dans le presbytère, fait travailler à son profit les femmes du village : à l'une, elle donne du coton à filer; à l'autre, de la toile à tisser; une troisième est chargée de soigner des poulets, etc.

De Larès, pour éviter de suivre la route ordinaire, qui m'aurait fait passer de nouveau par la vallée d'Urubanba, je traversai deux *nevaos*, et, pendant plus de six heures, me trouvai au milieu des neiges, qui heureusement étaient assez dures pour que les mules pussent y trouver un point d'appui solide. Après trois jours de marche, j'arrivai à Huayru, *hacienda* d'un Péruvien élevé à Paris, qui avait quitté la France depuis une année seulement. Mon hôte bénissait et maudissait à la fois la tendresse mal éclairée de ses parens, qui lui avait fourni l'occasion d'entrevoir la *délicieuse civilisation parisienne*, pour le rappeler ensuite et le mettre à la tête d'une *hacienda* de sucre et de *coca* dans la vallée de Santa-Anna, au fin fond du Pérou. Il me pressa de passer vingt-quatre heures chez lui; le lendemain était la fête de saint Antoine, patron de l'*hacienda*, et tous les métis ou Indiens des environs devaient s'y réunir. Je n'eus garde de refuser.

Le lendemain matin, nous fûmes réveillés par le branle des cloches et le bruit des boîtes et pétards. Quatre reposoirs étaient élevés dans la cour de l'*hacienda*. Le curé dit la messe dans la chapelle, et sortit avec

la procession, s'arrêtant à chaque reposoir pour le bénir. Cela fait, l'église fut fermée, et alors commencèrent les réjouissances publiques. Chaque reposoir avait son orchestre, invariablement composé d'une harpe, de deux violons et de deux guitares, plus une sorte de timbalier, dont le métier est de frapper des deux mains sur la caisse de la harpe pour accompagner la musique; partout où paraît une harpe paraît aussi ce timbalier. Les Indiens, hommes et femmes, passèrent toute la journée à danser tristement des *cachuchas*, des *yaravis*, à boire tristement du rhum et de la *chicha*, et à se faire tristement la cour. La nuit arrivée, les reposoirs furent illuminés avec des lanternes de papier de couleur, et les danses avec leur accompagnement de buvette continuèrent silencieusement, mais sans interruption. Peu à peu les lumières s'éteignirent, ce qui n'arrêta ni le *fronfron* des violons, ni les amusemens de la foule. A deux heures du matin, nous quittâmes la fête.

C'est dans ces grands jours que les propriétaires des *haciendas* paient une partie des travaux de leurs paysans. L'économe de l'habitation tient pendant ce temps boutique ouverte, et le rhum que demandent les Indiens leur est abondamment fourni. Au plus fort des réjouissances, c'est-à-dire au moment où les Indiens étaient ivres à ne plus parler, j'entrai dans ladite pièce, et vins m'asseoir près de la table où siégeait l'économe, un grand registre ouvert devant lui. A sa portée se trouvaient des brocs de rhum en quantité. Je vis arriver à la file tout ce qui était capable de travailler, par conséquent ayant droit de boire à mort, vieillards et jeunes gens, jeunes et vieilles femmes. Ils marchaient, tendant leurs bouteilles d'un air hébété, regardant sans voir leur nom que l'on inscrivait sur le registre, et s'en allaient ensuite en s'appuyant contre les murs. — Que voulez-vous faire à cela? me disait le propriétaire de l'*hacienda*, à qui j'exprimais mon dégoût de cette espèce d'encouragement donné à l'ivrognerie des Indiens. Il faut que ces gens-là se grisent les jours de fête : c'est une habitude que rien ne peut extirper. Le village est rempli de marchands auxquels s'adresseraient les Indiens, si l'*hacienda* ne leur fournissait pas le rhum, dont ils veulent absolument. Il vaut mieux que ce soit nous qui en profitions, et, quant à eux, ils y gagnent de ne pas être trompés et de ne pas avoir de liqueurs frelatées.

En arrivant à Guatquinia, je trouvai les préparatifs de mon expédition projetée assez peu avancés. Les ouvriers avaient à peine ouvert de deux lieues le chemin de Choquiquirao : en vérité, c'était trop peu pour trois semaines de travail; à ce train-là, il eût fallu attendre encore deux mois et dépenser un millier de piastres. Je pris donc la résolution de partir sans retard, et je déclarai à mes compagnons de route que nous arriverions comme nous pourrions. On se préoccupait fort d'ailleurs dans le pays d'une entreprise qu'on regardait comme

très audacieuse, et un cousin de mon hôte accourut de vingt lieues pour partager les fatigues et les profits du *descubrimiento*. Mon hôte et son parent espéraient découvrir des trésors enfouis depuis la conquête; ils me proposèrent de faire trois parts de tout ce que nous devions immanquablement trouver. J'y consentis, certain de rencontrer plus de pierres, de vases brisés et de poterie que de monceaux d'or.

Il fallut quelques jours pour achever nos préparatifs de départ. Un bœuf fut tué, coupé en petits morceaux et salé; son cuir servit à faire des *ojotas*, sorte de sandales fort commodes pour les Indiens, qui sont habitués à les porter, mais dures et blessantes pour des pieds européens. Une provision de farine de maïs et d'eau-de-vie, le bœuf salé, des haches, des pioches et des barres de fer, tout cela fut réparti entre les quinze Indiens qui devaient nous accompagner, et le 2 juillet au matin nous partîmes, heureux comme des gens qui vont prendre possession d'une mine en plein rapport.

La première partie de la route fut charmante; nous gravissions une montagne à pic, mais c'était l'affaire de nos mules, qui suaient et soufflaient de leur mieux; nous chantions gaiement et admirions l'effet grandiose d'une quantité de pics rangés les uns à côté des autres, comme un immense jeu de quilles. Pour descendre, il fallut dire adieu à nos mules, qui reprirent le chemin de Yanama, et nous marchâmes droit sur l'Apurimac, qui coulait à quelque mille pieds plus bas. L'horrible chose que d'être les premiers à frayer un sentier à travers les bois et les hautes herbes! Les Indiens marchent en tête, hache et serpe à la main, coupant à droite et à gauche juste ce qu'il faut de place pour le passage d'un ours ou d'un homme plié en deux. De temps à autre, une fissure profonde coupe le chemin, et il faut, pour passer, fabriquer un pont volant. Heureusement que les gros bambous ne manquent pas, non plus que les lianes pour les attacher solidement. L'on a perdu deux ou trois heures, et l'on reprend son fatigant voyage; mais la provision d'eau est achevée : être obligé de courir sans eau au grand soleil, et cela dix heures de suite, c'est à pleurer de colère.

Le torrent qui sort des *nevaos* de Yanama passe dans la vallée au bas des montagnes qu'on descend pour gagner l'Apurimac. Du moment où nous l'aperçûmes, nous nous mîmes à courir, et, en moins d'une demi-heure, nous avions parcouru les trois ou quatre milles qui nous en séparaient. Nous trouvâmes, dans la vallée qui se nomme Cotacouca, des champs de cannes à sucre qui datent du temps où les jésuites possédaient l'*hacienda* de Guatquinia. Je ne crois pas qu'il soit possible à un homme d'habiter cet étroit vallon, qui, du reste, est très fertile, tant sont nombreux et affamés les moustiques qui en ont pris possession. Impossible de respirer, de boire ou de manger, sans avaler des quantités de ces horribles petites bêtes. Nous avions l'air

de gens masqués, à voir nos figures enflées et couvertes de sang. Il fallut pourtant dormir dans cet enfer. Nous avions établi autour de notre campement un large rempart de feux de fagots que les Indiens étaient chargés d'entretenir pendant la nuit, et, grace à la fumée épaisse du bois vert et à une grosse couverture de laine qui nous enveloppait de la tête aux pieds, nous pûmes dormir à peu près tranquilles.

Après trois jours de marche, nous fûmes aux prises avec de nouvelles difficultés. Plus de sentiers; des deux côtés, les montagnes se rapprochaient et ne laissaient de place que pour le passage des eaux du torrent de Yanama. Pendant toute une journée, nous descendîmes le lit du torrent, sautant de pierre en pierre; ceux qui glissaient s'évertuaient dans l'eau jusqu'à ce qu'ils s'en fussent tirés; chacun était pour soi, Dieu pour tous. Sur les bords, à l'endroit où nous nous arrêtâmes pour manger, les Indiens reconnurent la trace d'une once; sa tanière était là, garnie de feuilles et de paille. Les chats-tigres et les onces sont communs sur les bords de l'Apurimac; parfois ils remontent jusqu'aux pâturages de la sierra pour dévorer les veaux et les brebis.

A un certain endroit sans nom, nous quittâmes le lit du torrent et nous établîmes notre camp à gauche sur un plateau entouré de broussailles. On envoya une partie des Indiens brûler les hautes herbes et les broussailles de la route que nous devions faire le lendemain : ce fut un immense incendie dont la flamme vint jeter de magnifiques reflets sur le rocher à pic devant nous à la droite du torrent. La pluie, dont nous n'avions aucun moyen de nous défendre, nous interrompit brusquement dans notre admiration de ce grand effet de lumière; nous jurions tous comme des muletiers.

Le quatrième jour de notre campagne fut marqué par de nouvelles fatigues. Nous gravîmes des montagnes droites comme des murailles, profitant, pour arriver à leurs plateaux juchés en gradins les uns sur les autres, des éboulemens de sable ou de pierres. Un des Indiens roula, avec son havresac sur le dos, du haut d'un éboulement : il n'était pas mort, mais il avait le corps brisé, et ne put continuer sa route. Nous lui envoyâmes deux de ses camarades pour le transporter à Yamana et nous ramener une nouvelle provision de rhum. Nous buvions du rhum le matin et le soir, parce qu'il faisait froid; à midi, parce qu'il faisait chaud. Nous manquions tout-à-fait d'eau; mais nous n'en marchions pas moins, résignés à tout souffrir plutôt que de revenir sur nos pas. Notre route traversait des bois à demi consumés, et dont la cendre, dispersée par le vent, nous aveuglait. Nous allions toujours, toussant et maugréant; il fallut cependant nous arrêter, la nuit venue, au bord d'un précipice. C'était notre dernier jour d'épreuve, et le lendemain nous aperçûmes, à cinquante pas de nous, les premières maisons de la ville déserte de Choquiquirao.

A peine arrivés au milieu des ruines, nous ne perdîmes pas de temps, et nous passâmes quelques heures à les visiter. A chaque pas, nous rencontrions des vestiges de civilisation, des maisons bien construites, des murailles en pierres de taille. En suivant la principale ligne des maisons, qui descend en gradins sur les flancs de la montagne, on se trouve sur une vaste place ayant d'un côté un palais et de l'autre un portique ou plutôt un mur triomphal. Les Indiens abattirent les arbres qui croissaient dans une des salles du palais, ils firent un toit de bambous et de roseaux, et là nous établîmes notre camp pour les huit jours que nous comptions passer à Choquiquirao.

Dans mes projets de fouilles à faire et de plans à lever, je n'avais pas fait entrer une des conséquences forcées de l'abandon du terrain pendant des siècles, la végétation qui envahit tout. Ce ne sont pas seulement les rues, mais les maisons et les murs mêmes des maisons qui sont garnis d'arbres et de plantes grimpantes. Impossible de dessiner l'ensemble de la ville. Le terrain est de toutes parts soutenu par des terrasses qui s'étendent les unes au-dessus des autres et qui servent de terre-plein pour les maisons. Les rues sont étroites, surtout celles qui traversent la ville dans la direction de la pente de la montagne, qui forme un demi-cintre profond au nord. Derrière la ville s'élèvent à pic des rocs dentelés et couverts de neige; à l'est et à l'ouest, deux presqu'îles de montagnes s'étendent comme deux bras pour cacher et protéger ces ruines; au sud, et à une grande profondeur, coule l'Apurimac. Un monticule de forme circulaire se détache de la ville et s'avance comme un promontoire au-dessus de l'Apurimac. Le sommet de ce monticule, plat et arrondi, est soutenu par une muraille en maçonnerie. Nul doute que ce ne fût un de ces lieux destinés aux sacrifices et à la prière que l'on connaît dans le pays sous le nom d'*adoratorios del sol*. La base de ce monticule termine un des côtés de la grande place de Choquiquirao. En face est le palais; à droite et à gauche, un précipice. Le pied du monticule est, dans toute sa largeur (dix-huit mètres trente-deux centimètres), formé par le mur triomphal qui borde la grande place. Ce mur, d'une architecture irrégulière, n'a d'ouverture qu'une seule porte à gauche, devant les degrés qui conduisent à la plate-forme de l'*adoratorio*. L'ensemble du monument, dont la construction et les détails sont soignés, est d'une ordonnance architecturale des plus bizarres : il appartient cependant à l'époque la plus moderne de la civilisation péruvienne. La porte ouverte dans le mur triomphal est d'un style tout égyptien.

Nous fîmes déblayer la place et les édifices qui y touchent. Les différentes constructions au nord et à l'ouest de la place font partie du même édifice et sont réunies par des portes de communication. On retrouve ici, comme dans toutes les anciennes villes du Pérou, les

doubles maisons appuyées sur le même mur de séparation, et ne communiquant entre elles que par des portes extérieures donnant sur le corridor qui règne sur toute la profondeur de l'édifice. Le premier et seul étage qui existât au-dessus de ces maisons est parfaitement marqué; les poutres formant le plancher du premier étage sont encore engagées dans les murs, et sans les arbres qui ont poussé au beau milieu des appartemens, nul doute que des débris de toiture ne subsistassent encore. Le toit était en appentis rapide, appuyé sur le mur mitoyen qui sépare chaque double maison. Les appartemens sont carrelés avec de larges briques en terre cuite recouverte d'un vernis noir fin et brillant; dans chaque appartement, il y a plusieurs de ces niches que j'avais remarquées pour la première fois dans les maisons de l'île de Titicaca : on retrouve encore sur les parois de ces niches des trous à distances égales, qui ne pouvaient servir qu'à soutenir divers rayons de planches. Il ne reste aucune trace d'escalier qui permette de supposer que l'on arrivât au premier étage par l'intérieur des appartemens.

Le bâtiment principal, qui fait face au mur triomphal de Choquiquirao, est formé de deux maisons composées chacune de trois longs appartemens, dont l'un, celui du milieu, paraît avoir servi d'antichambre. On y pénètre par deux corridors qui règnent sur toute la profondeur de l'édifice, l'un à droite, l'autre à gauche. A la droite du principal corps de logis, vers le milieu de la grande place, s'élève un bâtiment dont les cloisons intérieures se sont écroulées, et dans lequel on pénètre par trois portes. Un peu plus loin, on rencontre un réservoir et un bain à larges dalles de pierres, parallèles au principal corps de logis; sur toute la longueur des corridors s'étend une large salle, dont rien n'indique la destination première.

En fait d'habitation particulière, le palais de Choquiquirao est ce que j'ai vu de plus complet parmi les monumens antiques du Pérou. Il nous initie en partie à la vie intérieure des anciens habitans du pays, et, s'il ne nous donne pas l'idée d'un grand comfort dans la vie matérielle, du moins il prouve que leur manière de vivre était en rapport avec leur civilisation, c'est-à-dire qu'ils avaient déjà dépassé l'état de lutte contre les nécessités de la vie, et qu'ils en étaient à la recherche du bien-être. Les pièces carrelées, les antichambres, les bains appartiennent à une civilisation qui peut être encore jeune, mais qui marche visiblement à la virilité.

Pendant que je m'occupais à dessiner les vieilles maisons de Choquiquirao et à mesurer leurs portes et leurs fenêtres, mes co-associés fouillaient la terre partout où ils croyaient reconnaître des traces d'enfouissement; mais là, il n'y avait pas de ces grandes et belles *chulpas* comme à Atun-Colla ou à Maïocohamai. Les morts étaient empilés dans des trous creusés sous des rochers, et on n'y enterrait

rien avec eux, ni vases, ni *topos*. Mes compagnons percèrent une des fausses portes de la grande muraille triomphale, qui semblait sonner creux sous les coups de pioche. Derrière était le roc vif. On sonda dans plus de dix endroits, et toujours inutilement. Rien ne reste donc aujourd'hui pour nous dire quels étaient les habitans de cette ville, qui pouvait contenir quinze mille ames; rien pour nous apprendre leur vie et leur mort! Pour toute trace de leur existence, des ossemens sans linceuls ni vases funéraires, un nom à peine conservé par la tradition. En vérité, c'est une mélancolique histoire que celle des anciennes populations du Pérou. A peine trois cents ans se sont écoulés depuis la conquête, et les villes les plus magnifiques ont disparu sans laisser d'autres preuves de leur existence que de vastes ruines sans nom.

L'histoire nous dit bien qu'après le siége de Cusco, l'Inca Mancocapac, craignant la colère du marquis François Pizarre, qui accourait de Lima pour venger la mort de son frère, don Jean Pizarre, tué d'un coup de pierre dans la forteresse de Rodadero, se retira dans les montagnes inaccessibles de la rive droite de l'Apurimac. Sa famille, sa cour, les gens compromis et ses plus dévoués serviteurs le suivirent dans son exil. Les sites les plus escarpés leur parurent seuls capables de les dérober à la poursuite des Espagnols. Ils coupèrent les sentiers qui pouvaient conduire à leur retraite, placèrent des corps-de-garde sur toutes les crêtes des rochers, et commencèrent à élever des villes. Les Espagnols essayèrent en vain de les forcer dans ce dernier asile. Vilcabamba, Choquicancha, Choquiquirao, continuèrent ainsi, pendant de longues années encore, à reconnaître l'autorité des descendans des Incas échappés au massacre commandé par l'inca Atahualpa et aux assassinats judiciaires des Espagnols. Enfin le vice-roi don André Hurtado de Mendoza, marquis de Lañete, arriva d'Espagne avec des instructions pour obliger les Indiens, de gré ou de force, à sortir de leurs rochers. Sayritupac, un des descendans de l'inca Huascar, gouvernait tristement son petit royaume de rochers et de précipices. Le marquis envoya une députation à Sayritupac, pour lui proposer, s'il voulait quitter sa retraite et consentir à recevoir le baptême, une pension annuelle de 18,000 *castillanos* d'or et le marquisat d'Oropesa, dans la vallée d'Ycay. Les envoyés prirent la direction de Santa-Anna, et ne purent continuer leur route, parce qu'ils trouvèrent les chemins coupés. Ils revinrent au Cusco et passèrent l'Apurimac; ils arrivèrent en face d'une ville où résidait l'inca. L'histoire dit que c'est Vilcabamba; mais comme, d'après le récit des envoyés, la ville indienne s'élevait sur la rive droite de l'Apurimac, en face de Curaguassi, il est plus probable que cette ville était Choquiquirao. S'avançant jusque sur les bords du côté gauche de l'Apurimac, les députés du vice-roi firent des signaux qui furent aperçus des Indiens; ces derniers s'approchèrent, et une

conférence s'établit. Les envoyés exposèrent le but de leur mission et firent, de la part de la cour d'Espagne, les propositions formulées par le vice-roi. Le conseil de l'inca s'assembla, et il fut déclaré d'une commune voix que remettre ce prince aux mains des Espagnols, c'était le livrer à la mort. Les envoyés revinrent au Cusco, apportant un refus formel de la part de l'inca. Le vice-roi ne se découragea point : il nomma une nouvelle députation, composée en partie de nobles péruviens, partisans ou amis de la famille des Incas. Ceux-ci pénétrèrent jusqu'à Vilcabamba ou Choquiquirao, ils obtinrent de Sayritupac qu'il renoncerait à son exil volontaire et viendrait à la ville sacrée du Soleil. Ce malheureux prince périt plus tard assommé comme un bœuf par un capitaine espagnol qui, jouant avec lui aux quilles, lui lança dans un moment de colère sa boule à la tête.

Il est probable que c'est à l'époque du départ de Sayritupac que furent abandonnées ces villes-forteresses situées dans les montagnes de la rive droite de l'Apurimac. Disant pour jamais adieu à leur triste séjour, les habitans suivirent leur prince, emportant tout ce qu'ils avaient d'objets précieux. Ainsi s'explique l'absence complète d'ornemens et d'ustensiles anciens au milieu des ruines de Choquiquirao. Au bout de quelques jours, nous étions tous désappointés, mes co-associés de ne pas trouver d'or, et moi de n'avoir à rapporter que quelques fragmens de vases et deux ou trois *topos* de cuivre. De nouvelles fouilles auraient été peut-être plus heureuses; mais les vivres commençaient à nous manquer, et il fallut songer au départ. Après quelques jours de marche plus pénibles encore que les premiers, nous étions de retour à Yanama. Le lendemain, sans plus tarder, je dis adieu à mes compagnons de découverte, auxquels je souhaitai meilleur succès dans une seconde visite à Choquiquirao, et, reprenant le chemin des *nevaos* d'Yanama et de la vallée de Guatquinia, je passai de nouveau, et sans accident, la grande Cordillère du Soraï et du Salcantay. Le 22 juillet, je me trouvai avec joie à Mollepata, sur le chemin de Lima.

III. — LE BAS-PÉROU.

Les approches d'une grande capitale sont partout curieuses; mais, au Pérou surtout, il y a un intérêt singulier à observer les changemens qui se produisent dans les mœurs des populations et dans l'aspect du pays à mesure qu'on s'avance vers Lima. Le Bas-Pérou a une physionomie originale, et dont on saisit mieux les traits principaux au sortir des âpres solitudes des Cordillères. Les pluies avaient tout-à-fait cessé quand je repris la route de Lima, et les chemins étaient devenus praticables. C'était un véritable bonheur pour moi, qui, depuis Cusco, n'avais rencontré que montées et descentes ardues. Ces sentiers, bons

pour des chèvres, portent, il est vrai, le nom fastueux de *camiño real*, route royale; mais nous n'en voudrions pas dans nos provinces les plus reculées de France pour routes de traverse.

Après avoir gravi pendant trois heures une montée fort rude, on se trouve à un village qui a nom la Banca, et, en descendant pendant trois autres heures, on arrive aux bords de l'Apurimac, qui roule ici large et profondément encaissé. Dans un endroit où deux énormes rochers forment de chaque côté une muraille perpendiculaire, on a construit un pont suspendu de cordes et de bois, semblable à nos ponts de fil de fer. Deux câbles, tendus d'un bout à l'autre de l'Apurimac, supportent des cordes qui tombent perpendiculaires et soutiennent le plancher du pont, formé de pièces de bois rondes, rattachées entre elles par d'autres cordes. La distance entre les deux rochers étant de quatre-vingts vares (la vare a trois pieds), il en résulte que le pont forme une courbe effrayante et que le poids d'une seule personne suffit pour le faire trembler comme une escarpolette. On décharge les mules, qui dressent les oreilles et soufflent horriblement; à force de cris et de coups, on parvient à les pousser sur le pont, et, une fois là, elles sont trop effrayées pour songer à retourner sur leurs pas. Ce misérable pont, sur lequel doivent passer les caravanes et les voyageurs qui font le commerce de l'intérieur ou qui se rendent à Lima, est si mal entretenu, qu'il n'y a pas de semaine où il n'arrive quelque accident.

A Curaguassi, nous dîmes un dernier adieu aux montagnes de Choquiquirao, qui étaient là en face du village, de l'autre côté de l'Apurimac. Bien aise d'y avoir été, j'étais enchanté d'en être revenu; j'avais le corps rompu, comme si j'avais roulé du haut en bas d'un précipice. A partir de Curaguassi, on voit la canne à sucre croître à côté des champs de blé. La température est certainement plus froide ici que dans le midi de la France, puisque le thermomètre ne monte jamais au-dessus de 68 degrés Fahrenheit, 16 degrés de Réaumur. Il est vrai qu'il se maintient à peu près toute l'année à ce même point. L'absence de gelée est ce qui protège cette culture. Au reste, dans ce district, la canne à sucre n'arrive à sa maturité qu'au bout de trois années, et, après cette lente croissance, on doit renouveler la plantation. Ce qui est digne de remarque, c'est que, dans les expositions plus froides, le sucre est plus blanc, plus doux et de meilleure qualité. J'ai essayé de mâcher des morceaux de canne à sucre; mais, au lieu de trouver le roseau tendre et plein de suc comme au Brésil, je l'ai trouvé si dur et si sec, qu'il était impossible d'y mordre : c'est, dit-on, la première qualité de canne à sucre.

Abancay est une petite ville dans la vallée du même nom. En l'honneur de la Santiago, on y donnait des courses de taureaux à l'époque de mon passage. Les taureaux ne manquaient pas de courage, mais les

toreadores à pied et à cheval ne brillaient guère par la bravoure. Les *toreadores* ici ne sont autres que quelques *chiolos* qui, dans la grande place de l'endroit, courent à cheval, non pas sur le taureau, mais le plus loin possible du taureau. Quelques Indiens à moitié ivres s'avancent à dix pas des barrières qui ferment les avenues de la place et appellent le taureau en agitant leur *poncho*. Dès que le taureau vient à eux, ils s'empressent de passer de l'autre côté de la barrière. Les dames sont aux fenêtres ou aux balcons, encourageant les *toreadores*, mais en vain. Ceux-ci ont pour les petites cornes pointues des taureaux de la *sierra* un respect que les cris des dames ne peuvent les engager à perdre. De temps à autre, un pauvre Indien, ivre de *chicha*, s'avance en trébuchant au-devant du taureau qui le culbute et le foule aux pieds. Chacun alors de rire et de crier *bravo toro!*

Entre Abancay et Auquibamba, on traverse le Puchachacuc sur un pont en pierres de taille d'une bonne et solide construction. Le Puchachacuc sort des montagnes qui entourent la vallée d'Abancay. Je passai une journée à Auquibamba, *hacienda* de cannes à sucre appartenant au beau-frère du général Santa-Cruz. Guaucarama, Argama, sont des hameaux insignifians. Andaguilas, sous-préfecture, est une petite ville dans une jolie position à l'entrée d'une vallée bien cultivée en *alfafa*, maïs et blé. Au coin des rues était placardé un appel à tous les citoyens blancs et rouges qu'on invitait à venir jurer une nouvelle constitution; l'appel donnait aussi la formule et le cérémonial du serment. On engageait les propriétaires des environs à paraître à cheval, sous peine d'être considérés comme indifférens ou malveillans. On enjoignait à tout boulanger et chef de quartier de se charger des divertissemens publics sous peine d'amende. Les Indiens seuls vinrent jurer, parce que c'était pour eux une occasion de boire, et parce qu'il était dans leurs habitudes d'obéir à l'autorité sous peine d'amende et de prison. Cette même bonne grace avec laquelle l'Indien a accepté son humble lot dans l'état social du Pérou est une des causes qui de long-temps empêcheront son émancipation. On le pille, il s'enfuit; on le frappe, il demande pardon pour avoir été frappé. En temps de guerre, les soldats brûlent sa cabane, battent sa mère, violent ses sœurs et le conduisent lui-même enchaîné à leur quartier : là, on lui met un fusil entre les mains, et ce même malheureux, devenu brave par ordre, se bat comme un lion, et, si ses officiers l'ordonnent, il saccagera son propre village.

J'avais quitté deux ou trois bourgades qui s'échelonnent sur la route de Lima, au-delà d'Andaguilas. Je pressais le pas de ma mule pour rejoindre mes bagages, partis depuis assez long-temps, et maudissais de bon cœur un curé qui, pour me faire causer du pape et de l'empereur, m'avait retenu jusqu'à dix heures du matin, quand, à l'entrée du village de Chinchero, j'aperçus mon *sambo* entouré d'un groupe

d'Indiens, hommes et femmes, lui tendant cordialement des vases remplis de *chicha*, que le drôle avalait sous prétexte de politesse. — *Ah sambo condemnado!* une lieue en deux heures! — Monsieur, impossible de traverser cette foule. — Va, pousse, nous passerons... Et les mules, où sont les mules?... Les mules, abandonnées à elles-mêmes, avaient franchi les murs de pierre qui bordaient le chemin, et ravageaient à leur aise des jardins de maïs et d'*alfafa*. Ce fut avec peine qu'on les ramena sur le chemin. Personne ne se dérangeait pour nous aider, les propriétaires eux-mêmes regardaient avec apathie le dégât que nos mules faisaient dans leurs plantations. Mon brave domestique mulâtre harangua ses mules, qui s'avancèrent bravement sur la foule entassée dans la rue, et, pour les encourager, il leur distribua de vigoureux coups de *lasso* qui tombaient, probablement par hasard, plus souvent sur les Indiens que sur les mules, mais le tout en vain. Les Indiens frappés pour les mules ne se retournaient même pas; ceux qu'attrapait la corde en cuir ôtaient leur chapeau et nous saluaient d'un *Ave Maria purissima tatita*, ou bien ils nous tendaient amicalement des verres de *chicha*. Après un quart d'heure, nous avions à peine fait dix pas, quand nous aperçûmes, assis sur une estrade, trois graves ivrognes, les magnats du pays. L'un d'eux se leva, et, s'avançant au bord de l'estrade, me tendit un verre de *chicha tostada*. — *Caballero*, me dit-il, on ne passe pas; je ne laisse passer personne, et je suis l'alcade de Chinchero. C'est aujourd'hui la fête de Notre-Dame de Lorette, patronne de Chinchero. La fête a été remise à ce dimanche, parce que le tremblement de terre du mois de mars de l'année dernière avait endommagé l'église. Nous avons procession et course de taureaux. Donc, si vous êtes chrétien... achevez votre verre de *chicha*. Vous logerez dans cette maison, il y a un large *patio* pour les mules. Au revoir, *caballero*. — Nous entrâmes dans la cour, où, bêtes et gens, nous fûmes bien vite casés par ordre supérieur de l'alcade.

En ce moment, les cloches commencèrent à sonner, les tambours à battre, les trompettes et cornets à beugler. Ce vacarme indiquait que la procession sortait de l'église. Je courus vers la place, enjambant avec peine les barricades préparées pour la course de taureaux. Partout, dans l'Amérique espagnole, les places de village se ressemblent. L'église, avec son cimetière, fait un côté du carré; les trois autres côtés sont formés par des maisons et des clôtures de jardins. Sur la place de Chinchero, devant chaque porte de maison, était élevée une barricade, et contre chaque muraille solide se dressait un échafaudage, le tout bien garni de brocs de *chicha* et d'outres d'eau-de-vie. La procession sortit de l'église, et les assistans se mirent à genoux, invoquant à haute voix les bénédictions de Notre-Dame de Lorette. Venait d'abord une musique de trompettes, harpes et violons; puis les *lanceros*, pauvres

diables qui, pour se griser aux frais du capitaine de la course, viennent, lance en main, attaquer le taureau au milieu de l'arène; ensuite s'avançait à cheval le capitaine, celui qui paie l'eau-de-vie et la *chicha* qu'engloutissent les *toreadores* indiens; enfin une madone en cire, habillée d'oripeaux, qui représentait *Nuestra Senora de Loretta;* M. le curé sous son dais, et une troupe de dévots, hommes, femmes et enfans, tous, moins le clergé, parfaitement ivres. Ils avaient commencé *samedi soir* la veillée de la fête, le dimanche les avait trouvés le verre à la main, et à midi, heure de la procession, l'enthousiasme était à son comble.

Le cortége fit lentement le tour de la place et rentra dans l'église, qui se ferma pour toute la journée. Alors commencèrent les courses et les réjouissances. Ce jour-là, les habitans de Chinchero avaient tous le cœur sur la main; aussi je reçus de nombreuses et pressantes invitations d'entrer dans différentes maisons où s'était rassemblé le beau monde de l'endroit et des environs. La place continuait toujours à être remplie de *lanceros* qui brandissaient leurs lances, de *chiolos* qui caracolaient et d'Indiens qui s'enivraient tristement, quand de grands cris partis d'une rue voisine vinrent animer toute cette foule, qui disparut comme par enchantement et laissa la place vide. Un taureau, les cornes ornées de fleurs et de rubans, arriva en bondissant sur la place, dont il fit plusieurs fois le tour, s'arrêtant devant les barrières qui le séparaient de la foule et les ébranlant à coups de cornes. *Los lanceros! los lanceros!* criait la foule; mais les *lanceros*, qui tout à l'heure brandissaient leur arme de façon à éborgner les voisins, tenaient tristement leur petite lance à la main, comme on tient une canne qui embarrasse, et se poussaient l'un l'autre pour commencer l'attaque. Enfin une demi-douzaine d'entre eux, plus résolus ou plus gris que les autres, sautèrent dans l'arène, et, mettant un genou en terre, réunirent les pointes de leurs lances en un faisceau qu'ils présentèrent bravement à l'animal. Le taureau accepta lestement le défi, car à peine cette espèce de bataillon carré était-il formé que, tête baissée, l'animal se précipita sur les *lanceros;* mais, avant qu'il eût pu atteindre les Indiens de ses cornes, les six fers de lance lui étaient entrés dans le mufle, dans le col et la poitrine, et le taureau s'arrêta court en beuglant douloureusement. Les autres *lanceros* accoururent alors et l'achevèrent en une minute. Le corps fut traîné hors de la place, et un second taureau parut bientôt. Comme le premier, il se précipita sur les lances, et fut tué comme lui. Un troisième eut le même sort. Un quatrième s'élança; c'était un petit taureau noir, avec une étoile blanche sur le front. Il bondissait comme un chevreau, puis s'arrêtait court, poussait des mugissemens brefs et saccadés, piétinait la terre, qu'il faisait voler à dix pas, puis recommençait à bondir. C'était plaisir de le voir faire; aussi de toutes parts il s'éleva un murmure de contentement qui se formula

bientôt en éloges passionnés du joli taureau noir. Deux ou trois fois il s'avança jusque sur les fers de lance, il se piqua le nez et se retira furieux. Encouragés par la timidité de l'animal et par leurs premiers succès, les *lanceros* se débandèrent, s'agenouillèrent deux par deux dans la place, et attendirent le taureau le pommeau de leur lance fixé en terre. Le taureau se précipita vers les deux premiers qui se rencontrèrent sur son chemin. Arrivé à portée, il sauta par-dessus lances et lanciers, puis revint sur ces malheureux qu'il foula avec rage, laboura de ses cornes pointues et finit par lancer à plus de dix pieds en l'air. Il y eut alors un cri général dans la place : *Bravo toro! bravo toro!...* J'avoue que, pour moi, j'étais ému à ne pouvoir respirer. Les deux hommes mutilés étaient là dans l'arène, se traînant sur les genoux et les mains pour gagner les barrières et échapper à la mort; mais le taureau furieux courait de l'un à l'autre, les foulait de nouveau aux pieds et les frappait de ses terribles cornes. « C'est horrible! » dis-je à mon voisin le plus rapproché. Celui-ci ne m'écoutait pas; son ame tout entière était passée dans ses yeux; il avait même laissé éteindre sa cigarette, qu'il avait retirée de sa bouche pour crier plus fort que les autres. « *Bravo toro! Ah! toro picaro!* criait-il chaque fois que le taureau revenait à la charge sur les deux malheureux Indiens. Ah! vaillant taureau, petit coquin de taureau! C'est mon taureau! disait-il avec orgueil en regardant les gens qui l'entouraient; il est de mon *hacienda*, c'est moi qui l'ai donné pour Notre-Dame de Lorette. » Et à la fin, quand il m'entendit répéter que c'était une lâcheté de ne pas aller secourir les deux Indiens : « Ils n'en ont plus besoin, dit-il en souriant; ils sont certainement morts. » En effet, les malheureux étaient là, dans l'arène, les membres brisés, vomissant le sang, morts enfin, bien morts. J'en avais assez de ce drame d'abattoir; je cédai ma place au véritable amateur qui, avec sa bouche avinée, me faisait passer devant la figure des *bravo toro!* à m'asphyxier. Je m'en allais rejoindre mes honnêtes mules qui, elles, ne tuaient personne et n'en étaient pas mieux traitées, car, pour ce jour-là, impossible d'obtenir à prix d'or autre chose que de la *chicha*, de l'eau-de-vie et des *chupes*.

A Chinchero, j'avais fait la connaissance d'un propriétaire des environs, qui me proposa de m'arrêter en passant dans son *hacienda*, sur la route de Lima. Là, je trouvai deux grandes demoiselles fort ennuyées de leur sort et encore irritées contre leur père, qui n'avait pas jugé à propos de les mener aux courses de *toros* de Chinchero. En vérité, c'est une désolante existence que celle des propriétaires péruviens établis loin des grandes villes. Leurs maisons forment un carré, composé de l'habitation des maîtres et des bâtimens d'exploitation. Dans cette cour pataugent poules, canards, cochons, et aussi les gens de la maison, quand ils veulent mettre le pied dehors. Pas un piano,

pas un livre, pas un pauvre journal. Une guitare, dont chacun râcle plus ou moins, et quelques livres de prières, voilà ce qui doit suffire à la vie intellectuelle des dames de l'intérieur du Pérou; aussi sont-elles, comme le veut l'Évangile, les très humbles servantes de leurs maîtres et seigneurs, qui les traitent avec une supériorité brutale dont les pauvres femmes ne peuvent que rarement se venger.

De Chinchero à Guamanga, la route n'offre de remarquable que les larges ravins qu'il faut à chaque instant monter et descendre. Tout près de la petite ville de Guamanga, l'on traverse sur un pont de pierre un ruisseau profondément encaissé, dont les eaux font tourner plusieurs roues de moulins à farine. Le blé est le principal produit et à peu près la seule culture du pays. L'aspect de Guamanga est riant; les maisons, surtout celles des faubourgs, paraissent s'élever du milieu de jardins verts : en approchant, l'on reconnaît que cet effet de verdure est produit par les cierges et les raquettes (plantes de la famille des cactus). Les maisons, couvertes de tuiles rouges, sont blanchies avec une terre crayeuse d'un blanc éclatant; les rues sont droites et bien alignées, et celles que n'ont pas bouleversées les torrens qui, pendant la dernière saison des pluies, couraient par la ville et inondaient les maisons, sont propres et bien pavées. Les autres sont encombrées de monceaux de pierres et de terre. La place de la cathédrale est de trois côtés entourée de portiques qui lui donnent un air élégant et monumental. Les églises de Guamanga n'ont absolument rien de remarquable, non plus que les couvens. Comme partout, les monastères de femmes sont conservés, mais les biens des religieuses sont appliqués au service de l'état. Guamanga est bâtie au pied de l'un de ces nombreux rameaux de montagnes qui descendent en toute direction de la chaîne principale des Andes. La plaine qui l'entoure des deux côtés est cultivée en blé : le manque complet d'arbres, la sécheresse de la terre crevassée à chaque pas, la stérilité des montagnes qui, de tous côtés, ferment l'horizon, donnent à ce paysage un aspect sévère.

Guamanga est le chef-lieu de préfecture du département d'Ayacucho. Un des préfets qui se sont succédé dans cette ville, le général Frias, a commis, pendant son administration, des horreurs renouvelées des Espagnols au temps de la conquête. Sans consulter ses administrés, il s'était déclaré pour le général Gamarra, et avait commencé par lever des contributions forcées, par s'emparer de tous les chevaux et mulets du département, et presser tous les hommes en état de combattre, blancs, métis et Indiens. Des femmes vieilles et infirmes furent chassées du département dans les vingt-quatre heures; des jeunes gens des premières familles de la ville furent condamnés à mourir sous le bâton. Quand Frias fut tué dans le combat livré près de Huancavelica, il y eut à Guamanga une explosion de joie. Une dame me

disait : « J'ai fait prier le lieutenant*** (celui qui l'avait tué) de passer chez moi, et je lui ai baisé les mains. »

Le département d'Ayacucho produit du blé, du maïs, des fruits et des légumes; il renferme aussi quelques mines d'argent, travaillées avec de faibles capitaux. Quand même ce département, presque uniquement agricole, donnerait quelques produits exportables, il serait impossible de les faire arriver à la côte, vu la difficulté des chemins et l'éloignement de la mer. A Guamanga, le climat est tempéré, et déjà les habitans commencent à perdre la tournure rustique qui annonce presque toujours dans la population péruvienne le voisinage de la *sierra*. Je fus invité, avec une nombreuse troupe de jeunes gens et de jeunes femmes, à une *trilla* (battage du blé) dans une *hacienda* à trois lieues de Guamanga. Les dames chevauchaient, jambe de ci jambe de là, et poussaient leurs chevaux au grand galop dans des sentiers remplis de cailloux et bordés par des précipices. De ce train-là, nous arrivâmes bientôt à la ferme. Sur un plateau isolé et exposé à tous les vents, le blé était entassé à trois pieds de hauteur. On amena des chevaux et des mulets, pour la plupart non domptés, et on les lâcha sur le blé. Une quarantaine d'Indiens, formant un cercle et les effrayant par des cris aigus, les faisaient galoper à toute vitesse. Quand les chevaux cherchaient à s'échapper, on les arrêtait à coups de bâton, et c'était un tintamarre, une poussière à s'enfuir, ce qui divertissait beaucoup la compagnie.

Le soleil était brûlant; nous avisâmes trois arbustes hauts d'une dizaine de pieds, et nous nous établîmes pour déjeuner à l'ombre trouée de leurs petites feuilles. Comme je voyais la conversation tourner au blé, je me hâtai de raconter qu'il y avait en Europe une machine fort simple pour séparer le grain de l'épi, sans briser l'un ni l'autre, et l'Europe nous fit oublier le blé de Guamanga : la conversation devint animée; mes compagnons étaient d'un naturel, d'une bonhomie charmante, et nous fûmes toute cette journée gais et joyeux comme de vrais paysans. Notre petite fête se termina, comme se terminent les fêtes dans ce pays, par des politesses commencées et rendues le verre à la main, enfin par une joie un peu tumultueuse. Il était trop tard pour retourner à Guamanga; il fut résolu, d'une voix unanime, qu'on camperait dans la ferme jusqu'au lendemain matin. Nous dansâmes une bonne partie de la nuit, et le restant, nous le passâmes dans une grange, où mères et demoiselles, pères, frères, amis et conviés, nous nous arrangeâmes chacun dans notre coin, le moins mal possible, riant du campement improvisé et babillant toute la nuit de façon à ne pas laisser dormir des deux yeux un seul d'entre nous.

Cette méthode paresseuse de faire battre le blé par des chevaux est encore usitée dans certaines parties de la France, en Espagne et en Orient.

L'on en conçoit tous les inconvéniens : perte de grain et de paille, surcroît de dépense, lenteur et irrégularité du travail. L'agriculture est restée, dans ces pays, ce qu'elle était au temps de la conquête : la charrue n'a pas de roues, et le soc est formé d'une barre de fer longue d'un pied et large de deux pouces, qui est attachée au bois par une sangle. Cet instrument gratte à peine la terre à une profondeur de trois ou quatre pouces, et pourtant le blé forme la grande richesse de ce département; on ne songe pas à cultiver la vigne, qui, dans ces terrains légers et crayeux, donnerait une bonne qualité de vin.

La population de Guamanga est de six milles ames, pour la plupart blancs et métis. Il y a un collége où, comme au Cusco, l'éducation est toute classique et catholique, et tout aussi médiocre. Je passai à Guamanga quinze jours, et je quittai cette ville regrettant, je n'ose pas dire des amis, mais des personnes qui m'avaient traité avec bonhomie et bienveillance.

Le petit village de Quina est à cinq lieues d'Ayacucho. De là le terrain s'élève en pente douce jusqu'au pied d'une de ces nombreuses montagnes, rameaux de la grande Cordillère. La plaine qui s'étend entre le village et la montagne, au pied de la montagne même, a été le théâtre de la célèbre bataille d'Ayacucho, restée, dans l'histoire moderne du Pérou, comme l'événement le plus important de la guerre de l'indépendance. Là, cinq mille hommes en combattirent neuf mille; contre toute probabilité, les vieux soldats de la guerre de la Péninsule capitulèrent devant les *gauchos* colombiens et les Indiens de la sierra. Du côté des Espagnols, il y eut confiance et négligence; résolution du côté des indépendans. Le vice-roi Lacerna était en désaccord avec ses généraux, et les généraux étaient en désaccord entre eux. On prétend que le vice-roi ne songeait à rien moins qu'à élever pour son propre compte un trône constitutionnel au Pérou, que ce but était avoué par lui et soutenu par nombre de partisans, pour la plupart Américains, et qu'il en résultait une grande indécision dans sa conduite vis-à-vis des indépendans.

L'armée espagnole, infanterie et cavalerie, était rangée sur la montagne qui domine la plaine de Quina. Les tirailleurs espagnols descendirent et ouvrirent le feu; les tirailleurs américains avancèrent sur eux et les firent reculer. L'armée espagnole s'ébranla pour soutenir les siens; mais, au-dessus de la plaine, la montagne est très raide : il fallut prendre un chemin moins rapide et plus étroit, par lequel un bataillon seul pouvait descendre à la fois. A mesure que ce bataillon débouchait dans la plaine, il se trouvait en face d'un corps plus nombreux de troupes des indépendans, qui le chargeait et le culbutait avant que les autres bataillons ou escadrons qui descendaient à la file eussent le temps de se déployer. Lacerna, voyant les troupes espagnoles hésiter, quitta précipi-

tamment la position qu'il occupait, et, l'épée à la main, il chargea les indépendans. Il fut blessé et fait prisonnier; les autres généraux, Valdès, Cantarac, Bonet, capitulèrent; plus de la moitié de l'armée n'avait pas tiré un coup de fusil. L'on a beaucoup parlé et l'on parle chaque jour en Amérique de la bataille d'Ayacucho: les Espagnols accusent un de leurs chefs d'avoir trahi, mais ce fut un de ceux qui ne quittèrent pas un instant le champ de bataille, et il avait donné de nombreuses preuves de sa loyauté. La veille de l'action, il s'opposa vivement aux idées du vice-roi, l'exécution du plan de Lacerna devait amener presque nécessairement la perte de la bataille. Sur le lieu même de l'action, on se voit forcé d'attribuer la défaite des Espagnols aux détestables dispositions prises par le vice-roi. Au reste, le gain de cette bataille n'eût fait triompher que momentanément la cause espagnole. Le premier cri d'indépendance avait été trop hautement jeté, trop d'individus étaient compromis dans cette nouvelle cause, pour ne pas la soutenir jusqu'à la fin. Bolivar, toujours infatigable, préparait déjà une nouvelle armée pour remplacer l'armée qui pouvait être détruite à Ayacucho. La bataille livrée dans la plaine d'Ayacucho a eu cela d'heureux, qu'elle a arrêté l'effusion du sang, qui aurait pu couler long-temps encore, mais sans résultat pour l'Espagne. La bataille fut dite d'Ayacucho, du nom du village voisin de la plaine. Guamanga fut baptisé *Ayacucho*, ainsi que le département dont cette ville était le chef-lieu. Aux termes de la capitulation, l'armée espagnole devait être embarquée à ses frais et renvoyée en Espagne; les autorités espagnoles pouvaient également profiter du bénéfice de la capitulation et quitter le Pérou sans être molestées; quant aux Indiens des deux armées, ils désertèrent après la bataille : peu leur importait la cause des blancs, leurs ennemis; ils avaient été enrôlés par force, ils s'étaient battus parce que les blancs, leurs maîtres, leur avaient dit de se battre; ils savaient que, sous le roi comme sous la loi, ils seraient toujours serfs, et ils ne réclamèrent pas la promesse qu'on leur avait faite de les exempter du tribut. Ce tribut fut augmenté d'une piastre, ils ne s'en plaignirent pas davantage; seulement, quand, après l'action, on vint pour ramasser les fusils, quatre mille avaient disparu du champ de bataille.

De Cusco à Guamanga, j'avais traversé la plus belle et la plus curieuse partie du Pérou; j'avais pu comparer, chemin faisant, la civilisation des Incas dont les monumens du Cusco et les ruines de Choquiquirao m'avaient donné une haute idée, la barbarie indienne représentée par les sauvages Antis, avec les mœurs demi-espagnoles, demi-américaines des habitans du Bas-Pérou. De Guamanga à Lima, je traversai des campagnes où les richesses métalliques alternent avec les produits d'une végétation qui rappelle tous les climats. En arrivant dans la capitale du Pérou, je cherchai à m'expliquer l'impression de tristesse qui

me restait de mon excursion à travers ce riche pays, au milieu de cette population intelligente et hospitalière, et jamais je n'avais mieux compris qu'en franchissant les barrières de Lima, après un voyage de plusieurs mois dans l'ancien empire des Incas, l'impuissance des sociétés auxquelles manquent ces deux conditions essentielles de force et de prospérité : l'ordre et le travail.

IV. — LIMA.

Le premier aspect de Lima ne saurait modifier en rien l'impression pénible qu'on rapporte d'un voyage dans l'intérieur du Pérou. Ici encore de singuliers contrastes de grandeur et de misère, d'activité inquiète et d'indolence, viennent étonner et attrister l'Européen. J'eus l'occasion d'observer ces contrastes fort à l'aise pendant un long séjour à Lima, et, tout en rendant justice à ce que les mœurs liméniennes ont d'aimable et de charmant à la surface, je ne pouvais méconnaître que sous ces brillans dehors se cachent bien des germes de désordre, bien des causes de faiblesse que l'action d'un pouvoir résolu et d'un gouvernement établi pourrait seule efficacement combattre. Parmi les souvenirs que j'ai rapportés de la capitale du Pérou, je ne veux noter ici que ceux qui mettent en relief ce double aspect tour à tour gracieux et triste de l'ancienne ville des Incas.

J'arrivai à Lima au milieu d'une fête religieuse, et je quittai cette ville à peine remise de la consternation où l'avait plongée une émeute militaire. Toutes les observations que je pus recueillir entre l'époque de mon arrivée et celle de mon départ venaient pour ainsi dire se résumer dans ce premier et ce dernier épisode de mon séjour. Le goût des spectacles en religion comme en politique, tel est, je ne l'avais nulle part mieux compris qu'à Lima, le trait caractéristique des Péruviens. Je n'oublierai jamais l'impression que me fit éprouver la capitale du Pérou au moment où, par une nuit profonde, j'en franchissais pour la première fois les barrières. On célébrait la fête de *Nuestra Señora de la merced,* patronne de l'indépendance. Les cloches sonnaient leurs carillons; les habitans se pressaient dans les rues illuminées. On sentait bien que cette population, mise en si grand émoi par une fête religieuse, avait conservé toutes les anciennes passions nationales. Le costume seul avait changé : les hommes étaient vêtus à l'européenne; les femmes portaient des robes de soie ou d'indienne au lieu de l'antique *saya,* qui n'est plus que le costume du matin. Il était impossible de se tromper à ces apparences, et, dès mes premiers pas dans les rues de Lima, j'avais pu reconnaître, sous les dehors sérieux de la civilisation européenne, le vieil esprit péruvien dans toute sa poétique et traditionnelle frivolité.

L'aspect extérieur de Lima n'a guère plus changé depuis le temps des vice-rois que l'esprit de ses habitans. La capitale du Pérou est restée une des plus bizarres cités du Nouveau-Monde. Représentez-vous une sorte de jeu d'échiquier dont chaque case, séparée des autres par une rue droite, serait formée d'un groupe de maisons larges et basses au toit en terrasse; jetez au milieu de tout cela soixante églises aux tours bariolées de couleurs éclatantes; puis encadrez cet ensemble pittoresque de vastes jardins, limités d'un côté par la mer, de l'autre par les plateaux sablonneux qui s'élèvent en gradins jusqu'aux *nevaos* des Cordillères : vous aurez une idée du grand spectacle qu'on découvre du haut de la cathédrale de Lima. Puis, si vous descendez dans les rues animées de la cité péruvienne, si vous les parcourez surtout un jour de fête ou de cérémonie publique, vous arriverez sans peine à saisir dans la physionomie de cette population aimable et joyeuse les traits distincts qui font de Lima la plus charmante ville du Pérou.

Ce plaisir qu'on éprouve à découvrir l'originalité naissante d'un peuple qui se forme à la vie politique, j'eus plus d'une fois l'occasion de le goûter à Lima. Toujours cependant les souvenirs du passé revenaient malgré moi se mêler dans mon esprit aux impressions du présent. A vrai dire, il y a des époques, il y a des jours exceptionnels où Lima se retrouve presque tout entière telle qu'on la pouvait voir au temps des vice-rois. Le jour des Morts, par exemple, toute préoccupation politique s'efface devant les grandes et tristes pensées qu'éveille cette solennité religieuse. C'est au cimetière alors que se porte et qu'il faut chercher la population de Lima. Le principal cimetière de cette ville, *le Panthéon*, rappelle cependant une victoire assez péniblement remportée par les idées philosophiques de l'Europe du XVIIIe siècle sur les croyances religieuses de l'Espagne du XVIe. L'usage d'enterrer dans les églises s'était long-temps maintenu au Pérou. C'était là une prérogative des couvens, une source féconde de présens et de donations. Il ne fallut rien moins que la courageuse initiative d'un vice-roi pour faire disparaître cet usage, qui, dans un climat peu favorable à la conservation des corps, avait de fâcheuses conséquences pour la santé publique. C'est le vice-roi Abascal qui fit construire hors de Lima le vaste cimetière décoré du nom de *Panthéon*. Les moines et les confréries résistèrent; on cria au *scandale*, à l'*athéisme;* rien n'y fit. Les pierres des caveaux furent scellées à jamais, et les moines acquirent la douloureuse certitude qu'ils seraient après leur mort portés eux-mêmes, par ordre du vice-roi, à l'odieux Panthéon.

Les murs de ce cimetière embrassent un vaste emplacement carré, divisé en compartimens de largeurs différentes. Les couvens de Lima, les confréries, les diverses corporations, les avocats, juges ou médecins, ont des sépultures réservées. Les murs de séparation sont larges

de sept pieds, et, dans leur épaisseur, on a réservé des niches qui peuvent chacune contenir une bière. Les morts sont posés en long dans cette espèce de *columbarium*, dont on maçonne l'ouverture. Dix ans après, la niche est démurée, la bière ouverte, et les ossemens, couverts de chaux vive, sont jetés dans la fosse commune. La sépulture appartient de nouveau au premier occupant qui paiera 20 piastres pour cette singulière location de dix années. Pour 200 piastres, l'on devient propriétaire à perpétuité de l'une de ces niches. Ainsi les parens et les amis de tout mort qui n'a pas payé 200 piastres ne peuvent venir pleurer sur la tombe ou plutôt contre la tombe des leurs que pendant dix années. Ce temps passé, il faut qu'ils s'agenouillent sur la fosse commune, qui depuis a englouti tant de nouveaux cadavres. Bien des gens trouveront cet usage d'une inconvenance parfaite; mais les Liméniens, si désireux de bien vivre et si fort attachés à ce qu'ils ont sous les yeux et sous la main, oublient facilement ce qu'ils ne voient plus; puis, que leur importent les ossemens des leurs? Le souvenir d'un corps défiguré par la mort les fait frémir; ils en détournent leur pensée, et l'arrêtent plus volontiers sur l'ame du défunt qu'ils croient sauvée, s'il est mort après confession; dans le cas contraire, ils espèrent dans la miséricorde infinie de Dieu, et surtout dans les messes et prières (*responsos*) qu'ils prodiguent à l'ame dont le salut est douteux.

Le jour des Morts, il me prit envie d'aller, comme tous les habitans de Lima, au Panthéon. Ce cimetière présentait l'aspect le plus varié. Les femmes de Lima ont un tel désir de voir et d'être vues, les hommes aiment tant le plaisir, que partout où quatre personnes s'assemblent, on voit accourir des milliers de curieux. Tout leur est bon : courses de taureaux, processions, sermens à la constitution, fêtes des vivans, fêtes des morts; vous êtes sûr de trouver à toutes ces réunions nombre de *tapadas* qui montrent leurs bras nus couverts de bracelets et leur petit pied serré à marcher sur les ongles, ou des *señoras* en toilette de bal, coiffées en cheveux, raides et l'éventail à la main, occupant à elles seules un large cabriolet. Les rues qui mènent au Panthéon étaient remplies de promeneurs, les balcons garnis de femmes plus ou moins élégantes, toutes bien peignées et la tête surchargée de fleurs naturelles. Les voitures, marchant sur deux files, s'arrêtaient aux portes du cimetière; les cavaliers entraient dans la première enceinte, et la foule circulait librement partout. Une chapelle de forme octogone sépare cette enceinte des autres cours, où sont nichés les corps des morts. La chapelle est ouverte, et ses deux portes donnant, l'une sur la cour, l'autre sur la première enceinte, elle sert de corridor à la foule.

Sur les marches qui des deux côtés conduisent à la chapelle étaient assis des groupes de *tapadas*, la plupart en *saya rota* (*saya* déchirée, qui indique la prétention de rester incognito), arrêtant les cavaliers ou

les moines de leur connaissance, et faisant un *à parte* à la face de la foule qui va, vient, les presse et ne les regarde seulement pas. Les allées du cimetière sont ombragées de catalpas et bordées d'une charmille de buis. Les pauvres sont enterrés au milieu des grands carrés, dont la terre semble toujours labourée fraîchement, car elle est trop souvent remuée (1) pour que les mauvaises herbes aient le temps d'y prendre racine. Les oisifs, qui étaient le grand nombre, se promenaient dans ces allées droites, fumant leur cigarette. Les intéressés se rapprochaient des murailles en cherchant parmi ces nombreuses inscriptions le nom du parent ou de l'ami pour lequel ils venaient prier; mais, comme dans ce bienheureux pays la paresse est la première loi de chacun, l'on s'adresse d'ordinaire aux moines, qui, ce jour-là, se dévouent au salut des ames du purgatoire, et l'on achète leurs prières. Les guerres civiles, qui ont peuplé les couvens de jeunes hommes indolens, infirmes ou ruinés, ont enlevé à ces ordres religieux jusqu'aux apparences de la piété, et cependant telles sont les habitudes de foi contre lesquelles jusqu'ici rien n'a prévalu, que les religieux peuvent même compter sur le respect des femmes qui auraient le plus lieu de douter de leur soumission à la règle monastique.

Une autre croyance particulière à ce même jour des Morts, c'est que les numéros de loterie pris sous l'invocation d'une ame du purgatoire doivent infailliblement sortir. Voici plusieurs devises données aux *sorteros*, employés de la loterie, qui accourent partout où se porte la foule; je les ai copiées sur place dans le livret de loterie que m'avait prêté un *sortero;* elles servent de mot de passe pour le numéro gagnant : *Madriña y san Camilo, piden lo de Dios* (ma marraine et saint Camille, demandez-le à Dieu); — *viva Maria, resiente el Demonio* (vive Marie; *crève* le démon);—*Dios me la de para pagar lo que devo* (que Dieu me le donne pour payer ce que je dois); — *la cachucha de mi madre es men'grande que la mia* (le bonnet de ma mère est moins grand que le mien); —*bueno es sembrar para recoger* (il est bon de semer pour récolter), etc. Je ne pouvais rendre au complaisant *sortero* son livret de loterie, tant je m'amusais des saillies pieuses et bouffonnes que j'y trouvais à chaque page. Ce peuple, avec ses lazzis, sa foi et sa mollesse, me rappelait parfaitement les Napolitains, non pas les *lazzaroni*, race fort abrutie par sa vie de mendicité, mais la classe des artisans et celle des petits bourgeois à demi aisés. Les acteurs les plus animés de la scène étaient les moines et les *sorteros*. Les moines, moyennant deux réaux, priaient pour telle ou telle ame du purgatoire; à côté d'eux, les *sorteros* inscrivaient à force les nombreuses demandes de numéros de loterie, tou-

(1) Il meurt à Lima de 6 à 7 personnes par jour. Pour une population de 50 à 55,000 ames, c'est un chiffre de mortalité considérable.

jours mis sous la protection de l'ame bénie pour laquelle le moine achevait son *responso*, et le moine lui-même, crédule et besoigneux comme ses autres pratiques, employait l'argent qu'il venait de recevoir en billets de loterie, qu'il mettait également sous l'invocation de l'ame pour laquelle il venait de prier. C'était là un joli tableau de genre : le Panthéon dessiné comme un jardin à la française, la mêlée de *tapadas*, d'officiers au large plumet et au sabre traînant, de *chiollos*, d'Indiens, tous groupés autour des *sorteros* ou des moines, et le moine, sa cigarette à la main, priant dévotement pour l'ame du corps qu'on lui nommait, moyennant 2 réaux qu'il plaçait à l'instant même sur un billet de loterie!

Lima a ses fêtes politiques aussi bien que ses fêtes religieuses. Tous les ans, le 9 décembre, on y célèbre en grande pompe l'anniversaire de la bataille d'Ayacucho. Il y a messe solennelle, salves d'artillerie sur la *Plaza Mayor*, et harangue au palais présidentiel, dont les portes sont ouvertes à la foule. Le président, placé sous un dais, écoute gravement les discours des chefs de corps et des hauts fonctionnaires. Le soir, le palais et l'hôtel-de-ville sont illuminés. Le théâtre de Lima célèbre cet anniversaire à sa façon par des pièces de circonstance. Celle que je vis représenter offrait un mélange assez curieux de scènes allégoriques et de scènes militaires. On y voyait l'Ambition, diadème en tête, s'emparer de la toute-puissance, puis la Constitution venir arrêter la coupable, que le Pérou, habillé en sauvage, menaçait de toute sa fureur. Après force déclamations entre ces trois personnages, un colonel décidait les troupes de l'Ambition et celles de la Constitution à fraterniser. Les soldats finissaient par s'embrasser et par décharger leurs fusils en l'air. Il faut rendre cette justice aux Liméniens, qu'ils assistaient indifférens et presque moqueurs à cet étrange drame; j'entendis même un général, dans la loge duquel je me trouvais, dire tout haut qu'il ferait mettre l'auteur en prison.

Les combats de taureaux sont le complément obligé d'une fête espagnole. A Lima, tout s'y passe à peu près comme en Espagne même. Seulement chaque combat est précédé d'un exercice très brillant d'origine péruvienne, et dont les Liméniens sont fiers à bon droit : c'est celui des *capeadores* à cheval. Un cavalier agitant un manteau royal entre dans l'arène au grand galop, passe auprès du taureau, et agite le manteau sur ses cornes. Le taureau s'élance en bondissant pour atteindre l'agresseur; mais l'intrépide cavalier, faisant rapidement tourner son cheval autour du cirque, arrête constamment le taureau en lui présentant le terrible manteau rouge. Après deux ou trois tours, l'animal, découragé, reste immobile, et le cavalier se retire au milieu des applaudissemens de la foule.

Malgré l'empire des doctrines chrétiennes, qui auraient dû supprimer

à Lima les distinctions de caste, l'égalité sociale n'a jamais été qu'un mot vide dans la capitale du Pérou. Les créoles, quand ils proclamèrent l'indépendance, n'entendaient pas affranchir les Indiens et les nègres; mais San-Martin proclama la liberté des nègres et fit de chaque Indien un électeur, il appela même les métis aux emplois publics. Dès-lors commença au Pérou une rivalité de races qui n'est pas près de s'éteindre. La plupart des guerres civiles qui désolent depuis tant d'années ce pays n'ont pas d'autre source que cette antipathie insurmontable des races blanche, indienne et noire, augmentée plutôt qu'atténuée au Pérou par la proclamation du dogme de l'égalité sociale. Les fêtes religieuses, les solennités publiques, si nombreuses à Lima, ne font que passagèrement disparaître ces haines qui divisent la population liménienne, et qui se réveillent plus vives à chaque occasion de luttes politiques.

C'est du fond d'une petite bourgade voisine de Lima que j'assistai de loin à quelques scènes qui me donnèrent une triste idée de ces crises si fréquentes au Pérou. C'est là aussi que j'observai les mœurs de ce qu'on pourrait appeler la *fashion* de Lima. Chorillos est une petite ville à quelques heures de Lima, et où le beau monde de la capitale, pendant deux ou trois mois de l'année, se donne rendez-vous aux bains de mer. Cédant aux instances de quelques amis, j'allai prendre ma part de la vie oisive et assez élégante que l'élite de la société liménienne vient tous les ans mener à Chorillos. Il y a, pour aller à ce village où l'on danse et où l'on joue beaucoup, un costume obligé : veste, pantalon et gilet blancs, cravate blanche, *poncho* blanc, chapeau de paille du Chili. Je sortis ainsi vêtu par la porte de Guadalupe, traversant au galop les faubourgs et les jardins de Lima. Bientôt les jardins firent place aux champs d'*alfafa*, et je me trouvai dans une grande plaine verte, bordée de montagnes bleuâtres. Au bout d'une heure de marche, j'atteignis le joli village de Miraflores, aux maisons en belvédère entourées d'épais feuillages; de là, me dirigeant vers la mer, je ne tardai pas à gagner le village de Chorillos, composé de cabanes de pêcheurs blanchies intérieurement, et qui servent de refuge aux familles les plus distinguées de Lima pendant la saison des chaleurs.

J'étais parti de Lima en nombreuse compagnie. Notre cavalcade s'arrêta à la porte d'une de ces cabanes ou *ranchos*, et mes amis, sans descendre de cheval, demandèrent à plusieurs reprises don Antonio, le maître de la maison. Un nègre, qui se balançait dans un hamac suspendu sous la *verandah*, souleva un peu la tête pour nous dire que son maître était au *barranco*, et, se laissant retomber dans le filet, il continua à se balancer. Nous repartîmes aussitôt, et, au milieu d'un tourbillon de poussière, nous descendîmes le chemin qui conduit à la plage. Alors je me retournai et remarquai, non sans effroi, la pente rapide

des sentiers tracés en zigzag sur les flancs de ce mur de sable; mais les chevaux de la côte ont le pied sûr et tombent rarement. La plage peut avoir en cet endroit vingt-cinq pieds de largeur : les Indiens de Chorillos y ont élevé des cabanes de joncs où les baigneurs s'habillent et se déshabillent. Les cloisons, à peu près à jour, permettent plus d'une observation indiscrète; mais ici on ne s'émeut guère d'un pareil inconvénient. Ces pêcheurs indiens ne le cèdent ni en babil ni en importunité aux *ciceroni* italiens. Ils ont pour tout costume un mouchoir noué autour des reins. Grace à leur peau rouge, ils passent inaperçus, et on ne s'occupe pas plus de leur singulière toilette qu'on ne remarque celle des nègres dans les colonies.

A l'époque des vice-rois, les maisons de Chorillos étaient beaucoup plus simples qu'aujourd'hui : c'étaient de vraies cabanes de pêcheurs. Quand venait la saison des bains, les filets et ustensiles de pêche faisaient place à quelques hamacs et à une large table en bois; des coffres couverts de tapis servaient d'armoires et de siéges, mais ces tables de bois étaient chaque nuit chargées de monceaux d'onces et de piastres. Aujourd'hui, les murs des *ranchos* sont proprement blanchis; des canapés et des fauteuils ont remplacé les vieux bahuts; des pianos même sont orgueilleusement établis chez les femmes les plus à la mode. L'on s'habille deux fois par jour; le soir, les femmes se coiffent avec des fleurs, mais l'on joue petit jeu. En général, il y a au milieu de l'appartement une table, non pas couverte d'un *petit Dunkerque*, comme les tables de nos dames en France, mais bien d'un tapis divisé en deux parties, l'une rouge et l'autre noire. Quand vous entrez, on vous propose de jouer aux dés : les mères jouent des onces, les jeunes filles des piastres, les enfans des réaux. Le soir, quand tout le monde est rassemblé, c'est l'aumônier de la maison, ordinairement un moine, revêtu du costume de son ordre, qui tient la banque et qui paie ou ramasse l'argent, suivant les chances du jeu. A côté des joueurs ou dans une chambre voisine, les amoureux et ceux qui n'ont pas d'argent passent la soirée et une partie de la nuit à danser des *londons*, des *boleros* et des *samacuecas*. Bien souvent, musique en tête (l'orchestre se compose ordinairement d'un nègre ou d'un Indien râclant une guitare), la troupe se transporte en masse dans une maison où l'on s'installe pour danser, sans s'inquiéter si la chose convient ou déplaît au propriétaire.

Telles étaient les scènes assez monotones qui remplissaient la vie des baigneurs de Chorillos, pendant que j'y cherchais une distraction aux scènes révolutionnaires qui se passaient alors à Lima. Une insurrection militaire avait en effet éclaté dans cette ville peu après mon arrivée à Chorillos. Un général s'était emparé du pouvoir en promettant et en faisant à l'armée de folles largesses. Je n'ai point à raconter ici une des mille révolutions du Pérou; proclamations emphatiques, coups d'état

de toute sorte, batailles heureusement peu sanglantes, on connaît tout cet appareil des guerres civiles de l'Amérique espagnole. Ce côté-là n'attirait qu'assez peu mon attention dans l'insurrection qui avait subitement transformé autour de moi le village si animé de Chorillos en une solitude. Ce qui m'étonnait surtout, c'était l'attitude de la population, qui assistait silencieuse et morne à ces jeux militaires. C'est en face de spectateurs muets et insoucians que des généraux ambitieux se disputaient, les armes à la main, le gouvernement du Pérou. De péripétie en péripétie, le drame arriva enfin à sa dernière scène, l'avénement d'un *protecteur absolu* de la république : vaincu et fusillé quelques semaines après sa prise d'armes, le chef de la révolte avait cruellement expié son audace. C'est alors que je me hâtai de rentrer à Lima.

Je trouvai Lima fort triste; au lieu de cette exaltation patriotique propre dans les momens de crise aux peuples vraiment forts qui croient à leur avenir, ce n'était partout qu'abattement, prostration et silence. Plus de *samacuecas*, plus de parties de campagne. Les portes des maisons se fermaient, et les rues étaient abandonnées bien avant la nuit : on pouvait se croire dans une ville assiégée. Rien ne me retenant plus dans la capitale du Pérou, je songeai décidément au retour. Une population vive et spirituelle, partageant sa vie entre de stériles agitations politiques et de frivoles plaisirs, passant avec une singulière facilité de l'enthousiasme à l'insouciance, de la gaieté au découragement; — au-dessus de cette population, quelques chefs luttant sans cesse pour garder ou conquérir le pouvoir, une armée toujours prête aux révolutions et toujours sûre de les terminer à son profit, — tel était en résumé le spectacle que m'avait offert Lima, et je quittai cette ville aussi charmé du caractère aimable de ses habitans qu'affligé de la situation politique où je laissais leur pays.

Au point de vue commercial, la situation du Pérou n'est guère plus satisfaisante qu'au point de vue politique. Le commerce du Pérou est presque entièrement un commerce d'importation, comme dans tous les pays où l'industrie n'est pas encore sortie de l'état d'enfance. Il embrasse tous les articles manufacturés en Europe et dans l'Amérique du Nord. Il faut y ajouter les soieries de Chine que les Américains de l'Union viennent jeter en grande quantité sur les côtes de l'Océan Pacifique, de Valparaiso à San-Blas. Parmi les trois grandes nations qui commercent dans ces parages, l'Angleterre, la France et les États-Unis, c'est la nation anglaise qui tient la première place, et qui semble de plus en plus appelée à s'approprier le monopole des marchés commerciaux de la mer du Sud. Les maisons anglaises établies dans les places principales de l'Amérique méridionale sont les succursales d'autres maisons dont le siége est en Angleterre; devinent-elles un goût ou un besoin nouveau du pays, elles en informent la maison prin-

cipale, qui commande et reçoit directement du manufacturier les objets demandés. Arrivées à Valparaiso ou à Lima, les marchandises anglaises sont achetées par les détaillans du Chili ou du Pérou; on n'exige d'eux qu'une partie du prix au comptant; on leur donne de grandes facilités pour le reste, et, si la maison anglaise parvient à recouvrer seulement la moitié du prix convenu, elle a déjà fait un bénéfice suffisant. Notre commerce est malheureusement beaucoup plus gêné dans ses opérations. Les subrécargues de nos bâtimens, après quelques voyages sur les côtes de l'Amérique du Sud, trouvent aisément à se créer une pacotille; mais, l'achetant à crédit, ils ne peuvent être exigeans sur le choix et la qualité des marchandises. Arrivés en Amérique, il faut qu'ils vendent cette pacotille, et cela au comptant, car au retour ils doivent satisfaire à leurs obligations. Si, la spéculation terminée, ils n'ont pas gagné 50 pour 100, ils peuvent à peine payer leurs frais de voyage, de séjour et de commission. La bonne foi peut difficilement s'arranger de conditions si dures; aussi notre bijouterie est-elle traitée au Pérou de *chrysocale* et appelée *or français*. L'on ne veut plus de nos vins frelatés, de nos toiles qui diffèrent trop souvent de l'échantillon montré. Ici, comme partout, le commerce français est compromis par l'inintelligence et la légèreté coupable des agens auxquels il est confié.

Il était toujours entré dans mon plan de revenir par les *pampas* jusqu'à Buenos-Ayres, et de m'embarquer là pour le Brésil; mais, après mon dernier voyage dans les Cordillères, je me sentais fort peu disposé à recommencer mes promenades à dos de mule. Je m'arrêtai donc au parti le plus simple, c'est-à-dire à doubler le cap Horn. Je m'embarquai au Callao sur un brick français, et, quarante-huit jours après avoir quitté la république péruvienne, je prenais terre dans l'empire brésilien.

E. DE LAVANDAIS.

CLAUDE ET MARIANNE

ÉPISODES DE LA VINGTIÈME ANNÉE.

VII.[1]

Quand il se trouva dans la rue, après avoir quitté Fernand de Sallys, Claude prit sans hésiter le chemin qui conduisait chez Mariette. Pourquoi y vas-tu? lui disait en route un pressentiment inquiet, et Claude répondait intérieurement : Pourquoi n'irais-je pas? N'ai-je point promis à Mariette d'aller lui rendre compte de la mission que j'ai acceptée? Et, puisque tout semble terminé comme elle l'avait espéré, ne vaut-il pas mieux qu'elle le sache pour en faire le point de départ de sa conduite future?

Il avait tellement pressé sa marche, qu'en moins de deux minutes il arrivait devant la maison de Mariette, qui demeurait, du reste, à peu de distance de la Charité. — Mlle Mariette est-elle chez elle? demanda-t-il au concierge.

— Elle est sortie, répondit celui-ci.

Cette réponse causa à Claude un vif désappointement. — Après tout, se dit-il à lui-même, il n'est pas absolument nécessaire que je la voie, je lui écrirai pour lui apprendre le résultat de mon entrevue avec Fernand. — Néanmoins il s'éloignait avec un regret qu'il s'efforçait de se dissimuler, lorsque la femme du concierge courut après lui :

— Excusez-nous, monsieur, lui dit-elle, mon mari s'est trompé, Mlle Mariette est chez elle.

(1) Voyez les livraisons du 1er et 15 mai, et du 1er juin.

Cette réponse causa au jeune homme un sentiment de plaisir aussi vif que l'avait été son mouvement de dépit en apprenant l'absence de Mariette. Il monta rapidement l'escalier; la clé était sur la porte, mais, par discrétion, il s'annonça par deux coups légers.

— Entrez, répondit-on de l'intérieur.

Lorsque Claude entra dans la chambre, Mariette était assise auprès d'un guéridon, un énorme bouquet était posé devant elle, et elle s'occupait à couper avec des ciseaux la tige de chaque fleur, qu'elle plaçait ensuite dans un vase rempli d'eau. — Asseyez-vous, dit-elle à Claude, sans se déranger et sans presque lever les yeux sur lui.

Ce serait peut-être ici le moment de tracer le portrait de la bizarre et charmante fille que Claude venait de surprendre dans une si gracieuse attitude. J'en suis bien fâché pour les amoureux des types grêles qui n'aiment que les roseaux vivans et se plaisent à comparer leurs maîtresses aux plantes blanches et longues, comme si leur amour n'était que de la botanique : — Mariette n'était point maigre ni pâle : c'était véritablement une bien belle fille et une vraie femme. Ses mains n'étaient point d'albâtre, elles étaient de chair fraîche et vivante, d'une blancheur possible, rompue par un réseau de petites veines où l'on sentait courir un sang vif et fluide. Je n'affirmerais point qu'elle eût couru sur les blés sans en courber la cime, comme la Camille du poète, mais, à coup sûr, l'empreinte de ses pieds n'eût point effrayé Robinson dans son île. Sa démarche n'était point de celles qui révèlent au flâneur que la femme qui passe devant lui, en faisant bruire les plis de sa robe de soie, est venue au monde dans un lange de toile bise; quand le hasard l'amenait dans les beaux quartiers, on regardait passer Mariette, et si on la suivait, ce n'était que du regard; on ne la poursuivait pas. Rue de la Harpe ou rue Dauphine, sur son terrain même, le *sans-gêne* proverbial des étudians se tempérait de formes polies quand ils l'abordaient, et elle était peut-être dans ce quartier la seule femme qui leur rappelât de temps en temps que leur chapeau n'était pas cloué sur leur tête. Au bal, sa manière de danser ne participait point du tour de force; elle dansait pour son plaisir, et non point pour celui d'un cercle de badauds blasés, comme en rassemblent autour d'elles telles et telles célébrités ridicules dont la chorégraphie semble un programme de libertinage : — non point cependant que Mariette fût ce qu'on appelle une bégueule; c'était au contraire une franche épicurienne, qui s'efforçait de ramener parmi les jeunes gens au milieu desquels elle vivait les traditions, oubliées par eux, de cette galanterie où, sans que le plaisir y perdît rien, l'esprit pouvait toujours gagner quelque chose. Elle était charmante dans un souper, et plus charmante après, disaient les indiscrets. Pas une ne savait mieux qu'elle choisir la chanson qui mettrait les convives en gaieté, pourvu toutefois que ce ne fût point une de ces abominables grave-

lures comme en produit l'accouplement d'une ivresse brutale avec l'argot des bouges; refrains honteux, qui sont pourtant populaires, et que je n'ai jamais pu entendre sur les lèvres d'une femme, sans me rappeler cette fille de roi ensorcelée par une fée bancale, et condamnée à ne pouvoir ouvrir la bouche pour parler sans qu'on en vît sortir des scorpions, des crapauds et autres vilaines bêtes. Mariette parlait un langage tour à tour naïf et maniéré, semé d'aphorismes qui eussent fait songer un philosophe. Pas une ne savait, avec plus de retenue provocatrice, mêler les subtiles flammes du désir au vin qu'elle versait à la ronde, en faisant, pour la satisfaction des érudits, des citations d'Anacréon en pur grec du Portique. Elle devait cette petite science à un poète païen dont elle fut la muse quelque temps, et qui avait la manie de faire baigner ses maîtresses dans l'Eurotas. Mariette avait une jolie figure, la couche du hâle parisien n'avait point effacé entièrement le teint de son visage, dont les belles couleurs avaient fait pendant quelques mois l'admiration de tous les habitués de *la Bonne Cave;* mais sa physionomie, qui d'ordinaire était avenante et douce, variait selon les sentimens qui l'agitaient, et prenait quelquefois une expression d'énergie qui faisait douter si c'était véritablement la même femme qu'on avait vue un instant auparavant. Quand elle était dans ses heures de mélancolie, elle avait des attitudes penchées et des sourires pensifs qui rappelaient la Mignon regrettant ses orangers. Tout cela était peut-être un peu étudié, mais ne manquait point de charmes auxquels les plus indifférens souhaitaient intérieurement pouvoir se laisser prendre. Le matin où Claude vint la trouver, elle était vêtue d'un joli négligé printanier; ses cheveux étaient si bien lissés sur son front, qu'on eût dit une plaque d'acier sur laquelle courait un rayon lumineux; des manches flottantes de son peignoir sortaient ses beaux bras, dont la blancheur mate était mise en valeur par de petits bracelets formés d'un ruban de velours noir serré au poignet. Elle paraissait en belle humeur et pas le moins du monde préoccupée de la réponse que Claude venait lui apporter. Attendant peut-être qu'il parlât le premier, elle continuait l'arrangement de ses fleurs sans prendre garde au jeune homme qui se tenait debout, les mains sur le dossier de la chaise, dans une attitude très embarrassée.

— Voulez-vous que je vous embaume? dit tout à coup Mariette, et, relevant les yeux sur Claude, elle lui offrit un œillet. Approchez-vous, dit-elle, je vais le mettre à votre boutonnière.

Claude hésita un instant; mais il songea qu'un refus serait une grossièreté, et il se laissa faire. — Je vous fais chevalier de l'ordre du printemps, ajouta la jeune fille en riant. Et en se penchant pour mettre la fleur à sa boutonnière : —Eh bien! dit-elle en restant un moment dans cette position qui mettait son visage à une distance si rapprochée de

celui du jeune homme, quand on fait un chevalier, l'usage est de donner l'accolade; est-ce que vous ignorez les usages?

Claude avait hésité à prendre la fleur, mais l'offre non équivoque de ce baiser si gentiment quémandé le fit plus qu'hésiter, elle le remplit de confusion. Il devint subitement plus rouge que la fleur dont Mariette semblait lui demander le paiement en une monnaie dont un jeune homme n'est point ordinairement avare quand c'est la joue d'une jolie fille qui fait la quête. Cette familiarité paraissait étrange à Claude, et surtout dans les circonstances où il se présentait. Il ne devina point que ce n'était de la part de Mariette qu'un pur enfantillage, et qu'elle n'avait d'autre arrière-pensée que de le taquiner un peu. Il se décida à faire semblant de n'avoir pas compris et détourna brusquement la tête en se félicitant de son action, qu'il considérait comme héroïque; car en lui-même il ne se dissimulait pas qu'il avait dû lutter contre le furieux aimant qui semblait malgré lui attirer ses lèvres sur ce charmant visage, et encore n'était-il pas bien sûr que le baiser n'y fût pas allé tout seul. En tout cas, Mariette ne le tint pas pour reçu, et, relevant la tête avec un air étonné et dépité, elle se regarda, en jouant une maligne inquiétude, dans la petite glace d'une boîte à ouvrage ouverte devant elle.

— Eh bien! ma pauvre fille, murmura-t-elle avec un demi-sourire, et comme si elle se parlait à elle-même, il paraît que tu es devenue laide à faire peur, ou bien c'est qu'il y a des gens qui ne s'y connaissent pas. — C'est pour vous que je dis cela, ajouta-t-elle en regardant fixement Claude; mais je comprends, vous vous êtes sans doute réconcilié avec votre maîtresse? — Et Mariette se remit à ses fleurs.

— Certainement, répliqua Claude d'un ton bourru; n'est-ce pas vous qui me l'avez conseillé?

— Sans doute, et c'est plaisir de vous donner des conseils, puisque vous les suivez si vite et si bien! Et quand l'avez-vous revue? Est-ce hier soir?...

— Oui, c'est hier en effet, répondit Claude avec l'accent impatienté d'un homme qui aurait souhaité parler d'autre chose; mais Mariette, qui devinait son impatience, semblait prendre plaisir à la prolonger.

— A propos, reprit-elle, qu'est-ce que vous aviez donc hier? J'ai cru un moment que vous alliez me demander la permission de m'enfermer à clé chez moi.

— En tout cas, dit Claude brusquement, vous ne me l'eussiez sans doute pas donnée?

— C'est probable.

— Et vous aviez vos raisons pour cela, continua le jeune homme en s'animant peu à peu.

Mariette appuya sa tête sur son coude et regarda l'étudiant en face.

— Qu'est-ce que vous me chantez là? dit-elle.

— Je dis, reprit Claude, que vous aviez vos raisons pour ne pas rester enfermée.

— Ne suis-je donc pas libre de sortir de chez moi quand il me plaît, et d'aller où il me plaît?

— Au bal, par exemple?

— Au bal ou ailleurs, répliqua Mariette tranquillement.

— Vous avouez donc que vous y êtes allée! s'écria Claude avec une vivacité qui parut surprendre Mariette.

— C'est vrai, dit-elle, j'ai été au bal hier; mais comment l'avez-vous su? Vous avez donc une police à vos ordres?

— Je l'ai su, dit Claude, et, puisque vous l'avouez, on ne m'avait pas trompé.

— Eh bien! fit Mariette, qu'est-ce que cela vous fait au surplus?

Claude avait espéré un moment que Mariette le démentirait, ou qu'elle tenterait de se justifier; mais son sang-froid l'irrita. — Cela ne me fait rien, dit-il. Et que voulez-vous que cela me fasse? Vos actions ne me regardent pas.

— Il paraît que si, puisque vous y prenez garde.

— Je n'y prends point garde.

— Vous me faites presque des reproches.

— Je ne vous fais pas de reproches. Seulement, puisque vous n'aviez pas l'intention de tenir votre promesse, il était plus simple de ne point promettre.

— Que voulez-vous? reprit Mariette. On s'engage quelquefois étourdiment, et puis cela paraissait vous faire plaisir, que je n'allasse point dans cet endroit.

— Quel plaisir vouliez-vous que cela pût me faire? murmura Claude d'un ton indifférent.

— Eh bien! alors pourquoi me l'aviez-vous demandé, et pourquoi me faites-vous la moue?

— Mais, reprit Claude en éludant la question, quelle idée vous a prise d'aller à ce bal? Quel motif si impérieux vous y attirait... si tard?...

— C'est bien simple, dit Mariette en observant le jeune homme, qui venait de s'asseoir auprès d'elle. En rentrant hier, j'ai trouvé sur mon lit une robe neuve que ma couturière m'avait apportée pendant mon absence. J'ai voulu l'essayer; elle m'allait à ravir : quand je me suis vue dans la glace, je n'ai pas pu résister au désir d'aller faire voir comme j'étais belle. J'ai mis mon chapeau et j'ai couru au bal; je suis arrivée à temps pour la dernière polka.... J'ai eu un succès d'enfer... Estelle et Maria étaient vertes comme des feuilles.

— Et c'est pour si peu que vous avez manqué à votre parole? dit Claude.

— Tiens! s'écria Mariette, faire mourir de jalousie deux amies, vous appelez cela peu de chose, vous! Mais à propos, interrompit la jeune fille, je suis encore bien bonne de vous répondre, moi! Qu'est-ce que ce métier d'inquisiteur que vous faites? Êtes-vous comme cela avec votre maîtresse?

— Ma maîtresse n'est point coquette; c'est...

— Ne me faites point le détail de ses perfections, interrompit Mariette sans pitié pour Claude et comme fatiguée de la réserve qu'elle s'était imposée la veille. C'est une fille sage et modeste, qui a des engelures aux mains pendant l'hiver, un pot de réséda sur sa fenêtre durant l'été, et qui ne met pas de cachemire, parce qu'elle n'en a pas.

— Au moins elle m'est fidèle.

— C'est qu'elle est laide à ne pas oser regarder son miroir.

— Elle est très jolie, au contraire.

— Alors, ma foi, ce n'est pas une femme, c'est un objet d'art.

— Et j'en suis très amoureux, ajouta Claude.

— Ce n'est point vrai, répliqua Mariette en achevant d'effeuiller une marguerite qu'elle avait prise dans son bouquet, vous n'en êtes pas amoureux du tout : c'est le dernier mot de la marguerite.

— Vous croyez encore à cela? fit Claude embarrassé.

— Toujours. Et vous, vous n'y croyez plus?

— Ce sont des niaiseries.

— Vous dites cela maintenant que vous êtes un grand monsieur de Paris; mais, quand vous étiez un petit garçon de la campagne, vous n'étiez pas si incrédule; je me rappelle bien vous avoir vu jadis questionner les sorcières des champs, et, si elles vous répondaient non, vous poussiez de gros soupirs qui faisaient bien rire quelqu'un dont j'ai précisément le portrait ici.

— Où cela? fit Claude naïvement.

— Là, dans mon miroir, ajouta Mariette en se retournant vers la glace de sa cheminée.

— C'est bien loin de nous, ce temps-là! — dit au bout d'un instant Claude, dont l'attitude devenait de plus en plus embarrassée. Il y eut quelques minutes de silence entre les deux jeunes gens. Mariette s'était remise à ses fleurs, et ne levait pas les yeux. Claude regardait vaguement autour de lui.

— C'est là cette belle robe qui vous a fait oublier votre parole hier au soir? dit-il tout à coup en désignant une robe jetée négligemment sur un fauteuil.

— Oui, dit Mariette. Est-elle à votre goût?

— Je ne m'y connais pas. — Mais, reprit Claude après un nouveau silence, comment se fait-il que vous puissiez chercher du plaisir quand vous savez qu'il y a un être dans la peine à cause de vous?

Mariette tressaillit et releva la tête. — C'est vrai, dit-elle lentement, et vos paroles me font songer que vous êtes venu ici pour me parler d'une autre personne. Je ne sais pas comment cela se fait, je n'y pensais plus, et vous non plus au reste, ajouta la jeune fille.

— C'est vrai, dit Claude, nous avons parlé d'autre chose.

— Nous avons parlé de nous, répliqua Mariette, et rien que de nous! Eh bien! comment avez-vous trouvé Fernand? ajouta-t-elle avec un air d'intérêt véritable.

— Mal, dit Claude, et la nouvelle de votre présence à ce bal hier au soir avait contribué à rendre son état plus inquiétant.

— Pourquoi le lui avez-vous dit alors? s'écria Mariette.

— C'est lui, au contraire, qui me l'a appris, répondit Claude.

Et il raconta à la jeune fille tout ce qui s'était passé le matin entre lui et le malade. Quand il eut achevé, il aperçut quelques larmes couler sur les joues de Mariette.

— Mais quelle étrange fille êtes-vous donc? s'écria Claude. Quoi! vous pleurez, et vous m'avez chargé de porter à ce jeune homme une nouvelle qui pouvait le faire mourir de douleur! vous pleurez, et vous n'avez jamais eu la moindre pitié pour lui! vous pleurez, et vous ne pouvez pas faire le sacrifice d'une satisfaction de vanité ou d'un quart d'heure de plaisir! Où les larmes que je vous vois répandre prennent-elles donc leur source? Serait-ce dans le regret que vous éprouvez en apprenant que la nouvelle de votre trahison a produit sur Fernand l'effet que vous vouliez produire? Votre mensonge a réussi, Mariette : à cette heure, Fernand a pour vous tout le mépris que vous souhaitiez lui voir, et si vous l'aviez entendu l'exprimer comme je l'ai entendu moi-même, vous en seriez certainement convaincue. Est-ce pour cela que vous pleurez?

— Vous ne me comprenez pas, dit Mariette, et vous ne connaissez pas Fernand. Ce qu'il souffre à cette heure doit être horrible, et si je ne le savais pas surveillé, j'aurais des inquiétudes. C'est la pensée de sa souffrance qui cause mes larmes. Je ne suis point barbare comme vous le pensez. Pauvre Fernand! Dieu veuille qu'il persévère dans son mépris! Dieu veuille qu'il m'oublie et qu'il me pardonne! Moi, je n'oublierai pas son dévouement ni mon ingratitude, et ce souvenir sera long-temps mon châtiment. Mais, après tout, s'écria Mariette, dont le visage prit une soudaine expression de violence, pourquoi m'apitoyer? Ce que Fernand a souffert avec moi, ne l'avais-je pas autrefois souffert avec un autre? N'est-ce pas la peine du talion, en amour, appliquée par une destinée aveugle? Je ne l'ai point choisi, c'est lui qui est venu à moi. Suis-je donc coupable, et n'est-ce pas plutôt le hasard? D'ailleurs, je l'ai aimé tant et aussi long-temps que je l'ai pu. Pourquoi, lorsqu'il avait prise sur mon cœur, s'est-il reposé avec une sécurité

aussi téméraire sur un amour qui voulait être gardé à vue? Pourquoi m'a-t-il crue une autre femme que ce que j'étais réellement? Me suis-je parée de vertus absentes pour le séduire? Non, il peut m'accuser de tout, hormis d'hypocrisie : je ne lui ai point demandé qu'il me fît l'honneur d'une passion de roman dont je me savais parfaitement indigne. C'est la manie de certains très jeunes gens de prendre pour une Marion la femme la plus vulgaire, et de vouloir lui refaire une virginité. Cette pensée que tous les cœurs enthousiastes et naïfs adoptent pour devise est de la poésie, mais rien que de la poésie. On ne refait pas ce que Dieu lui-même serait impuissant à recréer. Le cœur d'une fille comme nous autres ressemble à une hôtellerie mal famée, où le passant honnête qui s'y aventure par hasard attire sur lui toutes les railleries des hôtes ordinaires. Quand un bon sentiment nous vient au cœur, les mauvaises passions maîtresses du logis l'en chassent bien vite.

A mesure qu'elle évoquait ainsi les souvenirs de sa liaison avec Fernand, Mariette se sentait entraînée à compléter par de nouvelles confidences celles qui déjà, la veille, avaient porté le trouble dans l'ame de Claude Bertolin. Seulement elle ne s'accusait plus, elle s'interrogeait tout haut, elle semblait se parler à elle-même plutôt qu'à Claude. — Et d'ailleurs, reprit-elle, Fernand était-il bien l'être qui aurait pu ranimer en moi tout ce que le désordre, la paresse et pis encore y avaient détruit? Il a souffert et souffre encore sans doute à cause de son amour pour moi; mais n'ai-je pas moi-même souffert autant que lui, sinon plus? Entre deux êtres, dont l'un est aimé par l'autre qui ne l'aime pas, croyez-vous que tout le mal soit pour celui qui aime? Celui-là qui ne peut rendre l'amour dont il est l'objet n'éprouve-t-il pas une douleur aussi grande que celui qui ne peut obtenir l'amour qu'il demande? Au milieu de son chagrin, le premier a du moins la consolation de sentir quelque chose de vivant s'agiter dans son cœur; mais celui qui met la main sur son cœur et qui le sent froid comme la pierre d'un tombeau, le pensez-vous exempt d'angoisses, et n'est-ce point un pénible état que de se survivre à soi-même? Ah! que de fois me suis-je sentie dévorée d'envie en voyant souffrir et gémir ce pâle jeune homme, et que n'aurais-je pas donné pour partager la moitié de ses douleurs! Moi aussi j'ai eu mon martyre, et la vie que j'ai menée avec Fernand était le plus souvent intolérable! Tous les jours, avec ou sans motif, j'avais à subir une scène de jalousie, et quelle jalousie encore! La pire espèce : une tempête de soupirs sur un ruisseau de larmes, un reproche monotone et placide; jamais l'attaque vive qui permet la riposte. Il n'y avait jamais rien à dire, il fallait se taire. Ah! combien m'a-t-il impatientée, ce Bartholo élégiaque dont le pas était toujours sur mes talons, et qui savait me trouver, les yeux bandés, en

quelque endroit que je fusse! On eût dit véritablement que le hasard s'était mis comme un alguazil au service de sa jalousie; c'est au point qu'il m'est arrivé dix fois pour une de le tromper, uniquement pour voir s'il ne me serait pas possible de faire perdre la piste à cette défiance magique, qui avait le flair du plus fin limier. C'était, entre ses soupçons et mes ruses pour les déjouer, une lutte où Fernand a toujours été le vainqueur. Et cependant rien n'a pu lasser cet amour où l'imbécillité se mêlait à l'héroïsme. Un beau jour, il voulut prendre une grande résolution, et tenta, pour savoir si je l'aimais ou non, l'expérience suivante : à cette époque, il était venu loger chez moi; il m'écrivit une lettre dans laquelle il m'annonçait très durement qu'il fallait en finir et qu'il allait me quitter; puis il alla se cacher sur une terrasse qui était de plain-pied avec ma chambre, attendant mon retour pour épier l'impression que me causerait sa lettre. Je rentrai très tard, bien après minuit, et je fus d'abord assez surprise de ne point trouver Fernand. Son billet me tomba sous les yeux : j'en pris lecture, et le jetai froidement dans les cendres. Fernand, qui me guettait sans que je le susse si près de moi, dut voir avec quelle indifférence j'accueillais sa rupture; mais ce ne fut pas tout. Me croyant libre, je me disposai à retourner d'où je venais; rien n'était plus net et plus précis, ce me semble. Cependant, comme j'ouvrais la porte pour m'en aller, Fernand sortit de sa cachette, se roula à mes pieds, et me demanda pardon de ce qu'il avait fait. Et dix aventures du même genre! Quand on aime une femme indigne de soi, et qu'on se sent trop faible pour la quitter, on a le courage de sa faiblesse : on se fait aveugle et sourd; c'est ce que Fernand aurait dû faire : il se fût épargné bien du chagrin, et à moi bien de l'ennui, sans compter le remords qu'on éprouve toujours en voyant qu'on fait le malheur de quelqu'un. C'est fini, dites-vous : c'est mon vœu le plus cher. J'embrasserai Fernand de bien bon cœur le jour où je le retrouverai n'ayant pour moi qu'une indifférence sincère, qui lui permettra de me serrer la main sans avoir la fièvre. Je ne me fie pas du tout à sa haine et à son mépris : car au fond de ces sentimens-là, qui sont comme la lie que dépose l'amour, il reste toujours quelque chose qui est de l'amour encore.

Mariette, qui, tout en parlant, s'était promenée à grands pas dans la chambre, vint, quand elle eut achevé, se rasseoir auprès de Claude, qui l'avait silencieusement écoutée.

— Eh bien! lui demanda-t-il, maintenant que vous voilà libre tout-à-fait, qu'allez-vous faire?

— Que voulez-vous que je fasse? répondit-elle. Mon chemin est tout tracé; je n'ai qu'à le suivre : c'est tout droit, et au bout...

— Au bout! fit Claude avec quelque inquiétude, eh bien?

— Dame, répondit la jeune fille, quand j'aurai vécu encore une di-

zaine d'années de cette vie-là, il est probable que je ne serai pas loin de la fin. Notre existence, à nous autres, est un roman banal pour lequel la destinée a toujours le même dénoûment, la misère dans la honte et la mort dans l'oubli.

Un frisson d'épouvante fit tressaillir Claude en écoutant cette belle créature évoquer aussi tranquillement la lugubre image de son avenir. — Et vous ne tenterez rien pour sortir de cette route périlleuse? vous savez quel abîme est au bout, et vous continuerez votre chemin?

Mariette fit un geste de résignation. — Écoutez-moi, lui dit Claude en essayant de lui prendre la main; mais la jeune fille la retira doucement et lui répondit :

— Je sais ce que vous allez me dire, du moins je crois le deviner. Par un sentiment qui indique un cœur humain, vous souhaiteriez me voir renoncer à cette existence où je ne sais pas la veille le nom de l'amant du lendemain, où je ne sais plus le lendemain le nom de l'amant de la veille. Mon avenir paraît vous effrayer plus qu'il ne m'inquiète moi-même, car aujourd'hui je mets en pratique les maximes d'indifférence qu'Édouard me conseillait jadis en me disant : Ne regarde jamais devant toi plus loin que le lendemain. Cette existence est horrible, je le sais;... ce n'est pas par goût que j'y veux rester, mais c'est à cause des efforts qu'il me faudrait tenter pour en sortir. D'ailleurs, j'ai derrière moi un passé que personne ne pourra jamais oublier et que je n'oublierai jamais moi-même, c'est le rocher de Sisyphe qui me retombera toujours sur la tête. Il est trop tard, je ne suis plus maîtresse de ma destinée. Le courant qui m'emporte est plus fort que tout, il faut que je m'y abandonne.

— Mais si l'on essayait de vous arracher à ce courant? fit Claude.

— Ce serait inutile, répondit Mariette; celui qui le tenterait courrait le risque de se perdre lui-même et ne me sauverait pas. Voyez Fernand!...

— Fernand était votre amant.

— Eh bien! reprit Mariette, quel autre qu'un amant tenterait ce que vous dites?

— Ce pourrait être un homme qui vous aimerait assez pour n'avoir point d'amour pour vous.

— Quel nom donnez-vous à ce sentiment-là? dit Mariette en regardant Claude avec curiosité.

— Vous l'appellerez comme il vous plaira, répondit le jeune homme. Pensez-vous qu'il existe?

— C'est selon; mais en tout cas je ne m'y fierais point.

— Pourquoi?

— J'ai assez d'expérience acquise, répondit Mariette, pour apprécier ce que valent ces sortes de sentimens neutres. Les sympathies vagues

finissent ordinairement par se préciser dans une passion absolue. D'ailleurs la vanité d'une femme, et d'une femme comme moi surtout, aurait de la peine à se persuader que le dévouement qu'elle exciterait pourrait rester long-temps désintéressé, et il est probable que tôt ou tard l'homme qui aurait entrepris cette tâche dont vous parlez me poserait des conditions ou du moins me les laisserait deviner.

— Quelles conditions? fit Claude préoccupé.

— Ah! répondit Mariette, vous m'avez bien comprise : je veux dire que dans un temps donné cet homme-là voudrait être mon amant.

— Mais, continua Claude, si c'était un homme si peu semblable aux autres qu'il lui fût impossible d'aimer une femme qui vous eût ressemblé?

— Encore une fois, quel sentiment le guiderait alors? fit la jeune fille en rougissant légèrement. Si, à défaut d'un amour sérieux que je n'accepterai plus de personne, l'homme dont vous parlez était même exempt de désir, il froisserait peut-être ma vanité; mais, en s'intéressant à moi par pitié seulement, il froisserait à coup sûr ma fierté. Ce ne serait ni un ami, ni un amant; ce serait quelque chose comme un philanthrope, et je le refuserais. Si vous connaissez cet homme-là, vous pouvez le lui dire, acheva Mariette en relevant sa tête devant Claude.

—Vous venez de lui parler vous-même, répondit celui-ci, et ayant remarqué un sourire sur les lèvres de Mariette, Claude ajouta : — Vous l'aviez deviné sans doute. Eh bien! oui, cet homme-là, c'est moi. Vous connaissant comme je vous connais, par vous-même, et sachant que vous êtes désormais incapable d'amour comme je le comprends, vous auriez pu vous fier à moi sans craindre que je vous imposasse des conditions, du moins de celles dont vous parliez tout à l'heure.

— D'ailleurs vous avez une maîtresse, continua Mariette avec le même sourire.

— Quant à votre fierté, à qui toute pitié répugne, reprit le jeune homme avec un ton presque dédaigneux, je regrette de vous entendre parler de ce sentiment; vous avez perdu le droit de l'invoquer : la fierté est la pudeur de l'infortune; mais, dans la situation où vous êtes et de laquelle vous ne voulez point sortir, la fierté est presque du cynisme.

— Voilà de belles paroles, dit Mariette froidement, mais où cela mène-t-il? Que puis-je entendre à toutes ces subtilités? En vérité, vous m'embarrassez beaucoup; mettez-vous un instant à ma place, et supposez qu'on vous parlât comme vous venez de le faire : quelle serait votre pensée? A quoi voulez-vous qu'une femme dans ma position attribue l'intérêt que vous lui portez? La confession franche, mettons même cynique, puisque le mot vous plaît, que je vous ai faite, les

scènes pénibles auxquelles vous avez assisté, n'ont pas dû, je le comprends, vous donner de moi une idée bien haute : comment expliquer alors cette sympathie sans nom que vous éprouvez pour une femme qu'avec vos principes il vous est impossible d'estimer? Que suis-je pour vous? Une étrangère.

— Ah! fit Claude, vous avez été jadis la compagne de mon enfance; vous êtes la fille d'un homme qui m'a sauvé la vie.

— Soit, dit Mariette, cela peut au besoin passer pour une raison de reconnaissance; mais véritablement est-ce l'unique raison qui vous guide? Réfléchissez; cherchez dans votre esprit ou cherchez ailleurs, ajouta la jeune fille, en soulignant pour ainsi dire le mot par l'accent singulier avec lequel elle le lança.

Claude resta silencieux; Mariette reprit : — Vous ne trouvez pas? Alors voulez-vous me laisser chercher pour vous? peut-être serai-je plus habile. Vous êtes jeune, monsieur Claude.

— J'ai vingt ans, répondit celui-ci.

— Ce n'est point cela que je veux dire, reprit Mariette. Moi aussi, je n'ai guère plus de vingt ans, et de ma jeunesse il ne reste plus que les apparences. Je voulais dire que vous aviez peu l'expérience de certains sentimens, l'amour, par exemple. Vous avez une maîtresse, me dites-vous; mais cela ne prouve rien : les étudians ont une maîtresse avant d'avoir un code; ils l'aiment ou ils ne l'aiment pas; le plus souvent c'est une fantaisie, ce qui vaut le mieux; quelquefois c'est une passion, ce qui est pis : voyez plutôt Fernand. Êtes-vous sûr d'aimer votre maîtresse, vous, monsieur Claude?

L'espèce d'obstination avec laquelle Mariette revenait à ce sujet impatienta le neveu du curé. — Ne me parlez plus de cela, dit-il. Je vous ai menti hier : je n'ai point de maîtresse et n'en veux point avoir.

— J'ignore pourquoi vous m'avez menti hier, dit Mariette.

— Je ne voulais point vous paraître un niais.

— Il n'y a point de niaiserie là-dedans, répondit Mariette.

— A vos yeux, cela pouvait en être une.

— Eh bien! en l'admettant, en quoi cela pouvait-il vous toucher? que vous importait mon opinion? Valait-elle qu'on lui fît l'honneur d'un mensonge... assez compliqué,... ajouta la jeune fille, puisque tout à l'heure vous m'avez dit que vous étiez réconcilié avec cette maîtresse de votre imagination, puisque vous aviez même entrepris la statistique de ses vertus? Qu'est-ce que toutes ces diplomaties... de mensonges et de démentis? Qui m'assure que ce n'est pas maintenant que vous mentez en désavouant cette maîtresse?

— Ah! je vous jure!... s'écria Claude.

— Pourquoi la solennité de ce serment? continua Mariette impitoyable.

— C'est pour vous convaincre.

— Et que voulez-vous faire de ma conviction?

A cette réponse posée devant lui comme un point d'interrogation, Claude ne put s'empêcher de rougir. Il sentit cette rougeur qui lui couvrait le visage, et son embarras ne fit que redoubler. Il chercha une réponse dans son esprit, mais il n'y trouva que le trouble où l'avaient jeté les paroles de Mariette. Celle-ci le tenait sous son regard et riait toujours de ce même sourire un peu railleur. Claude, ne sachant que dire, employa la ressource des gens timides, il fut impertinent et crut se tirer d'affaire en répondant aigrement : — Il n'y a qu'une fille comme vous qui puisse trouver du ridicule à ce qu'un jeune homme se tienne à l'écart des mauvaises liaisons.

— Qui vous parle de cela? répondit Mariette sans paraître offensée. Vous me trouvez étrange, mais vous êtes assez singulier vous-même: vous vous efforcez de me convaincre d'une chose, parce que vous supposez qu'elle ne m'est pas indifférente, en quoi votre supposition a bien tort, par parenthèse; je vous demande la raison de votre insistance; vous ne voulez pas la donner, parce que vous craignez d'en dire trop long. Vous êtes libre; cela ne m'empêcherait pas de deviner, si je voulais deviner. Mais, ajouta-t-elle en prenant la main de Claude, un conseil pour l'avenir : quand vous ne voudrez pas qu'on voie votre jeu, cachez donc mieux vos cartes.

— Je ne comprends pas, fit Claude, réellement déconcerté par ces façons de langage.

— Voulez-vous un dictionnaire? dit Mariette.

— Je vous assure que je ne sais pas,... balbutia Claude de plus en plus embarrassé; je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Quelle innocence! s'écria Mariette en frappant dans ses mains; dirait-on pas Chérubin? Gageons que vous cachez quelque part les rubans de la comtesse! Décidément, reprit-elle, vous ne voulez point parler; une fois, deux fois, non? Eh bien! soit; d'ailleurs vos paroles ne m'apprendraient rien que je ne sache déjà.

— Que savez-vous? fit Claude vraiment inquiet.

— Au fait, reprit Mariette à voix basse, vous n'en savez peut-être rien vous-même, de ce que je sais. Eh bien! si vous l'apprenez, ne me le dites pas; d'ailleurs il serait trop tard, car avant peu je ne pourrais plus vous entendre. Sans vous en douter, monsieur Claude, vous venez de me faire une visite d'adieu.

— D'adieu! s'écria le jeune homme frappé par ce mot.

— Oui, répliqua Mariette, je pars pour quelque temps. Fernand

sera sans doute bientôt guéri; j'aime autant qu'il ne me rencontre pas. S'il apprenait le mensonge que j'ai inventé pour le débarrasser de moi, il redeviendrait plus amoureux que jamais, ce dont Dieu le préserve, et moi aussi! Dans un mois, et peut-être auparavant, Fernand ira en vacances, et m'oubliera au milieu de sa famille, qu'il n'a point vue depuis long-temps à cause de moi; quand je le saurai loin de Paris, j'y reviendrai.

— Mais où irez-vous?... demanda Claude.

— J'ai à Dieppe une ancienne amie qui est allée prendre les bains; elle est avec le comte de G... Ils m'ont invitée à aller passer quelques jours avec eux; j'irai les joindre.

— C'est loin, Dieppe? demanda Claude machinalement.

— Assez loin, répondit Mariette sur le même ton; mais on y arrive.

— Alors je vous souhaite un bon voyage.

— Merci, dit la jeune fille.

— Et quand partez-vous? demanda Claude.

— Le plus tôt possible; d'ailleurs, ayant rompu définitivement avec Fernand, je ne puis plus rester dans sa chambre; il faut même que je m'inquiète d'en trouver une pour deux ou trois jours.

— Mais, si j'avais à vous parler, reprit Claude, où vous trouverais-je donc alors?

— Qu'auriez-vous à me dire? Parlez tout de suite, fit Mariette.

— Je veux dire que j'aurai peut-être à vous parler de la part de Fernand, que je reverrai demain.

— Fernand ignore que vous m'avez vue, et que vous pouvez me voir, puisque vous êtes censé ne m'avoir pas trouvée ici; et puis, je vous le répète, c'est fini entre lui et moi, et je vous remercie, avant de nous séparer, de m'avoir aidée dans cette rupture.

— Allons, dit Claude avec un effort, adieu.

— Adieu, fit Mariette en se levant comme pour le reconduire.

Quand ils furent près de la porte, Claude se retourna et voulut prendre la main de Mariette.

— Non, ce n'est point la peine, lui dit-elle.

— Pourquoi? fit Claude fâché, c'est l'usage quand on se quitte entre amis.

— Sommes-nous des amis?

— Je l'avais espéré.

— Non, répliqua Mariette, restons des inconnus l'un pour l'autre, cela vaudra mieux.

— Et vous ne voulez pas me donner la main? insista Claude.

— Je me souviens d'hier, vous serrez trop fort.

Avant qu'elle eût pu s'en défendre, Claude s'était emparé de sa main;

il allait la porter à ses lèvres, lorsque Mariette la retira brusquement et lui dit avec sa petite moue railleuse :

— Non, vous avez refusé mieux ce matin; je n'aime pas les caprices, et je prends ma revanche.

Claude la salua et sortit rapidement.

VIII.

En quittant Mariette, Claude ne voulut point rentrer chez lui; il craignait de rapporter dans son intérieur, encore si calme avant sa rencontre avec cette jeune fille, le trouble qu'elle avait fait naître en lui depuis deux jours, et particulièrement dans cette dernière entrevue. Il marcha au hasard, sans direction arrêtée, et s'aperçut seulement qu'il avait quitté le pavé des rues lorsqu'il entendit crier sous ses pas le sable des allées du Luxembourg. Il était trois heures de l'après-midi, et ce jour-là véritablement on eût dit qu'à la suite d'un brusque cataclysme Paris avait été transporté sous le méridien de Calcutta : le jardin était presque désert et silencieux; mais, en prêtant l'oreille, on aurait pu entendre le lion du zodiaque rugir et bondir dans les plaines incendiées du ciel. Sur les murs et les toits du palais ruisselait une lumière incandescente dont l'éclat repoussait le regard, et les eaux du bassin semblaient un lac d'argent figé, où la blanche escadre des cygnes traçait à peine un léger sillage. Aucun souffle d'air ne traversait cette atmosphère embrasée à suffoquer une salamandre, et les feuillages immobiles rappelaient à l'imagination la forêt pétrifiée de la Belle au Bois Dormant. Claude alla s'asseoir sous les marronniers d'où tombait une fraîcheur bienfaisante, et, avec l'inquiétude d'un homme qui, ayant le pressentiment d'une mauvaise nouvelle, n'ose pas ouvrir les lettres qu'on lui adresse, il hésita long-temps à regarder au fond de lui-même pour savoir ce qui s'y passait.

Un fait bizarre, peu croyable en apparence, et cependant accrédité dans l'esprit de bien des gens, c'est qu'il existe certaines épidémies qui se gagnent pour ainsi dire par la peur qu'on en a, ou par les soins que l'on prend pour les éviter. Il en est peut-être de même à l'égard de certaines passions auxquelles on succombe à son insu dans l'instant où l'on s'en croyait le plus éloigné. C'était à peu près ce qui était arrivé à Claude. Selon les caractères et les circonstances, les passions éclatent avec la rapidité du coup de foudre apoplectique, ou se révèlent avec une lenteur contenue qui déjoue la prudence de ceux qui veulent les repousser. Ainsi pendant cinq ou six mois, et tant qu'il n'avait été menacé par aucun danger, puisqu'il vivait en dehors de toute relation, Claude avait fait bonne garde autour de lui-même; mais sa vigilance,

lassée par ce perpétuel état de qui vive, s'était laissé mettre en défaut au moment même où elle aurait dû être plus active. La première fois qu'un hasard, qu'il n'avait pu prévoir, lui avait fait retrouver Mariette, il s'était présenté chez elle avec les préventions que Fernand lui avait inspirées; mais, au lieu d'une créature tout-à-fait vile, il avait vu une femme dont les manières et le langage modifièrent singulièrement l'idée qu'il s'était faite d'elle. A cela était venu se joindre ensuite l'intérêt qu'avait excité en lui l'histoire de la jeune fille. Nous avons fait connaître l'impression qu'elle lui avait causée: si, comme Mariette le lui avait dit, Claude avait eu plus d'expérience de certains sentimens, en découvrant la place que le souvenir et l'image de cette jeune fille occupaient déjà dans sa pensée, il aurait compris sur-le-champ qu'il était temps de se défier de lui-même et d'elle-même; mais il en était déjà arrivé à raisonner avec ses scrupules. Comme nous l'avons vu faire, il imaginait que son intervention entre Mariette et Fernand était une occasion dont il devait tirer un utile profit d'enseignement, et si une voix lui demandait tout bas : N'est-ce point plutôt une occasion dont tu veux profiter pour revoir Mariette? il feignait de ne point entendre. Quant à ces agitations intérieures, qu'il ne pouvait nier, il les attribuait au contact des événemens intimes auxquels il se trouvait mêlé, et se persuadait qu'il les verrait disparaître dès l'instant où sa mission serait achevée. Le sophisme lui était devenu subitement familier, et il s'en servait en toute circonstance pour se démontrer qu'il ne courait aucun danger, et qu'en agissant comme il le faisait il ne s'éloignait point de la ligne de conduite qu'il s'était primitivement tracée. Les places les mieux défendues offrent toujours un point où la résistance a été négligée. Il n'est point de si solide muraille qui n'ait sa pierre tombée, et l'étroite fissure où l'hirondelle fait son nid peut, le jour du siége, devenir une brèche assez large pour laisser passer une armée entière. La forteresse de placidité derrière laquelle Claude se croyait si bien en sûreté n'en était plus même à sa première pierre tombée. Pendant qu'il essayait de se donner le change à lui-même, la brèche avait été ouverte, et la passion victorieuse avait pénétré dans la place rebelle.

Ce fut là ce que Claude découvrit dans son tête-à-tête avec lui-même, sous ces marronniers du Luxembourg où son cœur avait déjà une fois senti un vague éveil, où l'autre soir il s'était promené avec Mariette. Son orgueil se révolta d'abord à l'idée qu'il était amoureux de cette fille. Il essaya de douter encore. Il tenta de donner un autre nom au sentiment dont il subissait déjà l'oppression tyrannique; mais l'évidence lui répondait. Que faisait-il en effet, à cette heure, dans cette promenade déserte, le front brûlant, le cœur en émoi, n'ayant qu'une pensée? Pourquoi n'était-il point chez lui, penché sur son travail,

l'esprit libre, le front calme et le cœur tranquille? Alors Claude adopta tout à coup un nouveau système : il voulut parlementer avec sa passion naissante, il s'efforça de la réduire aux proportions banales d'un caprice; il en était déjà arrivé à établir des nuances et à les comprendre. Quatre ou cinq heures après avoir refusé niaisement d'embrasser une femme sur le front, il sautait du haut en bas de l'échelle des concessions. Étrange faiblesse! amour-propre étrange! il ne voulait point avouer un sentiment, et se réfugiait dans un désir; mais un incident imprévu vint subitement troubler l'assurance fanfaronne au milieu de laquelle il se complaisait depuis un moment; son regard, qui errait vaguement, fut attiré par un nom qu'il venait d'apercevoir au milieu de diverses inscriptions faites au crayon, ou avec la pointe d'un couteau, sur le piédestal de la statue de Velléda, auprès de laquelle il était assis. Claude s'approcha et lut sur le marbre l'inscription suivante, inspirée sans doute par la rancune ou le dépit d'un galant évincé.

Pédante comme un docteur,
Sentimentale et coquette,
Frétillon maigre et sans cœur,
Ecce Mariette.

Signé GEORGE. Mardi, juin 184..

Claude, après avoir lu ces vers, tira brusquement de sa poche son mouchoir, dont il mouilla l'un des coins avec de la salive, et effaça le quatrain. Il avait éprouvé une douleur réelle, envenimée encore par une jalousie rétrospective, en voyant le nom de Mariette livré ainsi au regard des curieux; mais, en réfléchissant, il ne tarda point à comprendre que l'action qu'il venait de faire lui donnait un démenti à lui-même, et en effet, s'il n'était point amoureux de Mariette et n'éprouvait pour elle que le sentiment de convoitise qui s'éteint avec la satisfaction du désir, que lui importait le passé de cette fille et que lui importait son avenir? Cette réaction eut pour résultat de démontrer à Claude qu'il était, au contraire, épris de Mariette justement dans les conditions qui lui seraient le plus défavorables pour se faire écouter d'elle, puisqu'elle lui avait déclaré ne vouloir plus accepter aucun attachement sérieux. Et lui-même, d'ailleurs, n'avait-il pas sous les yeux l'exemple de Fernand pour le faire reculer devant cet amour dont le début le menaçait d'une infortune peut-être pareille à celle de ce jeune homme, et n'était-ce pas le moment ou jamais de tirer de cet exemple même le profitable enseignement qu'il se donnait encore la veille pour prétexte? Claude y pensait bien : il rassemblait dans son esprit tout ce qui s'était passé entre lui et Mariette; mais il ne savait à quoi se résoudre, et demeurait comme anéanti devant la révélation si prompte et si impérieuse d'un sentiment qu'il n'avait plus la force de

combattre. Quoi! c'était bien lui, Claude, qui était amoureux de Mariette après ce qu'il savait d'elle, après ce qu'elle lui avait dit elle-même! Eh bien! oui, c'était lui, et cela devait être. Dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre physique, toute compression détermine un éclat. Les passions les plus vives sont ordinairement celles qui ont été le plus long-temps contenues. La résistance qu'on leur oppose leur donne des forces nouvelles. Sages et prudentes peut-être, si on les eût abandonnées à leur essor naturel, elles deviennent aveugles et insensées quand on les force de conquérir leur liberté par la violence. L'éducation quasi-monastique que Claude avait reçue, s'ajoutant à certains préjugés exagérés, comme le sont presque toujours les appréciations des gens qui jugent les choses et les hommes plutôt d'après le ouï-dire d'autrui que d'après leur expérience personnelle, avait imbu son esprit de terreurs puériles. On se rappelle ses soins, ses précautions en arrivant à Paris : c'était là, aussi bien que dans la comédie, autant de précautions inutiles. Cette vie de solitude absolue, cette perpétuelle absorption de la pensée dans l'atmosphère d'une raison sèche était à la fois plus et moins que de la sagesse. C'était peut-être, sans que Claude s'en doutât lui-même, une révolte contre la loi humaine. Quoi! il avait vingt ans, l'âge des rires, des désirs et de l'enthousiasme, l'âge rapide où le cœur dit si facilement *credo* à toutes les chimères et à toutes les illusions séductrices; il avait devant lui cette vingtième année, terre promise des adolescens, et il refusait d'y entrer! En adoptant ce singulier système de résistance, Claude ignorait une chose : c'est que le meilleur et le plus puissant préservatif contre la passion, c'est la passion même. En s'enfermant dans son isolement, s'il avait laissé plus souvent pénétrer entre lui et l'étude le souvenir de sa fiancée, au lieu de le consigner à sa porte comme il l'avait presque fait, nul doute que cet amour l'eût défendu contre tout autre; mais, on se le rappelle, il s'était au contraire efforcé de l'oublier : il avait regretté de s'être abandonné un moment au charme enivrant de l'heure des adieux, aux chastes caresses qui avaient été comme le sceau du premier aveu, et, quand il y songeait, il se demandait s'il n'avait pas été un peu loin avec la fille du docteur, et s'estimait presque un séducteur, parce qu'il avait serré un peu tendrement la main de sa fiancée avant de lui avoir passé au doigt l'anneau qui devait la faire sa femme. Avec de pareilles idées, il était bien évident que Claude devait tomber amoureux de la première femme avec laquelle il passerait seulement une heure. Ce n'était que l'affaire du temps et de l'occasion, et, pour Claude, l'occasion était venue.

Cependant la chaleur de cette journée torride était tombée peu à peu, et quelques promeneurs commençaient à se montrer dans le jardin; l'horloge du palais, qui sonna tout à coup, fit lever la tête à Claude,

et le tira pour un moment de sa rêverie. Il s'aperçut que l'heure à laquelle on dînait ordinairement à son hôtel était passée depuis longtemps. Toute une demi-journée s'était presque écoulée depuis qu'il était là plongé dans ses perplexités, faisant tous ses efforts pour détacher de son esprit la pensée qui s'en était emparée, et sans cesse y étant ramené. Comme il venait de se lever de sa chaise, tourmenté subitement par un besoin de mouvement, deux jeunes gens passèrent devant lui en se tenant par le bras, et l'un d'eux fit un geste comme pour saluer Claude. C'était l'interne du médecin dont Claude suivait la clinique à la Charité. Claude lui avait machinalement rendu son salut, et avait déjà été dépassé par lui, lorsque l'interne revint brusquement sur ses pas comme un homme qui se ravise, et s'approcha de Claude:

— Pardon, lui demanda-t-il, n'êtes-vous point venu à la Charité aujourd'hui?

— Oui, répondit Claude; seulement j'avais affaire, et je n'ai pu venir qu'un peu tard, aussi ai-je manqué la clinique; est-ce que vous avez eu besoin de moi?

— Non, répondit l'interne; mais il est arrivé tantôt un événement qui a mis toute notre salle sens dessus dessous, et, quand je vous ai rencontré tout à l'heure, m'étant rappelé vous avoir vu causer hier avec le numéro dix, j'ai pensé que vous pourriez peut-être connaître la cause qui l'a poussé à se suicider.

— Quoi! s'écria Claude en interrompant le jeune homme, Fernand! C'est de lui que vous parlez?

— Fernand, oui, c'est en effet le nom que j'ai vu sur la pancarte. Eh bien! il vient de s'empoisonner avec du laudanum pris dans la bouteille destinée aux pansemens; c'est justement une heure ou deux après que vous l'avez quitté, car la sœur de service m'a désigné un jeune homme avec lequel le numéro dix a causé long-temps dans la journée, et, au portrait qu'elle m'a fait, j'ai cru vous reconnaître.

— C'était moi en effet, répondit Claude épouvanté. Est-ce qu'il est mort?...

— Pas encore, mais il n'en vaut guère mieux, dit l'interne avec l'insouciance des gens chez qui le spectacle journalier de la mort a presque anéanti toute sensibilité. Est-ce que vous savez pourquoi il a voulu se tuer?

— Non, balbutia Claude, je ne connais pas ce jeune homme; comme il ne pouvait point sortir, il m'avait chargé d'une commission dans la ville; je l'ai faite, et lui ai porté la réponse tantôt... Tout ce que je sais, c'est qu'il avait beaucoup d'ennui et de chagrin.

— Affaire de femme, hein? demanda l'interne.

— Je l'ignore, reprit Claude. Cependant, quand je l'ai quitté, il paraissait moins souffrir.

— Eh bien! avant peu, il ne souffrira plus du tout sans doute.

— Quoi! fit Claude, il n'y a véritablement pas d'espoir de le sauver?

— D'après les calculs de l'infirmier, qui savait à peu près le compte de ses gouttes, il a dû en prendre une dose capable d'assommer un bœuf. C'est dommage, c'était un garçon assez gentil. Je ne puis pas me rappeler où diable je l'ai vu avant de le rencontrer dans mon service; mais pour sûr sa figure ne m'était pas inconnue. Venez-vous avec nous prendre un verre de bière? ajouta l'interne en passant son bras sous celui de Claude; mais celui-ci se dégagea.

— Non, merci, dit-il; j'ai affaire dans le quartier.

— A demain donc, fit l'interne, qui s'éloigna tranquillement avec son ami.

Claude, resté seul, demeura tout étourdi de la nouvelle qu'il venait d'apprendre. Après avoir hésité un moment, il prit sa course et sortit du jardin. Dix minutes après, il était dans l'escalier de Mariette. Il frappa à la porte, on ne répondit pas; il frappa plus fort sans qu'on lui ouvrît.

— Mariette, murmura-t-il en collant sa tête contre la serrure, c'est moi, Claude : ouvrez. — Mais cette fois encore il ne reçut pas de réponse. Comme il appelait de nouveau, une voisine ouvrit la porte et parut sur le carré.

— Qui demandez-vous? dit-elle à Claude.

— Mlle Mariette.

— Je crois qu'elle ne loge plus ici; je l'ai vue descendre dans la journée avec un commissionnaire qui portait des malles. Le portier vous dira peut-être sa nouvelle adresse.

Claude remercia la voisine et descendit à la loge du portier.

— Mlle Mariette n'a point dit où elle allait, lui fut-il répondu; mais la femme du concierge ajouta : — Le commissionnaire qui est en face, près du marchand de vin, le sait peut-être; c'est lui qui a fait son déménagement.

Claude descendit dans la rue, aperçut l'homme qu'on lui avait indiqué, et qui fit d'abord la sourde oreille aux renseignemens qu'on lui demandait; mais une pièce de monnaie qu'il sentit couler dans sa main le fit parler. Mariette logeait actuellement rue de Vaugirard. Claude y courut. Mariette était chez elle. Cette fois Claude ne prit point la peine de frapper, il trouva la clé sur la porte et il entra. Mariette était seule, occupée à se tirer la bonne aventure avec un jeu de cartes étalé devant elle. Dérangée par le bruit que Claude avait fait en entrant, elle se leva brusquement et regarda le jeune homme avec surprise.

— C'est vous? lui dit-elle durement.

— C'est moi, fit Claude en s'asseyant sans qu'on l'en eût prié.

— Vous êtes sans gêne, fit Mariette; où avez-vous vu qu'on entrait

chez une femme sans frapper? Les cartes ont bien raison, elles m'annonçaient tout à l'heure la visite d'un homme de campagne. Il faut en effet être bien paysan pour avoir si peu d'usage. Qui vous a dit que vous me trouveriez ici? demanda-t-elle sur un autre ton.

— Qu'importe? fit Claude, je l'ai su.

— Et pourquoi donc me poursuivez-vous?... qui vous l'a permis?... êtes-vous sûr de ne pas me gêner?

— Gêner! Comment? fit Claude.

— Enfin, dit Mariette, que savez-vous?... que me voulez-vous? ajouta-t-elle en frappant du pied. Est-ce que vous avez oublié quelque chose chez moi tantôt?... votre montre, votre canne?... Je n'ai rien trouvé, je vous en préviens.

— Marianne, fit Claude, j'ai à vous parler, asseyez-vous.

— Je ne m'assieds pas; je suis lasse d'être assise... On meurt de chaleur ici, reprit la jeune fille en allant lever sa jalousie.

— J'ai à vous parler, dit Claude gravement.

— Eh bien! je vous écoute, et soyez bref, j'ai à sortir.

— Et vous allez?...

— Je vais au bal.

— Marianne, reprit Claude, c'est impossible, vous n'irez pas au bal ce soir.

— Ah çà! monsieur Bertolin, de quoi vous mêlez-vous, s'il vous plaît? fit la jeune fille avec une impatience souverainement impertinente. Est-ce que vous prétendriez me faire la loi chez moi, où vous êtes entré aussi brutalement qu'un huissier qui vient saisir?

— Depuis que je vous ai quittée, il s'est passé bien des choses, reprit Claude, et c'est pourquoi j'ai cherché après vous, car, sans cela, quel prétexte aurais-je eu pour me présenter chez vous? ajouta-t-il naïvement.

— En effet, dit Mariette, c'est ce que je me suis demandé en vous voyant... Que s'est-il passé? qu'est-il arrivé?

— Un grand malheur.

— Un malheur? répéta Mariette. Et, jetant un regard sur le jeu de cartes étalé sur la table, elle ajouta avec un accent de conviction : C'est donc cela qu'il y avait tant de piques dans mon jeu... Mauvaise nouvelle apportée à la nuit dans ma maison par un homme blond... vous êtes châtain-clair, c'est vous.

— Ne riez pas, Mariette, vous vous en repentiriez, fit Claude gravement.

— Oh! je ne ris pas, dit Mariette, qui était en effet très sérieuse. Eh bien! reprit-elle en levant les yeux sur Claude, parlez donc.

— Eh bien! celui dont nous parlions ce matin n'a pas eu le courage de supporter la fausse nouvelle que je lui avais apportée.

— Fernand! s'écria Mariette.

— Fernand, reprit Claude, il s'est empoisonné... dans la journée... je viens de l'apprendre tout à l'heure, et par hasard.

Il n'avait pas achevé cette révélation que Mariette était tombée à la renverse sur sa chaise.

— Fernand, Fernand! s'écria-t-elle en se cachant la tête dans les mains... Mon ami! mon pauvre ami!

— Mais vous l'aimez donc encore? fit Claude, qui se sentit troublé par cet élan de tendresse et le cri de douleur presque passionnée qui venait de s'échapper des lèvres de Mariette. Celle-ci ne répondit pas : elle était évanouie.

Presque au même instant, une jeune femme élégamment vêtue entra dans la chambre en sautillant. Comme la nuit était venue, elle n'aperçut point d'abord Mariette, qui était restée sans connaissance étendue sur sa chaise.

— Es-tu prête, Mariette? s'écria-t-elle, la voiture est en bas. — Mais, s'étant aperçue de l'état où était sa camarade, elle s'arrêta brusquement, jeta un regard rapide sur Claude et l'aida, sans lui rien demander, à donner des soins à Mariette, qui, au bout de quelques instans, ouvrit les yeux et put articuler quelques paroles.

— Vous aviez raison, monsieur Claude, lui dit-elle à voix basse, je n'irai pas au bal ce soir.

— Nous irons un autre jour, dit son amie.

— Jamais, murmura Mariette en regardant Claude avec des yeux noyés de larmes.

Claude la quitta au bout de quelques instans en lui promettant de revenir le lendemain.

IX.

Un soir du mois de septembre, environ trois mois après la scène que nous venons de raconter, Claude Bertolin, surpris par un orage violent qui venait d'éclater, s'était réfugié dans un café du quartier latin, où il demeurait toujours. Près de la table où il était assis, deux jeunes gens causaient, et quelques mots de leur conversation éveillèrent la curiosité de Claude, qui écouta leur entretien tout en feignant de lire un journal.

— Oui, mon cher Édouard, disait l'un d'eux, j'étais sûr que cela te paraîtrait incroyable, et cependant c'est comme cela.

— Et depuis quand? demanda l'autre jeune homme sur le ton de la plus profonde surprise.

— Depuis environ trois mois. Au reste, la dernière fois que je l'ai

vue, elle semblait déjà méditer quelque grave résolution. Il courait alors une assez méchante histoire sur son compte : on prétendait qu'un jeune homme, nommé Fernand, avait failli s'empoisonner dans l'hôpital où il était, en apprenant que Mariette s'était sauvée avec un de ses voisins deux heures après l'avoir vu au moment de rendre le dernier soupir.

— Ah ! fit Édouard, sans cœur ! c'est bien la même femme que j'ai connue jadis !

— C'est égal, répliqua l'autre jeune homme, c'était une réjouissante créature. Quand elle était en face d'une bouteille vide ou pleine, elle faisait des professions de foi à donner la chair de poule à Satan lui-même. Au reste, elle ne nous aimait guère, nous autres étudians, et elle ne se gênait pas pour nous le dire.

En ce moment, un jeune homme tout ruisselant de pluie entra dans le café, et s'approcha vivement des deux personnes dont Claude écoutait la conversation, en manifestant une grande surprise.

— Comment, Édouard ! c'est toi? s'écria-t-il en serrant la main de l'un des jeunes gens, est-ce que tu reviens à Paris? nous restes-tu longtemps?

— Je repars dans deux jours, répondit Édouard; je suis venu accompagner mon futur beau-père et ma prétendue.

— Tu te maries?

— Hélas ! et quand je dis hélas, j'ai tort : une jeune fille charmante, dont je suis parfaitement amoureux. Je l'épouse dans un mois, dans deux je serai notaire, et on m'appellera *mon cher maître*. Depuis trois jours que je suis ici, je paie mes dettes. Le premier jour, cela m'a amusé de voir toutes ces additions vivantes saluer les écus du sac paternel. Ah! c'est dommage de s'en aller, quand on a encore une fois vingt mille francs de crédit à l'horizon.

— Et tu ne vas pas faire un peu tes adieux à la vie de garçon avant d'aller t'asseoir à perpétuité au foyer conjugal? Ah ! mais, au fait, je savais bien que j'étais venu ici pour quelque chose, s'écria le jeune homme qui venait d'entrer : je viens de faire une rencontre qui te concerne, Édouard; devine un peu qui je viens de rencontrer?

— Qui donc? parle! demandèrent à la fois Édouard et l'autre jeune homme.

— Mariette, mes enfans, la belle Mariette elle-même! et quand je dis elle-même, j'ai tort, car ce n'est plus elle.

Claude écouta avec plus d'attention.

— Mariette ! s'écria Édouard.

— Ah ! dit l'autre, tu penses encore à elle. Au fait, c'était ton élève, elle t'a fait honneur.

— Eh bien! demanda l'autre étudiant, lui as-tu parlé? Que devient-elle et que fait-elle? Pourquoi nous a-t-elle abandonnés si brusquement? Est-elle baronne, marquise ou duchesse?

— Rien de tout cela. Devinez ce qu'elle est actuellement? C'est fabuleux : elle est sauvage. Quand je vous disais que c'était à ne pas y croire! Figurez-vous qu'elle n'a pas voulu me reconnaître. Mon Dieu! oui; elle a eu l'aplomb de me dire qu'elle ne me connaissait pas. En voilà une qui n'a pas la mémoire du cœur, car enfin ce n'est pas pour te faire de la peine, Édouard, mais j'ai été aussi l'un des saints de son calendrier.

— Et tu ne soupçonnes pas ce qu'elle peut faire? demanda Édouard.

— Je ne soupçonne pas, répondit l'autre, je suis sûr.

— Eh bien?

— Mariette travaille.

— Comment sais-tu cela, puisque tu ne lui as point parlé?

— Je l'ai rencontrée rue Richelieu; elle sortait d'une maison toute pleine d'ateliers de lingères, de marchandes de modes. Il était l'heure où les ouvrières quittent leur ouvrage, et Mariette avait sous le bras le petit cabas de tradition qui signale la grisette.

— Il fallait la suivre, dit l'autre étudiant.

— Tu aurais su où elle demeure, ajouta Édouard.

— J'y ai pensé; mais la petite finaude aura sans doute deviné mon intention en voyant que je la suivais : arrivée à la Bourse, elle est montée dans un coupé qui stationnait sur la place, et je n'ai plus rien vu. Qu'est-ce que vous pensez de cela?

— Pourrais-tu m'indiquer précisément la maison d'où tu as vu sortir Mariette? demanda Édouard au jeune homme.

— C'est à côté d'un grand magasin de nouveautés, et juste en face l'Hôtel des Princes.

— C'est bien, dit Édouard. Messieurs, ajouta-t-il, vous me demandiez tout à l'heure si je ne comptais point faire mes adieux à la vie de jeune homme; je n'y songeais pas, mais ce que je viens d'apprendre m'en donne presque le désir. J'ai passé jadis, vous le savez, pour un *irrésistible;* mais, depuis si long-temps que je n'ai pratiqué, je me serai rouillé sans doute. Je veux savoir où j'en suis, et c'est Mariette elle-même que je choisis pour faire cette épreuve. Cette conversion mystérieuse me pique au jeu; ce sera ma séduction de retraite.

— Mais, dit l'un des jeunes gens, en supposant que tu réussisses, qu'est-ce qui pourra nous le prouver?

— Comment t'y prendras-tu? ajouta l'autre.

— Que vous importe? répliqua Édouard. Si demain soir vous me voyez arriver au bal avec Mariette à mon bras, me croirez-vous?

— Oui, mais prends garde à toi, dit en riant l'un des jeunes gens. Mariette est fille à te faire glisser sur le bord de ton contrat de mariage.

— Oh! n'ayez point peur, répondit Édouard, c'est une expérience que je veux faire.

— C'est que tu n'as pas été heureux jadis dans les expériences que tu voulais faire avec elle.

— C'est moins pour moi que pour vous que je travaille, messieurs, dit Édouard. Je m'engage à ramener toute une soirée Mariette au milieu de vous; quand elle s'y trouvera, ce sera à vous de la retenir.

— Au succès de ton entreprise! répondirent les jeunes gens en choquant leurs verres.

Claude appela le garçon, paya ce qu'il devait et sortit brusquement du café. Dix minutes après, il était rentré chez lui. Depuis trois mois, l'étudiant n'habitait plus le triste hôtel de la place Saint-Sulpice; il logeait dans une des rues tranquilles du quartier Vaugirard où il avait trouvé à louer en garni une petite chambre dont les fenêtres s'ouvraient sur le magnifique horizon des campagnes voisines. Comme il mettait la clé dans sa serrure, une jeune femme parut sur le seuil d'une chambre voisine de la sienne. C'était Mariette.

— C'est vous, mon ami. Entrez donc chez moi; j'ai de bonnes nouvelles à vous donner.

— Moi aussi, Mariette, répondit Claude, j'ai à vous parler. — Et il entra dans la chambre de la jeune fille.

— Comme vous rentrez tard ce soir! lui dit-elle; il est presque dix heures.

— J'ai été retenu par le mauvais temps, répondit Claude d'un air embarrassé; mais vous, Mariette, que vous est-il donc arrivé? Vous paraissez toute joyeuse ce soir. Est-ce que vous avez fait une bonne rencontre? ajouta-t-il en observant la jeune fille.

— Que voulez-vous dire? fit Mariette. Je n'ai fait aucune rencontre ni bonne, ni mauvaise. Je suis joyeuse, c'est vrai, mais c'est parce que j'ai une heureuse nouvelle à vous apprendre.

— Qu'est-ce donc? demanda Claude.

— Eh bien, dit Mariette, voici ce qui arrive. L'une des premières demoiselles du magasin où je travaille quitte la maison, et on m'a proposé de la remplacer. Une telle place était le but de mon ambition, mais je n'espérais pas si tôt la réaliser. Ai-je assez de bonheur en aussi peu de temps!

— Et vous acceptez? demanda Claude.

— Si j'accepte! pouvez-vous me le demander, mon ami? Mais songez donc, c'est une position qui assure mon avenir, un avenir sûr,

honorable, que je puis espérer, grace à vous, qui m'avez retirée de l'abîme où j'étais.

— Mais, demanda Claude, les exigences de cette place vous forceront sans doute à quitter cette maison?

— Certainement, répondit Mariette, sans remarquer l'inquiétude visible avec laquelle Claude attendait sa réponse, je serai logée au magasin. Oh! on me fait des conditions si belles, que j'avais d'abord peine à y croire. Figurez-vous, je l'ai déjà calculé, je pourrai mettre de côté trois ou quatre cents francs par an, et je serai augmentée. Mais qu'avez-vous donc, mon ami? vous paraissez triste. Moi qui espérais vous voir si heureux du bonheur qui m'arrive, et dont vous êtes l'auteur! Voyons, Claude, quel chagrin avez-vous?

— Que voulez-vous? dit Claude. Je me fais difficilement à cette idée, que vous allez quitter cette maison et que j'y resterai seul. J'étais habitué à vous entendre chaque matin, quand vous alliez à votre ouvrage; j'étais habitué à vous voir un instant chaque soir.

— Mais, mon ami, reprit Mariette, ce n'est point une séparation. J'aurai tous les quinze jours une journée de liberté qui vous sera consacrée. N'êtes-vous pas mon seul ami maintenant? ne vous dois-je pas d'être redevenue une honnête fille? Et d'ailleurs voici l'époque qui arrive où, de toutes façons, nous eussions été forcés de nous quitter. Vous allez retourner dans votre famille : le temps que vous passerez là-bas vous sera un apprentissage de notre séparation, et quand vous reviendrez, étant déjà habitué à ne plus me voir tous les jours, votre solitude vous sera moins pénible. Ah! moi aussi, je m'ennuierai bien dans les commencemens : votre bonjour du matin et votre bonne nuit de chaque soir me manqueront; mais je penserai à vous. Ah! mais, à propos, s'écria Mariette, étourdie que je suis, j'ai une lettre pour vous, que le portier m'a remise en montant, car il s'obstine à me donner vos lettres. C'est de votre oncle sans doute, acheva Mariette en remettant la lettre à Claude.

— Non, répondit le jeune homme, après avoir lu.

— De qui donc alors? fit Mariette.

— Lisez, lui dit Claude, en lui mettant la lettre ouverte dans les mains.

— Pourquoi? — fit Mariette étonnée. Elle prit néanmoins lecture de la lettre sur une nouvelle invitation de Claude. — Ah! dit-elle en riant, après avoir achevé, je ne m'étonne plus maintenant que vous soyez si sage, mon ami; vous aimez là-bas, et là-bas on vous aime. Pauvre Angélique! elle va être bien heureuse quand elle vous verra arriver! Je me rappelle l'avoir vue à l'époque où son père soignait ma pauvre mère défunte : c'était une ravissante petite fille, ce doit être une belle personne. Mais savez-vous, dit-elle, que c'est fort mal à vous

d'obliger votre fiancée à se rappeler à votre souvenir? Cette lettre m'a émue moi-même. Je croyais que vous écriviez tous les quinze jours à votre oncle et au docteur.

— Depuis trois mois, répondit Claude, j'ai écrit très rarement.

— Il faut répondre à cette lettre, dit Mariette d'une voix un peu troublée; le père d'Angélique vous le demande presque dans les quelques lignes qui accompagnent les tendres reproches de sa fille, inquiétée par votre silence. Vous avez été bien discret avec moi, Claude, ajouta Mariette, j'ignorais cette passion. Il faut répondre à Angélique.

— Non, dit Claude.

— Non, pourquoi?

— Parce que je ne sais pas mentir, dit le jeune homme.

— Pourquoi mentir? demanda Mariette.

— Je n'aime pas Angélique, dit le jeune homme en prenant dans ses mains la main de Mariette.

— Mais vous l'avez aimée?

— Je n'en sais rien véritablement; en tout cas, je ne l'aime plus.

Il y eut un moment de silence entre les deux jeunes gens : Mariette n'osait lever les yeux, et Claude avait baissé les siens. Pendant ces cinq minutes de silence, ils s'étaient dit tout ce qu'ils avaient à se dire.

— Claude, mon ami, il est tard, dit la jeune fille en retirant sa main, que le jeune homme avait gardée dans la sienne; rentrez chez vous, nous nous reverrons demain.

— Mariette, dit celui-ci, avant de vous quitter, j'ai quelque chose à vous dire, et c'est précisément à cause de cela que tout à l'heure je vous ai demandé si vous n'aviez rencontré personne.

— Que voulez-vous dire? dit Mariette en rougissant un peu.

— Vous m'avez répondu non, et cependant je savais le contraire.

— Comment avez-vous su? dit la jeune fille avec curiosité.

Claude lui raconta ce qu'il avait entendu au café. Au nom d'Édouard, il avait remarqué que Mariette avait tressailli.

— Je vous remercie de m'avoir prévenue, dit Mariette, j'agirai en conséquence. Demain et après, je n'irai pas à mon travail.

— Mais pourquoi n'aviez-vous pas voulu m'avouer que vous aviez rencontré ce jeune homme que j'ai vu au café?

— Je craignais que cela ne vous forçât à songer au passé, répondit Mariette à voix basse.

— Vous aviez donc deviné? s'écria Claude...

— Avant vous, répondit-elle avec une charmante coquetterie.

Ils se serrèrent la main une dernière fois, et Claude rentra dans sa chambre. Il ne pouvait dormir, et passa une partie de la nuit à regarder les étoiles : ce fut seulement au jour levant qu'il se mit au lit, attendant avec impatience l'heure où il reverrait Mariette. Celle-ci non plus ne

s'était pas couchée; elle avait passé debout toute une partie de la nuit. Elle relut plusieurs fois la lettre que la fille du docteur Michelon avait écrite à Claude, et demeura rêveuse après chaque lecture. Un grand combat s'engagea alors dans elle-même. L'aube naissante, qui vint éclairer sa petite chambre, la surprit dans la même attitude où Claude l'avait quittée; elle essuya quelques larmes qui avaient coulé le long de ses joues, et se leva brusquement en faisant un geste de résolution douloureuse. — Elle avait pris son parti.

Quand vint l'heure où elle se rendait chaque jour à son ouvrage, elle sortit comme d'habitude, malgré la promesse qu'elle avait la veille faite à Claude de ne pas travailler. Celui-ci, fatigué de sa longue veille, dormait quand Mariette quitta sa chambre avec toutes sortes de précautions pour n'être point entendue. Contre son habitude, elle s'était mise en toilette. En passant devant la porte du jeune homme, elle s'arrêta un instant, comme si elle hésitait.

— Comme il va souffrir! dit-elle; allons, du courage! — Et, après avoir murmuré un adieu étouffé à celui qui ne pouvait l'entendre, elle descendit rapidement l'escalier.

En approchant de la maison où était son magasin, elle aperçut de loin un jeune homme qui se promenait devant la porte.

— C'est lui! dit-elle en reconnaissant Édouard; heureusement qu'il est venu! Elle ralentit le pas un instant, comme arrêtée par de nouvelles hésitations, puis elle reprit brusquement sa marche. Une minute après, elle était en face d'Édouard. Elle feignit une grande surprise en le voyant.

— Mariette, lui dit le jeune homme, je savais te trouver ici. Dans deux jours, je quitte Paris. Je vais me marier; nous ne nous reverrons plus jamais. Avant de nous quitter, veux-tu oublier pour un jour le mal que nous nous sommes fait l'un et l'autre, et revivre ensemble pour quelques heures de la vie d'autrefois, quand tu t'appelais Marianne?

— Oui, je le veux bien, répondit celle-ci en détournant les yeux.

Une voiture passait, Édouard la fit arrêter et y monta avec Mariette.

— Nous allons?... dit le cocher.

— Je vous prends pour la journée, répondit Édouard; nous allons à Fontenay-aux-Roses.

Deux heures après, Claude Bertolin venait demander Mariette à son magasin.

— Nous ne l'avons pas vue aujourd'hui, répondit la maîtresse, très étonnée de voir un jeune homme.

Toute la journée, Claude fut comme un fou. A huit heures du soir, il se rappela le pari qu'il avait la veille entendu faire par Édouard, et il se rendit au bal, dans un jardin fréquenté par les étudians et où il

n'était jamais allé. Il n'avait point fait dix pas dans ce jardin, qu'il aperçut Mariette; elle dansait vis-à-vis d'Édouard. Claude voulut s'approcher; mais une muraille humaine s'était formée autour du quadrille où dansait la jeune fille. De tous côtés, Claude entendait les étudians qui se disaient les uns aux autres : — Tu ne sais pas, Mariette est revenue!

A la fin de la danse, un grand tumulte s'éleva dans le bal, et Claude fut forcé de se retirer dans les contre-allées. Tout à coup il vit passer devant lui, au milieu de cris et d'éclats de rires, un groupe de jeunes gens, parmi lesquels se trouvaient ceux qu'il avait vus la veille au café; ils portaient Mariette en triomphe; les bouquets pleuvaient sur elle de toutes parts. Au moment où elle passait devant Claude, elle l'aperçut collé contre un arbre, et partit d'un grand éclat de rire; l'éclat de cette joie insolente, qui ne respectait pas sa douleur, porta une blessure profonde au cœur du jeune homme. Il jeta un dernier regard sur Mariette que tout le bal poursuivait de ses acclamations, et disparut en murmurant : — Perdue encore une fois!

Après avoir erré comme un fou, Claude rentra chez lui; il avait hâte de se retrouver en face de Mariette; mais, en prenant sa clé chez le concierge, il ne put s'empêcher de pâlir en remarquant que la clé de Mariette était encore accrochée au clou qui lui était destiné, ce qui lui indiquait qu'elle n'était point rentrée. Il monta dans sa chambre, s'assit sur le pied de son lit, immobilisé dans une douleur affreuse. A minuit et demi, il entendit des pas sur son carré. — C'est elle, s'écria-t-il en allant ouvrir; mais il se trouva en face d'un garçon de café qui tenait une lettre à la main.

— M. Bertolin.

— C'est moi, dit Claude.

— Pour vous, dit le garçon en tendant la lettre, il n'y a pas de réponse, — et il disparut.

Claude ouvrit rapidement le billet; il était à peine cacheté, écrit au crayon, et ne contenait que ces mots :

« Oubliez-moi : j'ai revu Édouard, il reste à Paris. Adieu.

« MARIETTE. »

Claude passa la nuit à faire ses malles. Le lendemain de grand matin, il arrivait à *la Poule Noire*. Le buraliste lui annonça qu'il n'y aurait point de place avant deux jours.

Le jeune homme courut aux messageries. Il obtint une place d'impériale pour le départ du soir. Pendant toute la journée, il erra dans le quartier latin, regardant à toutes les fenêtres des hôtels, entrant dans tous les cafés; mais il ne rencontra pas celle qu'il voulait sans doute revoir encore une fois.

A six heures du soir, il était en route pour la Bourgogne, et, le lendemain de grand matin, il arrivait à Joigny. La diligence de Lyon s'y arrêta un instant pour relayer; en prenant ses malles, Claude entendit une voix qui le fit tressaillir. Il détourna la tête et aperçut à la portière du coupé Édouard, qui appelait le conducteur pour lui demander quelque chose.

— Lui! pensa Claude en reconnaissant l'ancien amant de Mariette, avec qui il avait fait le voyage sans s'en douter. Il quitte Paris... alors Mariette est libre... je la retrouverai!

Claude entra brusquement dans le bureau de la diligence de Lyon.

— Quand part la voiture de Paris? demanda-t-il.

— Dans une heure, répondit l'employé.

— Croyez-vous qu'il y ait des places?

— C'est probable, car à cette époque on s'en va plutôt de Paris qu'on n'y vient.

— C'est bien, dit Claude en donnant des arrhes; gardez-moi une place n'importe où, je repars pour Paris.

— Tiens, fit le conducteur, qui avait entendu Claude, mon voyageur qui s'en retourne à Paris!

— Il aura oublié son mouchoir, répondit un palefrenier.

Il était grand matin, et les rues de la petite ville étaient désertes. Claude ne craignait pas d'être rencontré et reconnu; il avait une heure à lui. Avant de retourner à Paris, où il serait le soir même auprès de Mariette, il voulut revoir au moins quelques instans les lieux où vivaient ceux qui l'aimaient tant et qu'il était au moment d'oublier. Bien enveloppé dans son manteau de voyage, qui lui montait jusqu'aux yeux, il se hasarda jusque dans les environs de la maison du docteur Michelon, dont toutes les fenêtres étaient fermées. La porte du jardin, qui donnait sur un petit clos, était entr'ouverte : Claude y pénétra doucement et éprouva une singulière émotion en se retrouvant dans ces lieux où si souvent il s'était promené avec Angélique; il reconnut le vieux banc où son oncle l'abbé Bertolin et M. Michelon s'asseyaient après le dîner pour la causerie du soir. Toutes les figures de ces êtres bienveillans et chéris qui lui avaient fait la vie si douce, entourée de tant de soins et de sollicitude, revinrent à sa mémoire; il les vit animer ce jardin tranquille, plein de frais murmures et de parfums qui l'enivraient. La fièvre qui l'avait agité pendant tout le voyage se calmait peu à peu, et une quiétude bienfaisante, qu'il semblait puiser dans l'air natal, rétablissait le calme dans ses esprits troublés. Il s'assit sur le banc et y demeura pensif pendant quelques instans. Tout à coup le bruit de la cloche annonçant l'arrivée de la diligence de Lyon, qui devait le remmener à Paris, se fit entendre au loin. Claude se leva pour regagner la station; mais une force mystérieuse semblait le rete-

nir, et il retomba sur le banc qu'il venait de quitter. Le galop des chevaux sur le pavé de la route vint de nouveau l'avertir qu'il n'avait plus de temps à perdre : il se leva brusquement, et fit quelques pas dans le jardin; mais, comme il tournait les yeux dans la direction de la maison, l'une des fenêtres s'ouvrit. Claude n'eut que le temps de se cacher derrière le tronc d'un gros arbre, et il aperçut alors Angélique, qui s'avançait sur le balcon. Claude hésita d'abord à la reconnaître, tant elle paraissait changée. La jeune fille regarda un instant autour d'elle; puis, étendant la main vers la cime du platane qui montait au niveau du balcon, elle en cueillit une feuille qu'elle porta à ses lèvres.

Au même instant, la cloche du bureau de la diligence fit entendre un appel plus pressé et plus impératif; mais cette fois Claude ne l'entendit pas. Il regardait Angèle qui donnait ses soins à des caisses de fleurs, déposées sur le balcon.

— Pauvre fille! murmura-t-il, pourquoi suis-je parti d'ici?

Puis, ayant cru entendre des pas, Claude fit un bond en arrière pour se réfugier dans un fourré d'arbrisseaux dont le feuillage épais pouvait mieux le cacher. Il se disposait à escalader cette espèce de haie formant clôture, lorsqu'il sentit tout à coup sa jambe prise dans une espèce de piége à loup. La douleur qu'il ressentait dans le moment lui fit pousser un cri. Il essayait de se dégager; mais il avait à peine tiré sa jambe hors du malencontreux engin, qu'une main vigoureuse l'empoignait au collet, et la grosse voix de M. Michelon s'écriait :

— Je vais donc enfin savoir quel est le maraudeur qui mange mes raisins! — Et d'un revers de main il fit sauter le chapeau de Claude.

— Quoi! c'est vous, mon gendre! exclama le docteur; que faites-vous donc chez nous si matin?

Un cri partit de la terrasse. Angélique venait de reconnaître Claude. Au même instant, la diligence de Lyon partait pour Paris; mais Claude ne se souvenait plus déjà qu'il avait donné des arrhes.

HENRY MURGER.

LE

MARQUIS DE FAVRAS.

C'est une triste et sombre histoire que celle du marquis de Favras. Personne jusqu'à présent n'a voulu ou n'a osé l'écrire; hors des pamphlets anonymes, devenus très rares, des pièces de procédure pénibles à lire, et quelques notes éparses et incomplètes dans les historiens de la révolution, rien n'a été publié sur cet infortuné. Sa vie n'a jamais été bien connue, même par ses contemporains; sa mémoire, emportée dès le premier jour par la tempête révolutionnaire, perdue au milieu des malheurs de la France, n'arrive à nous qu'enveloppée d'incertitude et de mystère; déjà son nom est presque oublié. Le marquis de Favras a eu cependant son jour en Europe; soixante ans à peine nous séparent des événemens dont il fut une des premières victimes, il existe encore des hommes qui l'ont connu; son procès a été public, et, chose étrange, à l'heure où nous sommes, personne n'a une opinion arrêtée sur son compte. Abandonné comme un aventurier par le parti de la cour, pour lequel il mourut, il fut traité de « héros de fidélité et de courage » par M. de Lafayette, qui le fit arrêter et le livra à la justice. Déclaré criminel de lèse-nation par le tribunal du Châtelet, des hommes de loi firent aux juges un crime de cette sentence, et portèrent contre eux une accusation formelle de faiblesse et de lâcheté. En un mot, le marquis de Favras a eu cette chance singulière en temps de révolution, de rencontrer les indifférens parmi ceux auxquels il sacrifia sa vie et de trouver des admirateurs dans les rangs

de ceux-là seulement qui voulurent sa mort : aux uns et aux autres il a laissé des doutes; il a légué, je crois, des remords à plusieurs.

Le marquis de Favras était-il aussi innocent qu'on l'a dit? était-il aussi coupable qu'on l'a prétendu? Telles sont les questions que je me suis posées et que je tâcherai de résoudre en interrogeant toutes les pièces qui subsistent encore dans la poudre des bibliothèques, et surtout quelques documens inédits qui jettent, ce me semble, un nouveau jour sur cette affaire. J'ai entrepris cette difficile étude sans esprit de parti, mais non pas sans scrupule. Il est délicat et malaisé de remuer en ce temps-ci ces souvenirs encore brûlans, ces calomnies mal éteintes, ces irritantes controverses : 1851 et 1790 se ressemblent, hélas! par plus d'un point. Quand on regarde avec soin ces premiers jours de la révolution, quand on pénètre un peu familièrement dans la coulisse de leur histoire, on se reporte involontairement à notre époque, et au milieu de dissemblances notables, Dieu merci, et consolantes, on est saisi par des rapprochemens bizarres et frappans. L'histoire même de M. de Favras a eu plus d'une fois son pendant de nos jours. Ces comparaisons, je ne les ai jamais recherchées; je n'ai pas pu non plus les éviter toujours; elles s'imposent d'elles-mêmes. Dans le langage actuel, M. de Favras serait nommé un *réactionnaire;* il a été en effet le premier réactionnaire militant, et il est mort comme tel. A ce titre seul, il aurait droit peut-être de nos jours à une biographie; mais ce que j'ai cherché surtout dans M. de Favras, ce n'est ni le réactionnaire, ni le conspirateur, ni le personnage politique : c'est l'homme, l'homme lui-même. Considéré à ce point de vue, dans son intimité, dans sa correspondance, comme individu, comme père de famille, M. de Favras offre, je crois, un intérêt dramatique et nouveau. Ses actes politiques, on peut les juger diversement; mais il n'y a place que pour l'admiration et la pitié devant la grandeur de son courage et l'horreur de sa fin.

I.

Thomas de Mahy, marquis de Favras, naquit à Blois le 26 mars 1744; sa famille était noble et assez ancienne. Les Mahy portaient dès le XIVe siècle le titre d'écuyer; plusieurs d'entre eux avaient occupé à Blois les premières places de la municipalité et de la magistrature. Par lettres patentes du mois d'août 1747, la terre de Cormeré, qui leur appartenait, fut érigée en baronnie. En un mot, le marquis de Favras, sans avoir une origine illustre, était de ces bons gentilshommes de province qui avaient plus de titres que d'écus, et qui, à cette époque, quittaient fort jeunes la maison paternelle pour aller chercher fortune à la cour. Il entra, en 1755, aux mousquetaires. Il n'y avait pas d'en-

fance alors. Comme tous ses pareils, à un âge où l'on redoute pour nous le collége, il abordait la vie militaire avec cette gaieté, avec cette assurance que donnaient l'espoir de réussir et la certitude de ne rien perdre à ceux qui avaient pour tout bien un nom honorable, une jolie figure, une bonne épée et un grand courage. Il fit, en qualité de mousquetaire, la campagne de 1761, et fut nommé à cette époque capitaine de dragons au régiment de Chapt, qui prit depuis le nom de Belzunce. Deux ans plus tard, après la campagne de 1763, il passa au grade de capitaine aide-major. Le marquis de Favras avait alors dix-neuf ans et déjà huit années de service et deux campagnes; mais le rang de capitaine ne suffisait déjà plus à ce jeune homme aventureux et hardi : il rêvait une destinée plus large, et, contre la coutume des officiers de son âge, il se préparait sérieusement à un plus grand rôle. C'était un de ces jeunes gens que la séve de la jeunesse enivre, et qui, sentant dans leur cœur une grande ambition, croient y sentir aussi une grande puissance et s'élancent résolûment vers l'avenir en se disant : « Il y a quelque chose là! » Souvent il n'y a là que la fougue juvénile, mais cet élan profite presque toujours à ces ames ardentes; lors même qu'elles n'atteignent pas leur but, elles puisent dans l'impulsion qu'elles ont suivie une force nouvelle. M. de Favras trouva dans ses songes l'amour du travail. Il entreprit de refaire son éducation incomplète, et s'appliqua à des études qui ne préoccupaient guère les officiers de son temps. Non-seulement il avait du goût pour la littérature, ainsi que nous l'apprendra plus tard son style, où l'on trouve sans peine une certaine recherche artistique, mais les finances, l'économie politique, le dessin, même l'architecture, furent tour à tour et peut-être tout à la fois l'objet de ses études. Il se livrait à ces travaux divers avec plus d'ardeur que de méthode. Son esprit plus entreprenant que profond, plus avide que pénétrant, s'attaquait à tout, se lassait vite, allait rarement au fond des choses et changeait aisément de direction et de mobile. Aussi ce travail, qu'un esprit plus calme et plus réfléchi eût aisément fécondé, fut-il plus nuisible qu'utile à M. de Favras. Il avait étudié ou entrevu beaucoup de choses : il crut tout savoir, et s'imagina que, le cas échéant, il pourrait être propre à tout. Son ambition prit au sérieux ces connaissances superficielles, et plus tard, lorsqu'elle s'exalta davantage au contact des nécessités de la vie et de certaines circonstances que nous allons raconter, M. de Favras devint un de ces hommes à projets, un de ces inventeurs inépuisables que tout excite, que rien n'arrête, et qui usent leur vie, sans profit pour eux ni pour personne, à poursuivre des idées chimériques, ou à tracer des plans irréalisables.

Dès le début cependant, un événement inattendu, oublié de tous aujourd'hui, dont il est impossible de découvrir la cause et dont les

détails sont absolument inconnus, vint donner raison à l'ambition de M. de Favras. Il épousa tout à coup, en Allemagne, la princesse Caroline d'Anhalt, fille légitime du prince d'Anhalt-Bernbourg-Shaumbourg. Comment un jeune capitaine de dragons, obscur et sans fortune, parvint-il à contracter une alliance « qui n'eût pas, comme il l'a dit lui-même (1), déshonoré nos rois? » C'est là un mystère étrange que rien n'explique, et sur lequel personne n'a jeté le moindre jour. M. de Favras était beau et jeune, spirituel et brave; il avait la parole vive, le cœur entreprenant; faut-il croire à un de ces épisodes romanesques dont les officiers de notre armée ont été plus d'une fois les héros, surtout en Allemagne? Les hasards d'une garnison ou d'un billet de logement, qui ont noué tant d'intrigues passagères, furent-ils le début d'une liaison dont le dénoûment devait être si sérieux et si grave? On l'ignore; mais tout porte à le croire. Le soin que prennent M. et Mme de Favras de ne faire jamais allusion à cet événement de leur jeunesse, la discrète réserve de leurs amis, le silence absolu du prince d'Anhalt, que l'autorité de la justice put seule forcer à reconnaître le mariage de sa fille, et qui ne consentit à payer sa dot que sur un jugement du conseil aulique (2), enfin l'esprit indépendant et la vive imagination de la marquise de Favras qui se révèleront dans la suite, confirment cette conjecture. Ce qu'il y a de certain, c'est que la princesse Caroline d'Anhalt vivait dans une situation exceptionnelle et malheureuse; elle avait embrassé, en dépit de sa famille, la religion catholique, et cet acte qui, chez une jeune fille, indique assurément un caractère résolu, avait été, suivant M. de Favras, l'origine « des adversités qui la tenaient éloignée de son père (3). »

(1) *Testament du marquis de Favras.*

(2) Voici le texte de ce jugement du 21 novembre 1776 : « On décerne rescript contre M. le prince d'Anhalt Bernbourg-Shaumbourg, de la teneur suivante :

« L'impétrante ayant suffisamment prouvé qu'elle est issue d'un mariage légitime, et ayant affirmé qu'elle n'avait reçu aucune dot jusqu'à présent, sa majesté impériale ordonne à M. le prince d'Anhalt de payer à l'impétrante une somme annuelle de mille florins, et cela par anticipation de six mois en six mois, à commencer de la date de la présente ordonnance, jusqu'à ce que ledit prince ait accordé une dot suffisante, ou qu'en justice on aura déterminé une dot convenable à la suppliante. Sa majesté ordonne en outre à M. le prince de prouver, dans le terme de deux mois, de quelle manière il a satisfait à cette ordonnance, et comment il pense la remplir à l'avenir. »

(3) *Testament de Favras.* — Il existe dans les archives de la police, où il nous a été permis de puiser, une lettre anonyme datée du 28 décembre et adressée au chevalier de Pio, qui explique tout différemment ce mariage. A vrai dire, cette lettre sans signature, écrite deux jours après l'arrestation de M. de Favras, ne mérite aucune confiance. Elle est pleine de mensonges lâches et de calomnies que rien ne justifie, mais elle donne sur le mariage de M. de Favras une version qui semble assez vraisemblable. D'après cette pièce, Mme de Favras était fille du prince d'Anhalt et de la fille d'un major de place hollandais. Comme son père était mineur, et que sa mère se conduisit mal, leur mariage fut cassé

Nommé chevalier de Saint-Louis, le marquis de Favras avait acquis, en 1772, la charge de premier lieutenant des Suisses de Monsieur, qui donnait le rang de colonel.

Il s'était cru sans doute obligé de prendre, à cause de son mariage, un certain rang à la cour, et le comte de Provence dut remarquer très particulièrement ce simple officier aux gardes qui avait épousé une princesse. Ce qui le prouve, c'est que, connaissant sa gêne pécuniaire, il lui accorda sur sa fortune particulière une pension de 1,200 livres pour subvenir aux frais d'éducation de son fils. M. le comte de La Châtre, premier gentilhomme de la chambre de Monsieur, s'employa dans cette circonstance en faveur de M. de Favras avec un zèle et un intérêt qui ne se démentirent jamais. La destinée semblait donc lui sourire, tout lui réussissait. Un mariage inespéré, un grade important, la protection du frère du roi, l'amitié d'un grand seigneur, c'étaient assez de succès à trente ans. Il paya cher ces faveurs apparentes du sort; il n'en est pas une qui n'ait plus tard tourné contre lui; en contemplant de loin et dans son ensemble la vie de cet homme, on voit sous tous ses pas, sous toutes ses actions, sous tous ses bonheurs même, le doigt de la fatalité. Les honneurs donc manquaient moins à M. de Favras que l'argent. Une rente annuelle de 1,000 florins, une petite pension pour son fils et les appointemens assez minces de lieutenant aux Suisses, ce n'était pas de quoi faire une très grande figure à la cour. Il s'aperçut même bientôt que ce n'était pas assez pour y vivre convenablement, et il donna sa démission. Il lui paraissait sage de se réfugier dans une sphère plus modeste en attendant que son esprit, toujours en travail, découvrît la route de la fortune. Avoir un prince pour beau-père et ne pas pouvoir payer son carrosse, c'était, à vrai dire, surtout à cette époque, une absurde anomalie.

Ce fut en 1776 que le marquis de Favras quitta le service. Sans lui ôter son grade, on le mit en non-activité; il fut, comme on le disait alors, attaché *à la suite*. Il prit à Paris un petit appartement Place-Royale, n° 21, en face de l'impasse de Guéméné (1), et vécut obscur pendant plusieurs années. C'était alors le moment des systèmes; déjà l'on sentait passer en France le souffle de la révolution, et chacun proposait le moyen de la conjurer. On prenait parti pour Turgot ou pour Necker, pour M. de Calonne ou pour M. de Brienne; on composait de tous côtés des plans de finance admirables. Alors comme aujourd'hui, on sentait qu'il y avait quelque chose à faire, on cherchait

juridiquement en Hollande. Le prince de Soubise avait donné asile au Luxembourg à cette jeune mère abandonnée, et sa fille, qu'elle gardait avec elle, lui avait fait, à sa majorité, des sommations respectueuses pour épouser M. de Favras.

(1) Cet hôtel, dont les croisées donnent, du côté opposé à la Place-Royale, sur l'impasse de Guéméné, porte aujourd'hui le n° 4.

et l'on ne faisait rien. Il va sans dire que le marquis de Favras, l'homme à projets par excellence, ne restait pas inactif au milieu de cette excitation générale. « Je l'ai beaucoup connu à cette époque, me disait dernièrement un des hommes les plus illustres et les plus aimables de notre temps; il venait assez souvent dîner chez mon père. Le pauvre diable n'était pas riche; je le vois encore avec sa belle figure, sa haute taille et son habit noir un peu râpé. Il avait toujours quelque pancarte en poche, et nous expliquait le soir, avec beaucoup de chaleur et d'entrain, des plans qui étaient peut-être très bons, mais que nul ne songeait alors à exécuter. » Lorsque la guerre éclata en Hollande, il eut l'idée de lever une légion et d'aller offrir ses services au parti patriotique. Ce fut à cette occasion qu'il fit connaissance, pour son malheur, avec un officier recruteur, nommé Tourcaty, qui devait jouer, comme on le verra, un rôle terrible dans sa vie. La pensée d'aller combattre en Hollande pour le bon droit était assurément très louable, il était même d'une bonne politique de prêter main forte, à charge de revanche, à un pays dont l'alliance pouvait, dans l'occasion, n'être pas à dédaigner; mais il n'a jamais été facile de lever une légion sans argent : aussi M. de Favras, malgré toute son activité, échoua-t-il complétement. Les publicistes qui ont prétendu le contraire et qui lui ont donné le commandement de cette légion se trompent; il ne l'a jamais vue et commandée qu'en rêve. Il en convient lui-même dans un mémoire aujourd'hui fort rare, et daté de la prison du Châtelet (1).

La guerre ne lui réussissant pas, il se tourna vers l'administration. Il inventa, écrivit, publia et fit distribuer, en 1785, aux états-généraux des plans pour remplacer les barrières enlevées par les Autrichiens dans les Pays-Bas. Enfin il s'adonna tout-à-fait aux finances, c'était la question à l'ordre du jour. Un vaste projet d'administration économique fut élaboré par lui. Il cherchait, comme tant d'autres alors et depuis, le gouvernement à bon marché, et son travail n'était pas sans mérite. Mirabeau le lut, et il paraît constant qu'il l'approuva. D'autres députés encouragèrent aussi M. de Favras, qui put avoir l'espérance de voir enfin une de ses idées prise en considération par l'assemblée nationale. Pour mieux suivre cette affaire et pour tenir en haleine le zèle des représentans qu'il connaissait, il alla s'établir à Versailles au mois de juin 1789. C'est là qu'il devait rencontrer la politique pour la première fois; à dater de ce jour, sa vie doit être étudiée de plus près, car son rôle appartient à l'histoire. Les opinions politiques de M. de Favras n'étaient pas douteuses, il n'en fit jamais mystère. Son origine, ses services, ses relations, la reconnaissance même, le rangeaient dans le

(1) *Mémoire* pour Thomas de Mahy, marquis de Favras. — Prix, 36 sols; chez Briand, 1790. — Il en existe un exemplaire à la Bibliothèque nationale.

parti de l'aristocratie et de la cour; mais on se trompe étrangement quand on le classe un des premiers parmi les champions de la résistance absolue, de la noblesse à tout prix et du *statu quo* sans concession; on s'abuse en le jugeant à la hâte et sur ses malheurs. Il était à la fois royaliste et libéral, très libéral même pour un officier de son temps. Sans doute, il n'avait qu'une confiance très limitée dans les idées américaines et dans les plans de M. de Lafayette; il ne trouvait pas irréprochable la nouvelle constitution, et il a dit publiquement, sans s'être jamais rétracté, que, tant que les bourgeois ne quitteraient pas les armes, on ne serait ni tranquille, ni heureux en France. Quantité de gens émettent de nos jours des opinions équivalentes, on ne leur en fait pas un crime, et dès cette époque la prise de la Bastille, les massacres qui l'avaient suivie, les emportemens de quelques orateurs de l'assemblée, à travers lesquels on devinait déjà les violences de l'avenir, tenaient beaucoup d'hommes, même très intelligens, en garde contre les novateurs. Alors comme aujourd'hui, le progrès effrayait beaucoup de bons esprits, parce qu'il était mal défini; on voulait connaître toutes les conditions du nouveau programme avant d'y souscrire, on se méfiait des codicilles et des articles sous-entendus; l'avenir prouva que l'on n'avait pas tort et donna raison trop tard à ceux qui pensaient avec M. de Favras qu'il fallait réformer peu à peu, mais non détruire tout à coup. « Ce qui vous importe, messieurs, écrivait-il aux électeurs de la prévôté et de la vicomté de Paris avant la prestation des sermens (1), ce qui vous importe, l'objet contre lequel vous devez vous prémunir est de vous perdre dans un dédale d'innovations dont les suites pourraient porter atteinte aux droits de la couronne, à ceux du peuple français, à la sûreté individuelle, aux propriétés, à la liberté des suffrages.... On ne pourrait substituer à une possession immémoriale des droits des Français et de son roi qu'une forme de gouvernement, soit aristocratique, soit démocratique, qui permettrait indubitablement une plus grande extension à l'arbitraire, et nous aurions la forme de gouvernement la plus oppressive pour les peuples, sous l'apparence trompeuse d'une liberté plus grande. » En vérité, si ce langage n'était pas celui d'un révolutionnaire, il n'était pas non plus celui d'un conspirateur; le bon sens pouvait parler ainsi en 1789, et notre époque est là pour justifier toutes les opinions de ce genre. Il était nécessaire de planter ces jalons, de bien préciser, par ses paroles mêmes, les idées politiques du marquis de Favras avant de le montrer à l'œuvre, car, on ne saurait trop le répéter, une sorte de fatalité domine la vie de cet homme, et les événemens peuvent aisément

(1) Cette brochure est de 1789. Il en existe un exemplaire à la bibliothèque du Louvre.

donner le change sur son compte. La figure de l'acteur nous est maintenant connue; il va entrer en scène le 6 octobre.

Le 6 octobre fut, on s'en souvient, la véritable préface de la terreur. La veille, à cinq heures du matin, Paris s'était réveillé aux tintemens lugubres du tocsin; on se demandait avec effroi ce qui se préparait. Les trois partis qui s'agitaient à Paris, — celui de la cour ou les légitimistes, les orléanistes et ceux qui prirent plus tard le nom de jacobins, — se rejetèrent avec fureur, dans le premier moment, la responsabilité du désordre qu'annonçait le bourdon; mais on apprit bientôt ce qui s'était passé. Une bande de femmes et d'hommes déguisés en femmes avait forcé tout à coup la porte de l'Hôtel-de-Ville : la garde résistait, une lutte avait lieu; de nouvelles bandes, armées de piques, arrivaient de tous les faubourgs, et l'émeute couvrit bientôt la Grève, les quais et les rues adjacentes. La disette, factice ou réelle, qui régnait à Paris était le prétexte bien plus que la cause véritable de cette manifestation. Les passions haineuses criaient alors — du pain! comme elles ont crié de nos jours — la réforme! et cette multitude, que nous n'avons pas, hélas! besoin de décrire, allait demander à l'assemblée nationale des vivres, comme une autre tourbe semblable lui a demandé récemment l'affranchissement de la Pologne. — A Versailles! à Versailles! hurlait-on de toutes parts, quand M. de Lafayette survint. Il déclara très courageusement qu'il n'irait point à Versailles, il défendit à la garde nationale de se mettre en mouvement, il chercha à calmer la foule; mais sa voix ne fut point écoutée : il avait trop compté sur sa popularité. Pour toute réponse, on lui montra la lanterne, et il put s'apercevoir pour la seconde fois, car les massacres de Foulon et de Berthier avaient pu déjà l'éclairer à cet égard, que l'on n'est général du peuple qu'à la condition de servir ses passions et ses colères. Des milliers d'hommes survinrent encore, armés de fusils et traînant deux pièces de canon. Un misérable qui devait acquérir plus tard une certaine célébrité, Maillard, un des héros du sac de la Bastille, s'était mis, un tambour à la main, à la tête de cette manifestation imposante, qui se trouva bientôt réunie dans les Champs-Élysées. Dans l'espoir de modérer au moins cette multitude qu'il ne pouvait plus arrêter et de contenir la garde nationale qui méconnaissait sa voix, M. de Lafayette prit le parti de conspirer avec elle, « comme le paratonnerre conspire avec la foudre. » Il donna, au milieu d'un applaudissement général, le signal du départ, et partit pour Versailles à la tête de plusieurs bataillons de gardes nationaux que suivait la hideuse armée de Maillard. « Les révolutions, a dit un des tribuns de notre époque, ne disent jamais le mot pour lequel elles se font. » En effet, il ne s'agissait en apparence, au 5 octobre, que de quelques réclamations sur la boulangerie; mais au

fond, bien que le nom n'eût pas été prononcé, c'était la république qui marchait derrière M. de Lafayette, et qui allait avoir raison de la royauté. Un grand tumulte se fit à Versailles dès qu'on y apprit la marche de cette colonne, qu'on prétendait être de quarante mille hommes. Le roi était à la chasse, on l'envoya prévenir en toute hâte. L'assemblée était réunie, et Mirabeau le premier vint avertir le président Mounier des événemens qui se préparaient, l'engageant à lever la séance. « Quarante mille hommes marchent sur nous ! lui dit-il. — Tant mieux ! répondit le président, qu'ils nous tuent tous,... mais tous, entendez-vous bien, et la France sera plus tôt en république. — Le mot est joli ! » répliqua Mirabeau en se mordant les lèvres. Cependant la colonne des insurgés, qui avait devancé M. de Lafayette, défilait déjà dans l'avenue de Paris par une pluie battante. Maillard, vêtu d'un vieil habit noir, débraillé et couvert de boue, une épée nue à la main, excitait son monde de la voix et du geste. Au château, tout était dans la confusion; les gentilshommes et les courtisans n'avaient pas d'ordre : ils se regardaient ne sachant que faire, et l'Œil-de-Bœuf retentissait de leurs altercations bruyantes. Parmi ces officiers, un seul eut de la présence d'esprit et fit tout à coup une proposition hardie dont les conséquences, si elle avait été mise à exécution, pouvaient être immenses : ce fut le marquis de Favras. « Il est honteux, s'écria-t-il tout à coup, de laisser de pareilles hordes s'avancer sans résistance vers le palais du roi ! » et il proposa aux courtisans qui l'entouraient de sortir l'épée à la main, d'appeler à leur aide quelques soldats fidèles et de se jeter sur la colonne de Maillard pour la disperser, ou tout au moins pour lui barrer passage. On lui objecta que cette colonne était trop nombreuse et qu'il faudrait des chevaux pour la charger avec quelque avantage. « Eh bien! j'aurai des chevaux ! » s'écria M. de Favras avec sa résolution ordinaire, et il se rendit sur-le-champ chez M. le comte de Saint-Priest, alors ministre. Le ministre le fit long-temps attendre. Les événemens, si terribles qu'ils soient, n'ont pas aisément raison de l'étiquette des cours; ce qui arrivait à M. de Favras en 1789 s'est reproduit à Rambouillet en 1830 : on fit faire antichambre au solliciteur. A la fin cependant il fut introduit; M. le comte de Saint-Priest ne le connaissait pas, il l'accueillit très froidement.

— Monsieur le comte, lui dit le marquis de Favras, en mon nom et au nom de deux cents gentilshommes réunis en ce moment dans l'Œil-de-Bœuf, je viens vous demander la permission de disposer pendant une heure des chevaux du roi. Nous nous faisons fort, si vous le voulez bien, de disperser la horde qui vous arrive et de lui enlever ses canons.

M. de Saint-Priest lui répondit d'un ton glacé qu'il ne pouvait disposer des chevaux des écuries sans l'assentiment du roi; puis, sur les

instances de M. de Favras, il consentit à transmettre la demande qui lui était faite à Louis XVI, qui venait de rentrer, et il passa dans son cabinet. Il revint une heure après. La cour avait appris, disait-il, que M. de Lafayette et plusieurs bataillons de la garde nationale se trouvaient avec le peuple de Paris. Il n'y avait donc qu'à attendre. — Attendre! s'écria M. de Favras; mais c'est une honte, et le château sera envahi dans deux heures par ces brigands!

Le comte de Saint-Priest ne répondit rien.

— En un mot, vous ne voulez rien faire, dit encore M. de Favras.

— Non, monsieur, répliqua le ministre.

Le marquis de Favras s'inclina et sortit désespéré. Cette conversation, que je transcris textuellement d'après la déposition de M. de Saint-Priest lui-même, dont j'ai sous les yeux l'original signé et paraphé par lui, prouve que, le 5 octobre, M. de Favras eut le premier à Versailles l'idée de la résistance. Les conseils énergiques et même les hommes d'action n'ont jamais manqué aux gouvernemens dans les momens de crise, ce sont les gouvernemens qui ont toujours fait défaut à leurs plus fermes amis, et ne leur ont laissé que la liberté et l'honneur de mourir inutilement pour eux. A de pareilles heures, on ne se met pas impunément en scène, et l'on ne se mêle pas à de telles parties sans y risquer sa tête. En un coup de dé, on conquiert la gloire ou l'on perd la vie, c'est le hasard qui décide. Écouté par le comte de Saint-Priest, M. de Favras pouvait réussir et devenir en un instant un de ces héros que l'histoire déifie; éconduit par le ministre, il crut peut-être rentrer dans son obscurité, mais il se trompait. Il était pour toujours sorti de l'ombre; la révolution l'avait inscrit déjà parmi ses victimes, et cette démarche honorable fut, sous la royauté même, son premier pas vers l'échafaud.

Dans la nuit du 5 au 6 octobre, vers minuit, la proposition qu'avait faite M. de Favras de disperser, à l'aide de quelques centaines de chevaux, la horde venue de Paris, fut reprise, s'il faut en croire Bertrand de Malleville, par d'autres gentilshommes. Ils s'adressèrent à la reine, qui signa l'ordre de mettre à la disposition de M. de Luxembourg deux cents chevaux, à la condition toutefois qu'ils ne seraient employés que dans le cas où il y aurait danger pour les jours du roi, et la reine déclarait formellement que, s'il n'y avait péril que pour elle, on ne se servirait de son ordre sous aucun prétexte. Il n'en fut fait aucun usage; il était déjà trop tard. La manifestation triomphait partout. Les soldats du régiment de Flandre faisaient sonner leurs baguettes dans leurs fusils pour montrer qu'ils n'étaient point chargés; la milice de Versailles avait braqué ses canons entre l'hôtel des gardes-du-corps et le château. Suivant l'usage constant des milices bourgeoises, elle s'interposait entre la révolte et l'autorité. Maillard et sa bande avinée s'é-

taient fait jour jusqu'au pied de la tribune nationale, et là, tandis que les femmes qui le suivaient appelaient à grands cris « leur comte de Mirabeau, » la salle se remplissait de piques et de pistolets. Chaque député fut bientôt entouré et menacé. Les femmes, excitées par plusieurs représentans, notamment par un jeune homme encore peu connu, qui se nommait Robespierre, brandissaient des poignards et poussaient des cris de mort.

A trois heures du matin, il fallut lever la séance. Ne sachant comment employer le reste de la nuit, la horde de Maillard, qui n'avait plus rien à faire à l'assemblée, songea à piller le château et à assassiner le roi. Elle força les grilles, et l'on sait quelles horribles scènes eurent lieu cette nuit-là malgré les efforts de M. de Lafayette, qui fit des prodiges de courage. Bien que la calomnie ne l'ait point épargné, il n'en est pas moins vrai qu'il sauva Versailles le 6 octobre. La reine dut la vie au garde-du-corps Miomandre, qui se fit assommer à la porte de sa chambre, et à un jeune sergent, nommé Hoche, qui devait en peu d'années rendre ce nom, alors inconnu, un des plus justement célèbres de l'histoire contemporaine. Le pacificateur de la Vendée n'oublia jamais cette nuit mémorable où il défendit si courageusement la reine, et il conserva toujours pour elle une profonde vénération. La Providence prenait pitié de notre histoire, et accordait cette compensation à la France, à l'humanité et même à la révolution, de montrer la noble figure de Hoche au fond de la scène où apparaissaient, à la même heure, les personnages honteux de Maillard et de Théroigne de Méricourt, qui fut une des héroïnes du 6 octobre. M. de Lafayette, qui note dans ses mémoires la belle conduite du sergent Hoche, rapporte que, lorsqu'il entra lui-même au château et qu'il traversa dans l'Œil-de-Bœuf la foule des courtisans et des officiers exaspérés, l'un d'eux s'écria : *Voilà Cromwel!* Cette apostrophe, qui est restée anonyme, je l'attribuerais volontiers à M. de Favras, qui se trouvait là, plus indigné que tous les autres, et qui ne pardonna jamais au commandant de la la milice de Paris de s'être mêlé le 5 octobre, fût-ce même pour la modérer, à la populace insurgée. — *Cromwel ne serait pas venu seul,* lui répondit fièrement M. de Lafayette, et il passa. Tout le monde connaît la petite réconciliation théâtrale qui mit fin pour quelques heures au désordre. Au point du jour, le marquis de Lafayette parut sur le balcon du château avec la reine; aux yeux de la foule immense qui hurlait dans les jardins, il baisa respectueusement la main de Marie-Antoinette, et remit avec ostentation sa cocarde à un garde-du-corps. On ne manqua pas d'applaudir, car le peuple de Paris applaudit tout ce qui ressemble à une scène de théâtre. La paix semblait faite entre la révolution et la monarchie, entre la garde nationale et l'armée;

mais au fond rien n'avait changé, seulement l'insurrection avait audacieusement violé la majesté royale au palais, et la souveraineté nationale à l'assemblée : elle était victorieuse sur tous les points, et le roi, qu'elle eut la fantaisie de ramener pompeusement à Paris, servit de trophée à ce triomphe. M. de Favras, avec quelques officiers courageux et dévoués, escorta Louis XVI. Il revint à Paris avec cette colonne hideuse qui ramenait son souverain comme un captif. Les gardes-du-corps désarmés marchèrent à pied, entourés de brigands le sabre nu à la main; des femmes, couvertes de cocardes et de rubans tricolores, entouraient la voiture du roi, chantaient des chansons grossières, se mettaient à califourchon sur les pièces d'artillerie. On faisait de toutes parts, en manière de fantasia, un feu roulant de mousqueterie, pendant qu'à la même heure on promenait sur des piques, au Palais-Royal, les têtes de MM. des Huttes et de Varicourt, qui s'étaient fait tuer au château. Cet affreux cortége arriva la nuit à l'Hôtel-de-Ville, où Bailly déclara aux représentans de la commune que le roi et la reine revenaient avec une entière confiance dans leur bonne ville de Paris. Cette confiance, quelle qu'elle fût, n'était point partagée par les amis du roi; M. de Favras notamment, et il ne s'en est jamais défendu, était indigné de la tranquillité des autorités nouvelles; il trouvait absurde que, dans des circonstances aussi terribles, sur une pente aussi fatale, on se payât de quelques mots affectés, et que l'on se contentât de cacher sous les apparences d'une fausse sérénité de mortelles angoisses. Il aurait voulu réunir autour du roi un parti d'amis dévoués et prêts à tout pour sa défense. Entraîné tout à la fois par son esprit entreprenant, par son ardeur aventureuse et par son dévouement, gêné par son obscurité et par son manque de ressources, il cherchait de tous côtés les moyens de recruter cette phalange royaliste qu'il rêvait pour la première fois. Durant le funeste voyage de Versailles à Paris, il avait remarqué auprès de la portière du carrosse royal un jeune officier de la garde nationale, qui pleurait en voyant le roi et la reine dans une situation aussi affreuse. Il avait demandé le nom de cet officier; on lui avait appris qu'il se nommait Pierre Marquier, qu'il était sous-lieutenant d'une compagnie de grenadiers du faubourg Saint-Antoine, et qu'il sortait des gardes françaises. Il avait noté ce nom sur ses tablettes et compté Marquier parmi ceux dont les sentimens pouvaient se rapprocher des siens : on verra quelle fatale conséquence eut cette observation fort naturelle en ce moment. M. de Favras, on le devine, était à la fois un trop mince gentilhomme et un personnage trop peu en évidence pour pouvoir s'adresser, avec quelques chances d'être écouté, aux courtisans de haut parage. Il aimait d'ailleurs à primer en toutes choses, et les hommes d'une position secondaire lui convenaient mieux

peut-être en ce qu'il espérait avoir vis-à-vis d'eux un certain prestige; il tenait à l'autorité, et si, sous son inspiration, un parti audacieux et résolu s'organisait, il en voulait être le chef.

II.

C'est au lendemain de la rentrée du roi dans ce château des Tuileries désert depuis tant d'années qu'il faut placer ce qu'on a nommé la conspiration de Favras. En étudiant avec soin les pièces de la procédure, en commentant avec bon sens les témoignages, on peut aisément, sinon expliquer tous les mystères de cet événement, au moins les deviner, et raconter jour par jour la vie de l'accusé. L'instruction a été faite minutieusement et en toute connaissance de cause, car, à dater du 6 octobre, M. de Favras fut plus que suspect aux représentans de la commune; il fut surveillé de près, on épia toutes ses démarches. Il a été établi qu'un agent secret du comité des recherches, nommé Joffroy, ne l'avait pas perdu de vue pendant deux mois entiers, et cet espion, auquel s'adjoignait quelquefois M. Masson de Neuville, aide-de-camp de M. de Lafayette, nous révèlera en grand détail la conduite de M. de Favras. On a vu quel homme il était, on connaît ses opinions, ses intentions même; étudions ses actes.

Le marquis de Favras, au milieu de beaucoup d'autres entreprises, avait imaginé quelques mois auparavant, avons-nous dit, de lever une légion pour le Brabant. Il avait à cette époque connu, on s'en souvient, un sieur Tourcaty, qui se disait officier d'infanterie, qui l'était peut-être, mais qui faisait surtout métier de recruter au cabaret les jeunes gens de belle venue. M. de Favras était resté en relation avec Tourcaty; il le rencontrait au théâtre; quelquefois aussi Tourcaty venait le voir, et il lui avait un jour présenté un de ses amis, nommé Morel, autre racoleur de son espèce et comme lui officier de la garde nationale. M. de Favras était à la fois oisif à Paris et très inquiet de l'état des esprits. N'ayant rien de mieux à faire, il courait beaucoup dans les rues, et chaque soir il rentrait consterné de ce qu'il avait vu ou entendu : l'anarchie était partout; dans les groupes, dans les cafés, dans tous les lieux publics, on tenait des propos affreux; il n'était question que de vengeances et d'assassinats : le massacre du roi et de sa famille était projeté, à voix basse encore, mais presque sans mystère. Le théâtre même participait, comme il arrive toujours en France, aux excitations de la rue; on y jouait ouvertement des pièces de circonstance, et la fièvre révolutionnaire s'y dissimulait à peine sous des allusions perfides. Séduits par le grand mot de liberté et par l'apparence généreuse des idées qui s'agitaient à l'assemblée, de vrais poètes, tels que Joseph Chénier, ennoblissaient, en les traduisant en un beau langage, les déclamations

populaires. On sentait gronder partout, en France, le volcan souterrain qui devait bientôt faire irruption; le 6 octobre était passé, mais le 10 août était dans l'air. M. de Favras dirigeait souvent ses promenades vers le faubourg Saint-Antoine, qui était le principal foyer de la démagogie. Il se mêlait aux rassemblemens et écoutait avec stupeur les menaces qu'on y proférait. Un jour, dans un de ces groupes, il entendit un orateur aux bras nus exposer avec un tel luxe de détails, avec une si stratégique précision, un plan d'attaque contre les Tuileries, qu'il en fut épouvanté. Il crut devoir en aller faire part sur-le-champ, afin qu'on avisât, à M. de Luxembourg, qui remplissait alors auprès du roi les fonctions de capitaine des gardes. M. de Luxembourg connaissait un peu le marquis de Favras; il avait entendu parler de sa démarche auprès de M. de Saint-Priest, à Versailles. Sa persévérance et son dévouement le touchèrent, son intelligence le frappa; il l'écouta très attentivement, le remercia de l'attachement qu'il montrait à la famille royale, lui avoua qu'il pensait, comme lui, que le péril était imminent, si les hommes de cœur ne se jetaient pas à la traverse. Il le pria ensuite, puisqu'il était voisin du quartier Saint-Antoine, de continuer à observer tous les mouvemens de ce faubourg, l'assurant que les rapports qu'il pourrait faire seraient infiniment précieux. Il ajoutait que, le sachant peu riche, il lui demanderait la permission de mettre à sa disposition les fonds qui pourraient lui être nécessaires pour rendre cette surveillance suffisamment active. A cette proposition, M. de Favras rougit de déplaisir. M. de Luxembourg lui adressa des excuses, lui dit que sa délicatesse lui était connue, mais que cet argent il pourrait l'accepter hautement, et qu'il lui serait remis en un lieu propre à lever tous ses scrupules. Il l'engageait en même temps à se rendre le soir même au cabinet du roi. M. de Favras y vint; M. de Luxembourg, qu'il y trouva, lui remit cent louis, lui faisant comprendre que c'était de la part du roi, et le ramena dans son cabriolet jusqu'à la rue Vivienne, l'entretenant, comme le matin, des dangers que courait la famille royale. Selon lui, la meilleure sauvegarde qu'on pût imaginer eût été de trouver dans la garde nationale, ou parmi les anciens gardes françaises, une compagnie de braves gens résolus, prêts à se rendre aux Tuileries au premier signal, et à s'y faire tuer, s'il le fallait, devant la porte du roi, comme plusieurs avaient fait à Versailles.

Resté seul, le marquis de Favras sentit l'idée qui venait de lui être communiquée s'enflammer dans son cerveau. Il refondit, il compléta dans son imagination le plan d'une héroïque résistance; il se vit à l'avance le sauveur de la famille royale; il se crut cette fois destiné à jouer le rôle qu'il avait inutilement réclamé dans la nuit du 5 octobre. Une troupe de braves soldats prêts à tout, c'était une grande ressource en effet; mais où les trouver? Ce lieutenant de grenadiers nommé Mar-

quier, qu'il avait vu pleurer auprès du carrosse du roi au retour de Versailles, lui revint en mémoire; il se souvint que ses soldats s'étaient courageusement montrés au château. Il avait appris d'ailleurs que, peu de jours auparavant, Marquier, se trouvant de service aux Tuileries, avait parlé très nettement de son dévouement pour la reine. C'était bien l'homme qu'il fallait; mais comment le découvrir? Par quel intermédiaire pouvait-il, sans trop se mettre en évidence et sans compromettre ouvertement le château, faire sonder les dispositions de cet officier? Il arriva chez lui indécis et agité. Par une de ces coïncidences bizarres qui jouent un si grand rôle dans la vie des hommes, il reçut dans la soirée la visite de MM. Morel et Tourcaty, qui revenaient de la Comédie-Française; ils avaient assisté à la troisième représentation de *Charles IX*. C'était, disaient-ils, une pièce écrite dans le plus mauvais esprit, qui soulevait dans la salle des discussions orageuses, et qu'il serait aisé, moyennant quelque argent, de faire tomber. Ils proposèrent à M. de Favras de se charger de faire siffler la pièce de M. de Chénier. Charmé des sentimens que témoignaient ces deux hommes, M. de Favras réfléchit qu'ils pouvaient mieux que personne le seconder dans le projet qu'il méditait. Racoleurs par métier, obscurs de condition, adroits et rusés tous les deux, ils semblaient créés tout exprès pour la circonstance. Il s'était servi d'eux, peu de mois auparavant, pour recruter la légion qu'il voulait conduire en Hollande, pourquoi ne les emploierait-il pas à mettre en œuvre le plan que M. de Luxembourg lui avait inspiré? Il était d'ailleurs dans un de ces momens d'excitation et d'entraînement où tout semble facile. — *Eh! messieurs,* s'écria-t-il imprudemment, *ce n'est pas d'une tragédie qu'il s'agit; on veut assassiner le roi! C'est là ce qu'il faut empêcher* (1)! Les deux racoleurs parurent très surpris; ils pressèrent le marquis de Favras de s'expliquer, l'engagèrent à tenir grand compte de ce qu'il avait entendu, et se mirent à sa disposition. Celui-ci, qui ne perdait pas de vue son plan, leur demanda s'ils connaissaient Marquier; sur leur réponse négative, il pria Morel de s'informer de lui et de découvrir son adresse. Morel revint le lendemain; il avait trouvé le jeune lieutenant de la compagnie de Banks à la Porte Saint-Antoine. Alors le marquis de Favras, lui laissant entrevoir ce qu'il comptait lui proposer, le chargea de trouver les moyens de le mettre en rapport, sans le nommer cependant, avec Marquier. Morel y consentit volontiers, et le soir même le jeune lieutenant se rencontrait, à la nuit tombante, sous les arcades de la Place-Royale, avec M. de Favras, dont il ignorait à la fois le nom et les intentions. Morel se trouva aussi à ce rendez-vous, dans lequel il ne fut question que des gardes françaises, d'où sortait Marquier, de leur dévouement bien

(1) Déposition de Morel.

connu à la famille royale. M. de Favras rappela au jeune lieutenant qu'ils s'étaient vus le 6 octobre à Versailles, il lui dit qu'il avait remarqué son émotion, et lui demanda si, dans le cas où des hordes se porteraient aux Tuileries, les amis du roi pourraient compter sur ses grenadiers et sur lui, qui s'étaient conduits si vigoureusement à Versailles. Marquier était un homme circonspect. Il répondit d'une manière évasive, et promit de revenir à la même heure, sous les mêmes arcades, huit jours plus tard. On se sépara; mais cette conférence, dont l'apparence au moins pouvait avoir quelque chose de suspect, avait eu un témoin invisible. Caché derrière un des piliers de la place, l'espion Joffroy, il l'a révélé lui-même, avait tout vu, sinon tout entendu. A dater de ce moment, M. de Favras fut perdu.

La semaine suivante, Marquier fut exact au rendez-vous. Il revint plusieurs fois sous les arcades de la Place-Royale. La conversation y roula toujours sur le même sujet. M. de Favras insistait pour savoir dans quelle proportion les anciens gardes françaises se trouvaient dans la compagnie de Banks, si leurs dispositions étaient favorables au roi, et s'ils désireraient reprendre leur ancien nom et leur ancienne organisation. Marquier, sans rien rejeter, continuait de rester sur la réserve. Enfin M. de Favras un soir, et ce fut là le principal élément du procès qui s'ensuivit, lui remit un pamphlet dont il était fort question à Paris et qui était intitulé : *Ouvrez donc les yeux.*

Ce pamphlet, qui est passé à l'état de curiosité bibliographique, on ne le lit pas sans la plus profonde surprise aujourd'hui. Eh quoi! cette pauvre brochure a causé la mort d'un homme! Depuis vingt ans, il n'est pas un seul journal qui ne publie chaque matin un premier-Paris plus violent mille fois, et personne ne s'en émeut. Il faut ajouter que l'on pourrait reproduire ce pamphlet lui-même; il semble fait d'hier et pour la polémique de demain. Oui, notre époque ressemble par plus d'un point au temps qu'il nous rappelle. Les problèmes qui s'agitaient en 89 n'étaient pas plus formidables que ceux qui sont posés devant la société actuelle, et la solution des difficultés d'alors ne renfermait pas des menaces ni plus terribles, ni plus prochaines; mais, disons-le à l'honneur de notre temps, la liberté de discussion, contre laquelle on est trop souvent prêt à s'insurger, rend au fond bien différentes deux situations presque semblables en apparence. Aujourd'hui du moins on livre la tribune et la presse à toutes les opinions, à tous les systèmes, à tous les songes. On écoute dans nos assemblées, avec une patience qui coûte beaucoup quelquefois, mais qui nous sauvera peut-être, les plus irritantes théories. Loin de repousser les novateurs, on les invite à parler, on leur demande leur secret, on publie leurs discours; on ne combat leurs idées qu'en les mettant en lumière, et déjà le bon sens public a réduit les plus fameux d'entre eux au silence.

La raison continuera, il faut l'espérer, cette pacifique croisade. Bien des malentendus qui ne pouvaient, il y a soixante ans, s'expliquer que le sabre à la main, se résoudront à l'amiable; on transigera, on parlera avec ceux qui parlent et qui transigent, et quand le traité sera conclu avec les philosophes sincères et les philanthropes convaincus, quand la question sera posée nettement, à la face du ciel, entre les honnêtes gens et les bandits, la solution, qu'on se le persuade, ne se fera pas long-temps attendre. A la fin de 1789, sous la royauté, on ne pouvait dire qu'au péril de sa vie qu'on aimait le roi et qu'on préférait la monarchie qui existait à la république que d'autres voyaient en songe.

En remettant cette brochure à Marquier, le marquis de Favras, cela paraît prouvé par la procédure, avait marqué la page 51. Il lui en avait recommandé particulièrement la lecture, et le tribunal y vit un crime. Ouvrons donc cette page formidable, qui s'adresse aux gardes françaises. — « Les gardes françaises ont été trompés, ils en conviennent, et leur repentir se manifeste chaque jour; ils sont prêts à rentrer dans le devoir pour n'en jamais sortir. *Il ne leur manque qu'un homme qui sache les ramener dans les voies qu'ils suivaient autrefois...* Eh bien! soldats, c'est à vous gardes françaises que je parle, vous en trouverez un, c'est moi. Je me lie à vous; je sais les risques que je cours, mais vous me défendrez, et, si l'on m'assassine, vous vengerez ma mort; *j'aurai sauvé la patrie*, et je mourrai content. (Je me ferai connaître dès que vous le désirerez.) »

En fin de compte, on proposait aux gardes françaises de reprendre leur uniforme, leur nom, leur service auprès du roi et tous les avantages d'un corps privilégié. C'en était assez pour qu'on vît dans cette publication anonyme une tentative d'embauchage. Le lieutenant Marquier lui-même, malgré ses bonnes dispositions pour le roi, fut effrayé de la violence de ce pamphlet, qu'on lui remettait avec des précautions mystérieuses. Il ne vint plus à la Place-Royale et ne revit pas le marquis de Favras, dont il ignorait toujours le nom. Qui avait écrit cette fameuse brochure? On l'attribuait en général à M. de Biron, et M. de Favras fut déclaré coupable seulement de l'avoir approuvée et propagée. On pouvait aller plus loin, et il semble fort probable, bien que cette idée ne soit encore venue à personne, que le marquis de Favras fut l'auteur d'*Ouvrez donc les yeux!* Pour peu que l'on étudie avec soin cet écrit, on y retrouve les sentimens qu'il exprimait à tout propos, ses procédés de style et jusqu'à ses expressions favorites. M. de Favras avait, entre autres manies, la manie d'écrire; il aimait à se mettre en avant, et il se dévoile complétement dans l'offre qu'il fait aux gardes françaises de les commander, dans son rêve éternel d'être le sauveur de son pays, et surtout dans un post-scriptum final où il prend soin d'attaquer avec

violence le *Charles IX* de Joseph Chénier, cette pâle et ennuyeuse tragédie qu'il détestait particulièrement. Il est surprenant que les juges ne s'en soient pas doutés, et que pas une question n'ait été posée à cet égard dans les interrogatoires. Morel seul parut en avoir quelque soupçon. Il dit dans sa déposition : « Quand le marquis de Favras me remit cette brochure, je lui demandai s'il en était l'auteur; il me répondit en riant que non, et qu'on l'attribuait à M. de Biron. » Toujours est-il que M. de Favras avait donné le libelle à Marquier en présence de Morel; ce fait, qui devait être plus tard le motif de son arrestation, inspira dès le jour même à cet homme et à son acolyte Tourcaty une infernale machination.

Joseph Chénier était de mauvaise foi, ou il ne savait pas ce qu'il disait lorsque, dans la préface de *Charles IX*, il parlait, avec son emphase habituelle, de la vertu de son temps, qui avait eu raison « du fanatisme et de la Bastille, » et de « la pureté des mœurs publiques, qui ne se modelaient plus sur les mœurs dépravées des cours. » A aucune époque du monde, au contraire, la dépravation des mœurs et l'immoralité politique n'ont été poussées plus loin qu'en ces jours où M. de Sade publiait ses œuvres et où le comité des recherches, nouvelle chambre ardente, payait ouvertement, au prix de 24,000 francs par dénonciation, les agens provocateurs qu'il employait. Une infinité de preuves pourraient être invoquées à l'appui de ce dernier fait; mais le procès du marquis de Favras suffit pour établir, sans contestation possible, qu'à dater du 21 octobre, le comité des recherches promit une somme de mille louis à quiconque dénoncerait un ennemi de la révolution. C'était une prime d'encouragement accordée à la fourberie et à l'imposture sous le prétexte du patriotisme. Morel et Tourcaty, racoleurs sans ressources, n'étaient pas hommes à résister à un tel appât. Ils avaient entre les mains une victime, il ne s'agissait que d'en tirer parti. Pour commencer, ils se mirent en relation avec le comité des recherches, lui dévoilèrent, en les présentant sous un jour odieux, les menées secrètes du marquis de Favras; ils parlèrent de ses rapports avec Marquier; ils confondirent habilement les plans qu'il avait formés autrefois pour la Hollande, et dont ils avaient été les instrumens eux-mêmes, avec ses projets actuels; les chevaux qu'il avait demandés à Versailles, le 6 octobre, à M. de Saint-Priest, pour dissiper les hordes parisiennes, ils les convertirent en une tentative d'enrôlement pour commencer la guerre civile en France. Le comité des recherches fut frappé de ces renseignemens, qui concordaient à merveille, en ce qui touchait les conversations du marquis de Favras et de Marquier, avec les rapports de l'espion Joffroy, qui avait été, comme on sait, témoin des conférences de la Place-Royale. En outre, ces documens nouveaux, qui donnaient aux fantaisies peu dangereuses d'un contre-révolution-

naire obscur les proportions d'une conspiration véritable, répondaient trop bien aux secrets désirs du comité, ils justifiaient trop à point par la nécessité ses moyens d'action et ses scrupules, pour qu'il ne s'empressât pas d'exciter le zèle de ceux qui les apportaient. Morel et Tourcaty furent donc encouragés à diverses reprises, ceci est incontestable. On fit plus que de les encourager, on leur insinua, et ils comprirent qu'il fallait livrer mieux que des soupçons, qu'il fallait surprendre et saisir en flagrant délit la conspiration et le conspirateur. La remise d'une brochure ne constituait pas un corps de délit suffisant; il importait que M. de Favras se compromît plus gravement; un piége pouvait aisément lui être tendu; ils le lui tendirent aussitôt.

Morel et Tourcaty commencèrent par abonder dans le sens du marquis de Favras; ils se montrèrent plus épouvantés qu'il ne l'était lui-même du sens que prenaient les agitations du faubourg Saint-Antoine; ils lui firent chaque jour les rapports les plus alarmans. L'important selon eux, c'était de mettre le roi à l'abri d'un coup de main, et rien, à les entendre, n'était plus facile. Ayant des relations journalières avec les soldats de fortune, ils pouvaient mieux que personne recruter cette phalange secrète dont M. de Favras avait eu l'idée, et qui, au jour du danger seulement, devait se montrer tout à coup, tenir tête au premier orage et former le noyau d'une armée de résistance à laquelle, le cas échéant, se rallieraient les royalistes de toute la France; mais, pour mener à bien ces enrôlemens mystérieux, il fallait avant tout de l'argent. Morel et Tourcaty n'ignoraient pas les relations du marquis de Favras avec M. de La Châtre; ils savaient que, par son entremise, il avait obtenu de M. le comte de Provence une pension pour son fils. Ils insinuèrent habilement que, pour réaliser un emprunt dont la pensée n'avait rien que d'honorable et dont le résultat pouvait être si important, le comte de Provence ne refuserait sans doute pas un consentement tacite et l'offre de son crédit. Ils connaissaient un banquier qui prêterait volontiers une somme de 2 millions, s'il le fallait, sur une simple assurance des gens d'affaires de Monsieur. Excité par ces deux hommes dont il ne connaissait pas la fourberie et par l'espoir d'une réussite presque certaine, M. de Favras consentit à se laisser conduire par Morel chez M. Pomaret, banquier de Lyon, qui se trouvait alors à Paris. Il n'avait pas encore d'intention bien arrêtée. Il voulait s'assurer uniquement de la possibilité d'un emprunt et connaître les conditions du banquier avant de mêler, même indirectement, le comte de Provence à cette affaire. M. Pomaret, qui s'est montré dans le procès un homme très loyal et très honnête, offrit en effet de trouver une somme de 2 millions, pourvu que l'on offrît des sûretés convenables aux prêteurs. M. de Favras, dans une seconde visite, parla vaguement de délégations qui pourraient être fournies par un personnage très considé-

rable sur la terre de Sainte-Assises, ou sur le trésor royal; il mentionna également une vaisselle d'argent d'une valeur de 4 ou 500,000 francs, mais sans rien articuler de précis, sans nommer personne et sans prétendre être autorisé à conclure. M. Pomaret, soit qu'il soupçonnât cette affaire de n'être pas exclusivement financière, soit qu'il n'eût pas grande confiance dans ceux qui la proposaient, ne parut pas se soucier de s'en mêler, il l'ajourna; M. de Favras n'insista point, et il n'en fut plus question.

Morel cependant n'était pas homme à lâcher sa proie. M. de Favras avait donné déjà dans le panneau, il fallait l'y pousser complétement. Une affaire de banque ne se conclut pas sans laisser de traces. Saisir un gentilhomme pauvre, déjà suspect, en flagrant délit d'un emprunt de 2 millions; compromettre avec lui le prince qui le protégeait, c'était, pour un homme pareil, un coup de maître, c'était surtout un moyen assuré de gagner la récompense de 24,000 livres publiquement promise par le comité des recherches, et de payer une dette de 8,000 francs pour laquelle il allait être poursuivi. Il s'agissait de découvrir un banquier moins scrupuleux et plus accommodant que M. Pomaret, et l'on trouva dans M. Chomel l'homme que l'on cherchait. Sans aller aussi loin que le baron de Cormeré, frère de M. de Favras, qui prétend, dans un livre (1) écrit avec une passion très excusable, que M. Chomel ne fut que le prête-nom du comité des recherches et son agent direct, il est à croire qu'il fut au moins désigné par un membre de ce comité comme étant très propre à mener à bonne fin l'affaire en question. M. Chomel était Hollandais; c'était un grand point, car M. de Favras, dont on connaît les anciens projets sur le Brabant, pouvait s'en servir comme d'un prétexte pour traiter avec lui. A ce titre, l'emprunt n'avait rien de suspect; M. Chomel faisait au contraire acte de patriotisme en le fournissant, et le comte de Provence pouvait être nommé sans crainte et y souscrire sans scrupule. Plusieurs conférences eurent lieu. M. de Favras discuta lui-même les conditions de l'emprunt de 2 millions. Ces conditions furent définitivement arrêtées, sauf la ratification de Monsieur, et le comte de Provence les ratifia : cela ne peut être sérieusement contesté.

Nous arrivons ici à la partie la plus délicate de cette mystérieuse affaire. La complicité présumée du comte de Provence a seule donné une grande importance au complot véritablement fantasmagorique imputé au marquis de Favras. Monsieur conspirait-il avec Favras? l'a-t-il poussé secrètement pour le désavouer plus tard? Favras n'était-il, comme on l'a dit, qu'un instrument obscur qui fut brisé, au jour du danger, par la main puissante qui l'employait? Ces questions ont agité

(1) *Justification de M. de Favras*, Paris, 1791.

long-temps la ville et la cour; elles ont été résolues en sens divers, et la passion des partis y a trouvé un long sujet d'attaques calomnieuses et de récriminations virulentes. Tandis que les amis du comte de Provence reniaient M. de Favras, le traitaient d'aventurier inconnu, dont les projets même n'étaient jamais arrivés jusqu'à l'oreille du prince, les partisans de la révolution affichèrent tout à coup une grande commisération pour celui qu'ils avaient fait périr, et accusèrent Monsieur d'être le vrai coupable. Le général en chef de l'armée de Paris, qui s'exagéra toujours l'importance de cette prétendue conspiration, qui la suivit du regard dès le début, M. de Lafayette, dont l'aide-de-camp se trouve mêlé dans toutes les pièces de la procédure à toutes les menées du comité de recherches, s'explique très formellement à cet égard dans ses mémoires : « Favras, dit-il, est mort en héros de fidélité et de courage. *Monsieur*, son auguste complice, a manqué de l'un et de l'autre... Ce prince ne fut pas étranger au projet de renverser Bailly et Lafayette... Le projet de les assassiner n'est pas douteux, quoiqu'il ait été nié par Favras. Il avait été question aussi de levées secrètes déjà commencées, de l'emprunt secret de Monsieur, de l'enlèvement du roi à l'aide des chevaux de sa maison; mais tout fut déjoué par les mesures de l'Hôtel-de-Ville (1). » Plus loin, il ajoute que la conspiration, d'après ce que lui aurait dit plus tard M. de Cormeré, « pourrait avoir été différente de celle qu'on a publiée, et que les papiers du vrai complot, recueillis par M. Talon, ont été remis à Louis XVIII par sa fille, et sont devenus l'occasion de ses relations avec lui. »

Il ne faut admettre qu'avec une grande réserve cette dernière supposition, bien que M. Droz soit venu l'appuyer dans son *Histoire du règne de Louis XVI* par un témoignage qui serait très frappant, s'il n'était anonyme. Il est bon toutefois de remarquer en passant que M. de Lafayette admet que la conspiration de Favras pourrait avoir caché d'autres projets que ceux qui ont motivé son arrestation. Dans tous les cas, le commandant-général croyait le comte de Provence coupable, et peut-être n'en était-il pas très fâché. Outre la déclaration que nous avons citée, il semble avoir fait à un Américain de ses amis, le lendemain de l'arrestation de Favras, une confidence fort grave que l'on s'étonne de ne point trouver dans ses mémoires. Voici ce que Gouverneur Morris raconte dans son mémorial écrit jour par jour : « 27 décembre... Après dîner, Lafayette nous conduit, Short et moi, dans son cabinet. Là, il nous dit que depuis long-temps il avait connaissance d'un complot; *qu'il l'a suivi à la trace, qu'il a enfin arrêté M. de Favras*, qu'on a trouvé sur lui une lettre de Monsieur, laquelle *semblait* prouver que Monsieur n'y était que trop impliqué; qu'il s'était rendu,

(1) *Mémoires du général Lafayette*, tome II, p. 392.

muni de cette lettre, chez Monsieur, et la lui avait remise en lui disant qu'elle n'était connue que de lui et de M. Bailly; qu'en conséquence Monsieur ne serait pas compromis; que Monsieur avait été enchanté de cette assurance... que cependant il était allé ce matin à la commune prononcer un discours conseillé sans doute par Mirabeau, que lui, Lafayette, considère comme un misérable (1). »

Voilà donc, d'un côté, M. le comte de Provence mis en cause par M. de Lafayette et jugé criminel de lèse-nation, au même degré que Favras, par les journaux de son parti; de l'autre, il est déclaré complétement étranger à l'intrigue qui se fomentait à l'aide de son nom. La vérité est entre ces deux extrêmes. Monsieur n'a pas été le complice d'une grande conspiration contre l'état, parce que cette conspiration n'a jamais existé que dans l'imagination de M. de Lafayette et de ses amis; il a été, indirectement peut-être, mais il a été mêlé très certainement au projet fort peu criminel que M. de Favras ourdissait secrètement, et dans tous les cas il a autorisé l'emprunt de 2 millions chez M. Chomel; il en a connu les conditions et il les a ratifiées. Les preuves abondent. Il suffit d'écouter la déposition de M. de La Ferté, son trésorier-général. « Le 17 décembre, je reçus ordre de Monsieur de me rendre chez lui le lendemain matin. J'y fus. Monsieur me fit l'honneur de me dire qu'on *lui proposait une somme de deux millions* à emprunter pour les arrangemens de sa maison, de voir quelles pourraient être les conditions dudit emprunt, et que j'en fisse part à M. de La Châtre. J'allai en conséquence chez M. le comte de La Châtre, où je trouvai un chevalier de Saint-Louis (qu'on m'apprit se nommer M. le marquis de Favras). Il me fit part qu'il était assez heureux pour pouvoir être de quelque utilité à Monsieur en lui procurant un prêt de 2 millions chez un banquier hollandais de sa connaissance. Ledit sieur marquis de Favras me fit alors connaître les conditions de cet emprunt, dont le versement devait se faire en mes mains : savoir, 100,000 écus tant en argent qu'en bons de caisse, etc., etc., l'intérêt à 5 pour 100 et 2 pour 100 de commission, les 2 millions devant être remboursés en six années. Ces conditions ne m'ayant paru contenir rien que de raisonnable, je priai M. Morel de Chedeville (intendant de la maison de Monsieur) de dresser l'acte de soumission du banquier. M. de Favras revint chez moi le 22 décembre, et me remit la soumission de M. Chomel, banquier à moi inconnu. J'eus l'honneur de la porter le lendemain à Monsieur, qui, n'y ayant rien trouvé que de légal, *écrivit de sa main son acceptation* (2). »

(1) Voyez le *Mémorial* de Gouverneur Morris, ministre plénipotentiaire des États-Unis en France, publié en 1842.

(2) *Déposition et récolement* de Denis-Pierre-Jean Papillon de La Ferté, au Châtelet, le 4 février 1790. (Archives de la préfecture de police.)

Cette déposition est formelle; aucun doute ne peut subsister. M. le comte de La Châtre, premier gentilhomme de Monsieur, va la confirmer encore. Nous ne citerons qu'un court passage de sa déposition au Châtelet, copié sur la pièce originale signée et paraphée qui se trouve dans les archives de la préfecture de police : « M. de Favras me dit un jour qu'il avait appris que Monsieur avait besoin d'argent; qu'il se trouvait heureux de donner, dans cette occasion, à Monsieur des preuves de son respect; qu'il connaissait des banquiers hollandais qui prêteraient volontiers jusqu'à la concurrence de 2 millions, *et que par zèle il avait fait vis-à-vis d'eux des démarches préliminaires.* Je le priai de les revoir de nouveau. Il revint m'apporter de nouvelles assurances dont je fus rendre compte aussitôt à Monsieur, qui me fit l'honneur de me répondre positivement : — Je prendrai volontiers les 2 millions. Traitez cette affaire avec M. de Favras. *A quoi j'ai eu l'honneur de répondre que je demandais à ne m'en point mêler,* et que je *suppliais* Monsieur de faire cette opération par ses gens d'affaires; sur quoi Monsieur écrivit devant moi à son trésorier de venir prendre ses ordres le lendemain matin, ce qui fut exécuté. »

Au reste, le comte de Provence lui-même, dans le discours qu'il prononça à la commune, ne désavoue pas sa participation à l'emprunt. « M. de Favras, dit-il, m'a été indiqué, il y a quinze jours, par M. de La Châtre comme pouvant effectuer par deux banquiers un emprunt de 2 millions. J'ai souscrit une obligation pour cette somme qui m'était nécessaire pour payer ma maison (1). » Le comte de Provence, on le voit, ne pouvait pas nier et ne niait pas l'emprunt. Il se contentait de l'expliquer. Il s'agissait uniquement, selon lui, de *couvrir les dépenses de sa maison,* et, quant à M. de Favras, il ne lui avait pas parlé, il ne l'avait point vu depuis onze ans qu'il était sorti des Suisses. Les représentans de la commune se seraient payés en ce moment de raisons moins bonnes encore; ils étaient au fond extrêmement flattés de voir un prince du sang venir s'excuser à leur barre, prendre le titre de citoyen et faire devant leur juridiction encore récente une démarche que beaucoup de gens nommèrent « une platitude. » On s'aperçoit, en y réfléchissant, que la déclaration du prince n'était guère acceptable. Comment! le comte de Provence, un des plus riches particuliers de France, a besoin de 2 millions pour les dépenses de sa maison, et il ne peut négocier cet emprunt que par l'entremise d'un gentilhomme obscur, sans fortune, sans crédit, qu'il connaît à peine, et qu'il n'a pas vu depuis plus de dix ans! Le comte de Provence a des trésoriers-généraux, des intendans, des régisseurs, des hommes d'affaires de tous grades et de toutes qualités, et pour une négociation financière toute

(1) *Moniteur,* 29 décembre 1789.

simple, tout ordinaire, il a recours à un certain M. de Favras qui demeure à un troisième étage au fond du Marais! Quoi de plus invraisemblable? Monsieur aimait les intrigues; il s'en nouait beaucoup autour de lui; il les excitait par goût et par ambition; l'emprunt négocié par le marquis de Favras ne lui parut certainement pas aussi naturel qu'il le déclara avec ce ton de bonhomie que son esprit rusé savait prendre. Le comte de La Châtre, comme on l'a vu par sa déposition, ne s'y était pas laissé tromper. Il connaissait son maître, il connaissait aussi M. de Favras, et il soupçonnait sans doute la vérité quand il demandait comme une grace de n'être point mêlé à cette affaire. Avec la meilleure volonté du monde, on ne peut délivrer à Monsieur un brevet d'innocence; il eut certainement des relations avec le marquis de Favras; il l'encouragea probablement ou le fit encourager de loin. Le doute semble impossible, bien que M. de Favras ait protesté noblement jusqu'au dernier soupir contre les soupçons qui remontaient jusqu'à son protecteur, contre une délation qui lui était tacitement demandée, et qui lui eût peut-être sauvé la vie; mais, il ne faut pas se lasser de le répéter, le comte de Provence pouvait parfaitement connaître et même encourager le projet très innocent au fond et même très honorable de M. de Favras sans être le moins du monde coupable envers son pays. Le mensonge et la passion, les faux témoignages et les préjugés, la peur, l'envie, la cupidité et l'esprit de parti ont seuls pu donner les proportions d'un coup d'état chimérique, d'une contre-révolution imaginaire, à une simple tentative de résistance aux fureurs éventuelles de l'émeute et à l'assassinat. Seulement, lorsque l'opinion générale, égarée par de faux rapports, excitée par l'atmosphère de la révolution qui embrasait la France, eut pris parti contre Favras et accepté aveuglément l'accusation portée contre lui, le comte de Provence ne se sentit pas la force de lutter contre le sentiment populaire et de le ramener à la vérité. Il se mit en dehors de l'accusation et nia une complicité fort excusable, disons-le encore, alors même qu'on admettrait avec M. Droz le projet bien arrêté d'enlever le roi, pour lui rendre sa liberté d'action. Sans doute, ce ne fut point là de l'héroïsme; mais cette habileté, si elle n'a rien qui enthousiasme, est tolérée, à ce qu'il semble, comme une nécessité en politique, et la circonspection ne passe point pour un crime. Il en fallut beaucoup au comte de Provence pour éviter de laisser sa trace dans cette affaire, car, si l'on ne put jamais produire de preuves contre lui, on ne négligea rien pour en acquérir. Le banquier Chomel, habilement conseillé par Morel et par le comité des recherches, mit tout en œuvre pour attirer dans le piége tendu à M. de Favras le prince dont ils soupçonnaient la secrète intervention.

Prendre Monsieur en flagrant délit de conspiration, à la fin de 1789, quelle aubaine! Aussi rien ne fut-il négligé. La négociation financière

commencée, on pressait M. de Favras, on le harcelait sans relâche, on lui écrivait sans cesse pour l'obliger à répondre, on manquait à tous les rendez-vous pour le forcer à mettre sur le papier des réponses compromettantes à des questions insidieusement posées. Toutes ces lettres existent, et nous pouvons copier sur les textes mêmes (1). A dater du 8 décembre, M. Chomel ouvre la correspondance. « J'attends en vain depuis deux jours, monsieur le marquis, votre réponse à la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire avant-hier. Les personnes avec qui je traite sont surprises de ce retard. Il faudrait conclure sans délai. » Le 14, il ajoute : « Je vous supplie, monsieur le marquis, de vouloir bien avoir la complaisance de me faire savoir où nous en sommes; mes commettans sont surpris de ce retard. » Le 16, il revient à la charge, et cette fois il se montre plus explicite. « J'ai pensé, monsieur le marquis, qu'au cas où vous trouveriez encore quelques difficultés à faire approuver le projet de soumission *par la personne principale*, il serait suffisant qu'il fût approuvé par quelques personnes connues *attachées à la personne principale;* mais il faut surtout se hâter. » Quatre jours après, on regrette cette concession; on paraît craindre que ce moyen terme ne soit accepté et que le comte de Provence ne se dérobe par cette issue maladroitement ouverte, et M. Chomel écrit le 20 décembre : « Je n'ai pu réussir à lever la difficulté principale. Mes amis (on devine quels étaient ces amis anonymes), mes amis sont très mécontens que j'insiste auprès d'eux pour les engager à se relâcher davantage. Ils disent, et j'avoue que je ne sais quelle réponse valable leur faire, qu'*assurément leur objet ne peut avoir été de faire une simple opération de finances;* que, sous ce point de vue, ils se seraient exposés de gaieté de cœur à perdre 4 ou 500,000 francs. Ils ne se sont pas fait d'illusion à cet égard dès le principe, et *il ne peut y avoir que le désir ardent de rétablir les affaires dans leur patrie* qui puisse engager des particuliers, même opulens, à s'exposer à de tels risques. » Il va sans dire que, sous le nom de patrie, on désigne ici la Hollande, qui était la patrie de M. Chomel, mais on a soin de ne pas la nommer. On parle au figuré et l'on invite à répondre sur le même ton. Puis on ajoute : « Il ne peut exister de sûreté à l'égard de mes amis qu'autant qu'ils pourront se *convaincre que les deux personnes distinguées* dont vous nous avez parlé s'intéressent véritablement à eux, *surtout la première*, qui seule peut assurer les opérations *et les récompenses*. On se croit en droit de solliciter à cet égard des assurances positives, *par écrit*, et l'on estime avoir poussé les égards aussi loin qu'il est possible en ne demandant que d'avoir de telles assurances sans *prétendre les garder en main*. » Le sens de ces lettres est clair. Si le comte de Provence faisait un em-

(1) Affaire Favras. Pièce 6. (Archives de la préfecture de police.)

prunt ordinaire pour ses propres dépenses, pourquoi donc aurait-il refusé de donner les sûretés convenables? Rien de plus naturel et de plus simple; mais ce n'était pas une opération de finances, les banquiers prenaient soin de le dire, et ils ne se trompaient pas, puisque Monsieur y regardait de si près avant de s'engager, et refusait même, s'il faut en croire la lettre suivante, datée du lendemain, les garanties exigées. « Tous mes efforts ont été inutiles, monsieur le marquis; mes amis ne conçoivent pas qu'on puisse trouver étrange qu'ils demandent des sûretés, et comment *quelqu'un serait compromis* en leur donnant quelque assurance à cet égard. Ils observent avec fondement que, comme il ne s'agit que d'eux et *de leur patrie* uniquement, il ne saurait y avoir de danger à confirmer *les promesses de protection* qui leur ont été faites. » Leur patrie! toujours cette fabuleuse Hollande! Et qu'importait alors au comte de Provence que M. de Favras recrutât une légion pour le Brabant? S'il consentait, ce qui est peu probable, à emprunter dans cette intention bizarre, pourquoi n'en pas convenir plus tard, et déclarer au contraire qu'il ne s'agissait que des affaires de sa maison? Là est tout le mystère, et la vérité s'entrevoit sous ces images.

MM. de Lafayette et Bailly suivaient de loin ces négociations, sans se douter apparemment des supercheries et des ruses que l'on mettait en jeu. Trompés par les rapports exagérés de certains agens qui flattaient sciemment leur désir et leur orgueil, ils donnaient par erreur à ce complot une importance qu'il était loin d'avoir, mais qu'ils lui eussent désirée. Les attaques injustes dont ils se croyaient l'objet, les menaces de mort auxquelles, pensaient-ils, ils étaient en butte, grandissaient aux yeux de leurs partisans leur cause et surtout leur rôle. Le danger qui semblait les environner ravivait le zèle de leurs amis. Ils entretenaient sans déplaisir l'excitation que causait autour d'eux l'intrigue éventée de Favras, dans laquelle des témoins calomnieux devaient bientôt signaler la préméditation d'un assassinat. M. de Lafayette lui-même, qui était si grand alors par ses campagnes d'Amérique, par sa foi inébranlable dans les idées nouvelles et par son ascendant immense sur la bourgeoisie, n'était pas insensible à ces recrudescences de dévouement que mille petits faits, grossis à plaisir, produisaient autour de lui. Dans le commandant-général, chevaleresque comme un gentilhomme et enthousiaste comme un croisé, il y avait place pour l'homme politique, devenu rusé au contact des partis et astucieux dans le maniement des affaires : pour arriver à de grandes choses, il ne dédaignait pas les petits moyens. Les hommes éminens, à toutes les époques, ont été sujets à cette faiblesse (1). Mirabeau, qui ne doit

(1) Il est impossible, en présence de cette situation et de ce complot, de ne pas faire un

être consulté, à la vérité, que sous toutes réserves, à l'égard de M. de Lafayette, Mirabeau, dans sa correspondance récemment publiée (1), s'exprime très violemment, à cette même date, sur le compte du commandant-général, qu'il nomme tour à tour « le *sous-grand homme* ou *Gilles César.* » — « L'intrigue, écrit-il quelques jours après l'arrestation de Favras, a redoublé d'activité et d'indifférence de moyens, au point qu'on a trouvé dans la rue une sentinelle de la garde nationale assassinée avec cet écriteau : *Va dans l'autre monde attendre Lafayette.* Or, vous noterez qu'aujourd'hui cette sentinelle se porte fort bien. » Le lendemain, il ajoute : « Je vous ai parlé de la scélérate facétie du garde national assassiné. Il se porte aussi bien que vous et moi. Paris n'en retentit pas moins de cris de fureur et de rage sur cet attentat imaginaire, et les bandes nationales disent tout haut que, si leur général éprouve un malheur quelconque, les nobles, les prélats, le clergé, etc., etc., serviront d'hécatombe à cette grande victime. Vous voyez que cet homme, qui du moins a le talent de tenir ses gens en haleine, a su se faire beaucoup de capitaines des gardes. » Il va sans dire que Mirabeau, qui détestait Lafayette, pousse beaucoup trop loin l'accusation en le désignant comme l'auteur même de ces événemens. M. de Lafayette, habile sans doute, mais loyal avant tout, était incapable de pareilles menées; seulement son entourage préparait la pièce, il la prenait aisément au sérieux, et il en profitait sans trop de scrupules.

Ce fut ce qui advint dans l'affaire de Favras. Cependant les négociations avec le banquier Chomel semblaient avoir réussi; l'emprunt devait être conclu le 24 décembre, et l'on devait toucher le soir même un premier à-compte de 300,000 francs. Il semblerait que M. de Favras conçut des soupçons le dernier jour, et fut près de tout abandonner. Il existe de lui, car rien ne se perd, un petit billet (2) adressé à M. Chomel dans la matinée, et qui le prouve. Ce billet n'est pas signé, mais il est facile, sans être expert en cette matière, de reconnaître l'écriture ferme et courante de M. de Favras, son papier bleuâtre et jusqu'au

retour sur les choses de notre temps et sur des événemens trop récens pour qu'on en puisse parler à l'aise. Faut-il le dire? l'affaire Favras ressemble par plus d'un point à l'affaire Allais. Cette fois encore il s'agissait, disait-on, d'assassiner le général en chef et le président de l'assemblée nationale; ce devait être aussi le début d'un coup d'état, d'une contre-révolution, et la phalange secrète que voulait organiser Favras peut être comparée à la société du 10 décembre. Elle devait également se composer en grande partie de Corses, et son but était de protéger la vie du chef de l'état dans un jour d'émeute. Les mêmes accusations d'embauchage, de complicité, de corruption, d'argent prêté, se sont reproduites; mais en 89 on a pendu, et de nos jours on a ri. La différence mérite d'être notée.

(1) *Correspondance entre le comte de Mirabeau et le comte de la Marck*, publiée par M. de Bacourt; Paris, 1851.

(2) Archives de la préfecture de police. *Affaire Favras*, pièce 32.

sable d'or qu'il employait. Il écrivait : « Tout est disposé pour conclure aujourd'hui; dans ce cas, M. Chomel, sur l'avis de ces messieurs, pourra y procéder. Si on y trouve quelque empêchement, *il devient inutile de s'occuper davantage de l'emprunt en question.* »

Ainsi donc une objection de plus, et M. de Favras renonçait à cette affaire si péniblement poursuivie. Enfin il ne croyait pas devoir signer sa lettre, ce qu'il n'eût pas manqué de faire sans doute, si l'emprunt eût été une négociation aussi simple que Monsieur le disait, et que Favras lui-même l'a prétendu. Maintenant qu'arriva-t-il dans cette journée où le marquis de Favras perdit pour toujours sa liberté. La déposition de M. de La Ferté va nous l'apprendre. « M. le marquis de Favras, déclare-t-il, se rendit le 24 sur les six heures du soir chez moi, et me présenta M. Chomel. Je lui fis voir l'acceptation de la soumission. M. Chomel, trouvant l'affaire en règle, me pria de lui donner quelqu'un pour l'accompagner et faire mettre dans son fiacre 40,000 fr. en espèces, qu'il disait être tout prêts chez M. Sertorius, autre banquier à moi inconnu, le surplus devant être payé en billets de la caisse d'escompte. Je crus devoir faire quelques représentations sur ce que la nuit il pouvait y avoir quelques dangers à transporter dans un fiacre une somme aussi considérable en espèces; mais, M. Chomel ayant témoigné le désir que l'affaire se terminât le soir même (il avait pour cela de bonnes raisons, comme on va voir), je fis descendre le caissier du trésor de Monsieur, on fit avancer une voiture, et ces messieurs partirent ensemble. M. le marquis de Favras les attendit dans mon cabinet, et, l'ayant prié de me permettre d'écrire plusieurs lettres qui devaient partir le même soir, il voulut bien y consentir, et se mit à lire les papiers publics et journaux qui se trouvaient sur ma cheminée. M. de Chedeville (le caissier) *revint seul* et nous apprit que le premier paiement n'avait pu se terminer le soir, M. Sertorius lui ayant dit qu'ayant été prévenu trop tard, son caissier n'y était plus... M. de Favras se retira en me faisant l'honneur de me dire qu'il reviendrait voir l'affaire se terminer le lendemain, s'il pouvait (1). »

Cinq minutes plus tard, on arrêtait M. de Favras; M. Chomel n'avait eu garde de reparaître le soir. Le tour était joué; on avait habilement laissé l'affaire se consommer, et le comité des recherches tenait sa proie; ses agens attendaient depuis l'entrée de la nuit, à la porte même de M. de La Ferté, la sortie du marquis de Favras. L'espion Joffroy les conduisait; il s'était blotti dans la loge du suisse, ainsi qu'il le raconte lui-même (2). Les officiers d'état-major qui devaient lui prêter main-forte étaient cachés dans des voitures. Lorsque, à neuf heures moins un

(1) Déposition de M. de La Ferté. (Archives de la préfecture de police.)
(2) Déposition de Casimir Joffroy. (Archives de la préfecture.)

quart, M. de Favras sortit, Joffroy appela un des officiers, suivit M. de Favras jusqu'à la rue Beaurepaire; là, il lui sauta au collet et l'arrêta, suivant les ordres qu'il venait de recevoir. Le même jour, dans le même instant, à neuf heures du soir, on arrêtait, Place-Royale n° 21, Mme la marquise de Favras, et on saisissait les papiers de son mari. Là, ce n'étaient point seulement des officiers d'état-major qui opéraient : c'était l'aide-de-camp même de M. de Lafayette, M. Masson de Neuville, qui en a déposé publiquement et qui a signé le procès-verbal de cette arrestation (1). M. et Mme de Favras, amenés d'abord à l'Hôtel-de-Ville, où ils subirent pendant la nuit un premier interrogatoire et conduits ensuite à la prison de l'Abbaye-Saint-Germain, furent enfermés séparément et mis au secret. Le soir même, on parla vaguement dans les cafés et dans les rues de l'arrestation de plusieurs aristocrates; mais, dès le lendemain, un billet ainsi conçu et tiré à des milliers d'exemplaires courut dans tout Paris et fut reproduit par plusieurs journaux : « Le marquis de Favras et la dame son épouse ont été arrêtés hier pour un plan qu'ils avaient fait de soulever trente mille hommes pour assassiner M. de Lafayette et le maire de Paris, et ensuite nous couper les vivres... Monsieur, frère du roi, était à la tête (2). » Cet écrit, signé Barauz, colporté dans les clubs, lu à haute voix sur les bornes, commenté dans les groupes, donna la fièvre à toute la ville. L'opinion publique s'exalta sur-le-champ jusqu'au délire, se réjouit du drame qui lui était promis, en esquissa d'avance les principales scènes, en arrangea le dénoûment. La vérité, si elle était simple, n'avait plus aucune chance d'être acceptée par la foule, dont la curiosité était affriandée. Enfin ce fut à l'occasion de cet écrit et pour lui répondre, que Monsieur alla le lendemain, sur le conseil de Mirabeau, faire à la commune le discours dont nous avons parlé. Cette démarche justifia jusqu'à un certain point l'émotion de la veille, et assura l'importance du complot. Quel qu'il fût, celui qui avait lancé ce billet perfide sous forme d'annonce et de préface avait réussi. La mise en scène était habile, et le public était préparé. Cet homme, qui avait pris le nom de Barauz et qu'on ne put pas découvrir, bien que 500 louis eussent été promis publiquement par le comte de Provence à qui le dénoncerait, quel était-il? C'était, à ce qu'il semble résulter de quelques dépositions inédites (3), un tailleur du nom de Posel, aidé d'un coiffeur nommé Brichemier. Ils avaient fait, dirent-ils, la chose par plaisanterie, et l'on feignit de le croire. C'était se montrer de bonne composition; mais, à distance, les plaisanteries qui ont de pareils résultats sont jugées différemment,

(1) *Affaire Favras.* Interrogatoires et procès-verbaux. (Archives de la préfecture, pièce 5.)

(2) *Moniteur*, 29 décembre 1789.

(3) Archives de la préfecture, pièce 8.

et il semble probable que ce billet n'émanait pas simplement de ces inconnus, et se rattachait étroitement à la sombre machination de Morel.

III.

Aussitôt après son arrestation, M. de Favras avait été conduit, à l'Hôtel-de-Ville, devant le comité des recherches. Avant de répondre un seul mot aux questions qui lui étaient adressées, il avait demandé formellement que le commandant-général et le maire de Paris fussent présens à son interrogatoire. On les fit appeler, et ils vinrent aussitôt. C'était la première fois que M. de La Fayette voyait Favras. Il répondit dans ce premier interrogatoire avec beaucoup de sang-froid et de fermeté, sans faire mystère de son royalisme et de son dévouement au comte de Provence. Quand il fut question de l'emprunt, il en parla avec un peu d'hésitation, avec quelques réticences, et avec la crainte évidente de compromettre malgré lui le frère du roi.

L'accusation, au reste, était encore fort indécise. Hors l'emprunt, les conférences avec Marquier et les indices vagues du projet d'enlever Louis XVI pour le mettre à l'abri d'un nouveau 6 octobre, elle avait peu à dire. C'était Morel, Morel seul, qui allait, quelques jours après, devant les juges du Châtelet, donner par sa déposition un caractère nouveau et odieux au marquis de Favras et à son complot. Ce n'était pas tout que de l'avoir livré, il fallait prouver que la prise était bonne. Il en fit donc un assassin et un traître. Avec une habileté singulière, il développa le plan fantasmagorique d'une conspiration immense qui mettait sur pied deux cent mille hommes de Strasbourg à Péronne et de Montargis à la frontière du Brabant. A ce projet imaginaire il rattacha adroitement l'épisode de la demande des chevaux à M. de Saint-Priest, les conversations avec le lieutenant Marquier, la levée pour la Hollande et l'emprunt de 2 millions. Il déclara que dans la pensée de M. de Favras, dont il s'avouait le complice, le meurtre de M. de Lafayette devait être le signal de cette contre-révolution terrible. Il fit plus, il déclara avec le plus révoltant cynisme qu'il avait demandé, lui Morel, et obtenu le rôle d'assassin dans cette tragédie. « Craignant, dit-il, qu'une main moins sûre ne fût choisie, je m'étais chargé de faire le coup moi-même (1). » Il entrait à ce sujet dans les plus grands détails. « Le soir de l'enlèvement du roi, quatre hommes bien montés devaient se porter dans un endroit convenu pour attendre la voiture de M. de Lafayette. Dès qu'on l'aurait vue, deux des quatre cavaliers devaient aller au-devant au petit pas, faire signe au cocher

(1) Déposition de Morel, *affaire Favras*. (Archives de la préfecture de police.)

d'arrêter en disant qu'on avait un avis très important à donner au général, qui n'aurait pas manqué de mettre la tête à la portière, et dans ce moment je lui aurais lâché à bout portant un coup de pistolet. »

Telle fut la fable indigne, l'accusation sans preuve et sans vraisemblance qui donna tout à coup une physionomie nouvelle au procès. Tourcaty lui-même, le collègue de Morel, n'osa pas tenir un pareil langage, et cette déclaration formidable ne fut jetée dans le débat que par un seul homme qui était à la fois dénonciateur et témoin. M. de Favras y répondit avec une hauteur et une fierté qui déconcertèrent un instant les juges et le public. « Sa vie entière, s'écria-t-il, et son honneur de gentilhomme protestaient suffisamment contre des infamies de ce genre. Sans doute il était dévoué au roi et prêt à mourir pour sa cause; mais il y avait loin des sentimens d'un royaliste qui souffrait de voir son souverain prisonnier dans son palais — aux plans de coupe-jarret qui lui étaient attribués par un espion patenté qui vivait d'escroquerie. Il n'avait rien de plus à répondre, et il plaindrait des juges qui, sur le témoignage d'un tel coquin, pourraient condamner un honnête homme! » M. de Favras parlait avec facilité. Son attitude pendant ce procès, qui dura près de deux mois, en imposa souvent, même à ses plus ardens ennemis. Quand, en face de ces témoins mal famés, on voyait se lever ce chevalier de Saint-Louis, remarquable par la hauteur de sa taille, par la beauté de sa figure, par l'énergie de son regard et par la mâle simplicité de son langage, un frémissement parcourait l'auditoire. Les journaux les moins suspects de partialité envers la cour prenaient parti pour l'accusé. La feuille de Prudhomme, qui avait d'abord demandé la mort de l'accusé comme un exemple salutaire de la sévérité nationale, s'écriait peu de jours après : « Il faut être juste même pour M. de Favras... Avant de le condamner, il faut épuiser tous les moyens par lesquels il serait possible de découvrir s'il est innocent... C'est une chose si bornée, si vague, si incomplète que l'échelle de nos certitudes... Plus une accusation est invraisemblable, plus il faut être difficile sur les preuves... Or, que le sieur Favras soit un aristocrate enragé, c'est ce dont on ne saurait douter; mais rien n'est moins prouvé que le plan dont on l'accuse, et quant aux témoins qui l'inculpent, quels hommes sont-ils?... » Ainsi, bien que le parti de la cour fût sur le banc de l'accusation dans la personne de M. de Favras, les républicains modérés avaient des scrupules, et les démagogues les plus furieux n'acceptaient pas eux-mêmes les autorités de l'Hôtel-de-Ville. Marat, dans son journal *l'Ami du Peuple*, les apostrophait en style de carrefour : « Vous poussez l'effronterie, s'écriait-il, jusqu'à vous constituer nos maîtres contre notre volonté... Il faudra donc vous chasser;... oui, vous chasser... Mais vous tenez à votre Hôtel-de-Ville comme les poux tiennent à la teigne. »

De leur côté, M. de Lafayette et M. Bailly, dégoûtés peut-être par le cynisme de Morel et voulant mettre leur conscience à l'abri du remords, écrivaient au lieutenant civil la fameuse lettre dans laquelle ils déclaraient que Morel avait été le dénonciateur de toute l'affaire (1). Les amis de M. de Favras avaient donc bon espoir. Ni l'instruction, ni les témoins, ni les débats n'avaient produit à sa charge un nouveau fait de quelque importance. On se donna beaucoup de peine pour établir, sur la déposition de Mme Savournin, que M. de Favras avait mis à son chapeau une cocarde blanche, quelques jours avant le 6 octobre, au moment sans doute où les officiers du régiment de Flandre avaient eu la folie d'en faire autant. On interpréta péniblement quelques lettres écrites à M. de Foucault, son ami, afin de leur donner un sens inconstitutionnel; bref, pour tout homme impartial et de sang-froid, il résulte de cette procédure que M. de Favras, bien qu'il s'en soit toujours défendu, avait réellement un projet, le projet de répondre à un coup de main contre le roi par un coup de main contre les agresseurs; mais il paraît également démontré que le *nec plus ultra* de son plan eût été de soustraire le souverain à la domination de Paris en le conduisant à Péronne ou à Metz, d'où il eût pu gouverner librement. Ce projet était de nature à trouver place dans son rêve, et, s'il l'eût exécuté, la postérité aurait sûrement amnistié sa mémoire; mais comment songer autrement qu'en rêve à une pareille tentative? Il ne s'agissait de rien moins, disait-on, que d'assassiner MM. de Lafayette et Bailly, d'enlever de vive force, en plein jour, le roi et la famille royale à trente-six mille hommes armés et à trois cent mille citoyens qu'un coup de cloche pouvait faire mettre sous les armes. De quelle puissante armée disposait donc ce pauvre gentilhomme pour qu'il osât tenter un pareil coup de main? On a dit qu'il était parvenu à rassembler douze cents cavaliers : c'était bien peu pour une telle entreprise; c'était vouloir renouveler les faits les plus héroïques de l'antiquité. Et d'où vient qu'après les investigations judiciaires les plus minutieuses, il a été impossible de découvrir le dépôt de ces douze cents chevaux, de produire même un seul cheval ou un seul de ces cavaliers? Évidemment on a fait à M. de Favras un rôle trop grand pour sa taille; on a vu des actes où il n'y avait encore que des songes, on a confondu la préméditation avec l'accomplissement. Au reste, cette idée que M. de Favras eut le premier d'enlever le roi et de le conduire à Metz pendant que l'on débattrait à Paris ce qu'Henri IV appelait « les questions de ménage » fut adoptée trois mois plus tard par Mirabeau. « La première pensée de Mirabeau, dit M. de Lamarck, était de sauver le roi dans le bouleversement général, de l'arracher aux mains des anarchistes, qui ne

(1) La lettre est aux archives de la préfecture de police.

pouvaient pas manquer de devenir bientôt ses bourreaux (1). » Mirabeau voulait encore ménager au roi une garde particulière et le faire sortir de Paris. Il pensa aussi à Metz comme lieu de refuge : en un mot, Mirabeau, qui avait été témoin dans l'affaire qui nous occupe, reproduisit le plan de M. de Favras et le proposa deux mois plus tard à la cour; mais il ne devait être mis à exécution que lorsqu'il devint d'une réussite impossible. Le départ pour Montmédy en 1791 et l'arrestation de Varennes furent le dénoûment fatal de ces projets que les amis du roi avaient conçus tour à tour dans des circonstances plus favorables.

Cependant le procès se continuait. Séparé de sa femme depuis le jour de son arrestation, M. de Favras lui écrivait après les audiences des lettres qui ont été publiées, et qui peignent admirablement son caractère. Ces lettres, qui étaient remises décachetées à Mme de Favras, sont assez rares, et il nous sera permis d'en reproduire quelques fragmens. « Je serai transféré ce soir au Châtelet, ma chère Caroline, écrivait-il le 7 janvier 1790; mais toi, tu restes encore à l'Abbaye, je n'entends pas bien pourquoi... En m'éloignant du lieu où je te laisse, je sens un vif regret : c'était toujours quelque chose de vivre sous le même toit et d'apprendre de tes nouvelles plusieurs fois par jour! Mais songe que l'honneur va avant toutes choses; si, à tes yeux, le mien n'est pas entaché, il l'est aux yeux d'une multitude abusée, et je n'en serai que plus digne de toi, lorsque je serai parvenu à me justifier auprès d'elle. Je finis par t'assurer, ma chère enfant, que ton image me suivra partout, et que mon ame ira toujours au-devant de la tienne... » D'autres fois il lui parlait avec plus de détails de son procès, bien que ses billets eussent été plusieurs fois interceptés à cause de ces confidences. « ... Réjouis-toi, lui disait-il, en pensant qu'il serait encore préférable d'être coupable aux yeux des hommes que de l'être vis-à-vis de sa conscience. Je ferai tout ce qui sera en moi pour mettre mes actions à découvert, et je défie, quoi qu'on puisse entreprendre, d'être long-temps inculpé d'attentats prémédités contre la nation ou de violence contre mon roi. Le surplus de ce qu'on met à ma charge est trop grossier pour que je puisse même supposer que j'ai besoin de défense. O mon amie, mon amie, que de perversité, que de méchanceté dans les hommes, et quelle fatalité dans les circonstances!... Il faut se résigner à la grace divine. » Les consolations qu'il adresse à Mme de Favras sont nobles et touchantes. « Quelle satisfaction pour moi, chère bien-aimée, de voir que mes lettres font une distraction à tes peines! tu m'es si chère, et j'ai tant de raisons de t'aimer!... Tu ne verras jamais en moi aucun changement au titre précieux d'un

(1) *Correspondance entre le comte de Mirabeau et le comte de Lamarck.*

homme qui se respecte dans celle qui a toutes ses affections. Sois sûre de mon courage, de ma résignation; n'importe le sort qu'on me prépare, ton cœur n'aura pas à rougir de m'avoir choisi. Je ne démentirai point le sang auquel je me suis allié... Caresse bien pour moi mes deux pauvres enfans, montre-leur souvent mon portrait (1); ils me reconnaîtront plus facilement quand je les verrai. A un âge si tendre, il est si facile d'oublier, et cela me ferait tant de peine! Je me rappellerai toujours le moment de joie que m'a donné mon fils (2) un soir, lorsqu'à mon retour de Hollande, après quatorze mois d'absence, il m'a reconnu sur-le-champ et s'est écrié : — Ah! papa, te voilà!... » Il ajoute plus loin : « C'est fort bien d'aimer ses enfans, mais il faut leur éviter autant que possible l'amertume de ses chagrins. Mon fils n'a jamais vu de prison; je crains que ces soldats, ces guichets, ces verrous, tout cet appareil, ne l'émeuvent beaucoup au-delà de ce que tu peux en penser, et cette émotion pourrait avoir à son âge de grands dangers. » On accorda plus tard à M. de Favras la permission de voir cet enfant. Il raconte cette entrevue dans une longue lettre. « Sa vue m'a fait à la fois peine et plaisir. Le pauvre enfant avait le cœur bien gros, les larmes roulaient dans ses yeux. J'ai fait semblant de ne pas les voir pour ne pas les augmenter, et je lui ai parlé de goûter, ce qui m'a réussi... Puis on m'a amené ma fille; cette jolie petite créature ne sent pas la position de son père... Heureux âge! comme elle m'a caressé! comme elle m'a dit des choses charmantes en bégayant! Que j'aime ces enfans! Au sentiment paternel se joint pour eux ce sentiment si tendre que m'a inspiré leur mère, et auquel ils participent sans qu'elle y perde rien... Tu fais toujours du noir, ma chère Caroline; ah! bannis-le, bannis-le! » La confiance qu'il commandait, M. de Favras ne la partageait guère, et, à mesure que le procès avançait, des appréhensions sinistres traversaient son esprit et éclataient dans ses lettres. « Il est des momens, chère Caroline, écrit-il le 2 février, où le courage cède aux faiblesses de la nature; mais il reprend toujours le dessus, quand le for intérieur ne reproche rien. Le sort s'est déchaîné bien cruellement contre moi : quelle aventure compliquée et extraordi-

(1) Ce portrait est probablement celui qui a été gravé par Mayliaud. C'est le meilleur que nous connaissions. Il rend bien le profil sévère et beau de M. de Favras, son œil fier, ses sourcils noirs, son front élevé et son grand air de hardiesse et de résolution. Un autre portrait a été publié en tête du livre de M. de Cormeré, *Justification de M. de Favras*.

(2) Le marquis de Favras avait un fils et une fille. Son fils vit peut-être encore, bien qu'il m'ait été impossible, malgré beaucoup de recherches, de le découvrir. Avant 1830, il touchait une petite pension de la liste civile, et vivait très obscur et très retiré dans la commune de Lamotte-Tilly, près de Nogent-sur-Seine (Aube). Après les événemens de juillet, il quitta ce village. Vainement je me suis adressé à toutes les autorités du département, je n'ai pu découvrir sa trace.

naire que la mienne! N'importe ce qui m'est réservé, mon ame ne m'abandonnera pas. On est toujours fort, on est toujours fier, quand on est honnête..... Pourtant, quand je songe à mes pauvres enfans, tout mon corps frissonne; je les aime trop, ils ont si grand besoin de moi! »

L'idée d'une fin prochaine semble percer dans ces dernières paroles, et bientôt elle se retrouve dans toutes les lettres de M. de Favras. C'est que, vers la fin de janvier, le procès était entré dans une phase nouvelle. On avait promis à la multitude une victime, et elle la voulait. Le revirement d'opinion de quelques journaux d'abord très hostiles à Favras, l'incertitude des témoignages, l'hésitation présumée des juges, exaspéraient la foule, qui se réunit bientôt furieuse et menaçante autour du Châtelet. Il lui fallait son spectacle, et elle le demandait le poignard à la main. On venait d'acquitter M. de Besenval, mis en jugement à propos de la défense de la Bastille et dans des circonstances assez analogues. Tous les aristocrates pourraient donc conspirer impunément contre le peuple! disait-on; la justice était donc partiale pour les nobles! Cela ne pouvait continuer ainsi, et, si Favras n'était pas condamné, le peuple jugerait ses juges! Telles étaient les clameurs odieuses qui retentissaient tout le jour autour du Châtelet. Des lettres anonymes pleines de menaces étaient adressées à tout instant aux membres du tribunal; ce devint bientôt une émeute permanente et redoutable. Dans la nuit du 26 janvier, il y eut une vive alerte autour de la prison; on put croire à une tentative d'assaut, à un projet d'enlever M. de Favras de vive force. Cette évidente pression que la fureur démagogique voulait exercer sur les juges, ce levier de la terreur que la populace commençait à mettre en mouvement, eurent sur l'issue du procès une influence malheureusement incontestable. M. de Lafayette lui-même n'en disconvient pas; seulement, qui le croira? il a la naïveté d'attribuer ces mouvemens aux complices de M. de Favras, aux amis de la cour, qui étaient, dit-il, impatiens de voir périr le dépositaire de leurs secrets (1). En vérité, c'est pousser un peu loin le souci d'excuser les passions révolutionnaires. Quel intérêt si grand avaient donc les amis du roi à précipiter la mort du marquis de Favras! S'il connaissait leurs secrets, et s'il voulait les révéler, n'avait-il pas le temps de le faire durant les deux longs mois que les débats durèrent? Non; ceux qui demandaient la tête de l'accusé, ceux qui tentaient d'intimider les juges, c'étaient bien plutôt les Morel et les Tourcaty, ces délateurs et ces espions tant zélés, c'étaient surtout ces misérables qui apparaissent au lendemain des révolutions, comme les reptiles après les orages, ces bandits à qui le massacre de MM. Delaunay et Flesselles avait donné

(1) *Mémoires de Lafayette*, vol. II, p. 394.

le goût du carnage. Ceux-là mêmes qui, tout en appartenant au parti de la révolution, n'avaient pas un intérêt aussi direct à défendre leur œuvre dans la juridiction du Châtelet et son entourage, ne s'y laissèrent pas tromper. « Les juges du Châtelet, dit formellement Prudhomme dans les *Révolutions de Paris*, s'étaient arrangé de manière à ce que la haine du peuple eût un aliment au moment où l'élargissement de Besenval éclaterait. Il ne sortit du Châtelet que dans la nuit du 29 au 30, et dès le matin, ce même jour, on annonçait partout que les juges étaient assemblés pour juger le sieur Favras, qui serait infailliblement condamné à perdre la tête..... A onze heures du soir, on répandit que le jugement était prononcé, et dès le lendemain des colporteurs privilégiés crièrent d'une manière si lugubre le *grand jugement* qui condamnait à mort le sieur Favras, qu'on ne pouvait guère réfléchir à l'élargissement de Besenval, qu'ils annonçaient en même temps. C'est une remarque qui a été faite dans toutes les classes que Favras était victime de Besenval. » L'avocat Thilorier, qui défendit le marquis de Favras avec beaucoup de chaleur, bien qu'il fût un patriote très ardent, fit la même remarque, et il accusa courageusement les agens du comité des recherches. « Le sieur Morel, s'écria-t-il, avoue lui-même s'être proposé pour être l'assassin de M. de Lafayette. Il faut de deux choses l'une, ou que Morel se soit en effet rendu coupable de la préméditation de cet assassinat, ou qu'il se soit accusé faussement d'un crime imaginaire dans la vue de donner plus de poids à son accusation. Dans l'un et dans l'autre cas, Morel est un homme infâme... vous devez repousser de pareils témoignages. » Il ajoutait : « Je suis aussi bon patriote, aussi zélé partisan de la révolution que qui que ce soit; on le sait. J'ai parlé liberté sous les verrous de la Bastille, et je ne crois pas devoir, pour les besoins de ma cause, désavouer les principes que j'ai hautement professés. Étranger à la personne de M. de Favras, j'ai dû surmonter pour le défendre bien des répugnances; mais la vérité que j'entrevois me force à parler avec cette chaleur que vous excuserez. Le marquis de Favras jouit du funeste honneur d'être le premier accusé sur la tête duquel se trouve suspendu le nouveau glaive dont le pouvoir législatif vient d'armer vos mains (1). S'il a désiré de voir rétablir en France le despotisme antique, qu'il soit rangé, j'y consens, dans la classe des mauvais citoyens; mais, s'il s'en est tenu là, il échappe à la censure des lois, qui ne punissent ni les folles ambitions, ni les vains désirs des hommes. »

Dans une péroraison très éloquente, M. Thilorier signala si vivement les influences sous lesquelles se débattait le tribunal, que le pré-

(1) Le tribunal du Châtelet, sorte de haute cour appelée à juger les procès politiques, avait été institué en septembre 1789 par un décret de l'assemblée, rendu sur la demande de M. de Lafayette.

sident lui ôta la parole. « Au moment de conclure, disait-il, j'éprouve ces angoisses inexprimables que cause nécessairement l'incertitude des jugemens humains. Je crois entendre une voix formidable... Oui, messieurs, je l'entends, et je la reconnais, c'est la voix du peuple! elle pénètre jusque dans cette enceinte; la multitude veut une victime. Ah! prenez garde..... » Ici le président interrompit brusquement l'avocat; mais il avait dit le mot de la situation, et toutes les consciences l'avaient entendu. Cela n'empêcha pas M. de Brunville, procureur du roi, de lire ses terribles conclusions. L'impression qu'elles produisaient sur l'auditoire se communiqua jusqu'à lui. Il hésita, il pâlit: on espéra qu'il n'irait pas jusqu'au bout; mais enfin d'une voix *tremblante* (le mot est au *Moniteur* du 1er février), il requit la peine de mort. Le tribunal, très ému, ajourna son jugement, et décida que de nouveaux témoins seraient entendus. Ce fut au sortir de cette audience qu'une discussion, qui fit un certain bruit dans Paris, éclata entre M. de Brunville, le procureur du roi, et M. Thilorier.

— Monsieur Thilorier, dit le premier avec une morgue insultante, il faut que vous ayez une étrange idée de vos fonctions et des miennes pour vous être permis des sorties aussi indécentes!

— Monsieur! répondit l'avocat, la postérité décidera qui de vous ou de moi a le mieux connu aujourd'hui les devoirs de son état.

M. de Brunville perdit tout son sang-froid.

— Je vous méprise trop pour vous répondre, dit-il.

A quoi M. Thilorier répliqua avec toute l'énergie de l'indignation :

— Monsieur, vous m'honorez par vos mépris!

Atterré par cette réponse, M. de Brunville se rendit dans la chambre du conseil et demanda une satisfaction que sa compagnie ne put pas refuser à la place qu'il occupait. M. Thilorier fut rappelé et publiquement admonesté; mais il ne se tint pas pour battu, et, dans une brochure (1) qu'il publia peu de jours après, il cita de nouveau M. de Brunville au tribunal de l'opinion.

Le lendemain matin, Mme de Favras écrivait à son mari : « Quelle affreuse soirée, cher ami, que celle d'hier, et quelle nuit l'a suivie! Grand Dieu! quelles conclusions! Je ne sais où j'en suis! Toute la nuit, j'ai été occupée de ces trois gouttes de sang que tu as trouvées sur toi quinze jours avant que l'on nous arrêtât, et cela sans que tu aies pu savoir pour quelle cause ni d'où elles venaient sur toi! Mais, mon ami, ton ame forte doit se soutenir. N'oublie pas ce que tu te dois. Après cela, la volonté du ciel. Implore aussi, mon ami, implore la mère de ce Dieu tout-puissant. Tu sais qu'au retour de Pologne, au moment où

(1) *Récit de ce qui s'est passé à l'audience du* 30 *janvier*, par M. Thilorier; imp. de Lottin. — Il existe un exemplaire de cette brochure à la bibliothèque du Louvre.

tu étais prêt à périr au bord de la Vistule, j'eus recours à elle et lui adressai mes prières. Tu ne peux douter que tu ne fus sauvé miraculeusement. J'ai toute mon espérance dans cette protection sainte... »

Par cette lettre, dont nous ne citons, pour abréger ce récit, qu'un fragment, on voit que Mme de Favras ne manquait, de son côté, ni de force, ni de courage. Quant à M. de Favras, il reste jusqu'au bout inébranlable et fier. Seulement une teinte religieuse est répandue sur ses dernières lettres. « Je suivrai tes conseils, ma chère amie, et je prierai comme tu le veux. Ne crains pas que je me démente. D'une part, je ne fais que remplir le devoir d'un chrétien; de l'autre, je ne voudrais pas, par une imposture sacrilége, te donner la promesse d'employer ce moyen pour y manquer. Cette consolation, qui me paraît si grande pour toi, ne sera pas négligée, ne l'a pas été depuis que je te l'ai promis. Tu peux compter que c'est avec ferveur que j'y ai recours... J'ai reçu les sermons du père Massillon; je t'en remercie : je les lirai avec attention. Tu es fâchée, me dis-tu, que je n'aie pas vu hier mes enfans, et tu m'invites à les voir demain. De grace, ne me presse pas. Ce n'est pas manque de désir, crois-le bien; ce n'est pas manque de tendresse pour eux, mais c'est au-dessus de mes forces. Qu'ils viennent me voir avec mes parens, quand cela sera permis : ce ne sera jamais assez souvent; mais que j'aie sous les yeux ces deux créatures si chères à mon cœur, que je sois chargé de les distraire, de détourner leur regard du chagrin que leur position cause à leur père infortuné... ah! chère Caroline, ne l'exige pas... » La fin de cette correspondance présente une particularité très frappante qui n'a pas encore été relevée. Dans cette ténébreuse affaire, c'est un mystère et peut-être une iniquité de plus. Il existe deux éditions différentes de la correspondance du marquis et de la marquise de Favras. Ces deux éditions, que nous avons sous les yeux, sont imprimées sur du papier pareil et avec les mêmes caractères. Jusqu'à la page 49, c'est-à-dire jusqu'au milieu de la dix-septième lettre de M. de Favras, il est impossible de noter entre les deux exemplaires la moindre dissemblance; mais là tout à coup le style change, et, à partir de cet endroit, les deux brochures n'ont plus ensemble aucun rapport : ce sont d'autres lettres, d'autres faits et d'autres sentimens. Dans l'édition falsifiée, qu'il est aisé de reconnaître pour peu que l'on ait l'habitude du style de M. de Favras, on lui prête trois dernières épîtres emphatiques, pleines de violences contre ses juges, de fureur contre MM. de Lafayette et Bailly, trois dithyrambes qui ne ressemblent en rien à ces pages que l'autre édition publie, et où respirent comme toujours cette sérénité chrétienne et cette paternelle tendresse que nous avons notées.

Quelle est donc la main perfide qui s'est interposée entre le malheureux Favras et la postérité? quel mystérieux faussaire a cru de-

voir prendre tant de soin pour tromper le public, pour inculper l'accusé, pour justifier dans l'avenir son jugement et ses ennemis? C'est là certainement la plus monstrueuse machination de ce sombre procès. Quant à l'intention du faussaire, elle n'est point difficile à saisir. M. de Favras avait préparé, pendant sa détention, un mémoire justificatif qu'il voulait publier et répandre dans le public. Il attendait le meilleur résultat de cette explication de sa conduite donnée loyalement en langage militaire et non plus en style d'avocat. Il en parle dans toutes ses lettres; il prie ses amis d'en presser l'impression. « J'y attache, écrit-il, la plus grande importance. M. Thilorier prétend que mon style, ma forme de mémoire n'est pas suivant l'usage; mais que me fait tout cela? Si mes moyens sont bons pour le plaidoyer, ils valent encore mieux pour l'instruction du public. » Or, par une fatalité singulière, ce mémoire tant attendu, tant désiré, où M. de Favras voyait, à tort ou à raison, sa justification complète ou sa consolation suprême, ce mémoire ne parut pas ou ne parut qu'après sa mort. Cela semble prouvé par la vingt-cinquième lettre de M. de Favras, écrite la veille du jugement et publiée dans la véritable édition de sa correspondance. « A la veille d'un jugement désiré, écrit-il, et lorsque le cœur ni la conscience ne reprochent rien, ce n'est pas le cas de s'inquiéter, puisque l'événement le plus extrême ne serait qu'une erreur de l'humanité; tu dois, ma chère Caroline, trouver là ta consolation, comme j'y trouve la mienne. Ce qui seul me chagrine, *c'est que mon mémoire ne sera pas prêt*. L'imprimeur, après m'avoir toujours promis qu'il le serait, est venu hier au soir me parler d'une espèce d'insurrection de ses ouvriers, qui, m'a-t-il dit, n'ont rien voulu faire ni le dimanche, ni le lundi, etc., etc. » Enfin, le lendemain 18 février 1790, le jour même de son jugement, la veille de sa mort, tandis que Mme de Favras, à bout de forces, s'écrie : « ... Toute la vigueur de mon ame cède à la faiblesse de la nature; ô mon ami! mon ami! que deviendront nos pauvres enfans! » Le marquis de Favras, toujours calme, écrit : « Cet imprimeur est un cruel homme, ma chère Caroline; il me joue le tour le plus perfide. *Je n'ai pas encore mon mémoire, maintenant jeudi*, à neuf heures du matin. Il a encore deux feuilles pleines en arrière. Cet *homme, à coup sûr, a été gagné par quelqu'un*, car visiblement je n'aurai pas ce mémoire. » Ces dernières lignes sont formelles. Eh bien! que dit au contraire l'édition falsifiée, et falsifiée évidemment pour parer à cette accusation dernière? Dès le 12 février, six jours auparavant, elle fait écrire à M. de Favras cette phrase toute différente : « Je reçois à l'instant, ma chère Caroline, la première épreuve de mon mémoire, et l'on m'assure qu'immanquablement il paraîtra ce soir à huit heures. Je ne l'ai pas lue... je l'ai dévorée. » Ainsi, d'après cette version, il aurait reçu cette épreuve à une époque où, suivant l'autre

édition, il est prouvé, par une lettre de Mme de Favras, qu'il n'avait pas trouvé d'imprimeur; plus tard, on lui fait dire encore : « Il a enfin paru ce mémoire, ma Caroline; il a généralement été lu. » Que conclure d'un pareil fait? comment expliquer cette contradiction étrange? qui accuser de cette supercherie, si facile à constater, et qui ressemble tant à un crime? Qui en accuser, sinon ces misérables agens dont nous avons entrevu partout l'intervention perfide et souterraine? Mme de Favras signala plus tard dans les journaux cette inexplicable falsification. Elle déclara que l'édition Gattey était la seule véritable; mais le coup alors était porté, le tour avait réussi, et le public avait pu croire que le marquis de Favras s'était servi de tous les moyens de défense.

Le 18 février fut le jour du jugement suprême. Dès le matin, une foule immense se répandit autour du Châtelet; la place tout entière et les rues aboutissantes étaient tellement encombrées, que toute circulation devint impossible. Des vociférations effroyables retentirent dès le début de l'audience : Mort à Favras! l'aristocrate à la lanterne! le traître ou ses juges! Ces cris servirent tout le jour d'accompagnement lugubre aux plaidoiries et aux réquisitoires. On a reproché à M. de Lafayette d'avoir déclaré publiquement qu'il ne répondait pas de la garde nationale, ni de la tranquillité de Paris, si M. de Favras était acquitté; ce reproche est injuste. M. de Lafayette au contraire dit hautement au lieutenant civil et au procureur du roi de juger sans crainte, et que la sentence, quelle qu'elle fût, serait exécutée. Il prit, pour la sûreté du tribunal et de l'accusé, des mesures militaires très imposantes. Ce fut entre cet appareil de guerre et le grondement lointain de l'émeute que le marquis de Favras entendit les derniers discours de ses défenseurs. M. de Cormeré, son frère, parla avec plus de courage que de talent, et M. Thilorier, sans souci de son républicanisme et du blâme qu'il avait encouru, fit un long plaidoyer où respirent à chaque ligne l'audace et la colère d'un homme convaincu. L'accusé lui-même prit la parole deux ou trois fois et déclara de nouveau, la main sur le cœur, que personne au monde ne devait être mêlé aux soupçons qu'il avait eu le malheur d'inspirer à la justice. Il jura sur l'honneur qu'il n'avait reçu aucune mission de personne, ni pour quoi que ce fût. Les nouveaux témoins entendus dans les derniers jours n'avaient révélé aucun fait nouveau, les conclusions du ministère public devaient donc être les mêmes. Pendant ces débats, la nuit était venue; on avait allumé quelques quinquets fumeux dans la salle du Châtelet. Les juges, épuisés de fatigue, étaient pâles et défaits. Un profond silence régnait à cette heure solennelle dans l'auditoire, dont on apercevait à peine la masse sombre et mouvante. Devant le banc de l'accusé, Mme de Cormeré et Mme de Chitenay, ses belles-sœurs, étouffaient leurs sanglots

avec leurs mouchoirs. Tel était l'aspect de cette salle, lorsqu'à minuit, M. de Favras ayant été emmené par ses gardes, on lut à haute voix le jugement qui le condamnait à faire amende honorable devant Notre-Dame (1), nu-pieds, nu-tête, en chemise, la corde au cou, une torche ardente à la main, et à être ensuite conduit dans un tombereau à la place de Grève pour y être « pendu et étranglé jusqu'à ce que mort s'en suive. »

L'exécution à cette époque devait avoir lieu dans les vingt-quatre heures. M. de Favras avait été conduit à la chambre de la question. Le rapporteur, M. Quatremère, quand il vint lui lire son jugement, le trouva assis devant une petite table, éclairée par une chandelle, et la tête appuyée sur sa main. Il se leva respectueusement à l'entrée du magistrat, et écouta son arrêt avec beaucoup de tranquillité. Deux ou trois fois seulement il interrompit la lecture en disant : *Tous ces faits sont faux; je suis incapable d'attenter aux jours des chefs de l'état; pour qui donc me prend-on?* Après la lecture, le rapporteur ajouta fort naïvement : « Monsieur, votre vie est un grand sacrifice que vous devez à la sûreté et à la tranquillité publiques. » Le marquis de Favras alors, lui jetant un regard plein de dédain, lui dit : « Monsieur, puisqu'il était besoin, pour la tranquillité de ce pays, de la vie d'un honnête homme, il vaut mieux que votre choix soit tombé sur moi que sur un autre, car je montrerai à vos Parisiens comment un gentilhomme sait mourir. » M. Quatremère, un peu embarrassé et ne sachant plus que dire, ajouta en manière d'adieu : « Je n'ai d'autre consolation à vous donner que celles que vous offre la religion, je vous invite à en profiter. — Monsieur, répondit le marquis de Favras, mes plus grandes consolations sont celles que me donne mon innocence. Je suis la victime de deux scélérats, et c'est vous, messieurs, que je plains. Je demande M. le curé de Saint-Paul pour confesseur. »

Le lendemain, il passa toute la matinée avec ce prêtre. Vers onze heures, le greffier Drié se présenta dans la prison et demanda au condamné, par ordre du tribunal, la croix de Saint-Louis, dont il était décoré : « Un soldat, monsieur, répondit le marquis de Favras, ne peut pas être dégradé par un greffier; » puis, s'adressant à un sergent-major, nommé Jacques Bruyant : « Tenez, camarade, lui dit-il avec beaucoup d'émotion, voilà ma croix; elle avait été, croyez-le bien, loyalement conquise, et je l'ai loyalement portée. » Il s'entretint ensuite jusqu'à deux heures avec son confesseur. En le quittant, il fit appeler de nouveau le greffier et lui demanda avec inquiétude si on

(1) Étrange contradiction! En 1790, il y a soixante et un ans, on maintenait ces cérémonies du passé; le peuple trouvait bon que le condamné demandât pardon à Dieu, qu'on allait supprimer et dont on insultait les temples chaque jour, — au roi, qui était prisonnier, et pour lequel précisément mourait M. de Favras.

lui détacherait les mains, et à qui il pourrait demander cette faveur. Le greffier répondit que cela était impossible, et cette grace en effet lui fut refusée. Il donna ensuite à M. Drié une somme de vingt louis : « C'est tout ce que j'ai, lui dit-il; vous voudrez bien remettre, après ma mort, cette somme à ma malheureuse femme, qui en aura grand besoin. » Le cortége devait partir à trois heures précises. On avait commandé, pour maintenir la foule, une garde très nombreuse : une double haie de soldats qui garnissait les rues et les quais disputait le terrain pouce à pouce à une multitude immense. Au coup de trois heures, on entendit un roulement de tambours; la porte du Châtelet s'ouvrit tout à coup : une escorte nombreuse en sortit, et, au milieu des baïonnettes et des uniformes, M. de Favras, vêtu de blanc, parut. A cette vue, la multitude, ivre de joie, battit des mains. On remarqua que le condamné avait la figure calme et sereine. Les cris du peuple, ses injures et ses outrages ne parurent ni l'irriter, ni l'affliger. Il portait sur ses habits une longue chemise blanche, et sur cette chemise un double écriteau avec ces mots : *Conspirateur contre l'état.* La hauteur de sa taille, aussi bien que la couleur de son vêtement, le rendait visible à tous. Sa tête nue s'élevait au-dessus du chapeau des soldats, et ses longs cheveux, dénoués et à demi dépoudrés, pendaient sur ses épaules. Au bas de l'escalier du Châtelet stationnait, entouré de soldats, un tombereau découvert attelé d'un petit cheval blanc et conduit par un homme en blouse. M. de Favras y prit place avec le curé de Saint-Paul. Le cortége se mit en marche lentement. Arrivé près du pont de Notre-Dame, le condamné se trouva rapproché davantage de la foule, et les cris redoublèrent. Il regarda froidement la multitude sans s'émouvoir et sans rien dire. La place que l'on atteignit bientôt offrait un spectacle imposant et bizarre. Plusieurs bataillons de la garde nationale en ordre de bataille formaient devant la cathédrale un grand carré dont le centre était vide. Autour s'agitait une foule impatiente; les croisées étaient encombrées de spectateurs. A différens endroits, on avait allumé de grands feux autour desquels on se pressait. Les traiteurs ambulans y avaient établi leurs boutiques; ils y vendaient à la foule transie des beignets et de l'eau-de-vie. Un grand silence se fit quand le tombereau eut pénétré dans le carré formé par les soldats. M. de Favras en descendit. Il prit d'une main ferme la torche ardente, de l'autre son arrêt de mort, s'avança vers la grande porte de l'église, et d'une voix sonore : « Peuple, dit-il, écoutez l'arrêt que je vais lire. Je suis innocent, comme il est vrai que je vais paraître devant Dieu; je ne fais qu'obéir à la justice des hommes. »

Ensuite il se mit à genoux, et lut à haute voix le prononcé du jugement; puis il remonta dans le tombereau et demanda à être conduit à l'Hôtel-de-Ville, où l'on arriva à quatre heures. M. Quatremère lui

ayant demandé s'il avait quelques déclarations à faire pour l'acquit de sa conscience : « Oui, messieurs, répondit-il, écrivez les derniers sentimens et les derniers aveux d'un innocent qui va périr. »

On remarqua que M. de Favras avait pâli. Il n'en dicta pas moins mot pour mot, d'une voix assurée, son testament, qui fut publié le lendemain et lu avec une telle avidité, que l'imprimeur déclare dans une note qu'il lui est matériellement impossible de satisfaire à toutes les demandes. Ce testament, qui est assez connu et que l'on rencontre encore chez les étalagistes des quais, il serait trop long de le reproduire en entier, bien qu'il soit extrêmement remarquable, et qu'il témoigne d'une rare élévation de pensée. Il commençait ainsi :

« Le malheureux condamné ici présent déclare qu'en ce moment terrible, prêt à paraître devant Dieu, il atteste en sa présence, à ses juges et à tous les citoyens qui l'entendent, d'abord qu'il pardonne aux hommes qui l'ont inculpé si grièvement, et contre leur conscience, de projets criminels qui n'ont jamais été dans son ame et qui ont induit la justice à erreur. » Après ce pardon solennel, il rentre dans les détails de sa conduite, l'explique de nouveau, et, tout en proclamant son dévouement pour le roi, il repousse énergiquement toute idée de complot. Il parla d'une main invisible qui avait tramé sa perte. Sommé de déclarer le nom d'un grand seigneur auquel il semblait avoir fait allusion dans le cours de ses interrogatoires, il répondit que ce seigneur ne lui ayant jamais rien témoigné qui pût faire suspecter ses intentions, ni donner à croire qu'il fût un conspirateur, son nom ne lui paraissait d'aucune utilité à déclarer. Après ces explications, il termina ainsi : « Ce n'est qu'une vie que je rendrai un peu plus tôt à l'Être éternel qui me l'a donnée, et qui, s'il me fait grace, m'accordera peut-être un dédommagement. Je recommande ma mémoire à l'estime des honorables citoyens qui m'entendent. Je recommande mon épouse trop infortunée, mes deux malheureux enfans... Une grande consolation pour moi sont les soins généreux de M. le curé de Saint-Paul. Je demande à la justice de permettre que mon corps lui soit remis, pour qu'il reçoive la sépulture de tous les catholiques, apostoliques et romains, Dieu me faisant la grace de mourir dans les sentimens d'un vrai chrétien et de la fidélité que j'ai jurée à mon roi. »

La dictée de ce long testament de mort ne dura pas moins de quatre heures. M. de Favras s'attachait beaucoup au style de son récit. Il substituait souvent une expression choisie à une autre qui lui paraissait moins juste. Il se faisait relire ce qu'il dictait et corrigeait des fautes avec beaucoup de présence d'esprit. On a prétendu qu'il cherchait en ce moment suprême à gagner du temps, et qu'il attendait quelque secours inespéré. On en a conclu que M. le comte de Provence aurait pu le sauver et qu'il y comptait. Cela n'est guère probable. Si Monsieur

avait été son complice à un degré quelconque, il ne pouvait que se perdre avec lui, sans profit pour personne; s'il était étranger à cette affaire, quelles déclarations devait-il faire et quelle en eût été la valeur?

Cependant la nuit était venue, et le public s'impatientait d'autant plus sur la place, qu'une pluie fine et froide rendait, par cette soirée d'hiver, l'attente fort pénible. Des vociférations retentirent; elles devinrent si violentes, qu'un officier de la garde nationale crut devoir entrer dans la salle et déclarer à haute voix que le peuple était en fureur, et qu'il y avait imprudence à le faire attendre davantage. M. de Favras avait corrigé la copie de son testament. Il écrivait une lettre, probablement un adieu à sa femme et à ses enfans. Les observations de l'officier ne parurent faire aucune impression sur lui; il continua paisiblement sa lettre, la plia, et, se levant : — Messieurs, dit-il, je suis prêt.

Aussitôt il passa comme un frisson dans l'auditoire, et le silence gagna bientôt les spectateurs même du dehors. Pourtant, lorsqu'au milieu des armes et des torches M. de Favras parut sur le perron de l'Hôtel-de-Ville, les applaudissemens se renouvelèrent. On avait pris sur la place de Grève les mêmes précautions qu'à Notre-Dame. Le gibet se dressait au milieu d'un bataillon carré. Des lampions avaient été disposés sur le pavé, sur les bornes, sur les croisées. On en avait même placé sur le bras de la potence et autour de l'échelle. Le pavé mouillé était reluisant comme un miroir. M. de Favras, suivi de l'exécuteur, marcha d'un pas rapide vers le gibet. Le bourreau avait orné son chapeau d'une cocarde nationale; quelques jours auparavant, à l'occasion de l'exécution des frère Agasse, on l'avait accusé de sentimens rétrogrades contre lesquels il crut devoir protester en arborant les couleurs patriotiques. Arrivé au pied de la potence, M. de Favras monta trois échelons, et, faisant un geste de la main :

« Arrêtez un moment, dit-il, et priez ceux qui m'entourent de se taire. » Le plus grand silence s'étant fait sur la place : « Braves citoyens, s'écria-t-il, je vais paraître devant Dieu, je ne suis point suspect de mensonge en cet instant affreux; eh bien! je vous jure à la face du ciel que je ne suis point coupable et que vous versez le sang de l'innocent! » Il monta jusqu'au dernier échelon et répéta une seconde fois d'une voix éclatante : « Devant Dieu, je suis innocent; » puis, se tournant vers l'exécuteur : « Faites votre office, » lui dit-il.

Le bourreau attacha la corde et poussa le condamné hors de l'échelle. Un instant, il fut balancé au-dessus des têtes; une convulsion suprême l'agita, puis cette longue silhouette blanche apparut immobile à la lueur rougeâtre des lampions que la pluie faisait grésiller. Un silence de mort régnait sur la place; mais tout à coup un enfant, qui était grimpé, pour mieux voir, sur une borne, cria en s'élançant à terre : *Saute, marquis!* Ce cri fut comme un signal. Toutes les poitrines écla-

tèrent à la fois; toutes les voix retentirent : « Saute, marquis! saute, marquis! » cria-t-on d'un côté pendant que l'on hurlait de l'autre *bis! bis!* Ce devint un hurrah général, et la foule, enivrée de ses clameurs, se jeta sur la troupe pour lui disputer le corps du supplicié qu'elle voulait traîner par les rues. Les soldats durent croiser la baïonnette; ils eurent grand'peine à n'être point débordés. Le corps de Favras fut respecté cependant. On le donna à sa famille en échange d'un reçu, et il fut inhumé le soir même à Saint-Jean-en-Grève.

Mme de Favras n'apprit que le lendemain, par la voix d'un crieur public qui passait sous la fenêtre de sa prison, le jugement de son mari et son exécution. Elle tomba à la renverse et s'évanouit. On la mit en liberté. On l'avait arrêtée sans cause, on la rendit à sa famille sans jugement, et sa détention n'a jamais été expliquée. Pendant plusieurs jours, il ne fut question dans Paris que du procès de M. de Favras; il servit de prétexte à des récriminations violentes dans tous les journaux. Les partis opposés se rejetèrent réciproquement la responsabilité de cet événement; aucun ne l'accepta. Les amis de la victime publièrent des pamphlets où ils mirent plus de courage que de mesure, plus de dévouement que de savoir-faire. Puis la révolution grandit, et emporta dans son tourbillon jusqu'au souvenir de cet épisode.

Il nous a semblé qu'en ces jours où l'on fait si facilement des héros, où l'on conquiert la gloire à si bon compte, où il suffit de prononcer le mot de liberté et d'ajuster un soldat qui défend les lois pour laisser un nom qui sera gravé sur les tables du Panthéon ou de la colonne de la Bastille, il pouvait être utile d'évoquer la mémoire de l'un de ces hommes qui avaient gardé la religion du passé. Le mot de Brennus doit être odieux à tout le monde, et peut-être s'est-on trop pressé d'ailleurs de jeter l'anathème aux vaincus. Qui sait où aboutira la pente sur laquelle la France est emportée depuis 1789? Notre temps a démenti bien des espérances, justifié bien des craintes, autorisé toutes les appréhensions. Nul ne connaît le mot de l'avenir, et le spectacle auquel nous assistons doit rendre au moins très indulgent pour ceux que la révolution ne laissait pas sans méfiance et sans arrière-pensée. Toute conviction sincère est d'ailleurs respectable, la justice est due à tous les dévouemens, et, à côté des hommes qui ont voué généreusement leur vie au culte des idées nouvelles, l'histoire impartiale doit une place à ceux qui, ayant au contraire foi dans les traditions de leurs pères, leur restèrent fidèles et moururent pour les défendre.

ALEXIS DE VALON.

LA POÉSIE

ET

LES POÈTES POPULAIRES.

I. — *Muse populaire, Chants et Poésies*, par Pierre Dupont; 1 vol. in-18, Paris, 1851.
II. — *Fables* de Pierre Lachambeaudie, 1 vol. in-18, 10e édition; Paris, 1851.

Y a-t-il une poésie populaire? Incontestablement. Y a-t-il des poètes populaires? La réponse est ici plus difficile. Le nombre en est infiniment restreint, et l'on ne s'en étonnera pas, si l'on considère les qualités et les vertus qui sont nécessaires à un poète pour raconter l'existence du peuple, pour en pénétrer les mystères, pour vivre de la même vie que lui : l'infaillibilité morale et la certitude d'être dégagé de l'erreur et du préjugé auxquelles il faut être arrivé pour avoir le droit de parler en son nom. Si le poète n'est pas lui-même un homme du peuple, si même, lui appartenant par les liens du sang, il en est sorti par l'éducation, par les mœurs, par les habitudes, par le monde qu'il fréquente et la nouvelle sphère sociale dans laquelle il est entré, on a le droit de lui demander compte du moindre mot violent, du moindre accent de haine et de colère qu'il laissera échapper. Pour qu'un poète appartenant à l'une des classes supérieures de la société ait moralement le droit de parler au nom du peuple, il faut qu'il ait acquis ce droit par une carrière si entièrement dévouée au bien et par

une si longue habitude de la vertu, qu'on ne puisse en aucun temps l'accuser d'avoir joué un rôle et de n'avoir eu qu'une sympathie extérieure pour tous les infortunés et tous les déshérités de ce monde. Il faut que le caractère de ce poète repousse non-seulement le soupçon, mais jusqu'à l'idée même du mensonge, et que les mots de vérité et de sincérité arrivent sur les lèvres, comme une escorte naturelle, presqu'en même temps que son nom; il faut qu'on sache que par sa vie il était tellement intéressé à servir le bien absolu, que son amour pour les hommes était en conséquence entièrement désintéressé. Voilà l'idéal d'un poète populaire; ce n'est qu'un idéal, nous le savons trop, car les vertus que nous réclamons comme étant les attributs naturels du poète populaire, comme étant les moyens uniques de faire croire à la sincérité de sa parole, se rencontrent rarement : — aussi une ombre de soupçon et de défiance plane-t-elle toujours sur tous les hommes qui parlent au nom du peuple sans lui appartenir directement par les liens du sang ou par l'éducation; — mais, bien que le poète populaire ainsi compris ne soit guère qu'un type idéal, il est bon de le faire apercevoir dans un temps où la démocratie menace de tout envahir et ne se présente pas précisément sous une forme très idéale. Il est bon de rappeler à tous les enfans perdus qui errent dans toutes les capitales de l'Europe le cœur gonflé de fiel, ou (ce qui est un cas plus fréquent) l'esprit plein du vent impur et desséchant que souffle le siècle, que l'idéal de la démocratie, ce n'est pas l'orgueil ni la révolte, ce n'est pas même l'honneur et la bonne volonté, ni aucune des qualités sympathiques de l'homme, mais la vertu et la sainteté transportées de l'accomplissement des devoirs religieux dans l'accomplissement des obligations temporelles et des devoirs du citoyen. Si tel n'est pas l'idéal de la démocratie, elle ne peut en avoir qu'un autre : c'est celui que Milton a dessiné en traits si énergiques et chanté avec des accens si puissans, — Satan foudroyé et chassé, sans espérance de retour, de sa patrie céleste.

Que le poète populaire fasse son choix entre ces deux types de la démocratie, car, entre les mains d'un poète lettré, la lyre populaire ne peut rendre que deux sons, et infailliblement celui qui s'en servira fera résonner une de ces deux cordes, — ou la corde religieuse et morale, ou la corde de la violence et de la révolte. Quiconque touche au peuple touche aux profondeurs mêmes de l'humanité; quiconque remue le peuple remue les grandes eaux qui couvrent, comme dit l'Écriture, la face même de l'abîme. Comprenez-vous alors combien il faut de sagesse, de prudence et de vertu pour être en droit de parler en son nom? comprenez-vous combien il faut au poète populaire de scrupules, de sévères retours sur lui-même? Aussi la poésie populaire n'est-elle pas une affaire d'artiste : c'est l'œuvre d'un magicien qui évoque violemment les esprits, ou l'œuvre d'un sage qui les purifie, les apaise et leur

communique sa tendresse et sa grace. Avez-vous vu les gravures des vieux maîtres allemands, d'Albert Dürer, de Lucas de Leyde, où Jésus est représenté descendant dans les limbes pour délivrer les ames des patriarches qui y demeurent captives? Autour de lui grimacent, rampent et mugissent toutes les bêtes du chaos, tous les défenseurs et tous les alliés du péché et de la mort. Telle est l'image du poète populaire; dans les profondeurs où il descend, il rencontrera infailliblement, et surtout de notre temps, le même spectacle, des ames non encore rachetées, en proie à tous les caprices du mal; — des vertus sur lesquelles le vice s'acharne obstinément, qu'il cherche à entamer, comme le vautour qui rongeait incessamment le foie de Prométhée; — des désirs qui rampent tristement à terre, semblables à ces fleurs qui montent lentement le long des murs humides des souterrains et des caves pour atteindre à la lumière. Malheur au poète populaire, s'il ne s'arme pas de mansuétude et de fermeté! Selon le langage qu'il tiendra à cette foule d'ames captives de leur ignorance aussitôt qu'elles cessent d'être spontanées, victimes de leurs passions aussitôt qu'elles cessent d'être naïves, il entendra s'élever du sein de cette multitude une prière implorant le secours d'en haut ou un chant de sauvage triomphe; mais incontestablement ce sera l'un ou l'autre : si ce n'est pas le *De profundis clamavi ad te* qui s'élève, ce sera le chant de l'abîme qui désespère de lui-même, comme dit si éloquemment Calderon.

Interrogée par un poète des classes lettrées, encore une fois l'ame populaire ne répondra que par ces deux accens, elle ne rendra que ces deux vibrations simples et infinies. Le poète rencontrera dans le peuple le bien et le mal marchant sans aucune de ces lisières que la société nous impose et que l'éducation nous attache, afin de rendre les passions moins hideuses et de faire paraître l'homme plus agréable qu'il ne l'est en réalité aux yeux de ses semblables. Que celui qui aspire à être un poète populaire fasse donc son choix entre cette double facilité qu'il rencontrera en s'adressant au peuple, — de servir le bien ou le mal.

Voilà les écueils redoutables contre lesquels peut venir se briser le poète qui se donne la mission de parler au nom du peuple. Il est remarquable que tous les poètes dits populaires ne sont jamais, après tout, que des poètes de partis ou de sectes. Les uns nous rendent l'ombre de Tyrtée, les autres l'écho affaibli des anciens prophètes; mais que nous apprennent-ils en réalité sur la vie du peuple, sur ses douleurs et sur ses joies? A peu près rien. Ils ont vu les mœurs, les habitudes du peuple, et, comme ils n'y ont reconnu ni leurs mœurs ni leurs habitudes, ils s'en sont détournés avec pitié et avec fureur, — ils ont tonné contre les puissans d'ici-bas ou ont imploré leur secours; mais, voyez le miracle! tous ces dangers et toutes ces erreurs n'existent point lors-

que c'est le peuple lui-même qui raconte sa vie et qui chante ses passions et ses mœurs. Les poésies populaires véritables, celles qui ne sont point composées par un poète lettré ou par un homme des classes élevées (*educated*, comme disent très bien les Anglais), sont empreintes d'un calme singulier, d'une tendresse, d'une grace naïve et d'une douceur infinie. La gaieté et la bonne humeur y brillent partout, mais se manifestent rarement comme des éclats bruyans de bonheur passager ou comme le résultat de plaisirs et de divertissemens d'un instant : on dirait plutôt un état permanent de l'ame. Une douce joie circule à travers tous les anciens chants populaires comme le sang dans le corps, et répand partout, comme lui, la même plénitude de vie, la même santé, la même force. Cette bonne humeur ne trahit nullement un contentement puéril ou une grossière joie de vivre : ce qu'on y reconnaît surtout, c'est une facilité singulière à s'arranger de tous les événemens de l'existence, une aisance à prendre la vie que toutes les habitudes du monde ne donneront jamais au plus accompli *gentleman*. De cette naïve confiance dans la vie résultent un bon ton naturel, un bon goût, une finesse de tact et une délicatesse de sentimens qui se rencontrent rarement, même chez les plus grands poètes. Ne vous hâtez pas trop, lettrés, de déclarer que ces chants sont incomplets et incorrects; — toutes ces chansons, ballades, légendes, refrains, prouvent un fait incontestable : c'est que, laissée à elle-même, l'intelligence du peuple est plus près de la nature, comprend mieux les véritables lois de l'existence que l'intelligence du poète, du lettré et du savant. Il n'y a jamais dans ces chants de sentiment anormal ou qui ne soit pas justifié; il y a de la tristesse souvent, mais elle est toujours motivée, elle a toujours pour cause, remarquez-le bien, un motif irréparable, la mort, les longues absences, le déshonneur, la séduction. Dans le désordre apparent de la composition, dans les contrastes de brutalité et de grace qui nous semblent le fait de natures illettrées et grossières, il y a le plus souvent au contraire un bon sens d'une exactitude irréprochable. J'ai remarqué, par exemple, que, dans tous les chants populaires dont le sujet roulait sur l'amour et la séduction, le langage de l'amoureux était empreint d'une grace irrésistible et pleine de pudeur, tandis que le fait de la séduction était immédiatement après exprimé brutalement, avec une crudité impitoyable : c'est qu'en effet le langage de la séduction est toujours aimable, tandis que le fait de la séduction n'est rien moins que beau. Quant aux chants qui ont un accent religieux, rien n'en égale la mystique innocence et la douceur; l'ame et le cœur s'y fondent devant Dieu comme la neige immaculée sous les rayons du soleil. Tels sont quelques-uns des caractères de tous les chants populaires, qu'ils viennent de l'Allemagne, de l'Espagne, de l'Écosse, et même de la France;

mais n'admirez-vous pas combien cette lyre populaire, lorsqu'elle est touchée par le peuple lui-même, a tous les tons? Maniée par un homme des classes plus élevées de la société, elle n'en rend que deux, avons-nous dit : la violence ou l'amour; et, que ce soit l'un ou l'autre, ils seront toujours empreints d'une certaine monotonie, car je ne prends pas pour des chants populaires les ballades de Goethe ou de Uhland, tirées de vieux chants et arrangées par l'esprit des deux poètes. Nous avons lu certains de ces chants sur lesquels Goethe a composé quelques-unes de ses plus remarquables pièces lyriques; nous sentons bien dans les pièces de Goethe la vie générale de l'Allemagne, mais beaucoup moins la vie particulière du peuple allemand. La reproduction de la vie du peuple, voilà cependant quel devrait être l'élément principal de la poésie populaire; mais les poètes ne nous donnent d'ordinaire que des fables et des sentimens qui leur sont personnels, et qu'ils tirent de leurs inspirations, en ayant soin seulement de les placer dans un cadre familier au peuple, et de les rattacher à quelqu'un des sujets qui lui sont chers. Cela peut être une ruse littéraire fort habile, mais cela ne constitue pas en vérité une poésie populaire.

Puisque nous parlons des ruses littéraires, nous en signalerons une qui a bien son importance, et qui n'est pas précisément favorable à la poésie prétendue populaire. Il arrive assez fréquemment que les poètes se contentent d'un terme moyen, d'un *à peu près* superficiel, et qu'ils composent des chants à demi naïfs, à demi littéraires, propres à captiver à la fois les habitués des salons et les hommes des classes inférieures par leur apparence de naturel. Pour les connaisseurs véritables, cette poésie est aussi peu de la bonne poésie populaire que les peintures du Guide sont de la bonne peinture italienne; mais la foule, qui n'y regarde pas de si près, accepte parfaitement le mélange. C'est là un cas assez fréquent, et, parmi les poètes de notre époque, on pourrait citer des noms et même de très illustres, non-seulement en France, mais encore en Angleterre, qui ont dû à cette ruse une bonne partie de leur réputation. Cela s'appelle, dans les termes du métier littéraire, trouver sa manière, créer son genre : c'est à coup sûr une façon de se faire une place à part, de se constituer le propriétaire d'un domaine inexploré; mais combien cela est loin de l'idée qu'on doit avoir de la poésie populaire! En vérité, on peut, par ce moyen, devenir un poète fort remarquable, on peut parvenir même, cela aurait pu se voir, au fauteuil académique; quant à mériter d'être l'interprète des secrets du peuple, oh! non! N'a pas qui veut le droit et le devoir de parler en son nom, et tous ceux qui ambitionnent cet honneur ne l'obtiennent pas par cela seul qu'ils le cherchent. Qu'ils se contentent d'être ce qu'ils sont, des poètes et des lettrés. Tout cela nous montre assez comment

nous avons des poètes libéraux, démocratiques, socialistes, politiques, des poètes de parti enfin, et non pas des poètes populaires dans le vrai et dans le bon sens du mot.

On le voit, il y a tant de difficultés à vaincre pour devenir un poète réellement populaire, que ce genre de poésie est à peu près impossible. Il n'y a donc de vraie poésie populaire que celle qui est créée par le peuple lui-même. Tous les grands génies poétiques semblent l'avoir compris. Ils ne se sont jamais inquiétés spécialement de peindre les mœurs du peuple ou les mœurs de l'aristocratie; ils se sont contentés de raconter les impressions que la vie générale avait produites en eux. Dante, Molière, Shakspeare, Cervantes, ont fait, si nous pouvons nous exprimer ainsi, de la poésie *humaine*, et ils se sont servis indifféremment de tous les élémens que leur présentaient la société et la nature. Ils sont populaires, me dit-on; oui, si nous élargissons la signification de ce mot, si nous en changeons légèrement l'acception; ils sont populaires, parce qu'ayant peint avant tout l'homme éternel, ils peuvent être compris par tous les esprits. La véritable vertu des poètes, c'est d'être humains; ils laissent aux hommes de parti et aux politiques de profession le soin des récriminations et des colères; ils expriment dans leurs œuvres les modifications que l'être général de l'homme subit en passant à travers les différentes conditions de l'existence, les altérations que lui font éprouver les mœurs, les professions et tous les jeux de la fortune. Dans toutes les positions où ils le peignent, même dans les plus excentriques, c'est toujours l'homme et non pas la position qui domine. Bien différens en cela des écrivains de notre temps, qui peignent non plus le genre ou l'espèce, mais des individus qui sont si complétement excentriques et tellement individuels, qu'ils constituent leur espèce à eux seuls : les grands poètes sont simplement humains, même ceux qui sont sortis directement du peuple, tels que Plaute et Shakspeare.

Le nombre des poètes populaires est donc infiniment restreint, et, dans les temps modernes (la poésie populaire n'existe d'ailleurs que depuis le christianisme), on n'en compte que deux qui soient réellement remarquables, Robert Burns et Hebel. A côté d'eux, on pourrait encore citer Allan Ramsay et Burger, et la liste serait à peu près complète. Les deux premiers sont les seuls vraiment grands, parce qu'ils n'ont pas seulement un ton unique comme les deux autres, parce qu'ils n'ont pas seulement l'âpreté et la réalité des descriptions d'Allan Ramsay, ou les sourdes colères plébéiennes de Burger, mais parce qu'ils comprennent et reproduisent la vie du peuple dans toutes ses nuances et dans ses plus intimes délicatesses. Robert Burns, enfant du peuple, paysan, laboureur, doit à sa mauvaise fortune d'avoir pu rester un vrai poète populaire. Les dernières années de sa vie, l'époque où, devenu

un des lions des salons d'Édimbourg, il s'affaissa et perdit son talent en grande partie, pour avoir voulu se mêler de trop près au monde, prouvent assez clairement qu'il n'aurait jamais été le grand poète que nous connaissons, s'il eût été transporté pour ainsi dire dans un autre terrain que celui où il avait pris naissance, où s'étaient enfoncées dès l'enfance les racines de ses habitudes, et où s'étaient épanouis les sentimens de son ame charmante et de son cœur susceptible. C'est à cet heureux hasard de l'adversité qu'il a dû d'être exempt de tout artifice et de tout mensonge littéraire; c'est à cela qu'il a dû de parler, de respirer, pour ainsi dire, la vie du peuple en vers mélodieux; c'est à cela qu'il doit de sympathiser profondément avec le peuple, au lieu de s'apitoyer sur son sort en vers mélodramatiques.

Burns est par excellence le poète du peuple, et il en est aussi le philosophe. Il a ses mœurs, et il reflète sa conscience comme un miroir. Jamais je n'ai mieux senti qu'à la lecture des vers de Burns l'éternité du peuple et son impérissable immortalité. Pendant que s'écroulent les monarchies, que tombent et disparaissent les aristocraties et toutes les classes gouvernantes de ce monde, le peuple, lui, ne meurt jamais, et, toujours en travail, il bouillonne comme les sources de la vie, redonnant au monde, lorsqu'il a perdu ses espérances, des sentimens plus frais et des pensées plus jeunes. C'est là le sens admirable de la fameuse ballade intitulée *Jean Grain-d'Orge*. En vain les rois venus de l'Orient s'acharnent-ils contre lui, en vain le mettent-ils en terre : Jean Grain-d'Orge reparaît toujours et leur échappe; en vain ils le broient sous les meules, son sang qu'ils boivent les remplit de sa vie, de son esprit, de son courage et de sa gaieté. Il y a de Burns une autre pièce lyrique, *le Samedi soir dans une chaumière*, où le poète nous fait entrer dans la pauvre demeure des paysans écossais. Le souper fini, le père ouvre sa Bible, il lit les histoires des hommes saints qui méritèrent que Dieu jetât sur eux un regard de clémence et celles des peuples pervers qui méritèrent sa colère, et le poète, en nous décrivant ce spectacle, nous fait pressentir un moment où Dieu, fatigué des hypocrisies et des fraudes religieuses, cherchera un asile dans ces simples cœurs. Lorsque la religion sera oubliée sur la terre et que le nom de Dieu ne sera plus prononcé que pour être blasphémé, alors l'ame du peuple sera le dernier sanctuaire où seront gardés la parole et le nom du Tout-Puissant. Entre ces deux grandes compositions philosophiques à force d'être humaines se placent toutes les pièces où le poète raconte sa vie—qui est celle du peuple, ses habitudes, les accidens arrivés aux animaux ses fidèles serviteurs, la mort de la brebis Mailie, la vieillesse de sa bonne jument Maggie, et rien n'égale la sensibilité de cette ame populaire, mais que l'on peut sans crainte appeler bien née. Burns n'a jamais menti. Poète lyrique, il a souvent

parlé de lui. Quelle occasion pour vanter ses vertus, ou pour accuser le monde de ses vices! Mais Burns ne s'en fait pas accroire sur son propre compte : il est sensuel, et il le sait; il est ivrogne, et il s'en repent, mais il ne laisse échapper aucune récrimination. Il a des passions, mais il sait que ce sont des passions, et il n'en a pas le cynisme; il a l'esprit droit, et il est exempt de sottise. Comparez, par exemple, le livre des *Confessions* de Jean-Jacques, où l'orgueilleux écrivain se représente devant le tribunal de Dieu, se recommandant de sa propre bonté, et les prières où Burns supplie l'arbitre suprême des destinées d'épargner le pauvre mélange de bien et de mal qu'il a formé de ses propres mains.

Le doux Hebel n'est pas aussi vraiment populaire que Burns, mais il a son originalité bien marquée : il parle au peuple le langage naïf des nourrices à leurs enfans, il s'adresse à lui avec une humilité de cœur telle qu'on dirait qu'avant de lui parler, il s'est prosterné devant Dieu, a fait son examen de conscience, a émondé son cœur de tout désir et purifié son ame de toute pensée qui n'est pas une pensée strictement populaire. En le lisant, on oublie que le mal existe, et l'on ne peut se figurer qu'il y ait quelque chose qui s'appelle le vice ou le crime. Les méchans y font l'effet d'êtres symboliques, et les corrompus de populations lointaines et à demi fabuleuses. Il n'y a qu'un sentiment qui soit exprimé dans Hebel, sentiment qui est essentiellement populaire : la joie naïve d'être bon et l'orgueil naïf de se sentir tel.

Voilà les deux seuls poètes qui puissent véritablement porter le nom de poètes populaires. Si nous sortons des pays étrangers et si nous descendons jusqu'aux premières années de ce siècle, nous rencontrons Béranger, qui a la réputation d'être un poète populaire, et qui ne l'est pas dans le sens qu'on doit attacher à ce mot. Béranger est surtout un poète national. Son souvenir et ses œuvres s'attacheront à une date historique impérissable, et c'est là surtout ce qui lui assure une place élevée dans la mémoire des générations. Malgré la couleur politique trop vivement tranchée de certaines de ses chansons, il n'est point un poète de parti; il a échappé aux partis politiques à force d'esprit national, et au libéralisme, au républicanisme à force d'esprit patriotique; il a raconté les douleurs de l'invasion, les angoisses et le morne désespoir des populations, et non pas les ambitions, les convoitises ou les passions de telle ou telle classe de la société. Béranger a été, à un moment donné, le poète de cette personne morale appelée la nation française, mais nullement le poète des classes populaires, et en vérité cela est heureux pour sa gloire, car la lecture de ses chansons nous révèle clairement qu'il n'avait aucune mission pour cela. Au point de vue purement politique, Béranger est absolument irrépréhensible : il a exprimé un beau et noble sentiment, l'amour de la patrie. On nous

faisait apercevoir récemment dans Béranger une chose trop peu remarquée et bien digne de l'être : après Waterloo, nous disait-on, après l'invasion, il y eut un moment où la France, se sentant vaincue, crut que définitivement tout était fini, et qu'elle n'avait plus rien à faire dans le monde, il y eut un instant de suprême abattement où la France sembla repasser dans sa mémoire toutes ses destinées glorieuses et se dire que désormais rien de pareil ne lui arriverait. Se sentant blessée au cœur, elle ne douta pas de la mort, et l'attendit dans un muet et sombre accablement : c'est ce douloureux sentiment qui revit dans quelques-unes des plus belles pièces de Béranger, et qui le rend digne de passer à la postérité. L'observation est parfaitement judicieuse et part d'un sentiment profond; aussi, malgré ce qu'il y a de fausse vanité nationale dans le recueil de Béranger, pensons-nous qu'il n'est pas répréhensible au point de vue politique, l'esprit de parti étant comme noyé chez lui dans un sentiment large, profond de la patrie. Au point de vue moral, c'est autre chose. Si on considère Béranger de ce côté, on verra non-seulement qu'il n'est pas un poète populaire, mais même qu'il n'a pas mérité de l'être.

Nous savons combien il est difficile et délicat de toucher à cette gloire incontestée; mais la vérité est plus belle que le mensonge. En dehors du poète national, il y a deux poètes chez Béranger, le poète érotique et le poète voltairien, — l'un et l'autre très répréhensibles. Comme poète érotique, je ne trouve pas que les noms d'Anacréon populaire et d'Horace moderne, qui lui ont été décernés, lui conviennent. Il a commis un péché qui n'est jamais pardonné à un poète : il a outragé tous les sentimens élevés de l'amour; comme poète érotique, il a commis le plus grand crime qu'un poète de ce genre puisse commettre: il a outragé la volupté. Il m'est facile, en lisant Horace ou Anacréon, de rattacher l'idée de beauté à l'idée de plaisir; en lisant Béranger, il m'est impossible d'y rattacher autre chose qu'un sentiment lascif et grivois. La volupté n'est point une chose morale par elle-même; mais, comme une certaine idée de bonheur s'y rattache, elle acquiert ainsi une élévation relative qui fait naître l'idée de beauté. Béranger a presque toujours semblé ignorer cette vérité, qui est comme l'alphabet de tout vrai poète érotique : c'est que l'idée du plaisir séparée de l'idée de beauté est repoussante. Dussé-je être accusé d'hérésie, je dirai que personne ne me semble avoir touché à tous les sentimens délicats de l'ame d'une manière aussi coupable. Ce qui est charmant — avec lui frise vite l'obscénité. Il n'a point cherché la popularité en flattant les passions extrêmes des partis, je le lui accorde; mais il l'a cherchée en chatouillant les vices mesquins de la menue bourgeoisie et la grossière sensualité du peuple des villes. Quant aux chansons qui touchent à la religion, je n'ai jamais pu les lire sans qu'elles produisissent sur moi

un effet glacial. Elles ne font pas rire des choses dont rit le poète, et elles ne font pas non plus naître de colère contre lui. Il en est une, *le Dieu des bonnes gens*, qui contient plusieurs belles strophes, mais dont le refrain m'a toujours pénétré d'une grande tristesse. Singulière religion, en vérité, que celle qui consiste à prier Dieu les coudes sur la table et le *verre en main!* comme dit le refrain même. — On peut lui passer toutes ses chansons contre les personnes, les mandemens et même les institutions; mais il nous est impossible de ne pas trouver assez maigre la morale du déisme telle qu'elle se présente dans ces chansons, et nous avouons qu'il nous semblerait très difficile de discerner, au moyen de ce code et de cette religion de bon vivant, ce qui est permis de ce qui ne l'est pas. Nous trouvons donc que Béranger a outragé ou plutôt égratigné quelques-unes des vertus les plus désirables chez le peuple; nous trouvons qu'il a souvent manqué de respect envers les choses les plus saintes, et qui, lorsque nous avons le malheur de ne pas y croire, méritent au moins que nous gardions le silence; de tous les moyens de popularité il a employé le pire. Ce que nous venons de dire peut paraître audacieux, mais il est juste que chacun prenne sa part de responsabilité, et ne croie pas en être exempt, parce qu'il a la modestie ou la finesse de se tenir constamment à l'écart.

Depuis Béranger, les tendances des esprits ont bien changé. Les événemens politiques, les crises de l'industrie et surtout la révolution de février ont fait naître en foule des poésies démocratiques, socialistes, qui ne sont pas précisément ce qu'il y a de plus innocent au monde. Nous ne chercherons pas si ces poésies s'accordent avec l'idée du poète populaire telle que nous l'avons exposée, ce serait peine perdue; nous n'aurions point songé à en parler, si au milieu de ce fatras ne s'était pas rencontré un petit volume plein d'idées fausses, de sentimens incomplétement exprimés, mais où se révèle un talent qui pourrait être mieux dirigé et mieux employé.

De tous les jeunes poètes qui, depuis quelques années, ont tenté d'exprimer les sentimens populaires, le plus célèbre à coup sûr et le seul vraiment distingué est M. Pierre Dupont, l'auteur d'un recueil de chansons récemment publié sous le titre de *Muse populaire*. Le mérite de ces chansons peut être discutable, mais non pas la vogue de popularité qu'elles ont obtenue. Ces chansons ont été bruyamment chantées dans la rue et accompagnées sur les élégans pianos des salons de Paris. Le jeune poète a fait coup double, et a conquis à la fois la popularité et la mode. C'est beaucoup, qu'il prenne garde d'avoir trop réussi. Nous croyons qu'il cherche trop le succès et qu'il éprouve trop de joie de l'avoir obtenu; mais qu'il sache bien que le succès facile n'est jamais un bon signe, et que d'ailleurs, pour le trouver, le meilleur est de ne pas courir après lui. « Veux-tu trouver une chose?

dit le livre divin; eh bien! alors ne la cherche pas. » Et en effet celui qui cherche avant tout à réussir mine par avance les fondemens de son édifice futur. Je n'ai jamais pu voir un homme courir après la louange facile sans me rappeler involontairement cette flatterie de Potemkin, qui avait placé dans les steppes arides de la Russie des villages entiers, des jardins et des kiosques artificiels pour récréer et abuser un moment la vue de Catherine en voyage. Or, ce petit volume manifeste clairement que la pensée du poète est trop préoccupée d'une chose : réussir. A chaque instant, des allusions indirectes aux événemens politiques viennent gâter les plus heureux sentimens, et les flatteries, ou plutôt, tranchons brutalement le mot, les flagorneries perpétuelles à l'adresse de telle ou telle classe de la société viennent arrêter et glacer les émotions naissantes, auxquelles nous ne demandions pas mieux que de nous laisser entraîner. En employant un pareil système, on peut bien à coup sûr conquérir immédiatement le succès; mais on ne le maintient que par d'autres moyens plus élevés et plus conformes au but et à la nature de l'art.

Un autre grand défaut de ces poésies, c'est qu'elles sont systématiques. Le poète, dirait-on, unit à des instincts très vrais, très populaires, la subtilité d'esprit la plus bizarre, si bien qu'il touche toujours à la réalité par un côté, et qu'il en sort bénévolement pour entrer dans l'abstrait. Imaginez un mélange de Lycophron et de Burns, et demandez-vous ce qui pourrait sortir de là. Des accens très vrais s'y marient à la métaphysique la plus alambiquée, et ce mélange vous fait éprouver à chaque instant le mouvement de dépit qu'on éprouve en trouvant précisément le contraire de ce qu'on cherchait. Le socialisme est ramené perpétuellement de la manière la plus inattendue; la description d'un objet naturel, une fête de village, une fleur, tout sert à ramener le système. On dirait que toutes ces poésies ont été composées avec l'arrière-pensée d'y introduire quelques bribes de philosophie contestable. Joli métier pour un poète que de coudre des phrases de premier-Paris avec des sentimens, et d'entourer de déclamations les pensées les plus ingénieuses!

Le petit volume de M. Dupont relève de trois genres divers : les chansons politiques, les chants populaires, les chants de fantaisie. Les pires de toutes ces pièces assurément sont les chansons politiques. O trop juste châtiment! il n'y a pas dans tous ces chants un vers réellement poétique. Triste parti que celui qui est impuissant à fournir à un poète un accent capable de remuer et d'intéresser à lui! Si M. Pierre Dupont a voulu composer des chants de propagande socialiste, il peut être satisfait, il a réussi; mais, s'il a cru faire des chants d'un ordre plus élevé, il s'abuse. Ces chants politiques ne sont pas meilleurs et sont même pires que ce malheureux *Chant des Girondins* qui, pendant deux années,

a affligé nos oreilles. *Le Chant des Soldats, le Chant du Vote, le Chant des Étudians,* occupent dans l'ordre poétique à peu près le même rang que tiennent dans l'ordre politique les articles polémiques de tel ou tel journal socialiste. Qu'il ne s'abuse pas au point de croire que ces chansons ont quelque chose de patriotique et de national : elles sont composées pour certaines factions et chantées par des factieux. Ces chants sont du reste son crime, et un jour ou l'autre seront son châtiment. Lorsque ses facultés poétiques se seront pleinement développées, lorsqu'il sera arrivé, ce que nous lui souhaitons du reste de grand cœur, à écrire des œuvres dignes d'une admiration sans réserve, le souvenir de ces chants jettera son ombre sur son succès, l'empoisonnera et le poursuivra comme un remords. Combien faudrait-il de vers admirables et de flots de poésie pour effacer le souvenir de cet appel à la révolte et à l'indiscipline intitulé *le Chant des Soldats!* Qu'il fasse oublier, s'il se peut, ces malencontreuses excuses données par avance à tous ceux qui manqueront à leur devoir, ces refrains humanitaires et cosmopolites que nous avons vus se transformer en chants de menace! En voilà assez sur ce sujet, le poète a déjà reçu la punition qu'il méritait : c'est d'avoir manqué de talent quand il lui a fallu exprimer des sentimens aussi faux. Fasse le ciel qu'il ne reçoive pas un jour la punition qui est due à tout homme qui, étourdiment ou après y avoir long-temps réfléchi, sincèrement ou avec hypocrisie, peu importe, met entre les mains de ses concitoyens un brandon de guerre civile! Une seule fois, dans ces chants politiques, on rencontre une émotion véritable et un accent de douleur : c'est dans le chant intitulé *les Journées de Juin;* l'esprit politique est ici dominé par un sentiment humain, et le poète reproduit dans des vers vivement sentis les impressions funèbres de cette bataille sanglante :

Quatre jours pleins et quatre nuits,
L'ange des rouges funérailles,
Ouvrant ses ailes sur Paris,
A soufflé le vent des batailles.
. . . . . .
O république au front d'airain!
Ta justice doit être lasse;
Au nom du peuple souverain,
Pour la première fois, fais grace.

Ces derniers vers sont beaux et me semblent surtout reproduire parfaitement le portrait de la république telle que nous l'avons toujours connue en France : un masque despotique et un bras implacable. O république, s'écrie-t-il ailleurs, montre à ces perfides

Ta grande *face de Méduse*
Au milieu des rouges éclairs!

On ne peut pas mieux achever un portrait. Remarquez bien que le portrait est d'un ami de la république.

Les chansons rustiques, populaires ou de fantaisie, sont bien supérieures aux chants politiques. Si les arrière-pensées socialistes ne venaient pas à chaque instant gâter la sincérité des impressions et la grace des pensées, il y aurait là les germes d'une poésie véritable. Toutefois une chose nous frappe : dans ce recueil, toutes les idées sont à l'état de germe, aucune ne s'est épanouie complétement. Le recueil de M. Dupont a un défaut capital : il n'a pas d'unité de sentiment. Les sentimens et les passions dont se compose la nature humaine ne se sont pas fondus en un tout moral; en un mot, l'originalité du poète n'est pas véritablement formée. Qu'est-ce qui compose l'originalité du poète? C'est la manière dont tous les sentimens et toutes les passions de l'ame se sont combinés, agglomérés, unis, pour former un tout spirituel; ce sont les modifications particulières qu'ont dû recevoir les sentimens, les blessures et les pressions qu'ont dû éprouver les passions pour pouvoir entrer dans ce tout moral. Or, il est évident que chez M. Dupont ce phénomène ne s'est pas encore accompli. Il y a de tout dans ce petit volume, de l'élévation, de la familiarité, de la subtilité, de la finesse, même de la sensualité; mais aucune unité ne relie en faisceau ces sentimens, chacun d'eux s'en va de son côté sans s'inquiéter des autres, et de là résultent les discordances et les dissonances les plus désagréables. Les sentimens poétiques existent bien dans ce volume, mais ils s'y trouvent tous à l'état d'élémens poétiques purs et simples, à l'état de matériaux bruts. Ces germes mûriront-ils et s'épanouiront-ils? Il faut l'espérer; mais en vérité nous n'oserions rien affirmer hautement : c'est au poète lui-même de nous rassurer un jour. On sent bien qu'il y a quelque chose dans tous ces élémens qui réalisent à la lettre le mot d'Horace : *Disjecti membra poetæ;* mais il est fort difficile de dire au juste quelle forme ils revêtiront. L'épanouissement possible de ce talent est enveloppé d'obscurité et de nuages. Quelques strophes prises çà et là justifieront notre assertion en donnant une idée du talent de l'auteur. Voici, par exemple, une strophe de la chanson des *Fraises :*

O fraise! un poète latin
T'aurait fait mûrir sur le sein
De Vénus ou de sa maîtresse;
Je t'aime mieux où tu te plais,
A l'ombre où les rossignolets
Modulent sans fin leur tendresse.

Ronsard ou tout autre poète du XVIe siècle n'aurait pas mieux dit. Voici maintenant une strophe de la pièce intitulée *la Véronique :*

Fleurs touchantes du sacrifice,

Mortes, vous savez nous guérir;
Je vois dans votre humble calice
Le ciel entier s'épanouir.
O véroniques, sous les chênes,
Fleurissez pour les simples cœurs
Qui dans les traverses humaines
Vont cherchant les petites fleurs.

Un journal anglais, le *Morning Chronicle,* citait dernièrement cette strophe et la comparait aux poésies de Wordsworth; en effet, Wordsworth n'a pas de plus mystiques rapprochemens ni de plus subtiles analyses : que l'on relise, pour s'en convaincre, les pièces *à la Marguerite.* — Nous pourrions multiplier ces citations; ces deux exemples nous suffiront. Laquelle de ces deux strophes exprime le mieux l'originalité de l'auteur? Ni l'une ni l'autre. Eh bien! il n'y a pas plus d'unité de sentiment dans tout ce volume qu'il n'y a de ressemblance entre ces deux strophes.

Toutes les pièces de la *Muse populaire* contiennent des vers remarquables, mais il n'y en a peut-être pas trois qui soient complétement irréprochables. Si M. Pierre Dupont écrivait de longs poèmes, nous passerions volontiers sur quelques négligences et quelques incorrections; mais, puisqu'il se borne à écrire de petites pièces lyriques, il doit savoir que ce genre n'a de valeur qu'autant que l'inspiration s'y unit à la perfection de la forme. Un sonnet, une chanson, veulent être parfaits, et les beaux vers qui peuvent s'y trouver ne compensent jamais les imperfections, même légères. Le prix de tous ces petits ouvrages est dans le fini du travail, dans l'exquis de la forme. Pourquoi M. Dupont ne se donne-t-il pas la peine de composer et de développer sa pensée? L'idée première de ses chansons est heureuse d'habitude; mais l'exécution est bien loin de répondre à l'idée. Par exemple, nous avons remarqué une pièce très mal conçue, très mal composée, intitulée *le Tueur de lions.* Dans l'idée première de cette chanson se trouve le germe de tout un petit poème populaire. Ce simple soldat d'Afrique qui, sorti de son village il y a trois ou quatre ans à peine, a eu à se mesurer non-seulement avec les populations ennemies, mais avec les bêtes sauvages, et qui rapporte à son retour la peau du lion qu'il a tué, ne vous semble-t-il pas capable de fournir à un poète le sujet d'un chant naïf et délicieux? Les histoires qu'il raconte auprès du foyer de sa chaumière aux paysans de son village ébahis devant ce trophée, dépouille d'un monstre qui leur est inconnu, ne pensez-vous pas qu'elles peuvent égaler en exagérations fabuleuses et en poétiques hyperboles les récits des marins espagnols ou portugais du XVIe siècle? Et les commentaires des spectateurs, et l'orgueil de la vieille femme et du vieillard, assis près de leur fils, est-ce qu'il n'y avait pas là les élémens d'un

chant populaire vraiment moderne? Malheureusement nous sommes obligés de nous en tenir aux suppositions. Le poète va au plus facile; il néglige d'introduire l'élément dramatique dans ses chansons et même dans ses légendes; il use et abuse du procédé de description, le plus commun de tous. La poésie veut, au contraire, que le poète brise l'enveloppe extérieure des objets pour en pénétrer le sens moral. Ainsi, dans la chanson de *la Mer*, nous nous attendions à des sentimens vastes et profonds comme le spectacle que le poète devait avoir sous les yeux : nous n'avons trouvé que des descriptions géographiques et des explications chimiques sur la formation des sels marins. Dans la chanson du *Tisserand*, d'ailleurs pleine de détails gracieux, le poète nous raconte à quelle époque le chanvre est cueilli, comment on fait blanchir la toile, à quels usages l'humanité l'emploie. Or, tout cela ne m'intéresse pas; ce que je veux voir, c'est le tisserand à son métier; ce que je veux savoir, ce sont les pensées qui lui sont venues en poussant sa navette pendant de si longues années; c'est la tournure d'esprit que son état lui a donnée, les habitudes auxquelles il l'a formé, c'est la vie morale de cet homme qu'il fallait me montrer. Je n'aime pas beaucoup non plus les légendes et les ballades de M. Dupont. L'élément dramatique, qui est l'élément principal de la ballade, est à peu près absent de ces pièces, d'ailleurs peu variées. Le poète semble ignorer qu'une ballade est une action dramatique, vive et rapide, condensée en quelques vers, et non pas une explication de l'origine du mal et autres questions théologiques. Toutefois il faut faire exception pour deux de ces légendes : *les Louis d'or* et *les Fers à cheval*.

Ce qu'il y a de réellement remarquable dans ce recueil, ce sont les chants rustiques. M. Dupont a parfaitement rendu deux des côtés de la vie du peuple : la vivacité tapageuse, la joie bruyante, les confidences intarissables de l'ame populaire éclatent, rient et bavardent dans ses plus jolies chansons : *le Chien de Berger*, *la Mère Jeanne*, *les Bœufs*, *Mon Ane*, *Ma Vigne*. La trivialité y est pleine de décence, la grossièreté pleine de bonhomie, la familiarité tout-à-fait engageante et sympathique. Ces chansons respirent la joie de vivre, le bonheur de la vie domestique et journalière, l'insouciance des ames laborieuses. Les longues heures paresseuses après le travail, les repos du dimanche, tout cela est admirablement senti. Pas un sentiment honnête n'est attaqué même légèrement, et, bien que ces chants portent ordinairement sur les mœurs particulières du peuple, sur ses habitudes joyeuses, jamais il n'y est fait mention que des divertissemens et des plaisirs que peuvent permettre les fatigues du travail. Aucun vice d'oisif, aucune corruption de désœuvré n'élèvent leur voix grêle et stridente dans ce concert un peu bruyant de grosses voix et de francs éclats de rire. Oui, ce sont bien là les chants d'un peuple laborieux, heureux du travail

comme du repos. D'un autre côté, M. Dupont excelle à rendre toute la grace féminine, toutes les naïves coquetteries des paysannes : la fillette qui profite du miroir de l'eau où elle aide les commères du village à laver la lessive commune du pays, pour rajuster sa cornette; la paysanne qui dort tranquillement sous les rayons de la lune, son panier au bras, au milieu des panais et des choux, dans nos marchés de Paris; la science des ménagères et des laitières en économie domestique, — tout cela est délicatement décrit et exprimé. Il y a surtout une chanson intitulée *la Ronde des Paysannes*, moins célèbre que la plupart des autres, qui nous paraît le chef-d'œuvre du recueil; mais notre approbation ne sera pas ici non plus donnée sans restriction : nous n'avons là que l'extérieur de la vie du peuple, et non sa vie morale, ses secrets intimes, ses pensées cachées.

Nous en avons dit assez sur ces poésies pour en montrer les qualités et les défauts; nous ne ferons plus qu'une seule observation. Il nous semble que la lecture attentive de ce petit volume révèle assez clairement ce fait : à savoir, que le poète est dans une fausse position morale et intellectuelle; il n'est plus assez ignorant pour être instinctivement naïf, il n'est pas assez savant dans son art pour remplacer cette naïveté première par des qualités d'un ordre plus élevé, mais moins naturel; il hésite perpétuellement entre cette ignorance qu'il n'a plus et cette science qu'il n'a pas encore; de là très souvent résultent des sentimens faux et des pensées alambiquées. Il ne faudrait pas qu'une pareille situation se prolongeât long-temps pour que son talent fît complétement fausse route. Le seul conseil littéraire que nous puissions lui donner, c'est d'étudier les ressources et les lois de son art, qu'il est loin de connaître parfaitement : ce volume en fait foi. L'absence d'étude ne lui rendra pas son ignorance première, ce seraient peines perdues : l'auteur de la *Muse populaire* est un lettré, qu'il le veuille ou non; mais qu'il sache que dans la poésie, plus que partout ailleurs, il n'y a à choisir qu'entre l'ignorance absolue et la connaissance certaine et complète des choses de l'art : on ne peut admettre aucun compromis, il faut posséder l'une ou l'autre. Un progrès que M. Dupont doit faire encore sur lui-même, c'est de renoncer aux sujets politiques, ou du moins à faire de ses chansons une gazette rimée de tous les événemens. Une telle poésie est peu engageante pour le lecteur; pour le poète, c'est un exercice malsain. La poésie politique n'est excusable que dans un cas assez rare, dans le cas où le poète s'en servirait pour user à la longue et fatiguer ses passions par un exercice de tous les jours. Le métier de poète socialiste n'est d'ailleurs pas très séduisant : c'est le métier de Benserade retourné. Jusqu'à présent, le socialisme n'a pas réussi à M. Dupont, et certainement ce n'est point

de ce côté qu'il doit se tourner, s'il veut acquérir les perfections qui lui manquent.

Après M. Pierre Dupont, on pourrait citer encore quelques poètes qui se disent populaires; mais en réalité ce serait tomber dans les infiniment petits. A quoi bon nous occuper de toutes les chansons et de tous les pamphlets rimés qui peuvent naître et vivre ignorés et obscurs? Parmi ces poètes, un seul est connu : c'est M. Pierre Lachambeaudie. L'Académie a couronné son recueil de fables; le public l'a lu. Une modeste popularité l'a récompensé de la modération qui règne dans ses vers. Les fables de M. Lachambeaudie sont parfaitement inoffensives. En général, tous ces essais de poésie populaire appellent la même conclusion. — O vous qui prétendez au rôle d'interprètes du peuple, dirons-nous à M. Dupont, comme à tous les jeunes poètes qui aspirent à ce titre dangereux de poètes populaires, racontez les souffrances du peuple ou chantez ses vertus, il n'y a rien là que de très légitime; mais, au nom de Dieu, ne mettez pas vos sentimens à la place des siens, ne donnez pas vos désirs et vos passions pour les siennes; respectez-le, car il a une haute origine. Le peuple est né véritablement avec le christianisme; c'est depuis cette époque qu'il a eu une voix pour s'exprimer, car la poésie populaire est entièrement inconnue dans l'antiquité. Ménagez les vertus du peuple, et surtout ne lui enseignez point le mensonge : lorsque le mensonge, qui est le vice le plus dissolvant des sociétés, provient des classes éclairées ou des classes qui gouvernent, leur châtiment ne se fait pas attendre, et les révolutions se chargent de les punir. Une classe d'hommes n'a dans une nation qu'une importance relative après tout. Rongée par la corruption, elle meurt, et puis la société humaine reprend le cours de ses destinées; mais lorsque, dans une nation, ce sont les classes populaires elles-mêmes qui se mettent à mentir, ce n'est plus telle ou telle forme de gouvernement qui périt : c'est cette nation elle-même, car alors il n'y a plus de remède possible, les sources de la santé et de la vie étant corrompues et taries. Or, en France, on a appris au peuple à mentir, et il a déjà commencé à le faire. Que les poètes populaires s'interrogent donc et se demandent s'ils veulent être les promoteurs d'une décadence universelle, ou les instrumens d'une guérison possible par le retour à tout ce qui est le contraire du mensonge, de l'artifice et des insinuations perfides.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juin 1851.

Nous en sommes toujours à la grande affaire de la révision. Il est un signe, très peu contestable, auquel on reconnaît vite les questions sérieuses en un temps où l'on en soulève beaucoup qui ne le sont pas, lorsqu'on aurait déjà cependant bien assez d'avoir sur les bras toutes celles qui le sont. Ce signe visible des véritables affaires d'état, principalement sous le régime populaire, c'est qu'à la différence des affaires de fantaisie ou de tactique, elles exercent de proche en proche une absorption de plus en plus marquée sur les esprits. On s'en préoccupe à l'exclusion de tout, on leur laisse prendre le pas sur tout, et il semble qu'il n'y ait plus au monde qu'un seul intérêt en jeu, celui qui vous tient sous son empire. Voyez par exemple si, dans le pays et dans le parlement, on a maintenant l'idée à autre chose qu'à la révision; c'est de cette manière-là qu'on trouve les problèmes, — en y pensant toujours. On pense à la révision naturellement, sans s'agiter, sans s'efforcer et se contraindre, comme il arrive pour les pensées creuses dont on a d'autant plus peur d'être distrait, qu'on dépense plus de bon vouloir à s'y appliquer. Nous le disions la dernière fois : c'est l'eau qui monte, elle ne va pas comme la foudre; mais on ne l'arrête guère. La pensée de la révision suit de plus en plus cette pente irrésistible, et personne ne s'y dérobe, pas même ceux qui lui nient son ascendant.

Elle ne fait pas assez de bruit pour être aussi puissante qu'on le prétend, assurent ses détracteurs, ceux-là peut-être qui, l'instant d'avant, lui reprochaient d'être un désordre. Est-ce que l'on ne voit pas qu'il n'y a rien à présent qui fasse beaucoup de bruit? Otez les clameurs convenues, le fracas systématique de la montagne, qui joue souvent au tapage de propos délibéré : est-ce que le parti radical fait un bruit très éclatant? est-ce que le rappel de la loi du 31 mai provoque des explosions bien brûlantes? C'est, répondra-t-on, qu'on est heureusement assez fort pour surveiller et contenir le radicalisme, ou bien encore

c'est que le radicalisme est assez avisé pour se contenir lui même. Soit; mais c'est aussi parce que le tempérament général ne souffre plus un remuement excessif, parce qu'après tout, en l'état des circonstances et des ames, les uns et les autres, tant que nous sommes, nous nous remuons, à proprement parler, dans le vide, et dans ce milieu-là tous les bruits s'amortissent. La révision fait donc autant de bruit que notre moral en comporte, et la preuve encore une fois, c'est qu'elle fait plus de bruit que tout le reste; tel incident qui se soit rencontré, ce n'a pas été une diversion. Avec une autre disposition du public, le banquet de Dijon eût pour long-temps accaparé toutes les controverses : que l'on se rappelle seulement les revues de Satory! Si peu qu'aujourd'hui l'on n'eût pas été dominé par l'urgence de la situation nouvelle, si peu qu'on eût eu de marge devant soi, quelle belle occasion pour les pouvoirs *séparés* — à la façon de M. de Cormenin — « de se disputer, de crier, de se battre sans se tuer! » (Le mot est précieux, et nous y voulons revenir.) Combien n'aurait-il pas circulé d'histoires et sur la brouille et sur le raccommodement! Par une contradiction assez inquiétante, il en est de notre jeune république, où tout a l'air de se passer sur le forum, comme des vieilles monarchies, où tout est caché dans l'ombre du palais : nous aimons passionnément les anecdotes. Les peuples qui commencent ont des épopées pour charmer leur imagination; les anecdotes sont les épopées des peuples sur leur déclin; ce symptôme n'est pas moins clair ici que beaucoup d'autres. L'un des inconvéniens du discours de M. le président de la république à Dijon, et certes il s'en faut que ce fût le seul, c'était de prêter une abondante matière à l'interpellation et à l'anecdote; mais quoi! l'une et l'autre ont été bientôt taries, car, avec cette idée fixe de la révision, le discours présidentiel est devenu tout de suite une pièce de plus au procès, au lieu de faire un procès à lui tout seul.

Rien en effet n'attire maintenant l'attention, dans l'assemblée comme au dehors, rien que ce qui aboutit là; ce n'est que par rapport à cette entreprise-là, et selon qu'ils la concernent, que l'on s'intéresse aux travaux parlementaires. On a commencé à discuter un projet du gouvernement qui demande la prorogation de la loi rendue il y a deux ans, et déjà maintenue l'année dernière, contre les clubs; on a commencé la troisième délibération sur la loi de la garde nationale. Il n'a pas été difficile d'apercevoir qu'au fond de ces débats et pour chaque orateur il y avait en perspective, derrière la question même qui se débattait, la question permanente de la révision. Là où il ne s'agissait point de la révision, tout a traîné. C'est à peine si l'on en a pu finir avec la loi des sucres. La première délibération sur le crédit foncier a été épuisée après un seul discours qui n'était cependant pas de nature à décourager des adversaires, quoique M. de la Moskowa eût traité le crédit foncier comme s'il avait eu sujet de lui vouer quelque rancune. Enfin l'on a voté la proposition de M. Sainte-Beuve, relative aux ventes publiques de fruits et de récoltes pendans par racines; mais la langueur ordinaire avec laquelle les assemblées se prêtent à étudier des lois d'une utilité si spéciale était encore accrue ce jour-là par la préoccupation très visible des fêtes scabreuses de la Bourgogne. Puisqu'ainsi les esprits n'ont pas cessé d'être tout entiers à la révision, nous en pouvons bien encore parler tout à notre aise.

Nous avons assez montré le sens et la nécessité d'un mouvement que l'on

n'empêchera point d'être considérable; nous ne devons pas néanmoins passer sous silence les objections qu'on lui oppose. Il en est dans le nombre qui viennent de personnes dont nous aimons fort l'esprit et la loyauté. On peut ne point partager toutes les appréhensions de M. de Rémusat ou de M. Piscatory, on ne peut pas ne point peser beaucoup leurs argumens, surtout si l'on songe combien il a dû leur en coûter, comme l'avouait noblement M. Piscatory lui-même, de se trouver en un désaccord plus ou moins sensible avec l'homme éminent qui a mis au service de la révision l'autorité de son jugement et de sa conscience.

Il y a donc pour nous contre la révision des objections de deux sortes : il y a celles qui ne nous touchent pas et celles qui nous touchent. Les premières, nous avons eu déjà l'occasion de les mentionner; nous demandons à nous en expliquer encore. Il y a d'abord l'objection de ceux qui soutiennent en propres termes, comme M. Madier de Montjau, que la république est de droit divin à titre encore meilleur que la monarchie légitime. Ils ne voudraient pour tout gouvernement républicain que « le gouvernement du club universel, selon l'expression de M. de Lamartine, qu'une liberté sans forme, extravasée en tout lieu et à toute heure en comices populaires, défaisant le lendemain ce qu'elle a fait la veille, etc., » et la première, la seule règle qu'ils imposeraient à cette liberté monstrueuse, ce serait justement l'impossible, ce serait de ne pas se défaire elle-même, de ne pas sortir de la république lorsque la république lui serait à son tour devenue aussi insupportable que possible. Ils concéderaient à perpétuité au peuple souverain le droit de tout changer mille et mille fois autour de lui, excepté ce fatal privilége qui le constituerait en permanence dans la révolution. « Je ne répondrai pas à M. Madier de Montjau, » a dit dédaigneusement M. de Lamartine, et ce dédain ne l'embarrasse cependant en aucune façon pour se déclarer ensuite l'apôtre du droit de suffrage illimité, comme si le fond de ces théories, qui semblent le révolter presque autant que nous, le fond de « cette utopie de l'instabilité, » pour parler encore avec lui, n'était pas précisément la jouissance illimitée du suffrage.

Rétablissez le suffrage illimité, dit M. de Lamartine, et je voterai la révision! C'est là son objection fondamentale, unique. Otez la loi du 31 mai, et puis M. de Lamartine ne demandera pas mieux que de réviser. Nous avons bien nos motifs pour relever chez lui une objection qu'il formule d'ailleurs en commun avec la majorité, on peut dire avec la masse du parti républicain : c'est que, dans le parti en général, l'objection ainsi formulée n'est qu'un prétexte, tandis qu'elle est une nécessité de position et de convenance pour M. de Lamartine. En effet, M. de Lamartine, qui ménage toujours beaucoup de place dans sa politique aux inspirations de sa spontanéité personnelle, a grand besoin de se conserver quelque solide et visible attache avec le gros de ses coreligionnaires, car il se sépare d'eux en un autre point où le schisme doit être singulièrement douloureux et délicat. Il n'aurait aucune horreur pour la rééligibilité du président de la république, il l'a déclaré de bonne foi dans son bureau, et la déclaration était tournée en manière de compliment, afin sans doute qu'elle allât plus sûrement à son adresse. M. de Lamartine ne craint point, pour son compte, « de trop populariser la république! » Voilà ce qui s'appelle donner aux choses un tour ingénieux; mais aussi, pour que cette popularité

qu'il veut communiquer à la république ne paraisse point trop peu républicaine, pour que l'intention qui la lui fait rechercher soit elle-même aussi peu soupçonnée que la femme de César, il lui faut se maintenir, et César avec lui, au faîte le plus ardu, le plus en évidence de l'édifice républicain tel que l'ont bâti nos premiers constituans. S'il lâchait ce contrepoids du suffrage universel, M. de Lamartine ne serait plus maintenant qu'un bonapartiste ordinaire, un bonapartiste de la prorogation. Au contraire, en se présentant avec le suffrage universel d'une main et la rééligibilité de l'autre, il est l'homme d'état tout trouvé de cette école originale qui renie si bravement l'esprit de conservation tel que l'entend le commun des intelligences froides, qui ne compte plus pour nous sauver que sur la sagesse providentielle, sur les instincts enthousiastes des masses, et qui, sachant d'avance par privilége spécial à qui va cet enthousiasme, nous conjure de nous laisser faire pour notre bien. Nous avions déjà la fusion de droite, l'union léonine du droit divin de la légitimité pure avec le droit très humain de la quasi-légitimité; c'est ici la fusion de gauche. Il y a un gouvernement qui jusqu'à présent, Dieu merci, a représenté l'ordre dans la société plus que la révolution; la révolution lui suggère par des bouches complaisantes qu'il n'est qu'un gouvernement de fait, et que, pour être un gouvernement de droit, il faut qu'il lui emprunte son signe le plus caractéristique, la sanction du suffrage illimité; elle n'ajoute pas que ce ne sera point seulement la reconnaître, que ce sera la subir. N'est-ce pas une tentation du même genre que celle dont on use dans le camp de la branche aînée vis-à-vis du camp de la branche cadette? Venez à nous, dit-on aussi par là; nous vous donnerons la consécration et le pardon; vous nous donnerez le commandement. M. de Lamartine peut donc croire qu'il a quelque chance d'être le tentateur de la fusion de gauche, et de ce point de vue, nous le répétons, l'objection dirigée contre la révision au nom de la loi du 31 mai est pour lui chose sérieuse.

Il n'en est pas de même pour ceux d'entre les purs républicains qui daignent mettre leur résistance à couvert derrière cette objection, bien mesquine quand on en a d'autres si formidables. Tout le monde n'est pas né pour soutenir carrément et même consciencieusement que le peuple français était prédestiné à la république, et que la république, une fois introduite en France, n'en doit plus disparaître, comme il est arrivé à tous les régimes précédens, parce qu'elle y existe en vertu d'un droit éternel. Il n'y a que deux espèces d'hommes pour être aussi sûrs de leur fait : des avocats métaphysiciens ou des polytechniciens endurcis. Quand on n'a point le cœur à ce niveau-là, on aime mieux ne pas discuter du tout, et la loi du 31 mai est un prétexte assez commode pour rompre la conversation et s'enfermer dans son entêtement en s'épargnant l'embarras de le motiver. D'ailleurs ce n'est pas seulement aux opiniâtres que le prétexte sert, il sert encore aux naïfs, et c'est l'honneur véritable du parti qui s'intitule le plus exclusivement le parti républicain, c'est un honneur dont nous le félicitons sans la moindre ironie de compter dans son sein beaucoup de naïvetés persévérantes. On rencontre encore çà et là des frondeurs intrépides que la révolution de février n'a pas corrigés du goût d'être de l'opposition sans avoir la taille qu'il faut pour n'en être que jusqu'où l'on y consent. Nous ne dirons pas trop de mal de ces honnêtes gens, car peut-être les aimons-nous encore

mieux que certains autres qui se sont trop repentis, et qui, dans l'excès de leur contrition, deviennent d'aussi dangereux pénitens qu'ils ont été de maladroits pécheurs. Quant aux pécheurs obstinés, qui très sincèrement ne veulent point de la révision, parce que le gouvernement ne peut guère ne point en vouloir, et qu'il ne faut en rien vouloir ce que veut le gouvernement; quant à ces opposans de profession, qui ont les idées en général beaucoup plus simples qu'on ne croit, leur simplicité est trop heureuse de se retrancher à l'abri de ce prétexte, qui a pour eux l'aspect authentique et solennel d'un chiffre. Ils y vont en tout bien tout honneur; ils jurent sur la parole de M. de Girardin ou de M. Crémieux. Onze millions d'électeurs ont nommé les députés de la législative, comment sept millions suffiraient-ils pour nommer une constituante? Onze millions sont plus que sept, voilà les chiffres, les chiffres de M. de Girardin; qu'y pouvons-nous faire? vous diront-ils avec candeur. Otez-leur le prétexte, répondront de bonnes ames, puisque le prétexte les blesse. Notre avis à nous est qu'on ne discute jamais, pas plus qu'on ne transige utilement, ni avec les opiniâtres ni avec les naïfs, et que ce prétexte ôté ils en découvriront ou ils en accepteront un autre.

Nous ne sommes point positivement à genoux devant la loi du 31 mai; nous lui rendons cependant quelque chose de plus que le culte ordinaire dont nous nous sentons redevables à toutes les lois : nous nous rappelons qu'elle a été la première victoire pacifique des pouvoirs réguliers sur l'anarchie menaçante. Ce point lui demeurant bien et dûment acquis dans notre reconnaissance, il ne nous coûte guère de confesser que nous n'avons pas d'illusions exagérées sur sa valeur intrinsèque. Personne, lorsqu'on l'a faite, n'a prétendu la faire en perfection : on l'a faite comme on pouvait, puisque, ayant les mains liées, on ne pouvait la mieux faire. La constitution de 1848 avait eu l'à-propos d'être en même temps une loi organique de l'électorat; elle l'avait organisé sans garanties, sous ombre de l'organiser sans privilége. Il y eut bientôt un moment, et nous n'en perdrons pas si vite la mémoire, il y eut un moment où la société ressentit jusqu'au fond de ses entrailles le besoin de ces garanties, que la constitution lui refusait, pour procéder à la formation de son pouvoir le plus essentiel, du pouvoir législatif. On s'aperçut vite que le suffrage universel, abandonné à lui-même, livré pour ainsi dire à la promiscuité désordonnée avec laquelle on l'avait confondu, était bien moins un bouclier pour la république contre les factions qu'une arme pénétrante dirigée contre le corps social par la main des nouveaux barbares. Beaucoup des gens qui dénigrent aujourd'hui fort à l'aise la loi du 31 mai éprouvèrent alors ces mortelles inquiétudes dont la loi du 31 mai a tant bien que mal amoindri les causes. Que pour régulariser l'exercice du droit de suffrage il eût été mieux de modifier les conditions de l'âge ou du vote que d'aggraver peut-être assez rudement celle du domicile, rien de plus clair; mais, puisque la constitution empêchait le mieux, il a bien fallu se réduire à ce que la constitution n'empêchait pas. Nous ne disconvenons point que fixer à vingt-cinq ans la capacité de l'électeur, ou le dispenser de voter par scrutin de liste, c'eût été d'une moindre difficulté que de l'obliger à trois ans de domicile; mais à qui la faute, si l'on n'a pas eu le libre choix du procédé le plus rationnel dans un amendement indispensable? Et qu'est-ce que cela prouve, sinon la nécessité d'une autre constituante, non point pour abolir, — pour re-

faire la loi du 31 mai? On la refera, s'il plaît à Dieu, tôt ou tard sur des bases plus solides : non pas que nous entendions qu'il faille jamais revenir aux bases trop étroites de l'électorat ancien; mais il n'est pas moins impossible de laisser l'état, quelle qu'en soit désormais la forme, sur les fondations flottantes du droit électoral de 1848. Il suffit d'un peu de réflexion pour comprendre qu'il y a là dorénavant deux impossibilités en quelque sorte parallèles : l'impossibilité d'une monarchie qui subsiste avec un électorat de purs censitaires, l'impossibilité d'une république qui subsiste avec le suffrage illimité de la multitude.

A cette nomenclature des objections que l'on peut soulever contre la révision, sans que nous nous en trouvions fort émus, ajoutons enfin celles-ci, qui nous émeuvent encore moins, les objections de l'amour-propre paternel. Parmi les auteurs de la constitution de 1848, on en sait qui l'ont faite la moins mauvaise qu'il leur a été permis de la faire; ce ne sont pourtant pas ceux-là qui tiennent le plus à leur œuvre. D'autres, animés d'un zèle tout particulier, ont cherché, semble-t-il vraiment, bien moins à la rendre bonne qu'à la rendre éternelle; ils ont été plus préoccupés du soin orgueilleux d'enchaîner la France au code dont ils la dotaient que du soin patriotique d'arranger assez bien ce code lui-même, pour qu'il fût supportable à la France : c'est là du moins ce que nous voyons de plus net dans la récente confession de M. de Cormenin. M. de Cormenin ne peut plus rien écrire en un sens ou dans l'autre, ni pour les ultramontains ni pour la république, que nous ne regrettions chaque fois davantage qu'il ne se soit pas astreint plus rigoureusement à la spécialité de ses études administratives, et qu'il ait un jour résolu, dans sa dure cervelle, de doubler Paul-Louis, le vigneron. Il y avait sans doute chez Courier beaucoup du maître mosaïste, il y avait de la recette et du procédé dans ses affectations archaïques; mais il y avait encore un fonds de naturel et de vivacité qui manque à son imitateur. Aussi une fois le premier effet du procédé passé, une fois la main de l'auteur fatiguée à ce martelage de style qui avait eu d'abord une certaine sonorité, il n'est plus resté grand'chose du talent laborieux de M. de Cormenin. D'avoir de l'âcreté dans l'humeur, c'est une nuance de caractère; ce ne saurait être un genre de littérature : c'est à celui-là cependant que Timon s'adonne depuis déjà long-temps avec une préférence trop exclusive, et cette préférence finit par porter malheur à sa plume. Il en tombe maintenant des phrases que le Timon d'autrefois n'oserait point reconnaître : « Les pouvoirs qui se tiennent en équilibre sous l'œil nocturne et diurne de la presse;... la figure idéale de la souveraineté du peuple portant dans sa main le suffrage universel, tandis que la république se déroule dans les plis de son manteau, etc.»

Il en faudrait citer beaucoup, s'il s'agissait ici d'éplucher des phrases, et pourtant, qu'on ne s'y trompe pas, les phrases, en ce temps-ci plus qu'en aucun autre, servent à juger les hommes, parce que les hommes disparaissent, chacun selon son goût et ses moyens, sous une phraséologie de convention. Chacun a devant les yeux son propre type qu'il entretient, qu'il développe et qu'il exhausse au moins autant pour l'amour de l'art que pour l'amour du vrai. M. de Cormenin vise au bourru bienfaisant, et l'un des bienfaits les plus notables dont il veut nous avoir gratifiés, c'est sa collaboration au pacte constitutionnel de 1848. La plus forte objection de M. de Cormenin contre la révision, c'est évidemment qu'il est le père de la charte à réviser : *Me, me adsum qui*

feci! C'est lui qui « l'a bâtie avec son mortier et sa truelle;... il a pris ce qu'il y avait de mieux dans les chartes antérieures;... l'œuvre a été accommodée à l'état présent de la société;... elle est l'application des théories déductivement résumées il y a dix-sept ans dans un livre de lui. » Et l'application elle-même, il la définit, la résume aussi avec un laconisme dont l'énergique expression a fait fortune : « Des pouvoirs qui se battent sans jamais venir à bout de se tuer! » Que peut-on souhaiter de mieux pour l'agrément et la sécurité des existences privées ou publiques remises à la garde de ces pouvoirs protecteurs? et qu'il y a bien de quoi se vanter d'avoir trouvé tout cela! « J'ai écrit mot pour mot le troisième chapitre de la constitution! » — Il est juste de remarquer que cette bataille incessante n'est point une *hostilité* proprement dite selon le sens de M. de Cormenin; c'est ce qu'il intitule la *séparation*, et l'euphémisme a vraiment son prix, car il cache un spectacle qui n'est pas beau. Les amis de M. de Cormenin ne s'accordent pas avec lui sur le but et l'effet de sa constitution républicaine; ils nous répètent à tout bout de champ que, si l'on se bat dans cette arène où elle nous a parqués, ce n'est pas qu'elle soit faite à cette intention; c'est qu'on n'y apporte point la bonne volonté d'y vivre en paix. M. de Cormenin ne l'entend pas de la sorte. Il a conçu sa charte tout exprès de manière à faire battre les gens. « Si les pouvoirs se jalousent, c'est ce qu'il faut; s'ils se disputent, tant mieux; s'ils crient, c'est qu'ils ne sont pas morts! » Voilà qui est consolant, et au total il en a été comme l'a voulu M. de Cormenin, et l'événement, la réalité, ont confirmé les sages prévisions, les vœux du législateur! Les pouvoirs se battent à souhait, et, si exigeant que soit là-dessus M. de Cormenin, il doit en avoir à son contentement. Il a raison d'ailleurs. Qu'on nous passe cette trivialité : tant de tués que de blessés, il n'y a personne de mort; mais il n'y a rien non plus dans toute la machine qui soit resté sain, et c'est là ce qui le condamne.

M. de Cormenin n'accepte pas cette condamnation que le mouvement révisioniste inflige d'avance à son œuvre. Il étale à plaisir le catalogue de toutes les difficultés qu'il a savamment amassées pour empêcher qu'on y touchât. C'est Ossa sur Pélion, et il nous défie d'escalader ses retranchemens. Il nous déclare « qu'il s'en tient tout uniment aux bases du régime de son choix, » et que c'est à nous d'en prendre notre parti; que puisque Timon ne s'en trouve pas mal, le peuple français s'en trouve très bien, et qu'il ne bougerait pas, tant il est à son aise avec tous ces articles de loi fabriqués de main de maître, « n'étaient les impatiences féroces qui déchirent le foie de la classe officielle. » Il se rencontre quelquefois dans la polémique des partis de ces coïncidences de langage dont il faut garder note pour bien apprécier une situation. Tout le monde aujourd'hui se déchaîne contre la classe officielle « à laquelle appartient tout le monde, « cette nation bourgeoise, cette France lettrée, nerveuse, fiévreuse, comment la nommerai-je, si elle a un nom, cette France-là, dont je fais partie? » s'écrie M. de Cormenin en personne, ne sachant plus comment la mieux représenter qu'en se donnant une bonne fois lui-même pour en être le portrait.

Le portrait, à coup sûr, ne serait point flatté, et de fait l'original a bien des travers que nous sommes fort aises qu'on ne ménage point. Il nous paraît tou-

tefois que la « nation bourgeoise » doit avoir aussi quelque qualité qui l'aide à subsister malgré tout le mal qu'elle fait et tout celui qu'on lui rend. Ne serait-ce point qu'appelant à elle et finissant toujours par absorber toutes les fractions extrêmes de la société française, elle mitigerait les uns par les autres les défauts de chacune d'elles? Ne serait-ce point qu'elle formerait ainsi entre les diversités violentes et les exagérations respectives des opinions, des intérêts et des souvenirs, une sorte de milieu tempéré où ces exagérations ne s'acclimateraient point, ce qui les rejetterait toujours à la longue en dehors de la pratique? Les exagérés de toutes couleurs se vengent à leur tour des bourgeois en en médisant beaucoup, en les calomniant un peu. Nos ultramontains leur reprochent d'être athées, nos absolutistes d'être démagogues, nos démagogues d'être aristocrates, M. de Cormenin d'avoir un mauvais caractère qui les empêche d'aimer la république. Où serait-elle, hélas! s'ils n'avaient pas eu le caractère bien fait?

Nous avons trop insisté peut-être sur une publication éphémère, qui offre pourtant cela de curieux, qu'elle sert maintenant de catéchisme aux constitutionnels orthodoxes. La nourriture est, comme on voit, assez pauvre, et il n'y a certainement pas là de quoi se passer de la révision. Nous du moins qui n'y renonçons pas pour si peu, examinons encore cependant les autres objections, qui nous semblent beaucoup plus considérables, parce qu'à tout prendre, et même en tenant un compte équitable des faiblesses et des rancunes qu'il y a dans tous les partis, ces objections dérivent en somme de mobiles moins personnels ou d'esprits plus élevés. Ces objections sont bien simples. — On court le risque de vouloir faire encore de l'ordre avec du désordre. On ne sait pas où l'on va, si l'on ne réussit point; on le sait encore moins, si l'on réussit. C'est à peu près à ces termes que se réduit toute l'argumentation sérieuse et sincère qui s'est produite dans la discussion des bureaux avant le choix des commissaires chargés, selon la proposition de M. Moulin, de préparer le débat public des projets de révision. Cette argumentation n'est pas restée sans réponse.

Il serait certes bien préférable que le pays n'eût point si souvent à manifester ses volontés en dehors des circonstances ordinaires. Ce n'est pas le cours normal de la vie publique que cette surexcitation intermittente qui ne laisse le loisir de rien régulariser. L'inconvénient n'est pas douteux; est-il moindre que l'inconvénient de la résignation? Toute la question est là. Voici un nombre quelconque de représentans, une minorité issue, pour beaucoup de ses membres, des listes imposées en bloc aux électeurs avec l'inflexibilité de la consigne radicale, une minorité certaine, avouée, proclamée. Cette minorité se dit : « Nous serons aussi peu que possible contre la majorité, deux cents, moins de deux cents, et nous lui barrerons le chemin par où elle s'efforce de répondre aux vœux de cette autre majorité, de cette grande majorité du peuple français dont elle est l'expression, puisqu'elle a reçu son mandat. Nous nous prévaudrons contre cette majorité parlementaire d'une observation judaïque de la légalité constitutionnelle; nous la mettrons au défi d'en sortir; nous crierons, si elle y demeure, que ce n'est point le respect de la loi qui l'arrête, que c'est la peur de nos vengeances; nous soutiendrons que nous minorité, nous avons réellement la masse de la nation derrière nous, et qu'on le verra bien, lorsqu'en

1852 le droit au fusil refera la conquête du droit au suffrage. » A cette attitude injurieuse de la montagne, n'est-ce point la nation qui doit opposer les preuves convaincantes de ses véritables sentimens, puisque la majorité n'est plus à même de les traduire d'une façon efficace?

Le pétitionnement en France est peut-être plutôt dans les habitudes des partis turbulens que dans celles du parti de l'ordre; pourquoi celui-ci ne l'accepterait-il pas pour multiplier les rares moyens d'action dont il dispose? D'ailleurs, avec l'extension nouvelle des droits politiques, le pays qui pétitionne ne saurait être au fond que le pays électoral lui-même intervenant seulement d'une façon plus modeste dans le mouvement général, parce qu'il intervient sans avoir été régulièrement convoqué. Le droit de pétition, ainsi exercé par grandes masses, pourrait sans doute, quelque convenable qu'il soit en lui-même, friser un peu les méthodes révolutionnaires, et ressembler de loin au radicalisme arbitraire de la souveraineté du peuple, toujours suspendue, dans l'idéal des démagogues, sur la tête des autorités établies; — mais, pour éviter jusqu'à l'apparence de tomber dans les sentiers de la révolution, permettra-t-on à la révolution de jouir en toute assurance du triomphe qu'elle s'est ménagé, de s'incarner en quelque sorte dans ces cent quatre-vingt-huit députés qui suffisent pour en proroger l'ascendant, et de trôner ainsi au faîte de la montagne sans avoir même à souffrir le trouble des réclamations, des doléances universelles? Étrange alternative en face de laquelle le bon sens veut pourtant qu'il y ait une solution moyenne et raisonnable! Ou vous pétitionnerez trop fort (et le pétitionnement gagne, à vrai dire, des proportions de plus en plus vastes), mais vous risquerez peut-être de diminuer d'autant la légalité, votre dernière sauvegarde; ou vous pétitionnerez à voix basse et à pas de loup, de manière à ne pas déranger les cent quatre-vingt-huit, mais vous donnerez raison à leur orgueil, et ils affirmeront qu'ils ne vous ont pas entendus.

S'ils l'affirment enfin, reprend-on, si en tout état de cause il se rallie toujours à la consigne le strict nombre qu'il faut pour n'en pas démordre, à quoi pourrez-vous alors aviser? Il vous restera de votre campagne des institutions discréditées, et vous n'avez qu'à la regarder comme perdue, si, après avoir témoigné tant de fois de votre amour pour la légalité, vous n'êtes point poussés quand même aux expédiens illégaux. — Non, la campagne ne sera point perdue, si la révision n'arrive pas au plus prochain terme, — si, contrairement à l'hypothèse que ceux mêmes qui ne la désirent pas tiennent pour sa conséquence la plus probable, la révision n'aboutit point à rouvrir au président de la république les chances d'une nouvelle candidature. Il serait insensé de ne pas voir que, l'envie d'assurer ces chances entre et doit entrer pour beaucoup dans la propagation du mouvement révisioniste. Ce serait s'abuser tout-à-fait de supposer que, ces chances une fois ruinées, ce mouvement n'aurait plus de portée, qu'il avorterait entièrement, à moins d'un coup de main qui l'utilisât. Un homme peut beaucoup pour le salut de son pays, mais c'est un pays déjà mort que celui dont le salut dépendrait d'un homme. Le salut de la France est dans la résolution plus ou moins ferme avec laquelle elle saura manifester à la fois et la volonté d'user à son gré d'elle-même, et la volonté de maintenir, quoi qu'il en coûte, le culte du droit positif, de la loi écrite, pour ne

plus souffrir, comme elle a déjà trop souffert, de la maxime tyrannique : *Salus populi suprema lex*. Admettez ce qu'on a du moins très légalement, très naturellement tout le droit d'admettre; admettez que la campagne ait le succès qui s'annonce, que ce succès si grand, si patriotique, si national, ne soit pas encore assez complet pour enlever jusqu'à ces réfractaires cantonnés dans leur citadelle légale : est-ce que cette misérable résistance pourrait jamais avoir d'effet sur les destinées du pays? Est-ce que le pays au contraire n'aurait pas acquis une conscience bien meilleure de lui-même? est-ce qu'il ne se serait point avancé d'un pas énorme dans sa guérison, en se prouvant, après avoir eu tant de sujets de douter de sa propre vertu, qu'il pouvait dorénavant conduire un tel effort, le soutenir et le suspendre à son gré? Où serait le coup de désespoir dont le profit lui vaudrait la moralité qu'il pourrait ainsi tirer de cette expérience? Il n'y a qu'un parti qui ait assez démérité de la France pour n'avoir à demander sa fortune qu'à quelque hardiesse désespérée : c'est le parti de la république violente, qui s'est un jour persuadé qu'il nous avait à jamais ravis par surprise.

Une autre objection. La révision réussit, les 188 se disloquent, et légalement la bataille est gagnée. Que fera-t-on le lendemain d'une victoire si ardemment espérée? Nous savons d'abord que la veille du moins l'on aura fait son devoir, et c'est toujours de bon augure. Nous savons aussi que les partis, qui, dans cette éventualité, auront peut-être ajourné leurs querelles et contenu leurs prétentions rivales, y retourneront de plus belle et recommenceront les luttes interrompues, que ce sera pour eux une occasion de dresser leurs cadres. On le répète assez pour que nous ne l'ignorions pas : avec la révision octroyée, rien ne sera cependant encore fini, ce sera seulement l'ouverture d'un champ clos plus spacieux. Reste à dire si la France, qui se serait formée tout au moins dans cette épreuve, puisqu'elle en sortirait victorieuse, n'aura pas alors trouvé en elle, au plus fort même de son travail, une pensée assez claire, assez puissante, pour qu'elle s'impose à toutes les dissidences comme à toutes les rébellions. Ce n'est point trop s'aventurer de croire qu'au-dessous des partis qui s'agitent à la surface et au nom de la France, il y a dès à présent une immense quantité de citoyens qu'ils n'enrégimenteraient plus. L'histoire de nos partis prête beaucoup à l'observation philosophique. On ne peut méconnaître qu'ils se ramifient de moins en moins dans les profondeurs de la population. A mesure que l'envie de se montrer, de figurer quelqu'un, d'avoir un rôle, d'avoir un théâtre, s'est éparpillée pour ainsi dire dans la société sur un plus grand nombre d'individus, les partis sont devenus le refuge obligé de ces individus exigeans. La masse, en revanche, s'est retirée d'eux, et ne les suit plus guère que de nom. Regardez autour de vous; consultez vos proches, interrogez le bruit de la ferme, de l'atelier, de la rue : vous ne trouverez qu'un même esprit chez tous ceux qui ont encore le goût de vivre en hommes policés, un esprit formé par toutes les données raisonnables de la tradition et du progrès. Cet esprit-là réclame énergiquement les satisfactions auxquelles il a droit, et, pourvu qu'il les obtienne, il sait le même gré à quiconque les lui procure. Il se sent plus détaché des personnes qu'on ne le veut bien dire. Il n'est ni pour la rose rouge, ni pour la rose blanche, ni pour York, ni pour Lancastre; il est pour le triomphe le plus facile et le plus sûr

des intérets et des principes auxquels il s'appuie, mais il ne les pousse en aucun sens jusqu'à cette exagération où ils arrivent infailliblement, quand on les identifie avec des questions de personnes. C'est là vraiment l'esprit moderne, et si nous nous apercevons tous qu'il circule autour de nous, pourquoi ne se produirait-il pas dans l'assemblée de révision? Pourquoi n'y dominerait-il point les partis qui le méconnaissent, et s'affaiblissent de plus en plus en le méconnaissant?

On a trop aperçu cette faiblesse des partis dans la discussion préparatoire des bureaux; au lieu de chercher à s'unir sur le fond commun où l'esprit public voudrait les mettre d'accord, ils n'ont cherché qu'à se prononcer sur leurs différences, et ils les ont encore ainsi plutôt envenimées qu'atténuées. On a trop vu comment l'assemblée se divise en légitimistes, orléanistes, bonapartistes et républicains de toute nuance. Les légitimistes ont, pour leur compte, singulièrement accusé la leur en s'abstenant, ou en votant au profit des membres de l'opposition avancée, malgré le bon exemple de conciliation politique donné par M. Berryer. Les hommes qui ont la vieille expérience ou du moins le tact de l'opinion publique savent encore discerner le moment où elle se refuse à s'engager avec ses chefs ordinaires dans des aventures qui ne l'attirent plus. Le malheur est que les nouvelles recrues des partis aspirent à leur tour à briller au premier rang, et rompent ainsi davantage avec le corps d'armée qu'ils s'imaginent commander, en prétendant aller plus loin que leurs anciens *leaders*. La commission comprend de la sorte sur quinze membres six adversaires de la révision, et, sur les neuf qui défendent cette mesure, il n'en est presque pas qui l'entendent de même. Cette dissémination des volontés ne se retrouve certainement pas dans le pays au même degré que dans le parlement; c'est pour cela que le pays est appelé non pas à peser sur les décisions parlementaires, mais du moins à leur imprimer peut-être une direction plus ferme et plus une.

Nous n'avons fait qu'indiquer jusqu'à présent l'épisode regrettable qui ouvre l'histoire de cette quinzaine, l'improvisation trop inattendue de M. le président de la république à Dijon : nous ne voudrions pas nous y arrêter beaucoup plus; nous sommes trop sûrs que ce n'est point avec des écarts de langage, avec des représailles de tribune à tribune, que l'on introduira dans le parlement et dans le pays cette unité d'intentions qui serait si nécessaire. Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de le dire : le président de la république est exposé par sa situation et par son nom à une erreur dont il ne s'appliquera jamais trop à se garder, — c'est l'erreur des princes absolus, c'est l'illusion séduisante de se croire aimé pour soi-même. Nous ne savons pas si ces princes ont été jamais appelés par d'autres que par les historiographes de cour du nom de bien-aimé, du nom de désiré; c'est toujours leur faire honneur de croire que c'était la flatterie qui leur agréait le plus. Cette flatterie avait peut-être encore quelque fondement dans la vieille France, nourrie des souvenirs du dévouement féodal; elle n'en a plus dans la France d'aujourd'hui. Ceux qui disent autre chose au président de la république ne font, pour ainsi dire, que lui ouvrir des portes qu'il est aussitôt obligé de refermer lui-même avec l'embarras de s'y être présenté sans y pouvoir passer. Il s'y résigne sans doute de bonne grace et toujours à temps; il

vaudrait mieux n'avoir point à se résigner. L'enivrement des acclamations et des fêtes populaires ne doit pas exalter sa reconnaissance à un point où elle dépasserait la juste mesure de celle qu'on a pour lui.

Ce peuple est ainsi fait à présent, qu'on ne s'y trompe pas : il n'a de gratitude qu'une gratitude très raisonnée; c'est la poétiser beaucoup que de la prendre pour « une sympathie touchante. » Il est reconnaissant, parce qu'il estime à sa plus juste valeur les services qu'on lui rend ou qu'on lui rendra; il sera même reconnaissant jusqu'à trouver bon qu'on lui dise « qu'il ne périra pas dans les mains où il est : » c'est une assurance qui l'encourage à se laisser vivre; mais, à votre tour, ne vous laissez pas tomber en le voulant ravir, car il n'est pas dit qu'il vous soutiendrait, si vous vous manquiez à vous-mêmes. Du reste, le plus sage est à présent de s'en tenir aux paroles si dignes et si mesurées de M. Léon Faucher dans la discussion provoquée sur le discours du président de la république au sein de l'assemblée. L'insistance énergique et dévouée du ministre de l'intérieur avait déjà diminué la gravité de l'embarras avant même qu'il devînt une difficulté parlementaire. Une fois sur ce terrain, M. Faucher a couvert avec beaucoup d'à-propos et de fermeté une position délicate. Nous disons donc comme lui : — Il n'y a qu'un discours prononcé par M. le président à Dijon, c'est celui qui est inséré au *Moniteur*. — Nous disons en même temps, comme disait M. Piscatory en acceptant très habilement et très loyalement la déclaration de M. Faucher : « Si ces paroles ont été dites, elles sont retirées; si elles ont été pensées, la pensée est rétractée par le gouvernement. » Nous aimons beaucoup mieux la manière dont la discussion s'est ainsi trouvée close que celle dont elle était engagée par le général Changarnier. C'est assurément d'un très mauvais exemple que les grands pouvoirs de l'état s'adressent réciproquement des duretés trop publiques; mais c'est peut-être encore d'une plus fâcheuse conséquence de voir les généraux s'offrir si hautement, eux et leur épée, pour protéger l'un et pour menacer l'autre. Les mandataires de la France sont défendus par l'inviolabilité de leur mandat et par les attributions exécutives de leur président; le zèle du général Changarnier dut paraître au moins présomptueux aux rigides parlementaires.

Tout ce débat était d'ailleurs venu par incident; mais, comme il était dans l'air, il fallait bien qu'il éclatât. Le lien était d'ailleurs facile à nouer entre l'histoire toute fraîche qui courait les bancs de l'assemblée et la question que l'on traitait à la tribune : il s'agissait de récompenses à donner aux soldats qui avaient fait leur devoir dans les révolutions politiques, — de fixer le point, s'il existe, où finit le devoir de l'obéissance militaire. Ce débat, aussi compromettant qu'inutile, s'est malheureusement encore renouvelé il y a deux jours, et il a fourni aux représentans de la montagne l'occasion d'un de ces scandales déplorables qu'ils ne ménagent point assez au pays. M. Arnaud (de l'Ariége), M. de Flotte, ont entrepris l'un après l'autre de soutenir la thèse la plus anarchique qui depuis long-temps ait égaré les délibérations de l'assemblée nationale. M. Arnaud (de l'Ariége) ne veut accepter, ni dans l'armée ni dans l'état, d'autre autorité que celle de la conscience individuelle; il accorde au soldat le droit de briser son épée et d'abandonner son drapeau en face de l'ennemi, de l'étranger; il accorde au citoyen le droit d'insurrection contre toute loi qui le

blesse. Ces bizarres métaphysiciens de l'orgueil n'oublient qu'un point dans leur dialectique : c'est que le premier besoin de la conscience individuelle, quand elle n'a pas été corrompue par le triste dévergondage des beaux esprits de notre temps, son premier instinct est de s'en rapporter à la raison générale. L'orgueil est aujourd'hui la maladie intime de toutes les existences publiques, grandes ou petites. Les sentimens de la plus parfaite démocratie n'en exemptent pas : il couve chez les uns à la manière sourde et sentencieuse de Saint-Just; il fait explosion chez les autres, il rayonne en feu d'artifice, il se prend à tout, se subordonne tout; il ne voit en toute occasion, en tout lieu, même aux plus sérieux passages, que son génie à prôner sous prétexte d'honorer l'humanité, et son style à placer pour continuer l'illustration de son génie. C'est comme cela que M. Victor Hugo nous l'a montré l'autre jour en cour d'assises, où il a composé sur la peine de mort.

Au dehors, il ne s'est point produit depuis ces derniers temps d'épisode nouveau dans les complications toujours pendantes; le seul endroit où il y ait eu quelque bruit inattendu, c'est à Hambourg, où le maréchal Legeditsch tient une nombreuse garnison qui s'est vue tout d'un coup assaillie par une partie de la population. On dit même que l'émeute n'aurait pas été réprimée sans des moyens très énergiques. Hambourg est pour l'Autriche un poste avancé qu'elle se fait gloire de tenir si loin de ses propres lignes de défense et à la face de l'Allemagne. L'occupation de Hambourg par les Autrichiens est un sujet d'inquiétude continuelle pour la Prusse, qui redoute de plus en plus l'ambition commerciale dont M. de Bruck semble avoir inspiré le goût au cabinet de Vienne. M. de Bruck a cependant tout récemment donné sa démission soit à cause des questions de finances, soit par suite de quelques difficultés avec le prince Schwarzenberg. Cette circonstance a provoqué dans la capitale de l'Autriche une certaine animation politique que l'on n'y remarquait plus depuis long-temps. On se croit sur le point d'aborder une phase nouvelle; on parle de grands changemens qui seraient introduits dans la constitution du 4 mars. On se demande comment l'idée favorite du ministre dirigeant, l'idée de centralisation, pourra s'accorder avec les tendances séparatistes de plus en plus marquées dans les divers états de la monarchie. On s'inquiète enfin de la situation financière, qui ne change guère. On avait appelé une commission choisie parmi les banquiers de Vienne à délibérer en commun avec une section du conseil de l'empire. La commission a terminé maintenant ses travaux sans que l'on en sache encore le résultat, et l'on craint qu'il n'en soit de ces délibérations comme il en fut naguère de celles des fabricans, que l'on a réunis avec si peu de profit pour étudier les questions de tarifs. Il devient cependant de plus en plus urgent de remédier à la dépréciation des valeurs autrichiennes et de relever, si l'on peut, ce côté faible d'une situation au premier abord si prospère. Les fêtes d'Olmütz, qui semblent le couronnement de ces prospérités, n'ont peut-être fait qu'en cacher un autre revers.

Le parlement anglais est toujours le théâtre de la lutte engagée dans toutes les règles contre le cabinet whig par ses adversaires de toute nature. Les protectionistes, à la fois jaloux d'humilier le ministère et incapables de lui succéder, usent des habiletés de leur stratégie pour infliger à lord John Russell

échecs sur échecs. Dernièrement par exemple, dans les communes, M. Hume voulait faire examiner en comité la loi de l'*income-tax*; les protectionistes l'aidèrent à l'emporter en principe contre les ministres et les députés de Manchester; puis, quand il s'est ensuite agi de passer à la nomination même de ce comité, les protectionistes se sont retournés contre M. Hume pour l'empêcher de l'obtenir, parce que c'était alors le ministère qui le portait. Tout ce que veulent ainsi les protectionistes, c'est en effet de mettre constamment le ministère en minorité. De son côté, lord John Russell manœuvre pour ne point endosser la responsabilité des mesures où l'on prend à tâche de lui arranger des embarras. C'est ainsi qu'il a déclaré qu'il ne prendrait aucune part à la direction de ce comité d'enquête sur l'*income-tax*, parce qu'il n'attendait de ses recherches aucun résultat pratique. L'impôt n'ayant été renouvelé que pour un an, lord John Russel ne saurait l'étudier trop soigneusement pour le remplacer ou pour l'amender; mais cette fausse situation où le ministère whig est désormais attaché en face de la chambre lui enlève toute initiative; il n'ose ni supprimer ni conduire ce comité de l'*income-tax*. Le langage ministériel s'est retrouvé tout pareil dans une question bien différente. Lord Melgund avait présenté un projet de loi sur l'éducation en Écosse; les ministres n'ont point voulu s'engager avec lord Melgund, et, tout en soutenant son projet, ils ont refusé d'y mettre leur responsabilité.

En Portugal, le maréchal Saldanha commence à sentir durement les embarras d'un triomphe qu'il aura plus d'un sujet de regretter. Quelles que soient les jouissances d'une victoire si singulière, le maréchal ne peut point s'y abandonner long-temps sans apercevoir qu'il a lui-même ébranlé le trône d'une princesse dont il s'était dit le champion et le chevalier, que pour comble il pourrait bien ne pas recueillir le triste profit de son infidélité, et devenir à son tour le jouet de l'anarchie après en avoir été l'idole. La position est, en effet, chaque jour plus pénible, toutes les factions se réveillent en même temps avec tous leurs griefs, et le maréchal a l'air fort mal à son aise entre les débris des miguelistes, qui refusent dédaigneusement ses restitutions, et les septembristes, qui, ne se trouvant point encore satisfaits, se déclarent cependant ses protecteurs avec une condescendance injurieuse. De son côté, le frère du comte de Thomar, M. Silva Cabral menace le cabinet du maréchal d'une hostilité décidée pour le punir de ne point l'y avoir admis. Il lui annonce à lui-même que, s'il ne rompt pas encore avec lui, c'est parce qu'il sait bien que tout se fait contre ses désirs et sans qu'il le sache. Il ne manquait plus au duc de Saldanha que de subir l'indulgence du frère du comte de Thomar; il est vrai que ce sont des frères ennemis. A travers ce pénible imbroglio, qui finira peut-être par amener quelque intervention étrangère, la commission chargée de préparer la loi électorale a presque terminé son travail, qui fera sans doute au pays une figure encore plus particulière. La commission incline assez hardiment vers le suffrage universel pour témoigner de l'influence dirigeante des septembristes. Les septembristes cependant se plaignent encore et assurent qu'ils en finiraient bientôt du maréchal Saldanha, s'il ne les débarrassait du comte de Thomar. Le suffrage, dans ce nouveau système portugais, serait à deux degrés, à peu près universel et sans aucune restriction de cens au premier degré, dans la paroisse; mais, pour

être électeur du second degré, il faudrait être inscrit sur les registres des impositions directes et payer la valeur de 5 à 6 francs.

La situation du Piémont offre un heureux contraste à côté de cette anarchie portugaise; le gouvernement sarde lutte avec courage, avec honneur, contre des difficultés de deux sortes, contre les sourdes tentatives d'une réaction plus aveugle que généreuse, contre les machinations des conspirateurs mazziniens, qui affectent de se servir de lui et annoncent trop publiquement qu'ils l'exploitent pour le croire eux-mêmes. M. Mazzini cependant vient cette fois de publier un véritable manifeste où l'on ne fait plus au Piémont la faveur d'une mention toute spéciale : c'est à l'adresse de l'Europe entière, c'est une suite philosophique aux bulletins de nos comités de résistance. M. Ledru-Rollin a signé le premier, pour nous autres Français. M. Ruge représente l'Allemagne, M. Darasz, la Pologne, et les quatre ensemble, le directoire central de l'Europe souterraine. Nous voyons apparaître encore dans ce manifeste le doctrinarisme transcendant qui vise à faire un culte de la démagogie pour commencer par faire un dieu du démagogue. M. Ledru-Rollin n'est pas assez sérieux dans ce rôle-là; ses souvenirs de basoche doivent le gêner vis-à-vis des grands-prêtres qui l'ont reçu dans leur collége.

Un mot, en finissant, au sujet de la Plata. Les amis trop ardens de la liberté montévidéenne ne reculent devant aucun expédient contre Rosas. Au moment où la discussion du traité Leprédour va s'engager en France, le paquebot de la Plata apportait à Londres des nouvelles bel et bien fabriquées, qui devaient faire tourner toutes les chances de la discussion contre Rosas en le représentant tout-à-fait abattu sous une coalition formidable. Le général Urquiza, gouverneur presque indépendant de l'Entre-Rios, avait lancé contre le dictateur de Buenos-Ayres un manifeste qui décidait la guerre. On a maintenant toute raison de penser qu'il n'y avait là qu'un de ces faux en écriture politique auquel les agens de Montevideo ont habitué l'Europe. Espérons que la chambre en finira résolûment avec une affaire où l'on a si souvent essayé de surprendre sa religion.

ALEXANDRE THOMAS.

Parmi tous les théâtres de Paris, l'Opéra-Comique est peut-être celui qui, avec des élémens restreints, tient le mieux l'attention publique en éveil. Le monde s'inquiète de ce qu'il prépare, accourt à ce qu'il lui offre, et se montre d'ordinaire assez satisfait de ce qu'il a vu pour y revenir sans se lasser. La faveur dont jouit ce théâtre a sa raison, il faut le reconnaître : elle est le résultat de l'ensemble remarquable et assez rare qu'on y rencontre. On ne chante là ni meilleure ni pire musique qu'à l'Opéra, puisque ce sont les mêmes musiciens qui l'alimentent; les chanteurs sont suffisans, ils chantent et jouent de leur mieux; la mise en scène est soignée; tout va de soi sans fatigue, et pour le comédien et pour le spectateur. Aussi doit-on toujours craindre de voir cette douce quiétude troublée par des tentatives hasardées. Une candidature, une élection académique à motiver ou à justifier, il n'en faut pas davantage pour détourner de sa voie naturelle quelque gracieux talent, comme l'auteur de *Raymond* par exemple et du *Songe d'une nuit d'été*. M. Ambroise Thomas, dans

son dernier opéra, s'est cru obligé de se jeter au travers des périls d'une action dramatique. Dans tout ceci, il n'a fait que donner la mesure précise de ses forces. Il est aujourd'hui bien reconnu que l'auteur du *Caïd* ne pourra jamais écrire une grande partition; mais cela ôte-t-il une note à sa mélodie, et l'en croira-t-on moins savant pour cela? N'est-on donc un musicien, un artiste avec lequel on compte, qu'à la condition de composer une épopée en cinq actes et en sept heures d'audition? Pour tous ceux qui font cas du savoir et de la distinction, M. Ambroise Thomas reste ce qu'il était, un agréable musicien; son talent, dans sa plénitude, avait donné tout ce qu'il promettait, sa ligne était tracée; la velléité qui l'en a fait sortir ne lui a rien ôté, mais a marqué pour long-temps, sinon pour toujours, la route qu'il devait suivre. Ce chemin, du reste, fut de tout temps assez bien parcouru pour qu'un homme comme M. Ambroise Thomas le trouve encore digne de lui. La perfection se rencontre aussi bien dans un air de Cimarosa que dans un finale de Meyerbeer. Il s'agit seulement de mettre le doigt dessus; heureux donc ceux qui se trouvent sur la voie et qui pourront l'atteindre!

Le Secret de la Reine est emprunté à la très mystérieuse histoire du masque de fer. Les auteurs n'ont pas cherché à donner à ce sujet de nouveaux éclaircissemens historiques : ils se sont contentés de la tradition qui fait du prisonnier des îles Saint-Marguerite le frère aîné de Louis XIV. Ceci une fois accepté et les anachronismes passés sous silence, le poème ne manque pas d'intérêt: il est long, diffus, écrit avec une afféterie parfois ridicule; mais il y a des situations musicales, quelques scènes bien posées. Pour un livret d'opéra d'ailleurs, il ne faut pas se montrer trop difficile, du moment que ces conditions principales sont remplies. M. Ambroise Thomas a profité de toutes les occasions où le genre qui lui est propre pouvait se développer à l'aise. Le premier acte, joyeuse fête de village, où le carillon des cloches se mêle aux chants des buveurs, est traité jusqu'au finale avec beaucoup d'art, le chœur des ivrognes est surtout un morceau d'un rhythme excellent; le finale, où certes M. Thomas a mis toutes les recherches de l'orchestre, ne satisfait pas autant à beaucoup près: il est confus, les masses ne sont pas distribuées avec le goût désirable, et la cabalette en est assez vulgaire. Il manque là le souffle inspirateur, la puissance, ce qui respire et qui entraîne; on sent que ces paysans sont arrivés pour chanter et qu'ils attendent que le rideau se baisse pour fermer la bouche. S'il fallait ici un point de comparaison, nous le prendrions dans le chœur des paysans du *Prophète*, pour marquer la différence qu'il y a entre le génie dramatique dans sa plus haute expression et l'impuissance d'un talent agréable et gracieux dans une situation à peu près analogue. Le second acte est coupé par un intermède dans le goût de Lulli; mais le pastiche est fait avec grace : l'air du berger et de la bergère sont excellens et chantés à merveille par Bussine et Mlle Lefèvre; à part quelques points d'orgue d'un goût assez équivoque, et qu'il est facile de faire disparaître, cette petite scène est parfaite. La partition du *Secret de la Reine* fourmille de romances; chacun a la sienne. Il est juste de dire que personne mieux que M. Thomas ne s'entend à composer ces petits poèmes tels que Schubert les comprenait; il les coupe, les module d'une façon tout inattendue. Au premier acte, la romance de Raymond; au troisième acte,

celle de Stella, réalisent la perfection dans ce genre. Pour terminer sur des éloges, il ne faudrait parler ni du chœur qui ouvre le troisième acte ni du duo final : ce sont des morceaux, à notre sens, complétement manqués.

Les chanteurs rivalisent de zèle pour donner à la partition de M. Ambroise Thomas cette unité d'interprétation qui distingue l'Opéra-Comique. Mlle Lefèvre surtout mérite une mention particulière : sa voix est peut-être un peu chevrottante, mais son exécution est presque irréprochable, et comme comédienne elle en remontrerait à beaucoup que nous ne nommerons pas. MM. Boulo, Mocker et Bussine font de leur mieux et font très bien; ce sont des acteurs et des chanteurs consciencieux qui aiment leur art, et dont on doit tenir compte. Au demeurant, *le Secret de la Reine* a été fort applaudi; mais aujourd'hui que M. Thomas n'a plus de fauteuil académique à poursuivre pour excuser ses sorties un peu excentriques sur le terrain de l'opéra sérieux, il doit songer à nous revenir avec un bon opéra-comique : c'est encore là que l'attendent de nouveaux et de plus durables succès. F. DE LAGENEVAIS.

REVUE LITTÉRAIRE.

LES AMES EN PEINE, CONTES D'UN VOYAGEUR, par X. Marmier (1). — Jusqu'à ce jour, M. Marmier ne s'était fait connaître que comme un voyageur cosmopolite; de tous nos écrivains, c'était celui qui avait franchi le plus de montagnes, traversé le plus de mers, exploité le plus de continens, et Dieu sait s'il s'était fait faute de nous raconter longuement ses impressions sous les différens ciels qu'il avait visités. Aujourd'hui qu'il n'y a guère de terres dont M. Marmier ne nous ait rapporté d'échantillons, ce n'est plus au pays des réalités qu'il voyage; voici venir un petit volume, *les Ames en peine*, qui nous arrive tout droit du pays des fictions. *Les Ames en peine!* c'est-à-dire quelque chose de vague et d'indécis, quelque chose qui n'est pas de ce monde et qui voudrait en être, qui n'a ni forme, ni couleur. Ce titre est modeste : il résume le livre. M. Marmier manque absolument d'observation et de finesse en matière de roman; sa vie de voyageur a gâté son avenir de romancier. Quand depuis vingt ans on compare les horizons, des glaces du pôle aux sables de la Palestine, il est difficile de se mettre à discuter les petits sentimens, les petites passions des hommes; on ne peut pas tout connaître et tout enserrer. La synthèse chez M. Marmier a dévoré l'analyse. Ce nouveau volume est donc un recueil de contes plus ou moins originaux. C'est le sommaire des longues pérégrinations de l'auteur; l'un nous vient de Suède, l'autre de Hollande; celui-là, le meilleur, de Franche-Comté, le dernier enfin d'Amérique. Dans ce conte, nouvelle ou roman, comme on voudra bien l'appeler, M. Marmier donne carrière à son humeur contre la gent *yankee*. A l'entendre, tout célibataire étranger doué de quelques avantages physiques et d'une montre à breloques devient aux États-Unis le point de mire d'une nuée de frelons sous la forme de jeunes et très candides filles qui, entre le *lunchon* et le souper, s'abattent sur leur proie et ne l'abandonnent qu'après en avoir tiré pied

(1) 1 vol. in-18, chez Arthus Bertrand.

ou aile, un bon mariage ou une indemnité. Il est à craindre qu'en ceci M. Marmier ne se montre pas d'une entière impartialité. On ne juge pas un pays sur la population errante d'un bateau à vapeur on d'un chemin de fer; certes, en suivant ce système, les voyageurs anglais ou américains de la force et du talent de M. Marmier, par exemple, prendraient une singulière idée de nos femmes en France, s'ils les croyaient toutes semblables au personnel qui hante les chemins de fer de Sceaux ou d'Asnières, le dimanche, par *trains de plaisir*. Ne doivent-ils pas attendre de nous ce que nous demandons d'eux? Les petites fantaisies de la muse familière de M. Marmier n'ajouteront donc pas une gloire de plus à son nom. Il faut qu'il se contente de son passé tout uniment; c'est un titre que plus d'un lui enviera.

Le Myosotis, par Hégésippe Moreau, nouvelle édition augmentée d'œuvres posthumes (poésies et lettres) (1). — Le poète n'est plus à juger chez Hégésippe Moreau, à quelque point de vue qu'on se place pour l'apprécier, moral ou littéraire. Malgré mille qualités brillantes et sincères, il a manqué à Moreau ce quelque chose qui achève la gloire et la couronne, et qu'on ne peut exprimer nettement. Il le sentait lui-même. « Dieu m'est témoin, disait-il dans une lettre à l'amie qu'il appelait sa sœur, que je suis un vrai poète; malheureusement je ne suis que cela. » Nativement doté des plus beaux dons de la muse originale, la grace piquante et fraîche, la sensibilité ardente et vraie, et se sachant poète, pourquoi ne put-il point l'être tout-à-fait? Par une circonstance favorable, l'*édition nouvelle* des poésies de Moreau se trouve particulièrement propre à éclairer cette question. A côté des œuvres poétiques, enfans et témoins de la pensée de l'écrivain, elle contient des extraits de correspondance qui nous font pénétrer jusqu'au vif de l'homme, au plus secret de son ame et de sa vie. Moreau eut le tort commun aux enfans d'un siècle qui a désappris l'austère loi du devoir et la valeur morale de la souffrance; il crut, sur la foi de la sagesse nouvelle, que le but unique de la vie est le bonheur, que la gloire est la seule fin du talent. De là ses défaillances de cœur et ses travers d'esprit, sa folie et ses misères. Connaissant mieux le sens de l'existence, il eût fait entendre moins de plaintes devant les obstacles, et eût montré plus de fermeté pour les vaincre. Mieux instruit des vertus secrètes de la douleur et des obligations où nous engage une nature choisie, loin de la maudire, on l'eût vu bénir, dans l'épreuve qui lui était envoyée, la vocation divine, et s'y élever, au lieu d'y périr. Ce ne fut point, comme il l'a dit et comme on l'a répété, le pain du corps qui lui manqua, mais le pain de l'ame, et si le poète succomba en lui, c'est que l'homme fit défaut. Plus que beaucoup d'autres, il rencontra sur son chemin appui et secours. Orphelin, il retrouva une mère; pauvre, il reçut dans une maison religieuse, avec l'hospitalité pour ses jeunes années, l'instrument viril de l'éducation. Au sortir du séminaire, deux femmes se disputent le soin de son bonheur, deux anges qui veilleront long-temps sur lui. Il vient à Paris, et dans cette ville, où la solitude des cœurs naît de la multitude des hommes, il est accueilli par des amis et des protecteurs plus jaloux de sa gloire que lui-

(1) 1 vol. in-12, chez Paul Masgana, 12, galerie de l'Odéon.

même. « J'attendais que mon sort changeât pour vous donner de mes nouvelles, écrit-il alors. Le moment est arrivé. Cinq ou six dames du *grand monde*, à qui mes vers et mes chansons ont plu, ont opéré ce miracle. Je suis maintenant bien accueilli partout, prôné, caressé, occupé... Leur but est d'inspirer à tout le monde la haute opinion qu'elles ont de mon talent, et de me faire écrire dans toutes les publications. Malheureusement il y a à ce projet un obstacle, moi. » Les camarades de Moreau ne lui sont guère moins affectueux : « La nouvelle que mes vers vont enfin être imprimés a mis en grande joie tous mes amis... Il y a si long-temps qu'ils vont partout criant mon talent, qu'ils ne sont pas fâchés de trouver à leur opinion un appui... Aussi les voilà tous copiant, arrangeant mes papiers. » Ajouterai-je que le poète, gratuitement élevé par des prêtres, qu'il eut l'ingratitude d'outrager dans ses vers un jour de mauvaise humeur, compta, entre ses bienfaiteurs les plus nobles, un homme qu'il avait eu le malheur d'offenser cruellement sans le connaître?

Il faut donc écarter comme vaines ces lamentations banales sur les rudesses de l'existence, le froid glacé de la solitude, l'horizon noir du lendemain, l'indigence cruelle de la pauvreté, la muse qui meurt faute d'un peu de bien-être et de jour, de sympathie et de pain. Il est de notre temps, en effet, des poètes qui ont tout réuni, le luxe de la vie, l'éclat de la parole, les amitiés empressées, la renommée grande et rapide, et puis au bout se sont trouvés l'échec et la chute profonde. Ensevelis dans leur triomphe, ils ne s'en relèveront pas mieux que Moreau de son adversité. Le même écueil a amené leur naufrage commun à des heures diverses, l'écueil contre lequel, en l'absence de règle morale pour les guider, sombreront inévitablement individus et sociétés : la poursuite exclusive du bonheur humain. Quand la satisfaction est posée en but suprême, que voulez-vous que deviennent des poètes avec leurs appétits de sensualité exquise, de vanité fiévreuse? Ils vont où va leur passion. Pauvres, la misère les tourmente et l'envie les fouette; heureux, ils se joueront de leur talent, livré aux aventures et aux caprices de l'imagination. La cupidité du succès en fera les flatteurs très humbles des goûts les plus pervers; ce ne seront bientôt plus que des ames damnées, poussées, selon le vent de la fortune, de l'adoration du pouvoir oppresseur à l'idolâtrie des foules anarchiques. Ainsi, toujours en dehors de la vérité et de la sincérité, n'ayant pour boussole que l'égoïsme opiniâtre et l'orgueil persistant, ils flotteront, les uns et les autres, au courant contraire des situations et des faits, au mirage trompeur des intérêts et de l'idée, sur une vaste mer d'incertitudes et de contradictions où, pas plus que la félicité, la gloire n'a de port, — cette mer où Moreau lui-même pressentait et annonçait son naufrage dans ces vers touchans :

Berçant de rêves d'or ma jeunesse orpheline,
Il me semblait ouïr une voix sibylline
Qui murmurait aussi : — L'avenir est à toi!
La poésie est reine; enfant, tu seras roi! —
Vains présages, hélas! Ma muse voyageuse
A tenté, sur leur foi, cette mer orageuse
Où, comme Adamastor, debout sur un écueil,
Le spectre de Gilbert plane sur un cercueil!

Les anciens qui entendaient l'art ne le séparaient point de la morale et tenaient la vertu comme son élément vital. Pénétré de leur sentiment à cet égard, Hégésippe Moreau y eût puisé peut-être la force de vivre et la pleine possession des facultés intérieures qui font le poète, et alors le spectre de Gilbert, par une influence secrète d'irrésistible fascination, ne l'eût point entraîné dans la tombe, au milieu de la foule mélancolique des talens avortés qui donnèrent moins de fruits que d'espérances, qui recueillirent plus de larmes pour leur souvenir que de gloire pour leur nom. P. ROLLET.

IDEEN ZU EINEM VERSUCH DIE GRAENZEN DER WIRKSAMKEIT DES STAATS ZU BESTIMMEN (*Des Limites du Pouvoir exécutif*), par Guillaume de Humboldt (1). — Depuis long-temps, la France connaît les travaux d'Alexandre de Humboldt; il est à regretter que les écrits de son frère Guillaume n'aient point eu de ce côté du Rhin la même fortune. Les investigations philologiques de Guillaume de Humboldt l'ont placé à côté, peut-être même au-dessus de l'auteur de *Cosmos* dans l'opinion du public allemand. Contemporain et en quelque sorte compagnon des Schiller, des Goethe, des Herder, M. Guillaume de Humboldt s'est associé à leurs travaux, en a commenté quelques-uns, et a résumé, en les expliquant, les tendances générales de ces grandes intelligences. Ce qui domine et dirige, malgré d'importantes et nombreuses divergences, tous les efforts et toutes les aspirations de cette mémorable époque, c'est le culte de l'humanité. L'admiration de sa grandeur dans le passé, la croyance à ses droits éternels dans le présent, l'abolition dans l'avenir de toutes les contraintes, la pratique volontaire de toutes les vertus par l'ennoblissement de tous les instincts, voilà quelle était la note souveraine dans cet harmonieux concert des intelligences germaniques; voilà le point central vers lequel gravitaient, la plupart avec une conscience claire et pleine de ce qu'ils faisaient, les maîtres de la pensée et de la parole au-delà du Rhin. Ils marchaient, à considérer de près leur ligne et leur but, dans la même voie que les Voltaire, les Diderot et les Rousseau, mais ils y marchaient avec plus de dignité et de noblesse, ils montraient de la déférence pour les choses long-temps respectées, quoiqu'elles ne fussent pas pour eux un objet de culte et d'affection; ils oubliaient rarement leur dignité dans la colère, et ils observaient un certain décorum jusque dans les bizarreries de leur fantaisie.

Chez les plus grands, ce culte de l'humanité trouvait d'ailleurs un correctif et un contrôle dans un bon sens vigoureux, dans le goût de l'étude et un juste sentiment des réalités de la vie. Ainsi nous voyons Goethe se plaire souvent à réprimer les écarts des imaginations trop ardentes par des sentences d'un laconisme foudroyant, et formuler avec une hauteur méprisante la conviction que « l'humanité a encore bien du chemin à faire avant d'atteindre à l'idéal. » M. Guillaume de Humboldt, au contraire, quoique l'heureuse modération de sa nature l'ait toujours préservé de vues entièrement chimériques et d'espérances par trop exagérées, s'abandonne avec une confiance admirable à l'idée d'une *cité* de plus en plus affranchie de la gêne des surveillances matérielles. C'est surtout dans un écrit de sa jeunesse, écrit posthume retrouvé parmi ses papiers

(1) Breslau, chez Édouard Trewendt; Paris, chez Scholler, rue de Tournon. 1851.

et publié récemment, — l'essai sur *le pouvoir exécutif*, — que cette tendance, vivifiée et soutenue par les belles promesses de la révolution française non encore souillée, se produit avec hardiesse et avec éclat. Il est vrai que M. de Humboldt a considérablement modifié par la suite les opinions tant soit peu chimériques de ce premier essai. Le changement dans ses idées est survenu même, à ce qu'il paraît, d'assez bonne heure, puisqu'il l'a fait renoncer à la publication de l'opuscule quelques années seulement après qu'il en eut écrit la dernière page. Cette publication avait été d'abord contrariée par les circonstances, et lorsqu'un peu plus tard une occasion plus favorable se présenta, un changement trop profond s'était opéré chez M. de Humboldt pour qu'il pût accepter la responsabilité de cet écrit tel qu'il avait été premièrement conçu. Des occupations d'une nature toute différente l'empêchèrent d'en entreprendre la refonte totale, et le travail fut abandonné à l'obscurité où M. de Humboldt, après que sa première ardeur fut éteinte, l'avait relégué. Cependant, tout en apportant des modifications considérables à sa manière de voir, tout en s'écartant dans la suite sensiblement du plan de conduite qu'il avait tracé pour le gouvernement de ses rêves dans son traité sur *le pouvoir exécutif*, M. de Humboldt, on peut s'en assurer, a toujours respecté les principes généraux posés dans cet écrit : il a élargi seulement les limites dans lesquelles il avait d'abord circonscrit l'action de l'état; il a tenu compte des révoltes incessantes de la réalité contre l'idéal, mais ses idées sur le but final des sociétés ainsi que sur la dignité et sur la félicité des citoyens sont restées ce qu'elles étaient.

M. de Humboldt, tel qu'il nous apparaît dans cette brochure, se montre directement contraire à l'opinion de Pascal sur l'homme; à ses yeux, l'homme n'est pas une créature dégradée, faible, incohérente, inconséquente, remplie de vanités et de contradictions, qui, sans le secours du ciel, ne pourrait se relever de l'abjection où une première faute l'a plongée : c'est, au contraire, un être qui porte en lui les germes de toutes les perfections, qui ne se meut et n'agit que pour les développer. Il peut s'égarer et empiéter par ses égaremens sur l'existence et les droits de ses semblables; dans ce cas, la société intervient pour réprimer et réparer; elle rétablit l'ordre qui a été troublé et cherche à prévenir le mal par l'exemple salutaire d'une punition que M. de Humboldt ne veut pourtant pas trop sévère. Quant aux modes et moyens nombreux qui s'offrent à l'homme de donner carrière à son activité, soit pour s'assurer de ses énergies, soit pour accroître son bien-être, l'état ne doit point, selon M. de Humboldt, à moins d'une invasion trop directe dans le domaine d'autrui, se mêler de les réglementer ou s'arroger le droit de les contrôler. M. de Humboldt ne veut pas que l'état entrave, par la mise en pratique d'une théorie préférée, la liberté des transactions commerciales, ou comprime par une police préventive les manifestations de la pensée. Bien qu'il parle avec un respect profondément senti, et même avec une sorte d'enthousiasme, de l'excellence du mariage indissoluble, il est d'avis que l'autorité s'abstienne, sans négliger les droits des mineurs ou porter préjudice au progrès désirable de la population, de s'ingérer dans les relations domestiques et familiales des citoyens. Toutefois ce qui caractérise le plus nettement la personnalité de M. de Humboldt, ce sont ses idées en matière de religion, c'est ce spiritualisme indépendant et quelque peu sen-

timental qui a été la foi de ses années d'illusion, et qui a fait de lui l'idole de ces natures fières, délicates et doucement exaltées qu'on ne trouve peut-être nulle part en aussi grand nombre qu'en Allemagne.

Le dieu de M. de Humboldt est né dans le cœur de l'humanité, et il se perfectionne à mesure que l'homme élève son niveau de civilisation et par conséquent son idéal. Les peuples primitifs, ne prisant rien au-dessus de la force, adorent un être suprême, qui n'est qu'une personnification de la force; les Grecs, enthousiastes de la beauté physique, ont fait de leur Olympe une galerie de types admirables pour le sculpteur et pour le peintre, et les nations modernes, s'étant élancées jusqu'à la sphère des beautés intelligibles, sont arrivées au culte chrétien du souverain bien. Il faut avouer que ce Dieu élaboré dans la conscience humaine, ce Dieu fils de l'homme et *fait*, pour rappeler le mot de Fontenelle, *à son image*, courrait grand risque de tomber dans le néant si l'humanité s'avisait un jour de ne plus le reconnaître et de renier une paternité dont les charges, portées si long-temps, auraient fini par épuiser sa patience. Il est évident que ce Dieu n'existerait plus alors, puisqu'il n'existe aujourd'hui que par la grace de l'homme, qu'il n'a qu'une existence purement idéale, par conséquent purement nominale, et que, à dire crument la chose, il n'existe réellement pas. Il est bon, il est nécessaire d'user de courtoisie envers les personnes, il n'est pas permis d'être poli envers les choses, et, il faut le dire, cette belle théorie de M. de Humboldt, admirée et caressée par tant de généreuses intelligences de l'autre côté du Rhin, n'est, après tout, qu'un athéisme mitigé qui s'accorde fort bien avec une glorification presque socialiste de l'humanité et avec un soin orgueilleux de la soustraire partout où la chose est possible aux entraves de la règle. Cependant M. de Humboldt n'est avoué ni par les démocrates ardens, ni par les athées prononcés. Il plaît aux esprits modérés, aux esprits d'élite, qui s'indigneraient, si on les accusait d'athéisme. C'est que M. de Humboldt est un libre penseur de fort bonne compagnie, qui aime par nature les précautions et les tempéramens. Il y a d'ailleurs chez lui une haute et délicate faculté d'analyse, bien faite pour séduire le public allemand. Quant au public français, ce livre traite de questions qui lui deviennent de plus en plus familières, et il serait à désirer qu'on cherchât à populariser par la traduction ce remarquable essai d'un des penseurs les plus distingués de l'Allemagne moderne.

V. DE MARS.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES DU DIXIÈME VOLUME.

NOUVELLE PÉRIODE. — AVRIL. — MAI. — JUIN.

NOUVELLE DÉFENSE DES PRINCIPES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF, par M. VICTOR COUSIN. 5

LE CHATEAU DES DÉSERTES. — Dernière partie, par M. GEORGE SAND. . . 47

LE SIÉGE DE ZAATCHA. — SOUVENIRS DE LA CAMPAGNE DES ZIBAN, par M. le capitaine CHARLES BOCHER. 70

DE LA VIE LITTÉRAIRE DEPUIS LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE, par M. ÉMILE MONTÉGUT. 101

LE PARAGUAY ET LES RÉPUBLIQUES DE LA PLATA, par M. TH. PAGE, capitaine de vaisseau. 126

REVUE DRAMATIQUE. — LA COMÉDIE ET LE DRAME, *Valeria*, *les Contes d'Hoffmann*, etc., par M. GUSTAVE PLANCHE. 170

HISTOIRE POLITIQUE. — CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 181

LA RÉPUBLIQUE DOMINICAINE ET L'EMPEREUR SOULOUQUE. — Première partie, par M. GUSTAVE D'ALAUX. 193

LA GUERRE DE MONTAGNE EN KABYLIE. — LE MARÉCHAL BUGEAUD, par M. F. DUCUING. 225

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE (*History of Spanish Literature*, de M. Ticknor), par M. PROSPER MÉRIMÉE. 275

HOMMES D'ÉTAT ET HOMMES DE GUERRE DANS LA RÉVOLUTION EUROPÉENNE. — LE GÉNÉRAL DE RADOWITZ, par M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER. 289

HISTOIRE FINANCIÈRE. — DE LA SITUATION FINANCIÈRE ET LE BUDGET DE 1852, par M. LÉON FAUCHER. 328

POÉSIES, par M. CHARLES REYNAUD. 364

HISTOIRE POLITIQUE. — CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 370

REVUE LITTÉRAIRE. 385

LA MARINE DE LA RÉPUBLIQUE, par M. TH. PAGE, capitaine de vaisseau. . 393

LE SOCIALISME ET LA LITTÉRATURE DÉMOCRATIQUE EN ANGLETERRE (*Alton Locke, Tailor and Poet, an autobiography*, de M. Kingsley), par M. ÉMILE MONTÉGUT. 429

LA RÉPUBLIQUE DOMINICAINE ET L'EMPEREUR SOULOUQUE. — Dernière partie. — LE GÉNÉRAL SANTANA ET LE PRÉSIDENT BAEZ. — LES AGENS DE L'ANGLETERRE ET DES ÉTATS-UNIS A SANTO-DOMINGO, par M. GUSTAVE D'ALAUX. 459

PEINTRES ET SCULPTEURS MODERNES DE LA FRANCE. — GÉRICAULT, par M. GUSTAVE PLANCHE. 502
CLAUDE ET MARIANNE. — ÉPISODES DE LA VINGTIÈME ANNÉE. — Première partie, par M. HENRY MURGER. 532
LA VEUVE DE CORRÈ, par M. A. BRIZEUX. 559
HISTOIRE POLITIQUE. — CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 577

1852 ET LA RÉVISION DE LA CONSTITUTION, par M. ALBERT DE BROGLIE. 595
LA COMÉDIE POLITIQUE A ATHÈNES ET A PARIS. — SCÈNES SOCIALISTES DU THÉATRE GREC, par M. E. DE LANGSDORFF. 611
SOUVENIRS DE VOYAGE EN ARMÉNIE ET EN PERSE. — I. — L'ARMÉNIE, par M. E. FLANDIN. 651
CLAUDE ET MARIANNE. — ÉPISODES DE LA VINGTIÈME ANNÉE. — Seconde partie, par M. HENRY MURGER. 682
LES FEMMES POÈTES DE L'AMÉRIQUE DU NORD, par M. E. MONTÉGUT. . . 732
UN VOYAGE AU SAHARA. — LE DÉSERT ET LES OASIS, de M. Richardson, par M. P. MERRUAU. 745
HISTOIRE POLITIQUE. — CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 768

LES MARIONNETTES EN ANGLETERRE, par M. CHARLES MAGNIN. 785
CLAUDE ET MARIANNE. — ÉPISODES DE LA VINGTIÈME ANNÉE. — Troisième partie, par M. HENRY MURGER. 832
STATISTIQUE MORALE. — DU MOUVEMENT INTELLECTUEL PARMI LES POPULATIONS OUVRIÈRES. — L'ENSEIGNEMENT INDUSTRIEL EN FRANCE, par M. A. AUDIGANNE. 862
LES RÉCITS DE LA MUSE POPULAIRE. — LES BOISIERS ET LE BRACONNIER BON-AFFUT, par M. ÉMILE SOUVESTRE. 894
POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES DE LA FRANCE. — M. DE LAMARTINE, SES ŒUVRES COMPLÈTES ET SES COMMENTAIRES AUTOBIOGRAPHIQUES, par M. GUSTAVE PLANCHE. 928
HISTOIRE POLITIQUE. — CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 958
ACADÉMIE FRANÇAISE. — RÉCEPTION DE M. NISARD, par M. CHARLES DE MAZADE. 975
THÉATRES ET BEAUX-ARTS. 980

PADMAVATI. — RÉCIT DE LA COTE DE COROMANDEL, par M. TH. PAVIE. . . 985
VOYAGE DANS LES RÉPUBLIQUES DE L'AMÉRIQUE DU SUD. — LES ANTIS. — LES RUINES DE CHOQUIQUIRAO. — LE BAS-PÉROU ET LIMA, par M. E. DE LAVANDAIS. 1019
CLAUDE ET MARIANNE. — ÉPISODES DE LA VINGTIÈME ANNÉE. — Dernière partie, par M. HENRY MURGER. 1060
LE MARQUIS DE FAVRAS D'APRÈS DE NOUVEAUX DOCUMENS, par M. ALEXIS DE VALON. 1091
DE LA POÉSIE ET DES POÈTES POPULAIRES (*Muse populaire, Chants et Poésies*, de M. Pierre Dupont), par M. ÉMILE MONTÉGUT. 1136
HISTOIRE POLITIQUE. — CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 1153
REVUE LITTÉRAIRE. 1169

FIN DE LA TABLE.